

Histoire de Dieu à un coin de rue

Francisco González Ledesma

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FRANCISCO GONZÁLEZ LEDESMA

Histoire de Dieu à un coin de rue

roman

*Traduit de l'espagnol
par Jean-Baptiste Grasset*

nrf

GALLIMARD

FRANCISCO GONZÁLEZ LEDESMA

HISTOIRE DE DIEU À UN COIN DE RUE

Roman

*Traduit de l'espagnol
par Jean-Baptiste Grasset*



GALLIMARD

Titre original :

HISTORIA DE DIOS EN UNA ESQUINA

© *Francisco González Ledesma, 1991.*

© *Éditions Gallimard, 1993,*
pour la traduction française.

UNE HISTOIRE DE CHIENS

— J'ignore si vous avez jamais entendu parler de Palmira Rossell, dit Méndez au journaliste Carlos Bey.

Carlos Bey, prévenant, l'aida à traverser la rue, rendue glissante par les premières pluies de l'automne, et dut constater, admiratif, la grande forme dans laquelle se trouvait Méndez, qui ne montra aucune hésitation face aux automobiles menaçantes, ne se heurta à aucune d'elles, ne perdit pas de chaussure en remontant vite sur le trottoir. Dès qu'ils furent en sécurité, le journaliste alluma une cigarette et murmura :

— Non, je n'en ai pas entendu parler, mais je vous avouerai qu'a priori, je n'y tiens pas non plus tellement. Car je connais vos préférences, mon cher Méndez : des femmes grassouillettes et perverses qui portent des combinaisons mauves, écoutent des disques de chant grégorien pour agrémenter leurs péchés et, bien entendu, font l'impossible pour corrompre leur innocent neveu impécunieux. Si Palmira Rossell est de celles-là, mieux vaut que nous parlions d'autre chose.

Ils venaient de traverser la Calle Urgel et, pour une fois, la prirent en remontant, laissant ainsi derrière eux le marché de San Antonio et les vieilles Rondas – tout un univers âpre, fermé, précis, où chaque mouvement d'une femme, chaque regard d'un homme, porte un siècle d'antiquité. Un monde qu'aimait Méndez, dont il connaissait les porches, les enseignes, la vie simple mais secrète des habitants. Peut-être est-ce pour cette raison, parce que c'était le monde qu'aimait Méndez, que Carlos Bey s'étonna de voir qu'ils s'en écartaient.

— J'aurais cru que nous irions vers le Paralelo, fit-il.

— Non, pas aujourd'hui.

— Pourtant, c'est bien là que sont vos quartiers, Méndez ?

— En effet. Mais c'est qu'aujourd'hui je vais rendre visite à Palmira Rossell. C'est pourquoi je vous ai parlé d'elle. Palmira Rossell n'est pas la femme que vous croyez, Bey, une femme vicieuse et parfumée, dotée d'un neveu encore vierge. Tout juste le contraire : une intellectuelle moderne et pleine d'audace, qui possède une petite maison d'édition. Le plus probable est qu'elle mourra jeune, dans un

lit assiégé par ses créanciers, mais elle ne le sait pas. Toujours est-il que je vais la voir parce qu'elle m'a commandé un livre.

— Un livre ? Un livre *de vous*, Méndez ?

— Et qu'est-ce qui vous étonne ? J'écris bien, Bey. Quand j'étais jeune, je tapais à la machine des procès-verbaux tout à fait brillants, où d'ailleurs l'interrogé ne manquait jamais de s'avouer coupable de quelque chose. Cependant, il ne s'agit pas ici d'un livre relevant de ma spécialité, je veux dire les prostituées qui n'ont pas bien réussi dans le métier. Non, ce qu'on voudrait que j'écrive, c'est une histoire d'animaux, plus précisément une histoire de chiens.

Ils passèrent devant le cinéma Urgel où, grâce à *Rocky I*, *Rocky II* et *Rocky III*, même les intellectuels de gauche parvenaient à oublier leurs angoisses. Méndez expliqua :

— Ne vous étonnez pas que Palmira Rossell me fasse confiance. J'ai constamment vécu dans des endroits sordides et peu recommandables, mais ayant au moins cette vertu qu'ils débordent d'humanité vraie. Malgré cela, je n'ai jamais cessé d'affirmer que la plus véritable humanité, si aberrant que cela puisse paraître, palpite dans les histoires d'animaux et principalement dans les histoires de chiens. J'en connais un grand nombre, savez-vous, Bey ? Une foultitude d'histoires. Chiens de rue, chiens ratiers, chiens de salon, jusqu'à de mystérieux toutous d'alcôve. Mais tous des chiens de ville : ceux des campagnes, c'est autre chose. Voulez-vous que je vous en raconte une, Bey, qui plus est authentique ? Quoique, malheureusement ce ne soit pas du tout une histoire que vous risquiez jamais de publier dans votre journal.

— Nous ne publions jamais d'histoires de bêtes, mais certainement un nombre appréciable de bêtises, se défendit Bey.

— Il s'agit d'autre chose. Je vous assure qu'on trouve là une authentique qualité humaine. Vous allez voir : un jour, les connards de la fourrière voient traîner par là une petite chienne seulette, et ils l'embarquent. Ils l'emmènent à cet effroyable refuge, sur le Tibidabo, où les pauvres chiens expient les péchés commis par nous autres, les hommes. Que fait donc cet animal ? Eh bien, dès le premier jour elle accepte la nourriture, que la plupart des chiens, trop terrorisés, refusent. Quoi d'autre encore ? Eh bien, si invraisemblable qu'il puisse sembler, elle réussit à pratiquer une ouverture dans la cage et à s'enfuir. Elle fait cela de nuit, pour que personne ne la voie. Le plus incroyable n'est pas encore là : au matin suivant, notre petite chienne revient. Le soir, elle s'échappe à nouveau. Le lendemain, elle revient encore. Ainsi, plusieurs jours durant, cette bestiole – promise à la mort – se montre une prisonnière modèle, qui mange et se repose durant le jour et dort la nuit. En apparence. Car en réalité, dès que tombe l'obscurité, elle fugue. Jusqu'au moment fatal où,

conformément aux ordonnances municipales et à toutes les puanteurs des secrétariats, les zélés gardiens de l'ordre public, constatant que personne n'est venu réclamer la petite chienne, viennent la prendre et la tuent. Or il se trouve qu'au Nouveau cimetière (qui, comme son nom l'indique, est en fait l'ancien cimetière de Barcelone), donc à l'autre bout de la ville... à l'autre bout de la ville, *Bey* !... des gamins entendent, toute une nuit durant, des vagissements de chiots. Le matin venu, ils vont les chercher, mais il était trop tard, toute la portée était morte faute d'allaitement. Enfin, non, un de ces chiots est encore en vie, du reste il n'a pas cessé de pleurer depuis.

Carlos Bey s'immobilisa un instant.

La cigarette qu'il tenait à la bouche lui échappa et tomba par terre sans même qu'il s'en rende compte.

— Ne me dites pas que ce que je suis en train de penser est vrai, Méndez.

— Mais bien sûr que c'est vrai, *Bey*, ce que vous êtes en train de penser. La pure vérité, nom de Dieu ! Quand ils l'ont capturée cette chienne, elle avait des petits à la mamelle, et la pauvre bête a tout de suite compris qu'ils allaient crever de faim. C'est pour ça qu'elle a réussi à ouvrir un orifice dans la cage et à s'échapper. Et pourquoi est-ce qu'elle est revenue au refuge le lendemain, à la première heure, après les avoir allaités ? Parce qu'elle y trouvait qu'elle n'était pas sûre de trouver ailleurs : de la nourriture. Elle savait que c'était l'unique endroit où trouver les forces suffisantes pour continuer à alimenter ses bébés. C'est ahurissant. Plus ahurissant encore, la chienne a trouvé assez d'énergie pour traverser la ville tout entière, deux fois chaque nuit. Par-dessus le marché, elle ne s'est jamais perdue ! Or on l'avait amenée au Tibidabo en voiture, *Bey*, dans une cage hermétiquement fermée... Elle ne connaissait pas le chemin !

Bey passa furtivement sa main droite sur ses yeux.

— C'est une histoire triste, dit-il.

— Toutes les histoires d'animaux sont au fond très tristes.

— Oui.

— Mais elles nous apprennent quelque chose, *Bey* : que les grandes vérités de l'existence sont très simples, et que les animaux les connaissent mieux que nous.

— Vous en connaissez beaucoup, d'histoires d'animaux, Méndez ?

— Oui, beaucoup, je vous l'ai dit. Suffisamment pour écrire un livre. Et c'est bien normal, vu que les chiens m'ont accompagné nuit après nuit à travers les vieux quartiers. Quand je fais la planque à un coin de rue (parce qu'à mon âge encore il m'arrive d'en faire, avec un peu de chance je finirai même par être payé aux pièces), je vois leurs regards qui cherchent le mien. Et, croyez-moi, ce sont des regards pleins de questions. Je crois que je vais répondre oui à *Palmira Rossell* et finir

par l'écrire, ce livre.

Carlos Bey plongeait les mains dans ses poches et se remit en marche. Le vent d'automne soufflait par brèves rafales et nettoyait la ville ; il sentit sur son visage quelques gouttelettes de pluie.

Il se tourna soudain vers Méndez.

— Je sais bien que vous n'allez pas pouvoir me répondre, marmonna-t-il, mais qu'est devenu le dernier petit chiot ?

— Mais si, parfaitement, je peux vous répondre, Bey. L'histoire que je viens de vous raconter est très récente ; Palmira Rossell l'a apprise par un de ces gamins qui jouaient près du cimetière. Ils connaissaient la chienne, ils savaient qu'on l'avait emmenée au Tibidabo, et s'étonnaient beaucoup de la voir passer là certaines nuits, rapide comme l'éclair. Palmira a suivi cette piste et fini par découvrir la vérité. C'est ainsi que lui est venue l'idée d'éditer un livre composé d'histoires de chiens – dont l'une, certainement la plus remarquable, sera celle de ma propre vie... Enfin, puisque vous vous inquiétez davantage de ce chiot, sachez qu'il est maintenant chez Palmira. En apprenant son histoire, je l'ai pris en affection, et je crois que je vais l'adopter. Je ne désespère pas qu'il parvienne à s'acclimater dans la pension où j'habite, avant de songer à se jeter par la fenêtre. Car l'ambiance de cette pension s'est beaucoup améliorée, Bey, croyez-moi ! Évidemment, elle se trouve en plein Barrio Chino, et la majorité des pensionnaires sont de petits immigrés qui ont toujours l'air de chercher les baffes, mais je suis convaincu que le chien finira par s'y trouver à l'aise quand même. Le cognac n'y est pas mauvais.

*

— Voulez-vous m'attendre dans ce café, Bey ? Je ne resterai dans le bureau de Palmira Rossell qu'une vingtaine de minutes. À moins que vous ne deviez repasser au journal ?

— Non, pas tout de suite : je suis justement de service de nuit, tout à l'heure.

— La nuit était la dernière amie qui restait aux journalistes, énonça sentencieusement Méndez, mais ils ont même perdu cela.

Ils se trouvaient dans le haut de la Calle Urgel, près de la Plaza de Francesc Macià, près de la Calle Buenos Aires, près des pizzerias et autres lieux où l'on ne mange pas tant à prix fixe qu'à temps fixe.

— Cette ville est fichue, grogna Méndez, voyez donc : la plupart des clients sortent de ces restaurants en regardant leur montre.

Il indiqua à Carlos Bey un café à peu près aussi bondé que le métro, puis s'éloigna ; il ne fit pas attendre le journaliste plus de vingt minutes. Quand ils se retrouvèrent, Méndez ronchonna :

— La tuile !

— Qu'est-ce qui se passe, Méndez ? Vous n'allez pas l'écrire, ce livre ?

— Bien sûr que si, que je vais l'écrire. Il est moins certain, bien sûr, que ça me rapporte le moindre sou. Mais ce qui m'empoisonne vraiment, c'est que Palmira Rossell n'a plus le chiot.

— Allons donc ! Pourquoi ? La fin de mois a été si difficile que l'équipe de la maison d'édition a dû le faire passer à la casserole ?

— Le gamin qui l'avait trouvé connaît Palmira et il est venu le reprendre. À vrai dire, la pauvre bête n'arrêtait pas de gémir, sa mère lui manquait. C'est donc plutôt un soulagement pour Palmira Rossell, mais elle redoute que le gosse finisse par abandonner ce chien. Aussi j'ai pris une décision : puisque j'avais déjà en vue de le recueillir, je vais aller le chercher.

— Et quoi encore, Méndez ! J'ai pu constater, sur le trajet que nous avons fait, que vous étiez dans une forme surprenante ; mais marcher jusqu'au Nouveau cimetière, à une heure pareille, très peu pour moi. Il faudrait que je sois fou. Et encore !

— Je ne vais pas faire ça à pied, ni d'ailleurs aller jusqu'au Nouveau cimetière. Seulement jusqu'à l'Avenida de Icaria, qui n'est pas loin des tombes. À propos, savez-vous qu'on va tout foutre en l'air là-bas, avec ces conneries de jeux Olympiques ? Ils seraient bien capables d'installer un hôtel, ou pourquoi pas un bureau de perception, sur l'emplacement même du cimetière ! En tout cas, ne vous en faites pas, nous allons prendre un taxi. Je n'ai pas encore atteint la date où je frôle le minimum de subsistance, généralement autour du 20 de chaque mois.

La longue course du taxi, au milieu des innombrables embouteillages, leur permit d'admirer la Via Layetana, les quais et enfin l'Avenida de Icaria, dont le nom semblerait évoquer une adorable contrée utopique où tout le monde serait invité à dîner. La voiture les laissa presque à la porte du cimetière mais ils n'eurent pas à chercher longtemps les gamins, tout occupés à poursuivre les chats sur les rebords des murs.

— Ce cimetière est toujours plein de chats, grogna Méndez. Eh bien, voyons voir, je vais brillamment procéder à l'interpellation d'un de ces garçons. Dis-moi, mon petit, oui, toi... Est-ce que tu connais Pedrito Cuenca ?

— C'est lui, là.

Pedrito Cuenca ne chercha pas lui non plus à s'enfuir, malgré la sombre impression que Méndez venait tout juste de sortir d'un domicile situé dans le cimetière même. Interrogé sur le petit chien, il montra du doigt une espèce d'entrepôt en ruine, de l'autre côté de la rue.

— Il s'est échappé, dit-il. Il s'est fourré par là-dedans. Mais ne vous

inquiétez pas, je le retrouverai. Il retourne toujours de ce côté, parce qu'il y sent encore l'odeur de sa mère. Mais dites, c'est vraiment vrai que vous le voulez ?

— Sa mère a fait beaucoup de sacrifices pour lui, et vous, j'ai bien l'impression que vous finirez par le perdre.

— Croyez pas ça, vieux. Par ici c'est partout plein de chiens, et nous les retrouvons toujours. Vous voulez qu'on aille le chercher ?

— Ça, mon petit gars, c'est pas de refus. Je te donnerai cent pesetas.

— Mais vous allez vous ruiner, vieux !

— Eh bien, c'est que de mon temps, pour cent pesetas, on pouvait avoir une... Non, en fait, je ne sais plus ce qu'on pouvait avoir. Enfin, disons, mon garçon, que ce sera cinq cents pesetas. Ça te va ?

— Ça me va. Mais c'est aussi que si vous entriez tout seul là-dedans, vous vous tueriez, vous savez ? C'est tout plein de trous et d'éboulis. Et de la merde à la pelle. Le jour, encore, mais alors la nuit... Enfin, bon, allons-y. Eh, vous autres, vous nous suivez, les branleurs ?

Toute la bande, escortant Méndez telle la célèbre Garde maure de Franco, s'introduisit parmi les ruines, où à pareille heure on ne distinguait à peu près rien. Seules quelques pâles et lointaines lumières révélaient un peu les contours du vieux bâtiment, dont les murs menaçaient de s'écrouler irrémédiablement. Les chats miaulaient dans la pénombre, se recherchant entre les ruines où l'on entendait aussi, de temps à autre, un anxieux aboiement de chien perdu. Méndez tomba une fois, trébucha deux fois, blasphéma trois fois, et en arriva à dire tout ce qu'il pensait des cinq cents pesetas, du galopin et de sa putain de mère. D'autant que leur Garde maure ne cessait de se moquer d'eux, car ni Carlos ni cette espèce de ressuscité n'étaient assez agiles pour gambader au milieu des décombres. Ils parcoururent un long circuit, par des endroits de plus en plus périlleux, guidés par les gémissements intermittents du petit chien. Un des gamins lança :

— Là, il s'est vraiment perdu. Ou alors il a trouvé quelque chose. Parce que ce n'est pas de ce côté que sa mère l'avait mis.

— Dans un endroit pareil, on ne mettrait même pas la cuisinière de l'évêque ! se lamenta Méndez. Quel fourbi, nom de Dieu !

Il se heurta de plein fouet aux vestiges d'une paroi, tomba une nouvelle fois, leva les bras au ciel, s'appuya sur Bey pour éviter de faire un tonneau, finit par glisser sur un tas de gravats et se retrouva assis, les jambes écartées, toute honte bue, sur une espèce d'ornière. Méndez éprouva sur-le-champ trois sensations désagréables : celle de son propre ridicule ; celle de sentir sous sa main quelque chose de spongieux et malodorant, certainement un cadavre d'animal ; et celle d'entendre l'angoisse du chiot, qui se trouvait là et gémissait, cherchant à fourrer son museau entre les cuisses du vieux policier.

Méndez ne réussit à proférer autre chose que :

— Merde alors ! Tout ça pour une histoire de chiens !

Son sentiment de ridicule disparut tout à coup, balayé par l'impression autrement grave et désagréable que lui causait le contact de cet animal mort. Méndez sortit précipitamment son briquet, étouffa un nouveau juron sacrilège, parvint enfin à faire jaillir entre ses mains une petite flamme. Cette clarté rosée se dilua dans le fond de la fosse, où luisaient deux choses : un bracelet métallique, et le regard affolé du petit chien.

Méndez marmonna :

— Ça y est, j'ai trouvé.

Mais il ne savait pas encore ce qu'il avait trouvé. Le bracelet de métal luisait autour du poignet d'un être humain affreusement immobile. À la flamme chancelante de son briquet, il découvrit un visage féminin aux yeux opaques et vides, inondés de toute la solitude du ciel. Il avait trouvé – là, devant lui – une morte. Il avait trouvé le cadavre d'une petite fille.

II

UNE HISTOIRE D'ENFANTS

— Moi, monsieur, tel que vous me voyez, j'exerce une des spécialités culturelles les plus sérieuses qui soient. Moi, monsieur, je suis spécialiste en culs. Ne vous moquez pas, ne croyez pas qu'il soit donné à quiconque de dissenter avec un certain sens de la vérité, c'est-à-dire un certain sens de l'éternité, de cette forme arrondie et plurivalente qui ne définit pas moins la personnalité que par exemple le visage, les mouvements des mains ou les plus subtiles intonations langagières. Moi, monsieur, j'en suis venu à devenir un spécialiste des culs par propension et par observation directe. Autrement dit, en raison de l'attrait et l'affection qu'exercent sur moi cette sorte de bestioles. Mais il m'a fallu, en plus de cela, de grands talents d'observation et d'étude, de patience, ainsi bien entendu qu'une intuition peu ordinaire quant à l'analyse des résultats et à l'évaluation des volumes. Une définition adéquate du cul, monsieur, du cul d'autrui, entendez-moi bien, exige déjà tout cela quand il se trouve immobile, ainsi dans une académie de dessin ; mais un cul en mouvement requiert en outre chez l'observateur des connaissances relatives à l'équilibre des masses, à quoi doit encore s'ajouter une conscience très exacte des lois de la gravité et, surtout, des mouvements pendulaires. Un cul en mouvement, c'est-à-dire itinérant, quand il est doté d'un convenable balancement, constitue un des phénomènes les plus dignes d'observation qu'il existe dans la nature. Vous aurez deviné, monsieur, que je fais uniquement référence au cul féminin, bien sûr, car celui des hommes se dissimule dans des géométries qui n'ont rien d'imaginatif ni de stimulant, ce qui évidemment les prive de tout intérêt public. Je ne suis pas stupide, cependant, au point de ne pas me rendre compte que le cul masculin commence lui aussi à intervenir dans l'esthétique, la politique et la banque, et que dans le domaine commercial il présente – ou va bientôt présenter – une formidable efficacité.

Marquant une pause, il considéra les Ramblas depuis la fenêtre proche de leur table au Circulo del Liceo, une fenêtre comme caressée par les branches des arbres, les ailes des oiseaux et les mains de la nuit, qui année après année lui avaient imprimé toute une personnalité. Il choqua son verre à celui de Méndez et tous deux

burent en silence, bien conscients que dans cet univers rempli des airs d'opéra que les bourgeois venaient écouter au Liceo, rien ne correspondait à ce qu'ils étaient eux-mêmes. Méndez se risqua à dire :

— Étrange discipline que celle du cul humain considérée comme un art, mon cher ami. Il me semble que quelqu'un pourrait écrire là-dessus une thèse de doctorat extrêmement profonde. J'ai l'impression que, vu l'évolution des mœurs, le cul masculin est exposé à des dangers innombrables et de très subtiles embûches. Qu'est-ce donc qui vous empêche, par conséquent, aussi longtemps qu'il est vierge, de le considérer en tant qu'objet éthique ? Mais puisque vous me parlez d'esthétique, je vous répondrai qu'il m'a toujours semblé – selon mon point de vue de simple badaud, bien sûr – que le cul des hommes est mieux construit que celui des femmes. En effet, il est plus ferme, plus serré et surtout plus haut placé. Le derrière féminin, même celui de Vénus, est soumis à des lois très étranges, qui sont celles de la langueur. Vous aurez observé qu'il a tendance à crouler, et de ce fait il n'offre aucune garantie d'utilisation satisfaisante.

— Le cul féminin présente, c'est la vérité, d'énormes défauts structuraux, décréta Reus, le vieux journaliste qui discutait avec Méndez, mais c'est une œuvre d'art. Il a le défaut de la langueur, certes, mais en revanche les vertus de la générosité, de la morbidesse, de l'ampleur et de l'abondance, surtout de l'abondance. Autant de vertus qui le rendent éminemment suggestif, qui en font le refuge le plus accueillant que peuvent trouver les divers attributs de la virilité, au nombre desquels j'inclus tout aussi bien une saine dentition. Mais permettez-moi d'insister sur cette vertu d'abondance, mon cher Méndez, sur cette générosité pour le regard – ses petits yeux s'éclairèrent –, sur cette ampleur sphérique et cette efficacité pneumatique bien connue. Je ne comprends pas pourquoi les femmes ont honte de leurs culs, pourquoi elles leur infligent des privations et de belliqueux stratagèmes pour les empêcher de se développer. C'est là une erreur historique qui aura les plus graves conséquences pour l'Humanité, parce que ainsi finira par disparaître toute attirance, comme nous commençons déjà à le constater, et qu'il n'y aura plus de naissances.

Méndez acquiesça et se remit à regarder par la fenêtre le secteur micranaille des Ramblas – le vrai secteur canaille, il le situait un peu plus bas, aux alentours du monument à Pitarrà qui du haut de son socle, entre cinq heures de l'après-midi et cinq heures du matin, pardonnait les péchés de la ville –, et contempla les paradis qu'il connaissait si bien : le Café de la Opera, le Llano de la Boqueria, l'entrée de Cardenal Casanas, annexe de la Calle Roca où, en des temps plus reculés, on trouvait des femmes disposées à tout, sauf à ne pas être payées. Méndez se souvenait de certaines : la Chus, qui portait

toujours la même blouse ; la Nieves, qui faisait une prière avant d'entrer dans la chambre, et la Mae, qui cherchait à dissimuler sous deux médailles un énorme grain de beauté poilu. Son regard glissa ensuite au-dessus des malfrats les plus connus, des droguées, des Arabes, des femmes qui allaient faire le trottoir à San Pablo et des maquereaux qui les guidaient amoureusement vers la terre promise. Exalté par ce paisible panorama, Méndez se sentit réconcilié avec lui-même.

— Moi, monsieur, je suis également un spécialiste des nuits, dit le journaliste Reus. J'ai connu des quotidiens glorieux et fétides, comme *las Noticias* et *la Publicitat*, qui se préparaient dans ces mêmes rues et à des heures honorables, c'est à dire après deux heures du matin. À une époque beaucoup plus récente, pour ainsi dire hier, j'ai connu *el Correo catalán* de la Calle Baños Nuevos, où des cafards se promenaient sur les lampes, puis celui des Ramblas, où les rédacteurs épuisés de sommeil réclamaient, le matin venu, soit l'extrême-onction soit leur arriéré de salaire. Aujourd'hui, l'on pratique un journalisme purement matinal, coïncidant plus ou moins avec les heures d'ouverture des coiffeurs : cela a signé ma mort professionnelle. J'ai connu un historique rédacteur, Ángel Marsá, qui le jour où *el Correo* fut transféré des Ramblas à l'Ensanche, entra dans une sorte de très grave coma et renonça à travailler. Que dirait-il aujourd'hui, sachant que tous les journaux finiront par s'éditer dans la zone franche, à côté des tas de pneus et des caisses de pâtes italiennes ? Mais je ne voudrais pas vous ennuyer, monsieur Méndez. Ce sont là mes affaires. Et vous m'avez ici, devant vous, au Círculo del Liceo, tout prêt à rencontrer des gens qui s'y connaissent assez pour faire jouer du Mozart lors de mon enterrement.

— Vous n'appartenez pas au Círculo del Liceo, dit Méndez, qui savait reconnaître du premier regard la misère de la ville.

— Bien sûr que non, répondit le vieux Reus, et d'autant moins que je suis toujours resté affecté à la rubrique des chiens écrasés, ce qui ne signifie guère une existence des plus dignes. Jamais je n'aurais été en mesure de payer fût-ce un dixième de la cotisation d'un lieu comme celui-ci. Mais je suis sûr que vous non plus, Méndez, n'appartenez pas à ce cercle, bien que vous m'y ayez invité à dîner.

— Évidemment, que je ne fais pas partie de ce centre de passionnés de l'éternel souvenir. C'est seulement que certaines âmes généreuses me permettent d'entrer ici comme si j'étais un membre semblable aux autres, de fureter entre les tableaux de Ramón Casas qui ornent le salon, de m'asseoir à cette table et de convier un ami à dîner. Le repas, c'est moi qui le paye, mon cher Reus, encore que je vous avouerai sans honte que l'on me consent un prix de faveur. C'est le premier excès que je commets, depuis qu'en mon âge mûr j'essayai d'emballer deux

femmes à la fois, sans avoir vérifié d'abord le degré de résistance du lit.

Reus murmura :

— Merci pour ce dîner. Sans doute avez-vous dû penser, Méndez, qu'il n'est pas recommandable de mourir sans avoir effectué quelque œuvre de miséricorde.

— Ne vous en faites pas : c'est une miséricorde de fin de saison.

— Mais pourquoi m'avez-vous invité, Méndez ? Nous avons tous deux le même âge, le même désabusement, la même pauvreté, le même besoin d'une grue pour nous aider à nous mettre debout. Ce n'est tout de même pas cela, votre motif ? Une conversation près des arbres des Ramblas ? Vous n'aviez rien d'autre à me dire ?

Les yeux de Méndez se rétrécirent.

Ces yeux brillants et tranquilles redevinrent, pendant quelques secondes, ceux d'un vieux serpent.

— Vous êtes quelqu'un, Reus, qui connaissez en profondeur l'anatomie du cul, fit-il d'un ton sibyllin.

— C'est comme je vous l'ai expliqué : par pure affection pour cette bestiole. Mais, en réalité, je connais l'anatomie du corps humain tout entier. Peut-être trop. Il m'arrive de trouver que ça suffit comme ça.

— Par ailleurs, vous êtes obligé de supporter votre fille, pas vrai ?

— Ça fait des siècles que je la supporte et que je l'entends parler. Des siècles entiers que je retrouve ses bouquins sur la table de la salle à manger.

— Elle vit toujours avec vous ?

— Et avec qui voulez-vous qu'elle vive ? Quand une femme est médecin légiste, elle ne se marie pas si facilement, même jolie. Tout d'abord, elle a de l'argent et elle mène sa vie comme elle l'entend, autrement dit elle est devenue un peu égoïste. Et c'est logique, non ? Pourquoi irait-elle renoncer à son niveau de vie ? Ensuite, Eva Reus, malgré l'indignité de son ascendance paternelle, ne saurait se marier avec n'importe qui. Il lui faut un homme supérieur, comprenez-vous, et les hommes supérieurs ne se rencontrent pas non plus si facilement. Pourquoi est-ce que je vous disais ça ? Ah oui, parce qu'elle est devenue exigeante. Et cela aussi me semble logique, n'allez pas croire. Bref, j'ai fini par me faire à l'idée qu'Eva ne se mariera pas et ne me donnera pas de petits-enfants, ce qui d'un certain point de vue peut aussi être considéré comme un soulagement tout à fait considérable. Imaginez un peu, Méndez : d'ici quelques années, je serais obligé de me cacher en toute hâte, pour ne pas qu'ils m'aperçoivent chaque fois qu'ils entreraient dans un bordel.

Il était sur le point de vider son verre de vin, mais tout à coup le reposa sur la table, de façon presque brutale, en même temps que ses yeux devenaient aussi durs et pénétrants que ceux de Méndez.

— Ne me dites pas..., bredouilla-t-il.

— Quoi ?

— Que vous m'avez invité à dîner à cause de ma fille.

— N'allez pas croire que j'entende vous demander sa main, se défendit Méndez. Cela doit être extrêmement compliqué, pour une femme, de se marier tout en continuant de travailler comme médecin légiste. Au moment où, après de laborieuses manœuvres, on en arrive au meilleur moment, elle serait capable de déclarer : « Maintenant, c'est au tour des canaux déférents. » Voyez-vous, mon cher Reus, tout ce qui subsiste d'honorable, en matière de sexe, c'est la fantaisie, autrement dit le mensonge. Si on commence à vous raconter la bataille, tout est perdu. C'est pourquoi je vous assure que votre fille ne m'intéresse pas le moins du monde en tant que femme ; il n'en est pas moins vrai que je souhaite parler avec elle.

— Et, pour cela, vous vous êtes adressé à moi.

— Écoutez, Reus, vous et moi nous nous connaissons depuis un bon paquet d'années. Même un individu de mon genre peut inviter un ami à dîner.

— Méndez, je connais ces micmacs ; moi, quand j'invitais quelqu'un à dîner aux frais du journal, il y a de ça des années, c'était pour lui soutirer des informations. Si c'est ça que vous cherchez, dites-le une bonne fois pour toutes. Mais j'y mets une condition : que vous commandiez une autre bouteille de vin.

Méndez commanda un Viña Esmeralda frais, qui se laissait boire tout seul, encore qu'un haut-le-cœur au moment de payer ne fût pas à exclure. Puis il avoua :

— Je veux parler à votre fille, Reus.

— De quoi ?

— Je veux qu'elle trahisse le secret professionnel. Je sais bien que dans un cas comme celui-ci, le secret professionnel n'existe peut-être même pas. Mais, quoi qu'il en soit, je veux qu'elle s'asseye dessus.

— Mais de quel cas parlez-vous ?

Méndez répondit sans attendre :

— Eva a autopsié une fillette qui a été trouvée morte hier soir, par moi-même.

— Et l'on ne veut pourtant pas vous tenir au courant de l'affaire, c'est cela ?

— En effet.

— Pourquoi ?

— Parce que l'affaire est entre les mains de la Criminelle, et que moi je ne suis que le plus minable inspecteur du plus minable commissariat de quartier de tout Barcelone. Moi, je suis bon pour les pensions miteuses, les magasins de capotes, les porches qui sentent la pisserie et où traînent des seringues, les coins de rue où gémit une chatte

en chaleur. Jamais ils ne me donneront la moindre indication. J'ai rédigé un rapport sur la découverte du corps, et ça s'arrête là. Même pas un « Merci, Méendez ! » Mais moi, je ne suis pas d'accord pour me laisser écarter. Je veux savoir tout ce qu'il en est. Je veux continuer.

— Continuer, mais jusqu'où ?

— Aussi loin qu'il faudra.

— Pourquoi, Méendez ?

— À cause des yeux de la petite.

Le vieux Reus tenait dans sa main droite la bouteille de vin. Tout à coup, sa main se mit à trembler. Il posa la bouteille sur la table en murmurant :

— Elle avait les yeux ouverts, c'est bien ça ?

— Oui. Et le ciel y était entré.

— Qu'est-ce que vous racontez, Méendez ?

— Je ne sais pas comment expliquer cela. J'ai simplement eu cette impression, que le ciel y était entré. Et ç'a été pour moi comme un message.

— Seuls les enfants ont ce privilège, marmonna Reus : attraper dans leurs yeux un petit morceau de ciel.

— Je veux parler à votre fille, Reus. *J'ai besoin de lui parler.*

— Ce ne sera pas la peine.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'elle m'a tout raconté. Elle m'a montré le rapport qu'elle a remis à la police, justement celui qu'on a refusé de vous laisser voir. Vous pensez bien qu'un père et une fille, qui ont vécu ensemble depuis toujours, se racontent leurs petites histoires. Bref, elle m'a donné tous les détails. Et si vous voulez, Méendez, sans même que vous commandiez une autre bouteille de vin, je peux vous passer une copie de ce rapport.

— Mon cher Reus, je suis très ému. Pourtant, sachez bien que plus rien ne m'émeut jamais, depuis qu'en 1945 Franco a déclaré que l'Espagne était une démocratie organique.

Reus vida son verre, fit claquer sa langue et déclara :

— Demandez-moi ce que vous voudrez.

— Âge ?

— Douze ans.

— Le salaud !

— Vous êtes partisan de la peine de mort, pas vrai, Méendez ?

— Bien sûr que je suis partisan de la peine de mort. Et au garrot, encore, un vendredi de Carême et par les mains d'un bourreau d'Albacete, une ville où existe une longue tradition familiale. Mais allez donc en trouver un aujourd'hui ! On m'a dit que les professionnels de cette qualité, ça n'existe plus.

— Ce qui n'existe plus, c'est la loi. Continuez, Méendez.

— Nom ?

— On ne sait pas encore.

— Comment ça, on ne sait pas encore ?

— C'est logique. Ma fille a reçu le cadavre tel qu'on l'avait trouvé, et elle sait qu'il n'y avait aucune pièce d'identité. Normal, non ? Pourquoi fichtre une gamine de douze ans aurait-elle des papiers sur elle ? Le corps ne portait pas non plus de tatouages, bien sûr. Ni de signes particuliers. Mais je suppose que la police sait ce qu'elle a à faire dans ce genre de cas.

— Oui, fit Méndez d'une voix incertaine : enquêter à partir des empreintes digitales, mais le travail sera quand même rendu difficile par cette absence de carte d'identité. Et fouiner dans les déclarations de disparition. Mais, au fait, s'ils ignorent qui est la petite, comment Eva a-t-elle appris qu'elle avait douze ans ?

— Au vu de son développement physique général, et parce qu'elle n'avait encore jamais ovulé. Mais, en effet, ce n'est rien de plus qu'une approximation.

Le regard de Méndez devint plus dur, plus perçant. Il sembla lancer une lueur métallique sur les arbres des Ramblas, avant de revenir vers le visage du vieux Reus.

— A-t-elle été violée ? demanda-t-il brusquement.

— Non.

— Aucun abus sexuel ?

— Aucun.

— C'est certain ?

— Ma fille n'aurait pas pu se tromper sur une question pareille, Méndez. D'ailleurs, c'est la première chose qu'elle a cherché à savoir.

Méndez soupira bruyamment.

— Cela me rassure, soupira-t-il.

— Et qu'est-ce que ça peut vous faire ? Elle est morte.

— Zut alors, mais ça change tout ! Maintenant, peut-être que j'épargnerais à l'assassin ce bourreau d'Albacete. Je me contenterais d'un bourreau de Séville ; ils avaient la réputation d'être de braves gens et d'achever leur tâche tout en racontant une blague.

— Vous avez déjà vu une exécution, Méndez ?

— Une, oui. Au pénitencier d'Ocana. Il n'y a pas tellement d'années.

— Et ç'avait duré combien de temps ?

— Oh la la ! Au moins dix minutes. Le bourreau s'était coincé un doigt dans le carcan. Mais c'est qu'à cette époque on commençait à manquer de gens vraiment du métier.

— Bon, eh bien, si vraiment cela peut vous rassurer, je vous confirme qu'on n'a commis sur elle aucun abus sexuel, Méndez. On l'a seulement tuée, s'il vous semble qu'au fond cela n'est pas si grave.

— Comment est-ce qu'on l'a tuée ?

— Vous le savez mieux que moi, Méndez.

— Il m'a semblé qu'on lui avait planté un couteau dans le cou, dit le vieux policier.

— En effet. Un coup de couteau précis, donné sans la moindre hésitation, avec une perfection toute professionnelle. Selon Eva, l'assassin s'est servi de sa main droite, l'arme était un rasoir, l'entaille courait de la droite à la gauche du cou de la fillette, l'assassin était de plus grande taille qu'elle, ce qui semble normal, et pour la forcer à tendre le cou il l'a soulevée par les cheveux.

— Soulevée par les cheveux... Curieux, non ?

— Ma fille considère cet élément comme assuré et l'a bien souligné dans son rapport à la police, parce qu'il est fort probable que l'assassin aura gardé sur lui des cheveux de la victime. Parmi les autres détails relevés, il y a que la petite n'a pas été tuée sur le site même, mais qu'on l'y a transportée. Son corps a probablement été abandonné dans ces ruines la nuit précédente. Et je sais quelle question vous allez me poser maintenant, Méndez. Ma fille y a pensé elle aussi, pendant qu'elle faisait son travail.

— Tout juste : à quoi ressemblait l'endroit où la fillette a été tuée ?

Reus éclusa un nouveau verre de vin et répondit :

— Comme vous savez, Méndez, il est possible de déterminer en quels lieux s'est trouvé un cadavre, en examinant ses vêtements et sa peau. Eva, qui ne voulait laisser aucune question en suspens, a effectué, pour savoir à quoi s'en tenir, peut-être la plus minutieuse analyse de toute sa carrière. Alors, qu'est-ce qu'elle a trouvé ? Eh bien, des taches, mais uniquement dues aux plâtras de cette maison en ruine ; autrement dit, la victime s'était probablement trouvée jusque-là dans un endroit bien entretenu. Il n'y avait pas non plus de crasse sur ses ongles ou ses cheveux. Ni sur la semelle de ses chaussures, qui paraissaient n'avoir marché que sur des tapis. De tout cela, Eva a déduit que la fillette a vécu ses derniers moments dans une pièce plutôt bien aménagée et que c'est sans doute là qu'on l'a assassinée. Ensuite, une voiture, propre également, et pour finir ce paysage de gravats et de ruines, comme s'il s'était agi d'un animal lancé au dépôt d'ordures.

Méndez se racla la gorge.

Ses yeux présentaient une fixité hypnotique.

Il laissa à nouveau son regard glisser vers les Ramblas, comme si la lumière des kiosques, la nostalgie des réverbères, la tristesse des fenêtres et la déambulation des puttes avaient pu lui fournir le moindre élément de réponse.

— Quoi d'autre ? demanda-t-il. Elle n'a pu apprendre que cela, que la petite s'était trouvée dans une pièce propre, puis avait été transportée dans une voiture confortable ?

— Non, chuchota le vieux Reus. Ma fille Eva pense avoir découvert encore autre chose mais, comme il s'agit d'une impression purement personnelle, elle n'en a pas encore fait état dans son rapport. Elle est convaincue que derrière la mort de cette gamine se cache une histoire d'enfants ; pour l'instant, elle ne comprend pas du tout ce que cela peut vouloir dire, mais son hypothèse s'appuie sur plusieurs détails concrets. Par exemple, sur le bout des doigts de la victime se trouvaient de microscopiques résidus de poudre, qui selon ma fille proviennent d'une barre de craie. Par exemple, entre ses dents se trouvaient d'insignifiantes particules de gomme d'écolier ; vous savez certainement que certains enfants en mâchent. Par exemple, elle avait au lobe droit, je veux dire à l'oreille droite, une petite tache, presque invisible, de couleur verte, qui pourrait être la marque d'une pointe de crayon de couleur. Enfin, différents détails qu'Eva n'a pas encore osé mentionner, parce qu'elle a peur que la police ne trouve cela ridicule.

Mais, précisément au moment où je sortais pour aller dîner avec vous, Méndez – au péril de ma vie –, elle m'a dit qu'elle allait rassembler tous ces détails dans un rapport complémentaire. La conclusion ? Derrière l'histoire de cette enfant, Méndez, il doit y avoir l'histoire d'autres enfants. Ma fille croit que la victime a pu être assassinée dans un endroit où se rassemblaient d'autres petits de son âge, vous me suivez ? Ce pourrait être par exemple une école. Le fait est que les écoles, à mon avis, sont des lieux extrêmement dangereux et cruels. La première chose qu'y apprennent les enfants, c'est que leur mère les a abandonnés. Et la seconde, beaucoup plus utile, c'est que l'institutrice est plutôt bath.

III

LA NUIT

Après avoir laissé le vieux journaliste chez lui, couché sur ce qui paraissait un lit de mort, Méndez regagna ses territoires, c'est-à-dire la Calle Nueva. Les bonnes époques déjà se perdaient dans l'oubli : la Calle Nueva était presque déserte, alors qu'il n'était que minuit. Seul l'angle avec San Ramón présentait quelque animation, mais les quatre femmes qui s'y tenaient encore déambulaient comme des ombres. Les bars commençaient à fermer. Dans la rue tout entière, bien différente de jadis, flottait une atmosphère de silence, d'abandon, de menace.

Méndez regagna sa pension, à laquelle on accédait en traversant un bar. La patronne somnolait à un bout du comptoir. Il restait peu de clients, dont l'un jouait à la guitare un air inconnu de Méndez, un air chargé de nostalgie mauresque.

La patronne devina sa présence. Elle ouvrit un œil.

— Tiens, monsieur Méndez.

— Bonsoir, comment ça va ? Je ne voulais pas vous déranger. C'est pour ça que je passais sans faire de bruit.

— Vous avez dîné ?

— Oui. J'ai invité un ami. Et n'allez pas croire que nous sommes allés dans une gargote, hein. Nous sommes allés, tout simplement, au Circulo del Liceo.

— Vous allez crever d'une intoxication, Méndez.

— Oui, c'est vrai, je commence déjà à me sentir l'estomac barbouillé.

Dans un endroit comme celui-là, allez donc savoir qui fait les courses !

— Sans doute une soprano à la retraite, rétribuée par la *Generalitat de Catalunya*. Dites, est-ce que le chien vous a donné du tintouin ?

— Cet animal, alors ! Je l'ai mis dans la cour, dans une caisse, et je lui ai donné à manger et à boire, mais il arrête pas de gémir. Ces crises qu'il pique, le pauvre, en se souvenant de sa mère !

— Je le prendrai dans ma chambre, dit Méndez. Il finira par se consoler.

— Pourquoi ?

— Il pourra se dire qu'il a au moins son père.

— Monsieur Méndez, ça vous réussit pas d'aller au Circulo del Liceo, ni dans tous ces endroits où ils servent du vin de messe. Ça se terminera mal. À propos, pendant que vous étiez sorti, il y a eu deux messages pour vous. Aucun était de la maman du petit chien.

— De qui, alors ?

— Bon sang, Méndez, vous devez pas être bien fier de vous ! Tout ce que vous arrivez à arrêter, c'est des chiens de rue !

— Arrêtez vos vannes et dites-moi qui a appelé ! D'ailleurs, vous me connaissiez déjà à l'époque où je n'en pouvais plus d'arrêter des séparatistes et autres Rouges, vous savez que j'étais un vrai tigre. Est-ce que je suis en retard de loyer ? Non ? Alors un peu de respect pour mes longues années de service, s'il vous plaît !

— Ces temps-là sont derrière nous, monsieur Méndez. En plus, selon certaines rumeurs, vous leur apportiez dans leurs cellules du tabac et des journaux, et vous leur serviez de messenger... Enfin, qu'est-ce que ça peut faire ? Si ça se trouve, le chiot que vous avez arrêté est séparatiste, lui aussi ! En tout cas, je vous l'ai dit, deux personnes ont appelé, et c'étaient toutes les deux vos supérieurs. D'abord, le commissaire Barrios pour dire que la couronne pour l'inspecteur Climent coûtera douze mille pesetas. Ensuite, le cacique de votre groupe, pour vous demander de mener une enquête cette nuit.

— Moi, cette nuit ?

— Je suis désolée, monsieur Méndez, il a dit que vous seul pouviez le faire. Mais ce sont de drôles d'heures, hein ?

Méndez pâlit. Il avait mal aux pieds, il avait du plomb dans l'estomac – juste châtiment pour avoir mangé des viandes pontificales et de la poissonnaille élevée en bénitier –, il sentait ses paupières le démanger et sa nuque le ronger. Jamais autant que ce soir-là, dans cette rue désolée, sans plus aucun attrait, il n'avait eu pareille envie d'aller se reposer. Mais comme par ailleurs les couinements du chien ne permettaient guère non plus d'espérer un sommeil bien profond, il murmura :

— D'accord, je vais rappeler. Ou plutôt, tiens, je vais passer au commissariat. Après tout, c'est juste à côté.

Il reprit la Calle Nueva, jadis si pleine de vie et maintenant si déserte, un endroit où même un chat ne se serait pas risqué. Seuls restaient ouverts quelques bars et deux ou trois établissements spécialisés dans les repas posthumes. À la porte du commissariat se trouvaient le policier de garde et quelques camés. En les regardant, on avait l'impression que c'étaient les camés qui s'apprêtaient à arrêter le policier.

Méndez lui dit en passant :

— Attention, des fois qu'ils se barrent.

Il monta et s'affala sur une table.

Madero, un de ses supérieurs – tous les membres de ce commissariat étaient des supérieurs de Méndez –, s’assit devant lui d’un air prudent.

— Heureusement qu’on t’a fait la commission, dit-il.

— Oui.

— Je regrette de t’avoir dérangé à une heure pareille.

— Ne t’en fais pas, tu m’aurais beaucoup plus dérangé vers dix heures du matin. Se lever avant dix heures devrait être interdit par l’Organisation mondiale de la Santé. En plus, cette interdiction aurait un grand succès.

— C’est que c’est un travail que toi seul peux faire, vois-tu ? Gallardo s’est échappé de la Modelo. La prison lui avait accordé un poste de confiance, et il s’est tiré.

— Je ne comprends pas pourquoi il s’est donné cette peine, dit Méndez. Il aurait pu attendre l’occasion d’une autorisation de sortie. Au point où en sont les choses, je ne sais même pas pourquoi on leur met encore des grilles.

— C’est toi qui avais arrêté Gallardo, pas vrai ?

— Oui. Et je l’avais fait de façon à ce que ça lui nuise le moins possible, parce que c’est un brave type. Je suppose qu’il n’a pas écopé de trop ?

— Trois ans. Tu ne savais pas ?

— Je n’étais pas allé le voir.

— Pourquoi ?

— J’ai une espèce de honte à voir en prison des gens que j’ai moi-même arrêtés.

— Mais vous restez amis ?

— C’est bien pourquoi je dis que ça me fait honte.

— Et ceux qui ne sont pas tes amis ?

— Qu’ils aillent se faire foutre.

Le vieux policier sortit un paquet de brunes – il était complètement fauché – et se glissa un clope dans le bec, mais la cigarette lui échappa et il dut se baisser pour la ramasser. Quand il la porta de nouveau à ses lèvres, elle était toute poussiéreuse, mais cela n’eut pas l’air de trop le gêner. Il l’alluma et en tira une bouffée.

Madero dit :

— Il a commis une terrible erreur en s’échappant, sais-tu, Méndez ? Il devait sortir dans un mois.

— Hein ? Qu’est-ce que tu racontes ?

Méndez avait pâli. Il faillit laisser à nouveau tomber sa cigarette de sa bouche.

— Mais alors, il a tout fichu en l’air..., bredouilla-t-il. Je ne comprends pas, sais-tu ? Je ne comprends pas. Un gars comme lui sait quand il ne doit plus faire de blagues.

— C’est pour ça que tu pourrais lui rendre un grand service,

Méndez. Tâche de le retrouver avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'un mandat d'arrêt ne soit lancé. S'il est de retour avant le matin, l'affaire peut encore s'arranger, on essaiera de l'étouffer. S'il est à la Modelo avant le premier appel, nous on sait rien.

— Et tu viens me dire ça parce que je suis son ami ?

— Oui. Parce que tu es son ami.

Méndez le regarda avec méfiance.

— Et puis quoi encore ? Tu crois que je vais gober ça ?

— Et pourquoi pas ?

— Parce que vous autres, vous n'en avez rien à cirer de sauver un type comme Gallardo, qu'en plus beaucoup de flics n'ont pas à la bonne. Parce que c'est vrai que quand Gallardo se fâche, il se fâche. S'il s'est tiré, vous devez tous penser : tant pis pour sa gueule. C'est pas demain que tu vas te préoccuper d'un type comme ça. La vérité, c'est que le chef a envie de le capturer, pour une raison ou pour une autre, et qu'il pense que moi je peux le faire, parce que je connais ses habitudes et ses planques. Et toi, là-dedans, pour te mettre bien avec le chef, tu fais le messenger. Mais tu ne m'as pas dit la vérité. Tu ne m'as rien sorti d'assez nauséabond pour que je puisse imaginer ce qui se passe en réalité.

Et il regarda Madero droit dans les yeux. Il s'attendait que celui-ci ait un geste d'indifférence, l'air de dire : « Tant pis pour ta gueule aussi. » Mais, pour une fois, ce ne fut pas le cas. Tout ce qu'il put lire dans ses yeux fut une grande tristesse, une surprenante tristesse.

— C'est qu'il y a autre chose, Méndez, murmura-t-il.

— Eh bien, accouche !

— Bien sûr que je vais accoucher... Seulement, tu ne m'as pas laissé finir. Ce que nous voulons éviter, c'est que Gallardo fasse une grosse connerie, en plus de la connerie de s'évader. Nous voulons éviter qu'il retrouve et qu'il tue un gars qu'il a dans le collimateur. Il ne s'est évadé que pour le tuer.

Méndez demanda simplement :

— Pourquoi ?

— Gallardo est désespéré.

— Et pourquoi est-il désespéré ?

— Parce qu'il craint qu'on ait tué sa fille. Ça fait deux jours qu'il n'a pas eu de nouvelles d'elle. Et ce n'est qu'une gamine.

Méndez, qui jusque-là était resté imperturbable, presque distant, renversa un peu la tête en arrière et ferma à moitié les paupières. Son visage déjà naturellement pâle, d'homme qui ne s'expose jamais au soleil, était devenu plus pâle encore. Soudain, ses doigts agrippèrent violemment le bord de la table.

Sa cigarette allumée lui glissa à nouveau des lèvres.

— Mais quoi, qu'est-ce que tu racontes ? bafouilla-t-il. Une

gamine ?...

IV

LE MARCHÉ AUX PUCES

Madero l'accompagna jusqu'à la Calle Manso, en face du marché de San Antonio, tout près du grand carrefour où cette rue rencontre la Ronda de San Pablo, la Ronda de San Antonio, la Calle Urgel et la Calle San Antonio Abad. C'est un secteur de petites boutiques, de bonnes charcuteries, de merceries aux patronnes callipyges, de chemiseries d'occasion, de cafés qui font crédit aux habitués. Un secteur de chariots de halle, de chats perdus, de pigeons distraits, d'hommes solitaires songeant que déjà leur mère allait faire là ses courses, conscients donc du temps qui passe. Méndez aimait tout cela, non sans une certaine anxiété secrète ; Méndez avait peu à peu déposé là sa vie, à crédit également, s'était successivement extasié de divers aspects du paysage, jadis les culs des boutiquières et, maintenant qu'il était vieux, uniquement les pigeons distraits. Paysages honnêtes, parfaitement invariables dans l'histoire de la ville.

Madero dit :

— C'est désert, hein ?

— Tu penses ! Si Calle Nueva il n'y a pas un chat, par ici, forcément, où les gens se lèvent avec le soleil !

Il contemplait les balcons silencieux et exigus, les murs des maisons plus que centenaires.

— Qui t'a dit que la gosse que tu as trouvée morte et qui est maintenant à la morgue pourrait être la fille de Gallardo ? lui demanda Madero.

— Je n'en ai pas la moindre preuve, bien sûr, puisqu'on ne l'a pas encore identifiée, je te l'ai dit. Mais la coïncidence est trop grande.

— Dans ce cas-là, sais-tu... ce serait effroyable. Gallardo aurait d'ailleurs presque raison de bousiller ce salopard, enfin, je dis ça comme ça... En tout cas, je te jure que quand je t'ai parlé, au commissariat, c'était seulement pour éviter que Gallardo fasse une connerie. Je ne savais pas qu'une fillette avait été assassinée.

Méndez le regarda de côté.

— Si Gallardo retrouve cet homme, il le descendra, dit-il dans un souffle de voix.

— Et toi, qu'est-ce que tu feras ?

— Je ramasserai les morceaux.

— Tu ne crois plus en la loi, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que tu en penses, Madero ?

Madero ne répondit pas.

Méndez dit, toujours avec un filet de voix :

— Oublions la petite, pour l'instant. Reprenons au début. Tu dis que Gallardo s'est échappé de prison pour buter un gars. Alors, parle-moi de ce gars.

— D'accord... Paco Robles. Il a bonne réputation, il ne reste jamais sous les verrous plus de cinq minutes, il vit à l'aise et baise beaucoup, autrement dit c'est un véritable fils de pute. Tout le contraire de Gallardo, ce pauvre diable. Mais il leur est arrivé de monter des coups ensemble.

— Gallardo a été dealer, dans le temps, à l'époque où sa femme l'a plaqué, se rappela Méndez, les yeux dans le vague. C'est de ça que tu parles ?

— Oui.

— Continue.

— Eh bien, Paco Robles lui a filé un lot à vendre au détail. Gallardo devait le régler après, mais il ne l'a jamais fait. Bien entendu, Paco Robles l'a accusé d'avoir vendu la came pour son propre compte et d'avoir gardé la tune.

— C'est impossible, dit Méndez. Gallardo est ce qu'il est, même moi j'ai souvent maudit ses ancêtres, mais ce n'est pas un arnaqueur.

Madero haussa les épaules.

— Écoute, je ne sais pas si c'était vrai ou pas. Je dis que ça semblait vrai et que Paco Robles le croyait.

— Si on se met dans sa peau, c'est logique. Et alors ?

— Il l'a tarabusté pour être payé, et comme Gallardo lui jurait sur la tête de sa mère qu'on lui avait volé la marchandise et qu'il n'y était pour rien, il lui a envoyé deux malabars qui lui ont flanqué une raclée. Mais ça n'a pas marché non plus. Alors, histoire de maintenir le prestige de la profession et la réputation de son commerce, il lui a collé dessus un chourineur. Mais c'était un chourineur ringard.

Méndez se ficha une autre cigarette entre les lèvres, avant tout – en ces jours où l'on voudrait interdire à tout le monde de fumer – pour maintenir vive la petite flamme de la révolution prolétarienne.

— Continue, continue, demanda-t-il.

— Comme je te dis : un ringard. Il n'est pas arrivé à descendre Gallardo, c'est le contraire qui s'est passé. C'est du moins ce que nous avons pensé, en fait on n'a jamais rien pu prouver. À vrai dire, on ne s'est pas non plus cassé le cul pour le démontrer, tu sais comment ça se passe quand on retrouve quelque part des boulettes à la viande de truand. Personne ne va se mettre martel en tête pour découvrir quoi

que ce soit. Mais je peux te dire que nous avons toujours pensé que ce coup venait de Gallardo. Il est probable que Paco Robles lui aurait envoyé un autre tueur, un bon, cette fois, mais il s'est alors passé quelque chose qu'aucun de nos oiseaux n'avait prévu : tu as arrêté Gallardo pour une affaire antérieure et tu l'as fait enfermer à la Modelo. C'était presque providentiel, parce que Robles n'a pas pu lui envoyer d'autre gorille.

— Il aurait pu commander de le tuer en prison, dit Méndez nonchalamment. Ça arrive tous les jours. L'État cajole beaucoup les délinquants, il leur accorde toute sorte de garanties, bien plus qu'aux victimes, mais seulement jusqu'au jour où il les boucle : à ce moment-là, il les oublie. C'est dans les endroits où ils devraient être le mieux contrôlés par l'État qu'ils ne le sont pas du tout et ne dépendent plus que du Destin. Tu sais combien de gens on dit qui se suicident en prison ? Eh bien, c'est de la couille en barre. La vérité, c'est qu'en prison on ne se suicide pas, on se fait descendre.

— Bien sûr qu'il aurait été facile de donner un ordre comme ça, reconnu Madero, mais peut-être que ça impliquait beaucoup de complications, au bout du compte. Il y avait bien plus simple à faire : l'avertir que s'il ne payait pas, on tuerait sa fille. J'imagine que Gallardo n'a pas dû prendre la chose trop au sérieux... jusqu'au moment où il a cessé de recevoir des nouvelles de la petite.

Les traits de Méndez pâlirent encore, jusqu'à ne plus former qu'une tache blanche. Il murmura :

— Tout ça colle parfaitement. Maintenant, je comprends très bien que Gallardo se soit tiré, avec l'idée de tuer Paco Robles par tous les moyens. On va se mettre au travail.

— Putain, Méndez, c'est toi qui vas travailler ! Parce que moi, au lit !

— Tu ne vas même pas m'aider pour l'affaire de la fille ?

— L'affaire de la fille, ça relève de la Criminelle, alors laisse tomber. Tu n'es jamais qu'un flic de bas quartier, tout comme moi, même si tu es plus jeune et plus beau. Nous, on poursuit des truands à la retraite, qui au fond ne demandent pas mieux que de se faire ramasser, rien que pour faire un brin de causette. Et tu le sais, Méndez... Le dernier mec que tu as arrêté, je me demande bien pourquoi, depuis des années il allait fleurir la tombe de la dernière pute qui l'avait entretenu. Et le dernier tricheur que tu as chopé dans un tripot clandestin ne faisait plus que des arnaques à cent pesetas. Allez, Méndez, pas la peine de se raconter des histoires : tu n'as pas à fourrer ton nez dans une affaire aussi sérieuse qu'un assassinat d'enfant.

— Je comprends. Je dois seulement arrêter Gallardo.

— C'est ça.

— Mais si je pinçais Paco Robles pour ceci ou cela, ça ne serait pas

mal non plus, hein ?

— Tu es un bijou, Méndez. Pour un peu, je t'embrasserais.

Méndez grommela :

— Trou du cul !

Et il frappa violemment, de la paume de la main, le rideau métallique du magasin devant lequel ils se trouvaient. On ouvrit et il vit en premier lieu deux visages effrayés (le mari et la femme), en deuxième lieu deux visages effrayés (le frère et la sœur), en troisième lieu un visage effrayé (le Piris, un cousin au second degré qui vivait avec la famille et s'entendait avec la femme).

Le Mane, tel était le surnom du patron, bredouilla :

— Mon Dieu, Méndez !

La Bo Derek, tel était le surnom de la patronne, geignit :

— Mais c'est pas vrai ! Ça fait des heures et des heures que nous avons averti la police, et au bout du compte c'est vous qu'on envoie !

— C'est que je connais Gallardo, dit Méndez, et sans vouloir me vanter, tel que vous me voyez, je suis son ami. Vous devez vous rappeler que j'étais déjà venu ici, au magasin, avant le jour où je l'ai arrêté. Et puis, je sais aussi que vous avez la garde de Juli, la gamine.

— Oui, monsieur, dit le Mane. Juli est notre nièce. C'est bien la moindre des choses qu'on s'en occupe !

Ils s'écartèrent pour laisser Méndez pénétrer dans le magasin. C'était une humble mercerie, encombrée de cartons, avec des étagères sur le point de s'écrouler et une caisse enregistreuse qui aurait fait le bonheur d'un collectionneur. Jusque dans le magasin pesait l'air chaud des chambres du fond. Méndez ne trouva un peu gaie et stimulante que l'affiche publicitaire montrant une femme qui enfilait des bas.

— Depuis quand Juli a-t-elle disparu ? demanda-t-il.

— Un jour seulement, expliqua la Bo Derek, même si son père, c'est-à-dire le Gallardo, croit que ça fait deux. Juli appelait chaque jour la Modelo, aux bureaux, où son père était affecté. Mais, un matin, elle a oublié. Et, l'après-midi même, elle sort et elle disparaît. C'est la seconde nuit qu'elle rentre pas dormir, savez-vous, Méndez ? Le dernier endroit où on l'a vue, c'est l'école de langues d'à côté, un très bon endroit pour apprendre l'anglais. Pas cher, en plus. Et très comme il faut – la Bo Derek pleurait –, mais on l'a vue sortir de là et elle est plus revenue ici. On a parlé avec toutes ses amies, dites, avec toutes. Et aucune sait rien. Aucune comprend.

Méndez se rappela les résultats de l'autopsie, tels que les lui avait résumés le vieux Reus. Il demanda :

— Dans cette école de langues, on se sert de gommes ? Et il y a des craies, aussi ?

— Eh bien... Je suppose, oui. Pourquoi ?

— Pour rien. J'irai jeter un coup d'œil là-bas dès qu'ils ouvriront. Au fait, Juli, je ne l'ai jamais vue, moi. Vous n'auriez pas une photo d'elle ?

Ce fut la Bo Derek qui répondit. Les autres n'osaient pas prononcer un seul mot. Le mari non plus ne parlait pas, peut-être de peur que les vibrations ne lui fassent tomber une corne.

— On en a aucune, monsieur Méndez. Ça vous paraît peut-être bizarre, non ? Une fille si mignonne et qui en plus vit avec nous... Mais, si on y pense bien, c'est naturel. Son père les a toutes emportées.

— Bien sûr... C'est assez logique..., admit Méndez. Dites-moi.

— Quoi ?

Le vieux policier se passait le doigt dans la bouche. Il avait fermé les yeux. Il les rouvrit, et retira son doigt de sa bouche, avec un geste d'impatience. Il savait qu'il devait envoyer le Mane à la morgue pour l'identification de la victime. Mais il n'osa pas lui demander d'y aller, ni à lui ni aux autres. En les voyant tous si malheureux, il se dit que cette formalité pouvait bien être repoussée de quelques heures. Au fond, qu'est-ce que ça pouvait faire ?

De plus, il avait une autre nouvelle importante à leur apprendre. Il murmura :

— Gallardo s'est échappé.

— Hein, comment ?...

La Bo Derek paraissait affolée. Elle saisit Méndez par les revers de sa veste et le secoua. Sans trop de peine, car c'était une bonne femme de quatre-vingts kilos bien pesés, de celles qui font craquer les lits. Méndez – même si la chose n'était pas pour lui, ne pouvait être pour lui, ne serait jamais pour lui – se sentit terrorisé à l'idée que cette dame puisse un jour le convaincre de tirer un coup à l'américaine, c'est-à-dire elle au-dessus de lui.

— J'espère qu'il va pas s'en prendre à nous..., gémit-elle, qu'il va pas se dire qu'on s'est pas occupé d'elle... Tout de même, on lui a rendu service, à la petite, on l'a recueillie alors qu'elle était à la rue...

— Ce n'est pas cela, dit Méndez en écartant les mains de la femme de ses revers crasseux. Il est même possible que Gallardo ne passe pas dans le coin, mais s'il vient il faut me prévenir. Ou plutôt, c'est moi qui vous téléphonerai, toutes les heures, et s'il est ici je parlerai avec lui. Si Gallardo s'est échappé, c'est parce qu'il craint que quelque chose de très grave ne soit arrivé à sa fille. Et parce qu'il croit connaître celui qui a pu faire le coup.

— Quelque chose de grave ?... Dites, monsieur Méndez, qu'est-ce que vous savez au juste ?

« J'ai eu tort de venir, se dit le vieux policier. Je n'avais pas le choix mais malgré ça, putain, j'ai eu tort de venir. Maintenant ils vont tous se mettre à crier, ça va être comme une répétition de l'enterrement de la

petite. »

Il regarda avec tristesse le long couloir derrière le magasin. Un vieux papier peint qui commençait à partir en lambeaux. Une Vierge de Montserrat souhaitant la bienvenue : *Benvinguts*. Une photo immortalisant le plus grand moment de gloire du Mane, car on l'y voyait à côté d'un ex-joueur de foot du Barcelone, un certain Rifé. L'écusson d'un groupe de danse de sardane. Un drapeau blanc et jaune, souvenir d'un pèlerinage à Rome.

Un univers simple et naïf, mais construit jour après jour, peseta après peseta, et qui soudain, en un instant, était tombé en morceaux. Méndez savait que ces morceaux, personne ne pourrait jamais plus les rassembler.

Vraiment, il n'avait pas le courage de leur demander d'aller identifier le corps cette nuit-là.

— Est-ce qu'il y a eu un enfoiré pour s'intéresser à Juli, même si ce n'était qu'une fillette ? demanda-t-il. Quelqu'un de par ici qui lui aurait fait du gringue ?

— Pourquoi est-ce que vous demandez ça ?

— Le monde est plein d'enfoirés, déclara solennellement Méndez.

— Eh bien non, personne n'était après, dit le Piris, ouvrant la bouche pour la première fois. Elle était encore toute jeune.

« *Si c'est ça la raison, ça veut dire que plus tard toi tu lui aurais couru après, saligaud* », pensa Méndez.

Il marcha vers la porte.

— Retournez dormir, marmonna-t-il, parce que pour l'instant il n'y a rien à faire. Demain, oui, ça demain vous aurez besoin de toute votre énergie... Mais ne vous inquiétez pas, de mon côté je ne chômerai pas une minute, et pour commencer je vais suivre deux ou trois pistes que j'ai. Ah, au fait... Je passerai un coup de fil dans une heure.

Après ce pieux mensonge (en réalité, Méndez n'avait pas l'ombre d'une piste), il quitta le magasin, son atmosphère lourde, sa réclame avec une pouffiasse mettant ses bas, son *Benvinguts*, l'instant de gloire de M. Mane à côté de M. Rifé. La rue était vide, rébarbative, sans même un chat pour donner l'impression que la ville fonctionnait encore. Méndez se traînait dans le marché de San Antonio, sous les marquises plus que centenaires, écoutant le bruit apaisant de ses propres pas. Un bruit presque miraculeux, tant il est rare à Barcelone de percevoir les pas, la présence, la paix d'un homme solitaire. À Barcelone, on n'entend que la rumeur d'une multitude en continuel mouvement.

Et c'est alors que Méndez comprit.

Il s'arrêta un instant.

Nom de Dieu... comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Il avait une piste, au moins une. Et qui pouvait lui permettre d'aller

très loin.

C'était la fillette elle-même qui la lui avait indiquée, avant de mourir.

COMME UN DRAPEAU AU VENT

Méndez se remit à marcher, plus rapidement. Maintenant, il savait au moins qu'il allait quelque part. À nouveau, il perçut le bruit de ses pas d'homme seul, le miracle de sa solitude. C'était un bruit rassurant, apaisant.

Vraiment ?

Méndez tendit un peu les oreilles, comme font les chiens, en particulier les chiens des rues qui n'ont personne pour leur remplir une écuelle à condition de se laisser tourmenter. Ou bien ses pas faisaient un écho, ou bien quelqu'un le suivait. Il entendait ses pas retentir doublement dans la nuit.

Il avait quitté la verrière du marché et ses lumières blêmes. Maintenant, les ombres étaient plus épaisses, plus denses. Il se retourna.

L'homme, à quelque cinq mètres de lui, s'arrêta.

Méndez dit :

— Salut, Gallardo.

Gallardo n'était pas mal habillé. Son costume était presque neuf. Sa chemise était propre, du moins le paraissait-elle dans la pénombre, et il portait même – fait insolite chez un prisonnier – une cravate. Son visage impassible, dur, comme taillé au ciseau, ne reflétait aucun sentiment.

— Salut, Méndez, répondit-il d'une voix neutre.

— Ne me dis pas que tu t'es évadé de la Modelo dans cette tenue !

— Bien sûr que non. Mais j'avais assez d'argent pour acheter des fringues. L'important, quand tu t'es tiré, c'est qu'on te voit habillé de façon décente, dans des vêtements qui attirent pas l'attention. Vous saviez pas ça, Méndez ?

Ils n'étaient plus qu'à deux pas de distance. Méndez demanda :

— Depuis quand me suis-tu, Gallardo ?

— Je surveillais le magasin et quand je vous ai vu y entrer, tous les deux, j'ai décidé d'attendre. En fait, à quoi bon me pointer et risquer une scène ? Tout ça pour trouver le Piris avec la main sur le cul de la Bo Derek ?

— Un jour, déjà, tu m'avais tout raconté sur cette famille, Gallardo.

— Oui, mais sachez que je veux pas les compromettre. Ce sont de braves gens.

— En effet, dit Méndez.

Gallardo s'était encore approché. Ses mains tremblaient. Son expression, d'abord dure et fermée, devint anxieuse.

— La Juli y était pas, pas vrai ? bredouilla-t-il.

— Non.

— Vous savez pourquoi elle a disparu ?

— La vérité, c'est que je l'ignore.

Les poings de Gallardo émirent un craquement. Comme un crépitement métallique qui résonna dans la rue.

— Moi, si, je le sais, dit Gallardo. Maintenant que je suis sûr que la Juli a disparu, je sais très bien ce que j'ai à faire.

— Chercher Paco Robles, c'est ça ? Et pour quoi faire ?

— Pour lui bénir les couilles une fois que je les lui aurai arrachées, Méndez.

— Laisse-moi m'en occuper, Gallardo. Je ne sais pas si tu te rends compte qu'au premier geste que tu feras, ce sera déjà une terrible erreur. C'est vrai que tu en as déjà fait une, mais au moins n'aggrave pas les choses. Tuer Robles te coûtera vingt ans.

— Et un jour.

— Et un jour, Gallardo. Mais on dirait que ça ne te gêne pas beaucoup.

Le fugitif s'approcha encore un peu. Il fit à nouveau craquer ses doigts, et cette fois le bruit fut beaucoup plus long et plus dur. C'est seulement alors que Méndez s'aperçut qu'il avait autour des doigts quatre anneaux reliés entre eux et munis chacun d'une pointe de fer ; un terrible coup-de-poing américain.

— Écoutez, Méndez, chuchota-t-il, je vais vous dire simplement trois choses. La première c'est que, peu importe la peine qu'on me collera, je m'évaderai encore. C'est pas si difficile. La deuxième, c'est que vous, à votre façon, vous me comprenez, alors pourquoi je vous ferais du cinéma ? Et la troisième, c'est que les deux premières, je m'en fiche, voyez-vous, Méndez ? J'ai personne au monde que la Juli, et celui qui touchera à elle le paiera. Je crois pas à la loi, vous non plus, alors parlons de choses sérieuses. Je vais chercher Robles, le buter, et aller me rendre. Essayez pas de m'arrêter avant, Méndez. S'il le faut, je vous buterai vous aussi.

Il parlait sérieusement. Méndez le savait, mais ne broncha pas. Haussant les épaules, il dit en chuchotant :

— Ça m'ennuierait à cause de l'assurance. Parce que j'ai une assurance, sais-tu ? Je l'ai fait établir en faveur d'un groupe de professionnelles, une association de repenties.

— Et qu'est-ce que ç'a de gênant ?

— Qu'elles ne toucheraient rien, parce qu'aucune ne s'est encore repentie.

— J'emmerde votre père, Méndez.

— Allons, ne prends pas les choses comme ça. Tu connais ma façon de parler. En plus, j'ai l'intention de t'aider.

— Qu'est-ce que vous me sortez là ?

— Je veux t'aider, Gallardo, putain ! Pourquoi crois-tu que je faisais le pied de grue à une heure pareille, ailleurs que Calle Nueva ? Je t'ai cherché pour ne pas que tu fasses une connerie. Et maintenant nous allons parler clair, Gallardo, nous allons parler vraiment clair.

Il l'emmena un peu plus loin, aux abords de la Gran Via, dans un bar miraculeusement ouvert sur le trottoir solitaire. C'était un bar avec néons, pizzas congelées, hot-dogs fabriqués avec les restes de la guerre du Golfe ; le patron regardait l'heure à chaque instant. « *Au bout du compte, la Calle Nueva a aussi du bon* », pensa Méndez. Il passa un bras sur les épaules de Gallardo, dans le genre pédale qui tente sa dernière chance, et l'obligea à boire un cognac.

— Écoute, dit-il en mentant, je ne sais rien de ta fille, mais je finirai par la trouver, parce que j'ai une piste. Seulement, cette piste, il faut que je sois seul pour la suivre. Toi, tu me gênes.

— Qu'est-ce que vous essayez de dire, Méndez ? Que pendant que vous plongerez dans les ordures, moi je devrais pas bouger ?

— Tu me gênerais, je te jure.

— Alors laissez-moi chercher de mon côté.

— Tu tiendras une demi-heure, Gallardo. La police est bête et ne te trouvera jamais en plein jour, quand les rues sont pleines de monde, mais la nuit c'est différent. N'importe quelle voiture de patrouille ayant ta description finira par te repérer. Alors nous allons passer un marché.

— Quel marché ?

— Deux heures, Gallardo, tu vois. Je ne te demande que deux heures. Toi, maintenant, tu prends un taxi et tu vas au bar où j'habite. Je donnerai moi-même l'adresse au chauffeur, et j'appellerai la patronne pour qu'elle te laisse entrer dans ma chambre. C'est le seul endroit de Barcelone où on ne te trouvera pas, tu comprends ? Le seul. Quand deux heures auront passé, j'irai te voir et je t'expliquerai les éléments que j'ai. Je ne vais pas te rouler, Gallardo, je te jure que je ne vais pas te rouler. Tu ne peux pas même patienter pendant deux heures ?

C'était un pacte raisonnable ; de plus, Méndez savait qu'il avait des alliés : la tension nerveuse et l'épuisement du fugitif. Ce qu'il ne pouvait d'aucune façon supporter, c'était la perspective que Gallardo l'accompagne à la morgue, où il pensait aller sur-le-champ, et y découvrir sa fille. À partir de là, tout deviendrait imprévisible. C'est

pourquoi il murmura :

— Est-ce que je t'ai jamais trompé ?

Il était en train de le faire précisément à cet instant, mais l'autre dit, les yeux dans le vague :

— Non, Méndez.

— Alors, ça marche ?

— S'il vous plaît, Méndez, me laissez pas plus de deux heures là-bas, je pourrai pas le supporter.

Méndez le lui promit. Il héla un taxi, lui indiqua l'adresse, puis entra dans une cabine téléphonique pour avertir la patronne du taudis. Après cela, il prit un autre taxi et se fit emmener à l'entrée arrière de l'hôpital Clinico, par où on accède à la morgue.

Curieusement, les alentours de ce centre de la mort sont pleins de petits nids d'amour qui naissent, changent, se déplacent, agonisent faute de clients puis renaissent, leurs couloirs pleins de types prêts à tout, la lance à la main. Méndez aurait pu indiquer, seulement dans son champ de vision, une demi-douzaine de ces nids de plaisir. Ou peut-être n'existaient-ils plus ? Peut-être n'y trouvait-on plus ni de demoiselles au regard mélancolique et aux bas filés, peut-être que les appartements avaient été cédés et qu'y dormaient maintenant de très efficaces employés de banque, avec des matrones sur le qui-vive ? Barcelone est devenu une ville où rien ne dure, pensa Méndez. Ah, ces maisons anciennes et respectables que lui-même avait connues, des maisons respectées par les policiers, bénies par les maires et absoutes par les chanoines – dont certains d'ailleurs y faisaient un tour à l'heure du déjeuner, quand les autres clients étaient passés chez eux prévenir bobonne qu'ils avaient beaucoup de travail et rentreraient tard ce soir-là. Ô prestiges, ô duperies, ô vertus d'antan ! Aujourd'hui, les lieux de Barcelone consacrés à la perversion sociale n'ont d'existence qu'éphémère, mais ils bénéficient du soutien des banques, et nombre de leurs clients y viennent sur prescription médicale.

Méndez avait un peu oublié ses soucis, grâce à ces souvenirs du glorieux passé de la ville. Mais quand il entra dans la morgue, les soucis resurgirent. Il était presque hors d'haleine quand il aperçut Padilla, un des employés, plongé dans un livre sur les vins catalans. Par chance, il connaissait Padilla. C'était un pote.

Méndez lut par-dessus l'épaule de l'autre.

— C'est inutile, dit-il, jamais tu ne pourras te payer une bouteille de Gran Coronas 70.

— Oui, on n'en trouve plus que dans quelques restaurants, qui les font payer le prix qu'ils veulent, se lamenta Padilla. Ce qui, nom de Dieu, est tout de même prévu, ou du moins l'était, par le Code pénal : « machinations pour modifier le prix des denrées ». Mais j'ai chez moi une bouteille de René Barbier du Centenaire. Et aussi un Rioja dont

l'étiquette représente le putsch raté du lieutenant Tejero, prenant le Parlement avec ses hommes en armes. Non, sans déconner, peu à peu et bien que ma femme râle, je me constitue une cave, au-dessous du lit conjugal. Méndez, vous avez essayé le Jean Leon ?

— Il est très bon, dit le policier en passant sa langue sur ses lèvres sèches. Mais je préfère un Priorato, du moins si on ne me le fait pas payer d'avance et que j'ai un peu mangé d'abord.

— Il ne reste plus de Priorato, décréta Padilla. On n'en produit presque plus. Les gens abandonnent les hautes terres pour vivre sur la côte et y faire pousser des malvoisies grecques et autres saletés du même genre. Tout ce qui est mis en bouteilles sous le nom de Priorato, c'est du pseudo, je vous le dis, Méndez, parce que la récolte, l'authentique récolte, donne de quoi faire tout juste deux bouteilles : une pour le propriétaire de la vigne et l'autre pour le cardinal-archevêque de Tarragone. Pourtant, on trouve des caisses entières de Priorato jusque dans les centres de macrobiotique, expliquez-moi ça ! Bon, enfin ; vous êtes venu pour quoi ? Pas pour boire un coup, je suppose. À propos, vous avez le livre publié chez Miguel Torres ?

Méndez s'appuya contre un jambage de la porte, respira l'odeur indéfinissable – formol, sang, liquide intestinal – qui parvenait de l'intérieur et susurra :

— Vous avez là une fillette dont l'autopsie a été effectuée par le docteur Eva Reus.

— Oui. Il y a moins d'une heure, deux autres policiers sont venus à son propos, je crois qu'ils cherchent à l'identifier. Mais je dirais que ce n'est pas votre affaire, Méndez.

— Plus ou moins quand même. D'ailleurs, je voudrais seulement voir quelque chose.

— Quoi ?

— Ses vêtements. Je ne pense pas qu'on les ait encore emportés au labo ou ailleurs ?

Padilla se gratta une oreille, lâcha son livre et murmura :

— Non. Nous les avons encore.

— Laisse-moi les voir.

— Écoutez, Méndez, mais...

— S'il te plaît.

Méndez savait qu'il pouvait trouver là une preuve, une piste, un indice, une adresse, quelque chose. Cette certitude se fondait sur une donnée dont, un instant plus tôt encore, il n'avait pas compris toute l'importance. La robe de la victime était neuve ; il l'avait constaté en découvrant le corps. Par conséquent, si elle avait été achetée peu de temps avant, et surtout si c'était à Barcelone, ce serait un signal aussi clair qu'un drapeau flottant au vent.

Il n'espérait pas avoir autant de chance. Non seulement la robe était

neuve, en effet, mais elle portait encore son étiquette, avec la composition du tissu et la marque du fabricant.

— Incroyable, dit Méndez.

— Quoi ?

— Incroyable que l'assassin ne se soit pas soucié d'effacer cette piste.

— Les maniaques ne se soucient jamais de ces détails, dit Padilla. Et qui, sinon un maniaque, peut bien assassiner une enfant ?

— N'oublie pas que ce n'est pas un crime sexuel, Padilla.

— Une vengeance, alors.

— Oui, dit Méndez en pensant à voix haute, mais une vengeance accomplie par une sorte de professionnel, par un type qui a passé la moitié de sa vie dans le milieu et n'aurait donc pas dû commettre une erreur pareille. Ça ne lui aurait rien coûté d'arracher l'étiquette. Bien entendu, nous aurions tout de même découvert de chez quel fabricant venait la robe, mais nous aurions mis un certain temps. Or, il est tellement important pour un assassin de se ménager une marge de temps, que je ne comprends pas cette gaffe. En tout cas, nous tenons quelque chose, tu comprends, Padilla ? Quelque chose qui va me permettre de suivre une piste.

Il marcha jusqu'à la porte en emportant la robe. Padilla le suivit en criant :

— Eh, Méndez !

— Je te rendrai cette robe demain.

— Je ne peux pas.

— J'en prends la responsabilité.

— Putain, vous alors ! Et de vous, Méndez, qui en prend la responsabilité ?

— Je t'apporterai une bouteille d'Albariño.

— Ils le falsifient, Méndez. Il ne reste plus d'Albariño. La terre n'en fournit pas assez. C'est comme pour les Priorato. La récolte d'Albariño, je parle du vrai Albariño, suffit juste pour deux bouteilles : une pour le cardinal-archevêque de Saint-Jacques-de-Compostelle et l'autre pour le connard qui manie l'encensoir dans la même cathédrale. Même le propriétaire de la vigne peut crever de soif. Alors pas de galéjade, Méndez !

— J'ai un Sauternes.

— Trop doux. Chaque fois que je vois un Sauternes, j'ai l'impression de devoir tartiner une brioche avec.

— Un Saint-Émilion.

— Ne me parlez pas de ces vins franchouillards qui, au moment de vérité, exigent d'être renforcés avec le premier Cariñena venu !

— Alors un Viña Ardanza. Lui aussi de 70, en plus. C'est mon dernier mot, Padilla. La dernière fois que j'ai fait une offre pareille, c'était en échange du cul d'un fonctionnaire public.

Padilla se laissa émouvoir.

— Moi aussi, je suis fonctionnaire public, Méndez.

— Et il ne s'agit pas de ton cul, il s'agit d'une robe d'enfant.

— Marché conclu, Méndez. Vous me la rendez demain.

Méndez émit une sorte de grognement.

Il sortit prestement avec son butin.

Mais il ne faisait que commencer. Il savait qu'en cet instant, chaque minute comptait.

Il s'approcha d'un taxi qui stationnait devant la porte. Le chauffeur, à moitié endormi, se réveilla en sursaut et aperçut les vêtements noirs, le regard noir, le teint livide de Méndez.

— Oui ? demanda-t-il. C'est pour le cimetière ?

— Connard, dit Méndez.

— Vous ne voulez quand même pas que je vous emmène au cabaret El Molino, ou faire le tour de Barcelone *by night* ?

— Déposez-moi à la préfecture de police, Via Layetana. Et vite !

Il montra sa plaque.

— Vu ? Je suis flic.

Le taxi s'élança à travers les rues de la ville, au trafic encore chargé, évitant les voitures de types qui cherchaient à tous les coins de rue le genre de femme qui n'aurait jamais fait le trottoir, de couples mariés qui rentraient de dîner, de journalistes qui n'avaient pas dîné et d'avocats qui, à cette heure-là encore, espéraient trouver un client. À la préfecture, Méndez put faire une rapide recherche à l'aide de moyens dont il ne disposait pas dans son sordide commissariat de bas quartier. Il dut passer trois appels, dont l'un sortit du lit – il ignorait à qui appartenait le lit – presque la moitié du secrétariat de Catalogne à l'industrie. Mais cela en valait la peine, car le fabricant était enregistré, de bonne réputation, et vivait Paseo de la Bonanova (avec une seule femme, disait la rumeur).

Méndez appela alors celui-ci pour l'avertir qu'il lui rendait visite immédiatement. « Ouvrez-moi le portail de la rue, hein ? » Comme l'autre était méfiant, Méndez lui garantit qu'il arriverait dans une voiture de police. Même cela ne suffisait pas. « Ne vous en faites pas, jura Méndez. Vous regarderez par les carreaux de la porte, avant d'ouvrir. J'aurai ma plaque dans la bouche. »

Sale coin, le Paseo de la Bonanova. Sales coins, tous ceux où circule un air propre, sans odeurs sociales, celles qui vous permettent de savoir ce qu'ont mangé les voisins. Là, on respirait bien plutôt la fragrance des citrons sauvages des Caraïbes, que les nanas s'appliquaient sur les parties intimes. Méndez s'y fit conduire avec appréhension, se demandant s'il survivrait à ce climat marqué par la proximité de la cordillère de Collserola, dans une atmosphère qui, dans le meilleur des cas, sentirait le pet de majordome. Jamais la

Hiérarchie ne saurait les immenses sacrifices qu'un homme tel que Méndez était en train de consentir pour remplir son devoir.

La voiture s'arrêta devant un édifice luxueux, dont le vestibule était éclairé, et Méndez – une parole est une parole – s'y rua en tenant sa plaque de police dans la bouche.

VI

LE CERCLE DE CRAIE

Le fabricant – un certain Monterde, dont le capital appartenait presque intégralement à madame – l’invita à monter à l’appartement, où se trouvaient un tableau de Dali, dernière époque, et un autre de Braque, première époque. Il l’attira vers un bar de salon où s’alignaient whiskies pur malt et marcs dignes de la littérature. Il tint à lui faire connaître sa fille (une jeune fille en fleur) et Mme Monterde (un vieux débris). Méndez marqua tout de suite ses distances, au cas où cette dame aurait souhaité lui accorder des faveurs quasiment posthumes.

C’est seulement après lui avoir courtoisement fait boire deux verres, que Monterde accepta de regarder la robe.

— Oui, sans aucun doute, ça vient de chez moi, dit-il. Bonne qualité. Croyez-moi, sur ce point nous avons fait des erreurs. Les gens veulent des choses qu’on porte et qu’on jette, des choses qui fassent de l’effet même si elles ne durent pas, et cette robe peut durer des années. Disons, autant que le costume que vous portez, plus ou moins.

Méndez émit un grognement.

— Et de quel côté l’avez-vous distribuée ? demanda-t-il. Dans quelles boutiques de Barcelone ?

— Vous avez de la chance.

— Pourquoi ?

— Nous l’avons présentée en nouveauté dans notre propre magasin, sur la Ronda de San Pedro, pour tester la réaction des gens. Bonne marchandise, bon prix, aucune publicité. Cet article est en vente depuis moins d’une semaine.

Méndez soupira avec soulagement.

À vrai dire, c’était le comble de la chance.

— Mais beaucoup de gens peuvent l’avoir achetée, dit-il.

— Oui, bien sûr, c’est exact.

— Je reconnais que c’est un point de départ ; mais il sera presque impossible d’apprendre où habitent les personnes qui ont emporté un vêtement comme celui-ci.

— Bien sûr, à moins qu’ils n’aient payé avec une carte de crédit, dit M. Monterde.

— Dans un cas pareil, une carte de crédit, ça me paraît impossible, pensa Méndez à voix haute. Voyons... Est-ce que je pourrais parler tout de suite au gérant de ce magasin ?

— Bien sûr, bien sûr. Je vais le tirer du lit, ce qui me gêne beaucoup parce que mes employés méritent tout mon respect et que dans mon entreprise nous vivons en bonne harmonie. Mais enfin, si ça l'emmerde, tant pis ! Je compose tout de suite le numéro.

Il le fit.

Le gérant gémit :

— À vos ordres, monsieur Monterde. Ma femme, qui est à côté de moi, me demande de vous saluer pour elle, monsieur Monterde.

— Eh bien, merci beaucoup, mon vieux. Un de ces jours, il faudra que nous allions dîner quelque part. Pas loin d'ici, justement, s'est ouvert un restaurant iranien qui est du tonnerre, paraît-il.

— Je n'ai pas confiance, monsieur Monterde. Ils sont capables de nous donner de la viande d'écrivain à la braise.

— Les écrivains ne méritent guère mieux, s'empessa de répondre M. Monterde. Écoutez, Maspons, mon ami, je vous envoie un policier, un policier nommé Méndez.

Il rectifia sur-le-champ :

— M. Méndez.

— Mais pour quoi faire ? Au magasin, tout est en règle, vous le savez. L'histoire du lot volé a été résolue.

— Oui, Maspons, oui, je sais.

— L'histoire de la vendeuse provocante aussi.

— Oui, je sais. Celle qui portait une minijupe.

— Est-ce que c'est croyable, monsieur Monterde ? Dire qu'on respecte la liberté du commerce, et voilà cette nana qui se fait des extra...

— Je sais, Maspons, je sais tout ça. Si ça s'est passé comme ça, c'est parce qu'elle cherchait la bagarre.

— L'histoire du fondé de pouvoir, M. Camarasa, est arrangée aussi. La fille était de mœurs désordonnées et s'offrait sexuellement aux stations d'autobus. Cela figure dans la sentence. M. Camarasa s'en est tiré sans tache.

— Écoutez, monsieur Maspons, nom de Dieu, écoutez-moi donc un peu ! Parce que M. Méndez est là devant moi. Je l'envoie tout de suite chez vous, mais ça n'a rien à voir avec le magasin, c'est pour que vous lui montriez une robe de la série « *Etiópía mi amor* », que nous avons sortie récemment. Je sais que c'est difficile, mais peut-être pourrez-vous vous rappeler à qui vous en auriez vendu.

— J'essaierai, monsieur Monterde. À vrai dire, on n'en a pas vendu tellement non plus. Je vous avais prévenu que ce nom ne passerait pas. Parce que les gens croient que l'Éthiopie, c'est en banlieue, à

Sabadell, alors ils n'achètent pas.

— Maspons, mon ami, s'il vous plaît ! Descendez tout de suite et laissez la porte ouverte.

L'ami Maspons ne vivait pas sur le Paseo de la Bonanova, mais il ne semblait pas non plus mourir de faim. Il possédait un dernier étage dans un tronçon de la Calle Muntaner plein de bars de nuit, de *topless* et d'autres lieux où les économistes d'aujourd'hui planifient le futur du monde. Il attendait Méndez en tenant le portail seulement à moitié ouvert, pour ne pas qu'on y glisse une moto ou un nichon.

Il examina la robe, dans le relatif silence de son appartement.

— Eh bien, vous avez de la veine, dit-il.

— Tout le monde me dit toujours ça, grogna Méndez. On finira par m'embaucher pour un spot de la Loterie.

— Voyez-vous, cette robe-ci est un cas spécial. Par spécial, je veux dire que le client en a commandé deux identiques, les a payées et se les est fait livrer à domicile. Je m'en souviens très bien parce que c'est moi-même qui l'ai servi, et que j'ai fait sur la piqure des robes une toute petite marque rouge. Tenez, regardez !

C'était exact. Il y avait sur la piqure une petite contre-marque, qui ressemblait à un fil. Méndez se mit à transpirer.

Vraiment, si tout continuait comme cela, il finirait par croire en sa bonne étoile.

Il regarda l'heure.

Il était encore tôt pour une arrestation. Les arrestations fulgurantes se pratiquent un peu avant le lever du soleil, quand le quidam est bien endormi, bien en confiance, et qu'il s'est même mis à rêver de la nièce d'un sacristain, dont un de ces jours la jupe va se déchirer.

Aussi Méndez grogna-t-il :

— Vous avez dû noter l'adresse à laquelle s'est fait l'envoi ?

— Bien sûr. Je l'ai au magasin.

— Alors, s'il vous plaît, emmenez-moi d'abord au magasin, puis à la préfecture de police, pour vérification. Je vous dérangerai le moins possible. Quand nous aurons accompli ces démarches, vous aurez rendu un grand service à la Justice.

— Il n'y a pas moyen de faire autrement ?

— La Justice, c'est chacun de nous.

L'autre préféra ne pas répondre.

Lesdites démarches furent rapides et aisées. Visite au magasin pour retrouver l'adresse. Appel de Méndez au commissariat pour qu'on envoie là-bas deux hommes chargés d'une discrète surveillance. Puis déplacement à tout berzingue jusqu'à la préfecture de police, pour montrer à M. Maspons les rangées de photos et des fichiers de criminels.

— Mais qu'est-ce que je dois faire, moi, ici ? bredouilla-t-il.

— Ces photos sont celles de séquestrateurs d'enfants, maniaques sexuels et autres types ayant commis un délit contre des fillettes ou des filles jeunes. On y trouve aussi quelques fétichistes qui ont poussé la chose trop loin. Il faut que vous regardiez bien, pour nous dire s'il n'y en a pas une de l'homme qui vous a acheté les deux robes au magasin.

— C'est que je ne m'en souviens pas bien.

— Vous n'avez pas fait attention ?

— Comme si on faisait attention aux clients de passage !

— À quoi ressemblait-il ?

— Un type normal. Par exemple, il me semble qu'il avait une moustache et des lunettes.

— La moustache pouvait être fausse, observa Méndez. Et les lunettes modifient le visage des gens.

— Oui, c'est ça, dit l'autre en avalant sa salive. Écoutez, vous comprenez bien que je ne peux pas faire attention à tout le monde qui entre dans le magasin. Une femme de temps en temps, bien sûr, c'est naturel. Mais les hommes ? Jamais.

— Ce n'est pas le bon chemin pour prospérer dans l'existence, mon vieux. Enfin, assez bavardé, les photos sont devant vous. Étudiez-les attentivement, prenez tout le temps qu'il vous faudra, et après vous me raconterez.

Méndez ne perdit pas son temps, pendant que l'autre regardait les photos. Il n'avait pas connu d'activité si fébrile depuis des mois, et cela risquait fort de déclencher chez lui une crise de rhumatismes. Il se rendit à la section des plans et examina minutieusement la topographie du secteur de l'immeuble où avaient été livrées les deux robes ; c'était un bâtiment de six étages au bout de la Calle Diputación, pas bien loin du croisement avec la Diagonal et de l'entrée des autoroutes partant vers le nord. Un secteur sans attrait, sans caractère, songea Méndez, sans vie de quartier, où il n'existait pas même de garçonnières, où tout consistait en ces quelques lignes droites sur lesquelles débouchait la ville. Mais un bon endroit, à coup sûr, pour devenir un résident anonyme, auquel personne ne prête attention. Encore qu'en ce cas, pourquoi donner l'adresse simplement pour se faire envoyer un peu de linge ? Méndez commençait à être convaincu qu'il avait de la veine, mais aussi qu'il ne comprendrait jamais ce qu'il y avait derrière tout cela. Qu'il ne comprendrait rien.

Enfin, le plus urgent d'abord. Ses yeux, exercés par les arrestations de Rouges extrêmement dangereux, alliés de l'étranger (l'un d'eux fut contraint de l'avouer, une fois confronté aux preuves, car il avait chez lui rien moins qu'un drapeau d'Andorre), examinèrent les issues de l'immeuble. S'il installait deux agents au portail et un autre par-derrière, dans la cour intérieure, il n'en restait aucune. L'assassin de la

petite, Paco Robles ou un autre, serait fait comme un rat.

Méndez demanda du renfort, qu'on lui accorda. On aurait dit qu'il était soudain devenu un homme important. Il put disposer, carrément, de six agents ; avec eux, et la hargne qui l'animait, l'arrestation de l'assassin était assurée. Méndez allait obtenir en quelques heures le plus important succès de sa vie et atteindre la cime de la popularité policière, situation enviable car elle conduit toujours à se faire inviter à dîner par les amis.

L'employé se manifesta tout de suite après.

— Je regrette, monsieur Méndez.

— Vous n'avez rien trouvé ?

— Non. Je jurerais que l'homme que j'ai aperçu pendant un instant ne figure pas parmi ces photographies.

— Bon, bon, ce n'est pas si grave non plus. L'important, c'est l'adresse. Vous êtes sûr que les deux robes ont été envoyées là où vous dites ?

— Oui, monsieur Méndez.

— Très bien. Écoutez, je ne demanderais pas mieux que de vous renvoyer chez vous et cesser de vous faire chier, passez-moi l'expression, mais j'ai besoin que vous restiez ici jusqu'après l'arrestation, au cas où vous devriez identifier quelqu'un. Ainsi nous éviterons d'autres tracas, vous comprenez, et nous n'aurons pas à vous déranger encore une fois. Maintenant, veuillez m'excuser. Je vous jure, sur la tête de mes ancêtres, que nous allons boucler ça en deux coups de cuiller à pot.

C'était l'heure.

Certainement prendraient-ils le quidam à l'improviste, en train de rêver de la nièce du sacristain, dont à cette heure il avait déjà dû déchirer la jupe.

— Allons-y, dit-il.

Il vérifia sous son aisselle que l'étui contenait bien son Colt, datant de la Grande Guerre, que Méndez aimait beaucoup parce qu'il pouvait flanquer la frousse à un type rien qu'au bruit de la détonation. C'était une raison suffisante pour n'avoir toujours pas accepté de la déposer, malgré des mises en demeure pressantes, au Musée de l'Armée. Quand il voulut contrôler le cran de sûreté, il sema la panique dans l'équipe de policiers. Ils finirent par arriver à un pâté de maisons de leur objectif, déjà soumis à une discrète vigilance.

Tout semblait en règle.

Les agents en faction se fondaient littéralement parmi les ombres. Les autres s'approchèrent discrètement à pied, sans faire aucun bruit, sans effrayer un chat. Au vu de cet impeccable déploiement policier, Méndez se rappela les plus glorieuses opérations de la police franquiste, où l'on commençait toujours – on ne sait jamais – par

arrêter le veilleur de nuit. Ç'avaient été des nuits risquées et pleines de tension, qui s'achevaient par la poursuite d'un ou deux étudiants sur les toits ; l'avenir de l'Espagne dépendait alors d'un fil.

Un inspecteur plus jeune, qui s'était constitué chef adjoint de l'opération, demanda :

— Nous y allons tous les deux ?

— Oui. Les autres, qu'ils se disposent dans l'escalier. Envoyez un ordre radio à ceux qui sont dans la cour de derrière : si le fugitif tente de filer par les galeries, qu'ils lui tirent dessus.

— Dites, vous êtes vraiment d'une autre époque, vous !

— Je suis comme ça me chante, et merde !

Un spécialiste força la serrure du portail et ils montèrent peu à peu, dans un silence absolu. Méndez arriva en haut au bord du coma, près de l'infarctus, en s'étouffant pour ne pas tousser et arroser les murs avec les résidus d'un des cent paquets de Ducados qu'il avait dans les bronches. Quand ils furent devant la porte, le jeunot demanda :

— On sonne ?

Méndez se souvenait parfaitement de plusieurs de ses camarades, tués par des coups de feu tirés à travers des portes guère moins épaisses que celle-ci. Sans doute certains d'entre eux valaient-ils plutôt mieux morts que vivants, mais cela c'était une autre affaire. Le fait est qu'on les avait abattus. Il chuchota :

— Mes couilles, qu'on va sonner... Il faut ouvrir sans que personne s'en aperçoive.

Et il fit signe au spécialiste en serrures, qui était monté derrière eux. L'homme travailla dans le silence le plus absolu, et en moins de trente secondes la porte céda.

À l'intérieur, tout était sombre.

Ça sentait l'urine fermentée.

Mais, pour Méndez, ça sentait surtout le salopard. Rien d'autre n'avait d'importance pour lui. Aussi sortit-il son Colt type bataille de la Marne et entra en lançant son cri de guerre :

— Police ! Police ! Putain de ta mère !

La clarté de la lune, qui pénétrait par les fenêtres et les deux balcons du fond, lui permit de scruter en un instant le petit appartement. Il y avait une entrée, des toilettes, une petite cuisine, un bureau avec une petite bibliothèque, une pièce principale sur laquelle donnaient les deux balcons. Pas de chambre à coucher. Aucune présence humaine. Mais Méndez était sûr qu'il y avait là quelqu'un ; après avoir lancé son cri de guerre, il pointa son gigantesque Colt et lança sa seconde formule sacramentelle :

— Je vais te raser le gland !

Soudain, les lumières s'allumèrent de partout. Deux autres agents venaient d'entrer à leur tour, leurs armes devant eux, et actionnaient

tous les interrupteurs. Une clarté plutôt triste, une lumière de néons achetés au marché aux puces, emplît les pièces.

Eh oui. Il n'y avait personne.

Méndez n'en eut pas moins une grande surprise. Il resta là, silencieux et tendu, comme s'il allait soudain sauter sur quelqu'un en criant au traître. Ses yeux parcoururent promptement ce qu'il pouvait voir de l'appartement et il comprit qu'il ne se trouvait pas dans un logement, mais dans une école, ou plutôt une « académie » de quartier. La grande pièce comportait une douzaine de pupitres, un tableau et, tracé sur ce tableau, un grand cercle de craie.

Les dents de Méndez émirent un grincement.

Il savait maintenant où la fillette avait passé ses dernières heures.

Il était sur la bonne piste, même si pour l'instant il n'avait pas trouvé le fils de chienne qu'il cherchait.

Mais à ce moment-là se produisit quelque chose d'inexplicable, ou qui du moins parut inexplicable à Méndez.

Le téléphone sonna.

VII

UN ASSOCIÉ CORRECT

Tous, ils eurent un sursaut de surprise, de stupeur ; ils se dévisagèrent les uns les autres. Jamais ils n'auraient imaginé qu'un bruit si routinier, si habituel, puisse les troubler à ce point.

Le jeune inspecteur marmonna :

— Putain, qu'est-ce que... À cette heure de la nuit !

— C'est justement pour ça que c'est peut-être important. Un instant, c'est moi qui réponds, dit Méndez.

— Mais qu'est-ce que vous racontez, inspecteur ? C'est sûrement une erreur. Quelqu'un qui appelle en croyant que c'est une maison de passe.

— Eh bien, j'aurai peut-être quelque chose à proposer, dit Méndez. Tout dépend du prix. Je demanderai gros.

Et il décrocha.

Il eut alors une seconde surprise. Car une voix masculine, sèche et bien timbrée, demanda :

— Inspecteur Méndez ?

— Comment savez-vous qui je suis ?

— Je vous ai vu entrer.

— Oui, mais, comment savez-vous qui je suis ?

— Je vous connais, cela suffit. J'ai fréquenté les quartiers que vous fréquentez. Je suis de votre arrondissement. Et maintenant, nous allons parler clair.

Méndez n'était pas disposé à parler clair, avant que l'autre ne lui fournisse quelque élément de plus. Aussi demanda-t-il :

— Vous dites que vous m'avez vu entrer ? Mais d'où ?

— De la rue, naturellement. Et je vous parle d'une cabine publique. Vous ne pouvez pas localiser l'appel, là où vous êtes vous n'avez pas les moyens de le faire. C'est pourquoi je ne m'inquiète pas.

Pourtant, il aurait dû s'inquiéter, se dit Méndez, parce qu'il venait de commettre une terrible imprudence. Il ne pouvait y avoir beaucoup de cabines téléphoniques dans les environs. En dépêchant ses hommes suffisamment vite, ils pourraient peut-être attraper ce type avant qu'il ne raccroche.

À cette fin, Méndez fit un signe énergique et silencieux au jeunot. Il

lui indiqua le téléphone et dessina dans l'air la forme d'une cabine. Puis, tout aussi silencieusement, il donna ses ordres du geste le plus concret et efficace que l'on puisse utiliser pour donner ce genre d'ordres : le mouvement qu'on utiliserait pour couper les testicules à quelqu'un.

Son camarade comprit tout de suite, car l'acte de couper les testicules (ou du moins le souhait exprimé) fait partie des meilleures traditions officielles espagnoles. Il fonça vers la porte, en entraînant deux de ses hommes.

Pendant ce temps, Méndez parlait d'une voix presque joviale, cherchant à gagner du temps.

— Vous avez assez de pièces ?

— Ce que j'ai, ça me regarde.

— Très bien. Alors parlez !

— J'allais à l'académie. J'ai la clef. Mais, à une cinquantaine de mètres de là, je vous ai vus arriver. Cette fois, j'ai eu de la chance. J'ai pu freiner à temps.

— L'académie vous appartient ?

— Non, elle n'est pas à moi. Mais j'ai la clef, pour des raisons que je ne vais pas vous expliquer maintenant. Il n'est pas non plus si difficile de se procurer des doubles, vous le savez bien. Maintenant, on fabrique des doubles de clefs jusque dans les cliniques pour maladies honteuses.

— Mais, si l'académie n'est pas à vous, vous ne craignez pas qu'on vous surprenne à y pénétrer ?

— Non, parce que cet établissement ne fonctionne pas. Il est à céder.

Méndez comptait les secondes anxieusement, tout en s'efforçant de graver dans sa mémoire toutes les inflexions de cette voix. Mais autre chose l'intéressait plus encore : le motif de cet appel. Aussi lança-t-il :

— Alors, je comprends que vous n'ayez pas craint de cacher la petite ici.

— Je l'y ai gardée très peu de temps.

— C'est ici que vous l'avez tuée ?

— Oui.

— Où sont les traces de sang ?

— J'ai pu les nettoyer. J'ai tout fait dans la salle de bains.

— Espèce de salopard.

— Je ne vous appelle pas pour discuter de morale, Méndez.

— Ce que je vais te faire à toi, dans une salle de bains, quand je t'aurai mis la main dessus, ce sera si joli que tu pisseras du sang jusqu'au jour où on déterrera ta mère.

— Si vous continuez dans le genre menaçant, j'arrête de parler, Méndez. Et vous, vous avez intérêt à ce que nous parlions.

« Bien sûr que j'y ai intérêt, pensa Méndez. Il ne doit plus rester

beaucoup de cabines à contrôler. » Et il murmura :

— D'accord, continue.

— Je veux passer un accord.

— Un accord pour quoi ?

— J'ai été trahi. Pourquoi croyez-vous que vous êtes là-haut, Méndez ? Parce que vous êtes le plus malin ? Parce que vous avez eu de la chance ? Merde. Vous êtes là, Méndez, parce qu'on m'a trahi. Sans cela, vous n'auriez jamais découvert ce petit nid. Et on m'a trahi parce que moi, je n'ai pas été malin. Ça, oui, je dois le reconnaître.

— Ce sont les robes, pas vrai ?

— Exact. Une fois la petite séquestrée, elle s'est chié dessus. Normal : la peur. Alors j'ai passé un coup de fil. Il me fallait une robe neuve. Je ne pouvais pas transporter le colis s'il salissait la voiture ou s'il puait.

« *Le colis* »... Jamais de toute sa vie Méndez n'avait dû autant se contenir pour ne pas lancer une formidable imprécation.

Il se promit d'appliquer à ce type tout un catalogue de délices, dès qu'il aurait pu l'attraper. Méndez était un expert. Un amateur éclairé de ce vieil art. Il connaissait toute une série de coups qu'il n'avait jamais appliqués, mais qu'il appliquerait cette fois-ci. Des coups qui laissent à peine une marque, mais détruisent à jamais les reins et la vessie d'un homme. Qui le condamnent à la dialyse rénale pour la vie. Ça, et aussi quelques doigts bien cassés, délicatement, avec toute la lenteur des orfèvres florentins. Déboîter un os fait également partie de cet art. Ensuite, une chute opportune dans un escalier bien raide, répétée deux ou trois fois si nécessaire, permet de déguiser toutes les contusions antérieures. Méndez sentait la haine couler dans sa gorge, une haine liquide.

Mais l'autre continuait à parler.

— J'ai commandé une robe neuve, dit-il. La personne que j'ai appelée a convenu de me l'apporter personnellement. Cela ne présentait pas de danger. Nous savions l'un et l'autre de quoi il retournait. Il m'a même dit qu'à toutes fins utiles, il m'en apporterait deux. Si je n'en utilisais qu'une, je devais détruire l'autre.

Méndez écoutait, tous ses nerfs tendus.

— Continue, murmura-t-il.

— Ce que je n'avais jamais imaginé, c'est qu'il donnerait l'adresse au magasin. Que les robes seraient apportées par un garçon de courses de ce magasin. C'était laisser une piste très visible, sans que je le sache. Les flics finiraient par trouver cette piste et tomber sur moi. Le plus grave danger était que moi j'étais en confiance, je croyais que tout se passait bien.

— Je pense à deux choses, dit Méndez.

— Lesquelles ?

— Si celui qui t'a trahi voulait que tu tombes, il aurait pu envoyer un billet anonyme à la police.

— Les papiers, ça s'analyse, dit la voix. Ça laisse des traces et des saletés un peu partout. Il aurait risqué de tomber en même temps que moi.

— D'accord. Mais il a aussi pu téléphoner.

— Il aurait dû appeler un numéro officiel de la police. Et là, on enregistre les voix, or la voix humaine peut être analysée.

— C'est vrai. Mais s'il avait appelé au domicile particulier d'un flic ?

— On aurait risqué de reconnaître sa voix.

Méndez se sentait encore plus tendu.

Il était en train d'obtenir une série d'indices des plus précieux. Peut-être n'étaient-ils pas exacts, mais pour l'instant il les avait. Reconnaître la voix ?

— Bien. J'ai dit que je pensais aussi à autre chose.

— À quoi ?

— Tu ne t'es pas rendu compte que celui qui t'apportait les vêtements n'était pas ton pote, mais un employé du magasin ?

— Non, parce que nous avons convenu qu'il me laisserait le paquet devant la porte. Pas question qu'il appelle, qu'il ait le moindre contact avec moi. Il y a un concierge dans l'immeuble, mais c'est un type qui reste tout le temps dans sa loge et ne fait attention à personne. De sorte que j'ai trouvé le paquet à une certaine heure, comme convenu. Mais je ne savais pas qu'il avait été laissé là par un employé du magasin, et non par mon complice. Comment j'aurais imaginé que ce connard donnerait des instructions au magasin pour qu'on me remette le paquet de cette façon ?

— Tu n'as aucune preuve que les choses se soient passées ainsi, dit Méndez, sachant que l'autre n'avait rien pu vérifier de ce qu'il était en train d'affirmer.

— Non, mais ça n'a pas pu se faire autrement. Sans cela, vous ne m'auriez pas découvert si rapidement. De plus, Méndez, vous ne l'avez pas nié.

— En effet. Je ne l'ai pas nié.

Et il regarda de nouveau sa montre. Que faisaient ces pédés d'agents, qui n'avaient pas encore trouvé la cabine ?

— Bon, alors, cet accord ? gronda-t-il. Allez, crache-le une bonne fois, salopard.

— J'ai été trahi. Mon pote n'a plus besoin de moi et veut m'envoyer en enfer.

— Mais si c'était un flic, il aurait pu te tuer directement.

— Pourquoi est-ce qu'il m'aurait tué ?

— Eh bien...

— Cherchez pas midi à quatorze heures, Méndez. Pour tuer

quelqu'un, un policier a besoin d'un motif et, au train où vont les choses, bientôt il lui en faudra deux, de motifs. Je répète, pourquoi est-ce qu'il m'aurait tué ? J'ai bonne réputation. Je jouis même d'un certain prestige. Non, ne riez pas, Méndez. Aucun poulet n'aurait pu tirer sur moi sans devoir fournir pas mal d'explications. Il pouvait dire que j'avais tué la petite, bien sûr. Mais comment lui-même pouvait-il l'avoir appris ? C'était un cercle vicieux. C'est pourquoi il valait mieux me bazarder, et laisser les autres me pourchasser comme un chien enragé.

— Les chiens enragés méritent un respect que toi, tu ne mérites pas, cracha Méndez. Mais je continue de penser à des choses, sais-tu ? Moi, je vaudrais un peu mieux qu'un chien enragé. Je suis un vieux serpent qui ne pond plus d'œufs, à cause de la ménopause, mais je continue de penser à des choses. Par exemple : ce complice à toi, il n'a pas intérêt à ce qu'on t'attrape. Tu pourrais le dénoncer n'importe quand.

— Il sait bien que je ne me laisserai pas prendre vivant.

— Écoute, grande pédale, cracha à nouveau Méndez, ne pouvant surmonter son dégoût : tout le monde se laisse prendre vivant. On n'a jamais vu un assassin d'enfants qui soit un héros. Vous êtes tous des ordures. Un type comme toi, si on lui met le canon du revolver dans le cul, il va supplier qu'on ne tire pas. Et sur la tête de sa mère, encore. Alors, un peu moins de salades.

À l'autre bout du fil, la voix resta plus calme qu'il ne s'y attendait :

— Il y a quelque chose comme cinq ans, Méndez, j'ai été en prison. C'est là, comme j'avais du temps à revendre, que j'ai appris tout ce que je sais.

— Et qu'est-ce que tu as appris ?

— De l'histoire.

— Eh bien, ça ne me paraît pas si mal.

— Ne faites pas l'idiot, Méndez. Vous savez très bien de quoi je parle. Dans les prisons espagnoles, la loi n'existe pas. C'est la merde, voilà tout. Et puis il y a la drogue. Ça oui, il y a la drogue. Pourquoi croyez-vous que j'ai fait ça ? Pour de l'argent, Méndez, putain ! De l'argent pour acheter de la drogue. C'est là-bas que j'en ai pris pour la première fois. C'est là-bas que je me suis accroché. Tellement accroché que j'en ai acheté plus que je ne pouvais en payer.

Méndez avala sa salive.

Il connaissait bien le tableau.

— Alors, tu as laissé une grosse ardoise ? dit-il.

— Oui.

— Et tu n'as pas pu payer...

— Pas avec de l'argent, non.

— Alors, avec quoi as-tu payé ?

L'autre répondit brutalement :

— Avec mon cul.

— Et voilà ! J'avais bien remarqué quelque chose, dit Méndez avec un petit rire de hyène.

— Moi, j'encule votre mère, Méndez. Ne vous moquez pas de ça. Ils m'ont mis pendant un an. À la fin, si j'avais besoin de drogue, je savais avec quoi il fallait que je paye. Ils m'ont pas mal bousillé, Méndez. Je ne peux même plus m'asseoir sur des chiottes. C'est pour ça que je n'y retournerai pas. *Sûr que j'y retournerai pas.* Et encore moins en tant qu'assassin d'une fillette. Dans les prisons, à leur manière, ils ont un certain sens de la justice, Méndez. Dès qu'ils me tiendront bien, ils me referont la même chose. Mais avec un fer rouge, cette fois.

Méndez ne ressentit aucun chagrin.

Il comprenait fort bien que plus d'un sociologue se serait senti peiné. Mais pas lui.

Il grommela :

— Je paierai le fer.

— Méndez, nous parlons d'un accord. Je vous ai donné toute sorte d'explications pour que vous compreniez que je vous dis la vérité. Mais nous parlons d'un accord.

La voix restait ferme et sereine. Méndez comprit tout de suite deux choses. D'abord, qu'il parlait à un homme cultivé. Ensuite, que celui-ci n'était absolument pas en syndrome d'abstinence. En cet instant, son interlocuteur était d'un calme parfait. Et ce genre de types – le vieux policier le savait bien – font preuve, dans leurs moments de calme, d'une grande intelligence.

— Voyons voir cet accord, bougonna-t-il.

— Je vous donne le nom de mon complice, celui qui m'a payé pour faire ça.

— En échange de quoi ?

— Pas grand-chose. Six heures de trêve. Juste ça. Six heures de trêve. Je ne traiterais à si bas prix avec personne d'autre.

— Trois heures te suffisent pour atteindre la frontière du Perthus, dit Méndez.

— Ou un autre endroit. Qu'est-ce que vous en savez ? Peut-être que j'ai réservé une place sur un bateau en partance ce soir. Je peux décamper vers le Portugal. Je peux vivre à Madrid sous un faux nom. Mon complice, oui, vous l'attraperez vivant, et de plus lui parlera comme une pie, mais il ne connaît de moi que le nom que je lui ai donné, et la quantité de drogue dont j'ai besoin. Rien de plus. Il n'a aucune idée de mes plans. C'est pour ça que je vous demande seulement six heures, Méndez. Ça me suffit.

— Tu parles comme si j'étais seul dans l'enquête. Mais tu as toute une brigade aux fesses.

— Cette brigade n'a pas la moindre idée de qui je suis. Il n'y a que

vous, compris ? Ça veut donc dire rester tranquille six heures. Vous avez intérêt à accepter, Méndez, parce que même sans cet accord j'ai tous les moyens pour m'enfuir.

« *Tu n'en as aucun* », pensa Méndez, tenant pour assuré que la cabine publique était sur le point d'être découverte. Mais, pour gagner les dernières secondes qui manquaient, il demanda :

— Pourquoi est-ce que tu me fais confiance ?

— Parce que vous respectez votre parole. Vous croyez encore en certaines choses.

— Fils de pute ! Je ne crois en rien ! s'écria Méndez comme si on lui avait lancé au visage l'insulte la plus immonde de la planète.

— Justement pour cette raison, Méndez. Parce que vous prétendez ne croire en rien. Et maintenant, vous avez cinq secondes pour répondre. D'accord ou pas d'accord ?

— Tu vas aussi me donner le nom de ton complice. Ce sera un *ménage à trois* : lui t'a trahi, toi tu le détestes et moi je vais le baiser.

— Je raccroche, Méndez.

— Attends ! C'est d'accord.

— Très bien. Six heures.

— Le nom !

— Inspecteur Marquina, de la brigade d'information.

Il y eut un cliquetis.

L'interlocuteur de Méndez venait de raccrocher.

Méndez lâcha un violent juron.

Mais comment était-ce possible ? Ils n'avaient pas encore découvert la cabine ? Il était trop tard, maintenant.

Il se retourna, l'air halluciné.

Dans l'école vide, son visage semblait à peine une tache de cendre.

Des pas résonnaient dans le couloir. L'inspecteur jeunot entra avec une expression triomphante.

— Ça y est, Méndez.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je l'ai attrapé par les couilles.

— Vous avez fini par trouver le type en train de parler dans une cabine ?

— Et comment, qu'on l'a trouvé ! Presque dans la dernière. Il a tenté de fuir et nous lui avons fait sa fête. Pour l'instant, le nez écrasé, une dent cassée et une couille remontée. Un succès, Méndez, c'est un succès ! Le type est en bouillie. Ils sont en train de le monter.

Méndez hurla :

— Le fumier ! Ce gars-là a été plus malin que vous et que moi ! Il a dit qu'il parlait depuis une cabine, mais en réalité ce fils de pute m'appelait d'un bar, d'un *topless* ou quelque chose comme ça ! Il savait que nous étions en train de vérifier toutes les cabines du secteur, et

que pendant ce temps il nous baisait ! Plus la peine, maintenant ! Relâchez le minable que vous avez arrêté ! Je suis sûr qu'il était en train d'appeler le médecin, de s'arranger avec une fille ou de donner un prétexte à sa femme parce qu'il serait en retard !

— C'est ce qu'il a dit, Méndez. Qu'il appelait sa femme pour prévenir qu'il serait en retard. Et il espérait que nous le croirions. Vous parlez d'un fumier !

— Pas du tout. C'est sûrement vrai.

— Eh bien...

Le jeunot paraissait confus.

— Pendant qu'on l'amenait ici, il n'arrêtait pas de marmonner : « Ma femme, ma femme ! Dès qu'elle me voit, elle me tue ! »

— Eh bien, qu'il y aille, se faire tuer. Relâchez-le.

— Nom de Dieu, tu ne veux même pas le voir ? C'est toi le responsable de tout, c'est toi qui as donné l'ordre. Tu vas te défilé, maintenant ?

Méndez haussa les épaules.

— Je ne me suis jamais défilé, dit-il. Je suis comme ça, moi. Alors, bon, allez chercher ce connard. Je suis curieux de voir à quoi ressemble l'homme le plus malchanceux de tout Barcelone.

Il n'y eut pas besoin d'aller chercher le connard, parce que déjà on l'amenait. Méndez, qui était en train de replacer le téléphone sur la table, tourna la tête vers le couloir en entendant les pas, fronça immédiatement un sourcil et sentit le téléphone qui glissait de ses doigts pour aller s'écraser par terre.

L'homme le plus malchanceux de tout Barcelone était là.

Le journaliste Amores tomba presque dans ses bras, en gémissant.

— *Méeeeeeeeeeeeeendez !*

VIII

PAS UNE MINUTE À PERDRE, MÉNDEZ

Méndez appuya la nuque sur le repose-tête de la voiture, en fermant les yeux. Il ressentait une douleur insupportable aux tempes, une douleur qui se prolongeait dans son cou et son épaule. Le fort roulis de la voiture, lancée à toute vitesse, accroissait son impression de vertige.

« *Ces Citroën ont une suspension très molle*, pensa-t-il. *Les passagers arrière sont vraiment à la fête !* » Mais l'important n'était pas là. Il était pressé d'arriver. Bien qu'il eût l'intention de respecter l'accord sur les six heures, il n'y avait pas une minute à perdre.

Amores, assis à côté de lui, poussa un gémissement.

— Ne t'en fais pas, lui dit Méndez sans ouvrir les yeux. On va te soigner à la préfecture et de là-bas on téléphonera aussi à ta femme pour la prévenir. Une rafle, une erreur, tout le tintouin... On pourra peut-être même lui dire que tu menais une enquête pour pondre le reportage du siècle.

— Je n'écris plus de reportages, se désola Amores. Je suis au rebut, on ne me laisse plus faire que la mise en pages.

Méndez gardait les yeux fermés.

— Qui est-ce que tu appelais en réalité, Amores ? Hein, qui ?...

— Une bonne femme.

— Pourquoi ?

— J'étais désespéré.

— Toi, chaque fois que tu es désespéré, tu appelles une bonne femme.

— Et chaque fois il m'arrive quelque chose. C'est terrible, Méndez ! Il m'arrive chaque fois quelque chose !

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, cette fois-ci ?

— Quand les agents sont entrés, en me flanquant des coups partout, c'est le mari que j'avais au bout du fil.

Méndez ouvrit enfin les yeux, mais sans regarder Amores. Amores pouvait crever. Aller en enfer. Tout ce qui intéressait Méndez, c'était d'arriver le plus tôt possible à la préfecture et de se mettre au travail. Ses yeux, fatigués par la lecture dans les journaux des annonces en petits caractères – relaxation, locations, assurances-décès –, se

haussèrent vers les premiers étages, les tribunes bourgeoises qui donnent leur caractère aux nobles maisons de l'Ensanche. Vitraux, pots de fleurs oubliés, rideaux rongés par le temps, silences issus du fond des appartements. De temps à autre, une courbe audacieuse de la pierre, une vitre féminine, une dissipation moderniste. C'était bien une partie de ce vieux Barcelone que Méndez aimait tant, bien qu'une partie bourgeoise et hostile, qui ne prendrait jamais la peine de l'accueillir. Très bien. Qu'elle aille au diable. Lui ne demandait plus rien, lui ne voulait plus que fermer à nouveau les yeux.

Ils arrivèrent à la préfecture de police, Via Layetana. Méndez, dont personne n'aurait fait le moindre cas durant la journée, mit à profit le vide administratif nocturne pour obtenir un bureau, un cendrier, une chaise et un téléphone. De là, il appela le plus haut responsable des prisons de Catalogne, un ami à lui, homme tolérant qui plus est. Celui-ci le reçut aimablement, malgré l'heure intempestive.

— J'appelle tout de suite le chef de service de la Modelo, promit-il. Et il vous rappellera tout de suite, Méndez.

Le chef de service de la Modelo téléphona cinq minutes plus tard et Méndez lui donna les explications nécessaires, qui devaient permettre d'identifier très facilement l'homme qu'il cherchait.

— Je veux tous les renseignements sur un type qui a été chez vous il y a quelque temps, est devenu drogué en prison, s'est endetté auprès des trafiquants, s'est fait mettre au cul et a étudié l'histoire.

— Rien de plus, Méndez ?

— Rien de plus.

— Cela vous paraît suffisant, sans doute ?

— Mais bien sûr ! La seule chose que je n'ai pas pu vous donner, c'est la marque de vaseline qu'il utilisait.

— Voyons voir, Méndez. Vous ne savez pas en quelle année nous l'avions ici ?

— Non. Mais il est devenu drogué.

— Ici, malheureusement, presque tous finissent par devenir drogués.

— Il s'est fait mettre.

— C'est une sorte de sport municipal.

— Il a étudié l'histoire.

— Il y en a beaucoup qui étudient quelque chose.

Méndez étouffa un juron.

— Demandez aux gens, mâchonna-t-il. Remuez les indics. Parlez aux fonctionnaires de service, ou téléphonez-leur s'ils ne sont pas là. Il se peut qu'ils se rappellent quelque chose, surtout du fait que le gars étudiait l'histoire. Il ne doit pas y en avoir tant dans cette situation. Les préposés à la bibliothèque peuvent s'en souvenir.

— D'accord. Je vais faire ce que je pourrai, quoique ce ne soit vraiment pas la meilleure heure. Vous serez à ce numéro ?

— Non. Appelez-moi au commissariat d'Atarazanas, Calle Nueva. Il vaut mieux que je m'en aille d'ici avant de me faire jeter.

Et il raccrocha.

Mais il ne partit pas encore.

Les yeux mi-clos, les lèvres contractées, il laissa monter un autre souvenir, un autre nom, une autre imprécation étouffée.

Marquina.

De fait, il en savait assez sur lui pour le situer. La plus grande partie de sa vie professionnelle (encore brève, puisqu'il était entré dans la police en 1982, avec la victoire électorale du Parti socialiste ouvrier espagnol), il l'avait passée à travailler aux Délits économiques, c'est-à-dire à enquêter sur des banquiers qui ne gagnaient que peu d'argent (dans le cas contraire, on n'aurait pas enquêté sur eux), des contrebandiers qui n'avaient pas payé le pot-de-vin, des passeurs de devises qui s'étaient trompés de frontière, des patrons d'étranges sociétés commerciales qui, à l'heure de vérité, n'avaient pas de patron. Méndez alluma un cigare puant, mit les pieds sur la table en luttant contre les douloureux rhumatismes de ses genoux, et regarda vers la porte du bureau, par où venait d'entrer Horacio. Horacio, issu lui aussi du commissariat de la Calle Nueva, attendait maintenant la retraite aux archives de la Via Layetana et dans les bars de la Calle Condal, en se rappelant, les larmes aux yeux, les brillants services qu'il avait rendus dans le Barrio Chino. Tout comme Méndez, il pratiquait ses arrestations dans les pissotières des bars, et il s'était durement conquis, parmi la flicaille locale, le surnom galicien « *o terror do pitu* », la terreur du zobi.

Il regarda Méndez avec émotion.

— Toi ici..., balbutia-t-il. On t'a promu ?

— Penses-tu ! Je vais me faire jeter.

— Eh bien, ça s'arrose. Tu prends un coup ?

— Non, déclina Méndez. Je ne bois qu'en mangeant, ou alors en buvant.

— Va te faire foutre.

— Dis-moi..., demanda Méndez.

— Quoi ?

— Tu as eu affaire à Marquina, récemment ?

— Celui qui s'occupe de la haute pègre ?

— Oui.

— Il vivait bien. Disons plutôt qu'il vit bien. Toujours au-dessus de son traitement mais, comme tu sais, ce n'est pas si rare. Quand on entre dans le monde des finances, on finit par s'apercevoir qu'en Espagne il existe une nouvelle morale, celle du succès, et que le reste, c'est des balivernes. Il suffit de lire les journaux et les magazines. Sais-tu quoi, Méndez ?

— Quoi ?

— Les gens ne veulent plus entendre parler des médecins, des ingénieurs, des militaires, des écrivains ou des curés. Ils veulent qu'on leur parle des banquiers. Aujourd'hui, les culs des banquiers intéressent plus que ceux de leurs femmes. Je ne sais pas combien ils seraient prêts à payer, dans la presse du cœur, pour une photo du cul du super *golden boy* Mario Conde.

Méndez répondit d'un ton plaintif :

— Eh oui, hélas !

Cet homme était toujours prêt à se lamenter sur la disparition des anciennes cultures.

— Marquina, donc ?... insista-t-il.

— Justement, il a fini par faire partie de ce monde-là, dit Horacio en s'asseyant sur un bord de la table. Il en était déjà question avant, mais maintenant ça se sait. On finit par admirer les filous, par ressentir un immense respect pour le fric. Toi, qu'est-ce que tu as fait dans la vie, Méndez ? Ressentir un immense respect pour je ne sais quelle pute avec six enfants à charge. Mais ça ne mène nulle part, ça ! Respecter un type qui a six putes à charge, voilà le chemin de la vérité ! Surtout quand tu te rends compte qu'une de ces filles peut aussi être à toi.

Méndez tira quelques bouffées de son cigare. Le bureau commençait à être si enfumé qu'à n'importe quel instant on aurait pu décréter l'évacuation.

Mais Horacio ne s'en rendait pas compte.

Ce fut lui, en vieux renard, qui demanda :

— Pourquoi est-ce que tu cherches Marquina ?

— Pour une affaire privée. Est-ce que tu crois qu'il aurait pu tout à coup avoir besoin d'une grosse somme d'argent ?

— Assez grosse pour qu'il devienne tout à fait corrompu ?

— Oui.

— C'est possible, Méndez. Quand on se fourre dans certains milieux, on se met à compter d'une autre manière. Les chiffres sont différents, ils s'écrivent autrement. Toi, tu parles avec respect de cinquante mille pesetas. Un banquier de la nouvelle époque, un politicien d'aujourd'hui, parlent avec indifférence de cinquante mille millions. Le tout est de s'accoutumer à compter comme eux, après tout est différent.

Méndez laissa s'éteindre son cigare avant que la fumée n'arrive au bureau du grand chef.

— Oui, murmura-t-il. Oui.

— Écoute... Si tu veux voir Marquina, tu peux tout de suite avoir son adresse.

— Je ne veux pas parler avec lui chez lui. Je veux le choper ailleurs. Autre chose : pas un mot de cette conversation à l'extérieur. Silence

total. Et tu pourrais aussi me rendre un petit service, vu que tu travailles aux archives.

— Je peux te chercher la fiche de la Montse, celle qui se faisait un petit nœud de collégienne dans les cheveux avant de coucher. La Montse a mal fini. Pourtant, tu la protégeais.

— Je lui ai payé son billet pour Madrid quand elle est sortie de prison, se souvint Méndez, les yeux dans le vague. Je suppose qu'elle travaille là-bas, maintenant. Il se peut même qu'elle ait une charge publique. Mais ce n'est pas cette fiche-là que je veux, Horacio. Tu sais bien que non. Ce qu'il me faut, c'est la trace d'un délinquant qui est drogué et qui étudie l'histoire.

— Tu ne sais rien de plus ?

— Rien.

— Va te faire foutre, Méndez.

Horacio sortit.

Méndez sortit également. Il laissa tomber sa carcasse épuisée dans une voiture de patrouille et demanda qu'on le conduise au commissariat de la Calle Nueva.

La sentinelle avait disparu, peut-être les camés avaient-ils fini par l'emmener. Il gagna son bureau en traînant des pieds, se rendit compte que personne ne l'avait appelé, lança un juron et ressortit. Il marcha jusqu'à son bar et ouvrit avec sa clé la petite porte du rideau métallique, qui était tiré depuis des heures. Il alluma la lumière, se versa un verre de vin rouge d'Olite, lui fit un sort, éteignit et gagna sa chambre.

Il trouva Gallardo assis sur le lit. La chambre était tout enfumée, mais Méndez ne s'en aperçut même pas. Au contraire, cette atmosphère lui fit l'effet d'un baume réconfortant, lui rappela d'heureux jours disparus. Il entra dans une sorte d'extase, qui l'abandonna sur-le-champ, car Gallardo s'était jeté sur lui.

— Alors ? Qu'est-ce que vous savez, pour la petite ?

— Du calme, Gallardo.

— Du calme, et puis quoi encore !

— Je vais te parler en toute franchise. Il y a à la morgue le cadavre d'une fillette, et il y a quelques instants encore, je pensais que c'était ta fille. Je ne t'ai rien dit parce que je ne voulais pas te démolir et que je n'étais sûr de rien. Mais maintenant, je pense que ça ne peut pas être elle et que Paco Robles n'y est pour rien. C'est une autre histoire.

Gallardo l'attrapa anxieusement par les revers de veston.

— Pourquoi, une autre histoire ? cria-t-il. *Pourquoi ?*

— Parce que, depuis, sont intervenus des gens qui n'appartiennent pas à ton monde, qui n'ont rien à voir avec toi. C'est pour ça que je te dis que ta fille va réapparaître, que ton cauchemar va prendre fin. Après, à toi de voir ce que tu dois faire.

Il le repoussa, l'envoya s'asseoir sur le lit. Lui-même s'assit également, avec un soupir.

— Écoute, Gallardo. Tu sors d'ici et tu prends un taxi. Ou, attends... Encore mieux... Je t'accompagne. À vrai dire, je ne tiens plus debout, mais je t'accompagne. Allez, on se grouille.

Il n'était pas facile de trouver un taxi Calle Nueva à ces heures-là, après la fermeture des bars, des cabarets et même des deux ou trois salles pornos où un type était obligé de se farcir chaque soir avec ennui la même gonzesse devant le même public, composé de touristes d'Estrémadure, de jeunes mariés de Calatayud(1), de voyageurs de commerce valenciens et de sociologues de Sabadell. La Calle Nueva était un désert et, dans les bâtiments municipaux récemment inaugurés à la place des caves où jadis trônaient l'urinoir et la cuvette, on ne distinguait aucune lumière. La putain en déroute qui somnolait sous un porche n'attendait plus un client, mais quelque rêve posthume. La sentinelle du commissariat, restée vivante par miracle, était même revenue.

Méndez commençait à se dire que ce n'était déjà plus son monde.

Mais il se contint.

— Taxi !

Le véhicule les conduisit jusqu'au Clínico, à travers une ville endormie et livide où quelques rares voitures cherchaient encore à se garer, et quelques pickpockets une dernière occasion. Méndez avait pris la précaution d'emporter du bar un Marqués de Cáceres 85 qui, à son avis, méritait les honneurs militaires, et grâce auquel il se gagna à tout jamais les bonnes grâces de l'employé de la morgue. Gallardo tremblait comme une feuille quand on l'amena jusqu'à la table où gisait la petite fille.

Puis il s'écroula.

— Mon Dieu...

— C'est elle ? bredouilla Méndez.

— Non...

— C'est bien ce que je pensais. Bon, sortons d'ici.

— Méndez...

— Quoi ?

— Qui a fait ça ?

— Justement, je le cherche.

— Laissez-le-moi...

— Toi non plus, tu ne crois pas à la loi, pas vrai, Gallardo ?

— Quelqu'un y croit ?

Méndez haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

Ils sortirent en rampant à moitié et prirent à nouveau un taxi. À cause de sa tension nerveuse, de sa souffrance si longtemps contenue,

Gallardo s'était plié en deux sur la banquette et pleurait. Méndez lui passa la main dans le dos, comme il faisait avec les femmes accablées, et murmura :

— Allons, allons ! Les braves ne pleurent pas !

Curieux. Les femmes accablées réagissaient mieux que les hommes en entendant le mot « braves ». Le ventre, se dit Méndez, connaît une raison que le cœur ne connaît pas toujours. Gallardo resta replié sur lui-même, tout près de vomir, jusqu'au moment où il s'aperçut qu'ils roulaient vers la Modelo.

— Non, Méndez, ne m'y emmenez pas cette nuit.

— Ça sera pire...

— J'arrangerai ça. Laissez-moi au moins quelques heures, jusqu'à ce que ma fille réapparaisse. Quelques heures...

— D'accord, acquiesça Méndez en soupirant. Tu peux retourner à ma chambre. Mais si je me pointe là-bas avant le lever du jour, promets-moi de ne pas me toucher le cul.

Méndez savait en fait qu'il ne risquait pas de se faire toucher le cul, ni rien qui se puisse toucher (au cas où on aurait trouvé quelque chose, après des investigations ardues), parce qu'il ne pensait pas dormir cette nuit-là. Il regagna à nouveau, en traînant les pieds, son bureau du commissariat.

— Quelqu'un a appelé ?

— Oui, de la Modelo. Ça fait un moment. Ils ont dit qu'ils rappelleraient.

Méndez ne perdit pas une seconde, n'attendit pas qu'on le rappelle. Il téléphona au chef de service. Sa voix fatiguée lui parvint affaiblie, comme si elle résonnait dans une ville lointaine.

— Je ne sais pas si ça va vous servir à quelque chose, Méndez.

— Voyons voir.

— Il y a une flopée de types qui correspondent aux renseignements que vous m'avez donnés, je veux dire drogués, sodomisés et tout le tralala. Mais les fonctionnaires vétérans se rappellent seulement de deux qui aient vraiment étudié l'histoire. Bien sûr, tout ça, à mon avis, c'est parler pour ne rien dire.

— Ça ne fait rien. Donnez-moi leurs noms.

— L'un s'appelait Conrado Mola. L'autre Ángel Martín.

— Voyons voir. Délits reprochés ?

— Conrado Mola était un violeur.

— Eh bien, il ne me semble pas que celui que je cherche ait ce genre de penchants. Parlez-moi d'Ángel Martín. Pourquoi s'était-il retrouvé en taule ?

— Détournement de fonds, à la banque où il travaillait. Martín est quelqu'un de tout à fait qualifié, mais habitué à dépenser beaucoup plus qu'il ne gagne. Il semble qu'au début c'était un type agréable.

Mais ensuite il a changé. Il est devenu aigri. À la fin, les gardiens le jugeaient capable de n'importe quoi.

Méndez attrapa la bouteille qu'il rangeait dans un des tiroirs de son bureau et, pour dominer ses nerfs, s'allongea une rasade comme s'il avait dû passer en salle d'urgences. Il commençait à avoir l'impression de tenir son homme. Mais c'était encore une impression lointaine.

— Âge ? demanda-t-il.

— Maintenant, il a exactement trente-cinq ans.

— À en juger par sa voix, c'est l'âge que pourrait avoir l'oiseau avec lequel j'ai parlé. Depuis combien de temps est-il sorti ?

— Deux ans.

— Quelle adresse a-t-il donnée quand on l'a relâché ? Parce que je suppose qu'il est sorti en liberté conditionnelle...

— Comme tous les autres. Voyons... Oui, je l'ai, voilà l'adresse. Calle Blay, au 108, deuxième étage gauche.

— Je connais très bien cette rue. Merci... Je ne sais pas si c'est notre oiseau, mais ça pourrait l'être...

Méndez, tout en parlant, réfléchissait à toute vitesse. Il se disait qu'il avait maintenant un indice, un nom, lui permettant d'aller trouver Marquina. Sans rien de consistant entre les mains, il n'aurait pu arriver jusqu'à lui. Mais là, il pourrait voir quelle réaction produirait sur lui le nom d'Ángel Martín.

— Je vais tout de suite me lancer dans cette direction. Vraiment, merci beaucoup... Quand vous mourrez, je ferai dire une messe en votre mémoire.

Il allait raccrocher, pour étouffer le juron de l'autre, mais soudain quelque chose lui vint à l'esprit. Il demanda d'une voix onctueuse :

— Pardonnez-moi... Avant qu'il ne vous prenne la fantaisie de mourir, donnez-moi un dernier renseignement. Ce gars, Ángel Martín, il étudiait l'histoire en général, ou bien un domaine particulier ?

— Un domaine particulier, à ce qu'il semble.

— Lequel ?

— Selon ceux qui travaillaient alors à la bibliothèque, il a dévoré tout ce que nous avons sur l'Égypte ancienne.

IX

LA RUE DES MILLE OMBRES

Méndez se mit à vraiment s'agiter, contrairement à son habitude ; d'où un désarroi général car chacun savait, en particulier les délinquants, qu'il était toujours d'un ou deux jours en retard sur les événements. Les rares collègues qui constatèrent son dynamisme se dirent que cela finirait par une hernie.

Il y avait d'abord quelques précautions à prendre. Il téléphona à Horacio, aux archives de la préfecture.

Le vieil Horacio le salua.

— *Ave María Purísima*. Toujours vivant ?

— Pas pour très longtemps, je suppose. Je vais devoir prendre du ginseng et du gero vital par cruchons, pour faire face à ce qui m'attend. Enfin bon..., Horacio, j'ai besoin que tu m'épluches tout de suite les fiches de deux gars. L'un s'appelle Ángel Martín, trente-cinq ans, condamné pour détournement de fonds. L'autre Conrado Mola, je ne connais pas son âge, condamné pour viol. Donne-moi les derniers éléments que vous avez à leur sujet ; ce sera sans doute qu'ils font leur service militaire.

— Ce serait déjà un coup de chance. Tu patientes ?

— Je patiente.

Horacio ne tarda guère plus de cinq minutes. Il fournit à Méndez les renseignements qu'il demandait :

— Si c'est l'un de ces deux-là, ça m'épargnera un travail immense, parce que sur la base de ce que tu m'avais dit la première fois, je travaillais à l'aveuglette. Voyons... Conrado Mola s'est échappé tranquillement à l'occasion d'une permission. Peinard... Les dernières nouvelles que nous ayons, c'est qu'Interpol le recherche en France.

— Peu de chances que ce soit lui, murmura Méndez entre ses dents. Et Ángel Martín, dis-moi ?

— Le gars dont tu parles est sorti en liberté conditionnelle. Par la suite, on l'a de nouveau arrêté, pour une affaire de drogue, mais l'affaire n'est même pas passée devant le tribunal.

Méndez dit :

— Merci.

Il raccrocha, tout pensif.

Il était de plus en plus convaincu de tenir son homme.

Et cela signifiait une chose : qu'avant le lever du jour, il se présenterait chez Marquina. Lui balancerait le nom d'Ángel Martín. Verrait quelle tête l'autre ferait. Et ne repartirait pas de là sans être sûr que Marquina était innocent, ou alors sans que Marquina lui ait tout raconté.

Il ferma à clé le tiroir où il mettait sa bouteille et fit le tour du bureau pour sortir. Mais il resta soudain paralysé.

Jamais il ne se serait attendu à cela.

Gallardo était là, immobile, en train d'attendre, de l'autre côté du bureau. Méndez avait failli se heurter à lui.

— Mais tu es fou ?... bafouilla-t-il.

— Écoutez, Méndez, je suis venu vous dire que j'ai réfléchi. Si vous le souhaitez, je vais aller me rendre. Ce ne serait pas bien que vous ayez des ennuis à cause de moi.

— J'ai bien peur que les ennuis, on y soit déjà en plein. Écoute...

— Quoi ?

— Moi aussi, j'ai réfléchi. Je crois que pour ce que j'ai à faire cette nuit, un peu d'aide ne me ferait pas de mal.

— Vous pouvez toujours rameuter quelques cogens, ils sont là pour ça.

— Non..., dit Méndez, réfléchissant à voix haute, je ne vais sûrement pas gâcher le travail en me présentant chez un particulier flanqué de la brigade anti-émeutes. En plus, c'est une affaire privée, pour l'instant, et je n'ai pas envie que quiconque sache ce que je suis en train de faire. Par contre, si toi tu couvres mes arrières, peut-être que les choses se passeront mieux.

— Mais bien sûr, Méndez ! C'est le moins que je puisse faire.

— Alors, allons-y.

Méndez, avec tout cela, avait perdu la notion du temps ; mais il avait conscience d'être encore dans les heures les plus propices à la pratique de la vacherie urbaine. Gallardo et lui se rendirent à pied jusqu'au Paralelo, où habitait Marquina. Le policier vivait en effet dans un endroit que Méndez considérait comme le meilleur de toute la ville, en face des trois cheminées de la centrale électrique, en face du théâtre Apolo avec ses girls, d'une *bodega* avec ses obsédés sexuels, des salles de jeux avec leurs apprentis lopettes. C'était un des endroits les plus sains, les plus cultivés, les plus spirituels du Barcelone éternel, bien qu'on fût en train de le détruire pour y édifier un hôtel. Le seul inconvénient, du point de vue de Méndez, était que l'immeuble se trouvait aussi en face de la colline de Montjuich, d'où descendaient parfois quelques bouffées d'air pur capables d'achever en dix minutes un père de famille.

Mais Marquina n'était pas père de famille ; il vivait seul. Méndez

s'arrêta devant le portail et remit à Gallardo une partie de son armement réglementaire : deux rossignols rendus brillants par l'usage.

— Tu saurais ouvrir avec ça ?

— Évidemment ! Mais vous aussi, Méndez.

— Oui, mais moi, j'ai une réputation à préserver.

— C'est la première fois que j'entends une énormité pareille. Enfin, donnez toujours.

Gallardo n'eut aucune peine à ouvrir. Méndez aurait procédé de même pour la serrure de l'appartement, mais il s'aperçut que c'était un verrou de sûreté, sur une porte blindée. Aussi fit-il signe à Gallardo de se cacher à côté de l'ascenseur, où on ne pourrait pas le voir par le judas, et il pressa la sonnette.

On tarda à répondre. Il dut sonner à nouveau.

— Qui est-ce ? demanda la voix de Marquina.

— Méndez.

— Va te faire foutre.

— S'il te plaît, ouvre-moi. Il faut que je te parle.

— À une heure pareille ?

— C'est important, Marquina. Tu as tout intérêt à m'écouter.

À coup sûr, Marquina l'épiait par le judas pour s'assurer qu'il n'y avait personne d'autre. Il finit par ouvrir, dans un brusque grincement de verrous.

Méndez découvrit son petit nid. Une entrée modèle standard, avec une lampe modèle standard, une console modèle standard et une gonzesse modèle spécial. La gonzesse, ou plutôt la gamine, ne devait pas avoir plus de vingt ans. Quant à l'oiseau : un pyjama modèle standard, un bide modèle standard, une expression de colère modèle spécial. Marquina regardait Méndez d'un air dégoûté, comme si son haleine transmettait le sida. Puis il fit un signe à la fille.

— Toi, du balai. T'aurais pas dû sortir.

— C'est que j'ai eu peur...

— Comment ça, peur, alors que je suis là ? Allez, dehors !

Il regarda à nouveau Méndez avec mépris.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que tu cherches ? Un endroit où te faire désinfecter à l'eau de Cologne ?

Méndez fit un geste du menton en direction du couloir par où était partie la fille.

— Elle est pas mal, dit-il.

— Et qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Joli petit cul.

— Un sacré cul, si c'est ce que tu essayes de dire.

— Eh bien oui, maintenant que tu le dis je suis d'accord, elle a un sacré cul.

— Viens-en au fait, Méndez ! Dis-moi une bonne fois ce que tu es

venu foutre ici.

— Et il va encore s'étoffer. Elle n'a sûrement pas plus de vingt petites années. Et à vingt ans, déclara Méndez, les culs des femmes en sont encore à l'enseignement général de base.

C'est à vingt-cinq qu'ils commencent à prendre forme. Et ils atteignent leur apogée vers les trente. Même, j'en ai connu qui en avaient quarante et commençaient tout juste à mériter qu'on batte la générale.

— Si tu es soûl, je te flanque un coup de pied et je te vire d'ici, Méndez. Sur la tête de ma mère.

— Je ne suis pas soûl, et je ne suis pas venu pour plaisanter, Marquina.

Le regard de Méndez était devenu dur, maléfique, pénétrant, c'était à nouveau le regard du vieux serpent.

— Je veux que tu me consacres cinq minutes, dans un coin tranquille pour parler. Trouve-moi un fauteuil qui n'ait pas été poissé par ta pouffiasse.

Marquina grinça des dents, son visage empourpré parut sur le point d'éclater. « *Tu dois faire vingt-deux de tension*, pensa Méndez. *Une nuit, tu voudras la mettre à cette poupée-là et tu craqueras au milieu du boulot.* »

Marquina l'emmena dans un petit salon par les fenêtres duquel on voyait les trois cheminées, la nuit inhospitalière, le théâtre et la *bodega* fermés. Malheureusement, on n'apercevait aucun détail culturel. Pas de girl au chômage, pas d'obsédé sexuel, pas de lopette sur le point d'obtenir son doctorat. « *Il n'y a plus rien à faire*, se dit Méndez. *Cette ville est fichue.* »

Marquina lui désigna un fauteuil tout à fait ordinaire, manifestement acheté sur le Paralelo, et s'assit en face de lui, les traits crispés.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Te mettre en garde.

— Contre quoi ?

— On cherche à te baiser.

— Moi ? Qui ça ? Et pourquoi ?

— Il y a un gusse qui s'appelle Ángel Martín.

Méndez dit cela sans regarder Marquina, pour le laisser plus libre de laisser paraître ses sentiments, mais il le surveillait dans la glace accrochée près des fauteuils. Il fut secrètement déçu de constater que Marquina ne cillait pas, ne bougeait pas un muscle.

— Ángel Martín, répéta Méndez.

— Oui ?

— Il a tué une fillette.

— Crime sexuel ?

— Non.

Marquina haussa les épaules.

— Jamais entendu parler, dit-il.

— En fait, c'est un crime commandité, semble-t-il. Et Ángel Martín assure que c'est toi qui lui as donné l'ordre.

Marquina inclina la tête et regarda Méndez fixement. Son visage, cramoisi un instant plus tôt, était devenu pâle. Quelques minuscules gouttes de sueur commençaient même à filtrer sur ses paupières, sur ses tempes, sur les commissures de ses lèvres. Il ne dit pas un mot, mais ses doigts tremblèrent un instant. Méndez, qui feignait de regarder ailleurs, n'en enregistrerait pas moins tous ces signes, aussi parfaitement qu'un appareil photo.

Tout à coup, il se mit à rire.

— Tu vois, plaisanta-t-il, on entend de ces choses...

— À qui a-t-il dit ça ?

— Tu connais Martín ?

— Non, mais ça doit être un gars qui s'est fait tous les Arabes de la Rambla. *À qui a-t-il dit ça ?*

— À moi.

— Et tu as pris la peine de l'écouter, Méndez ?

— En fait, je n'écoute que ce qui peut ou bien aider mes amis, ou bien leur nuire. Comme cette histoire risque de te nuire, Marquina, je viens et je t'en parle. Quelle que soit l'heure, et quel que soit le petit cul que tu puisses avoir sous la main. Parce que va savoir si ce jean-foutre, après avoir inventé cette histoire, ne va pas aller la servir à quelqu'un d'autre. C'est pourquoi il faut que tu mettes les choses au clair, le plus vite possible.

— Il est en prison, ce... comment as-tu dit qu'il s'appelait ?

— Ángel Martín.

— Je vais aller le voir tout de suite.

Et il fit mine de se lever. Méndez l'arrêta d'un geste de la main droite.

— Il n'est pas en prison, Marquina. Ángel Martín est libre. Il m'a expliqué tout ça par téléphone.

— Mais... mais qu'est-ce que tu racontes ? Et pourquoi est-ce qu'il m'aurait accusé, alors qu'il ne me connaît même pas ?

— Il dit que tu l'as trahi.

Maintenant, les gouttelettes de sueur se dessinaient nettement sur la peau de Marquina. Il fit craquer ses jointures. Méndez le regardait fixement, sans plus chercher à se cacher.

— Je crois que tu devrais m'aider à le trouver, Marquina, murmura-t-il, nous pourrions couper court à ces conneries.

— Mais pourquoi est-ce que tu es après lui, Méndez ? Tout ça, ce n'est pas ton affaire !

— Qu'en sais-tu ?

— Eh bien...

Marquina haussa les épaules.

— Il me semble. Tu travailles dans un commissariat de quartier, non ?

Et il se leva soudainement, peut-être pour dissimuler la tension de tout son corps. En soi, cela ne signifiait rien, mais Méndez sentit que l'autre perdait le contrôle de ses nerfs. Le vieux flic posa les mains sur ses genoux et le contempla de l'air d'un abbé prêt à pardonner tous les péchés du monde.

— Il ne faut pas prendre ça au tragique, Marquina, protesta-t-il, j'ai seulement voulu te mettre au courant le plus vite possible.

— Merci. C'est quand même curieux que tu te souviennes de moi, après si longtemps sans se voir.

— C'est l'esprit de corps, Marquina. On en est tous pétris, qu'est-ce que tu veux y faire ?

Il dévisagea Marquina, qui se servait un whisky. De toute évidence, ce membre du méritant corps de la police n'avait pas peur de lui, Méndez, parce qu'il le tenait pour quantité négligeable. De toute évidence aussi, il était en train de perdre le contrôle de lui-même, mais moins par sentiment d'insécurité que par fureur. S'il connaissait Ángel Martín, ce dont Méndez commençait à être persuadé, il devait le considérer comme un rat d'égout, et ne pouvait supporter que ce rat essaie de le mordre.

Aussi Méndez le bouscula-t-il un peu.

— C'est incroyable, un merdeux pareil qui s'en prend à toi ! Enfin, il fallait que tu sois prévenu.

— Et je t'en remercie, Méndez.

— Si je rencontre ce mec, je lui rase le gland.

— Tu connais un moyen de le rencontrer, Méndez ?

Marquina s'était tourné vers lui. Ses yeux immobiles paraissaient impassibles, mais ils étaient emplis de haine. « *Tu veux le trouver avant moi, pensa Méndez. Tu ne veux pas lui laisser une seule chance de parler, tu ne lui laisseras pas même le gland.* »

Il haussa les épaules.

— Enfin, dit-il, disons que j'ai une piste et que j'ai envie de la suivre, pour voir ce que ça donne, avant d'en parler aux chefs ; mais il se peut qu'elle ne vaille rien. Si tu veux, on peut la suivre ensemble. Ça me plairait que tu mettes la main sur cet oiseau.

— Je te remercie de ton offre, Méndez. Et je vais l'accepter, parce que cette affaire me contrarie. Laisse-moi un instant pour m'habiller, et puis nous sortons. C'est une heure impossible, mais tant pis.

— Tant pis aussi pour la même ?

Marquina répondit dédaigneusement :

- Elle peut aller se faire mettre ailleurs.
- Les volontaires sont acceptés ?
- Toi ? Et avec quoi, Méndez ?
- Je pourrais lui lire des passages de romans érotiques.

Marquina ne prit pas même la peine de répondre. Il eut un geste d'ennui et se dirigea vers sa chambre. Mais là, il retrouva la fille.

- Toi ? Qu'est-ce que tu fabriques encore ici ? brailla-t-il.

Elle avait une autre apparence. Elle s'était habillée, n'exhibait plus toutes ces babioles censées transformer une simple collégienne en vraie femme. Ses vêtements très stricts devaient la rendre plus appétissante aux yeux de Marquina, qui n'aimait sans doute que les femmes vertueuses. Elle portait des chaussures à talons et un sac à main. Tout indiquait qu'elle s'apprêtait à partir.

C'est ce qu'elle dit :

- Je m'en vais.

— C'est peut-être aussi bien, parce que moi aussi, il faut que je parte. Mais si tu préfères, tu peux m'attendre ici. Avec un peu de chance, je n'en aurai pas pour longtemps.

— Non. C'est normal que je m'en aille. Parce que normalement, quand une fille prend rendez-vous avec un homme, c'est pour être seule avec lui, non ? Eh bien, non. Ici, on dirait plutôt les Ramblas. Alors reste là avec ce vieux, avec tes embrouilles, et avec votre putain de mère à tous les deux.

Elle se dirigea vers la porte d'un pas décidé, sans tenir aucun compte du vague geste que fit Marquina pour la retenir. Mais, tout à coup, elle s'arrêta. Elle regarda le policier.

— Quelle connerie de sortir seule à une heure pareille ! dit-elle comme si elle commençait à regretter sa décision.

— Bien sûr que c'est une connerie. Je vais t'emmener moi-même. J'ai la voiture en bas, dit Marquina.

— Non. Je me suis assez exhibée devant tes copains. Regarde voir s'il n'y a pas un taxi arrêté là en face, au Studio 54. Comme ça, je n'aurai qu'à traverser la rue.

— D'accord, d'accord... Mais si tu veux t'en aller, fiche-moi le camp une bonne fois !

Marquina fit coulisser la porte-fenêtre donnant sur la petite terrasse et sortit pour scruter la rue à sa droite. Il vit les trois cheminées, il vit les reflets de lumière au théâtre Apolo, il vit le Paralelo endormi, il vit les voitures stationnées de l'autre côté de l'avenue, il vit le très léger éclair qui partait de la fenêtre d'une d'entre elles.

Et puis plus rien.

Ses yeux sortirent de leurs orbites.

Sa tête éclata en deux morceaux.

LE REGARD DE LA CHATTE

À l'intérieur, Méndez, qui les mains sur les genoux affectait toujours la posture méditative d'un abbé, n'entendit pas la détonation, étouffée par un silencieux. C'était d'autant plus normal que le coup de feu, qui provenait certes d'une arme longue, avait été tiré de l'autre côté de la rue. Méndez se rendit tout de même compte que quelque chose se passait car, grâce à la lumière du salon qui se projetait sur la terrasse, il vit tout le corps de Marquina faire un bond terrible, puis s'abattre sur le dos. Il entendit aussi la greluche lancer un petit cri étranglé, puis la vit rentrer dans le salon, tomber à genoux et s'agiter furieusement, à la manière d'une chatte.

Les pensées de Méndez, dont on sait qu'elles avaient toujours été impures, s'attachèrent d'abord à la jupe de la jeune femme, qui en se relevant laissait précisément voir ses jambes par la partie postérieure, habituellement la plus charnue, celle qui excite le plus les sodomites, onanistes et autres dévots. Ensuite, les pensées de Méndez se fixèrent sur les mouvements frénétiques de la femme qui, cherchant à fuir quelque chose, s'approchait de lui à quatre pattes comme si elle espérait (bien inutilement, à vrai dire) trouver à cette hauteur quelque chose d'intéressant. L'attention de Méndez se porta enfin sur le visage de la nymphe, qui reflétait l'horreur la plus absolue.

Méndez balbutia :

— Mais qu'est-ce qui se passe ?

— On l'a tué...

— Qu'est-ce que tu dis ?

— S'il vous plaît, laissez-moi sortir d'ici ! *Laissez-moi sortir d'ici !*

La fille haussait le ton, au bord de la crise de nerfs. Elle s'était soudain relevée. Méndez, d'une bourrade entre les seins, l'envoya sur le divan, puis il courut à la terrasse.

Que Marquina eût été tué, c'était l'absolue vérité. Il était couché sur le dos, au milieu de la terrasse, et l'on voyait nettement sur son front le terrible impact. Méndez calcula immédiatement que le coup avait dû être tiré avec une arme longue, certainement munie d'un viseur télescopique, sans quoi pareille précision aurait été inconcevable. Et la balle devait être à pointe tendre, car elle n'avait pas traversé le crâne

mais s'y était désintéressée.

L'œil expert de Méndez recueillit, en quelques fractions de seconde, d'autres détails encore. Par exemple l'angle de tir. Manifestement, on ne pouvait avoir tiré sur Marquina du milieu de la rue, où le tireur aurait été aussi visible que dans une vitrine. Pas non plus du trottoir d'en bas, car le canon de l'arme aurait dû être dressé très haut, presque comme celui d'un mortier. De plus, la silhouette de Marquina aurait été très peu visible – tandis que, de l'autre côté du Paralelo, on devait la distinguer parfaitement, grâce à la lumière du salon. À coup sûr, pensa Méndez, le tireur devait être embusqué dans une voiture. Il l'imaginait mal montant la garde devant le théâtre Apolo, armé d'une carabine.

Les yeux du vieux serpent scrutèrent les automobiles. Plusieurs circulaient, dont chacune pouvait être celle de l'assassin. Car il semblait évident qu'immédiatement après le coup de feu, le tueur avait dû déguerpir et que peut-être, en cet instant, il circulait dans les parages. Impossible de deviner quelle voiture c'était.

Méndez rentra dans l'appartement. Il n'avait qu'une seule pensée en tête. *« Tu es un enfoiré, Martín. Tu n'étais pas sûr que je fasse tomber Marquina et tu t'es vengé tout seul. »* Mais les gémissements de la nénette effacèrent ses pensées.

Elle sanglotait par saccades et se tenait les seins avec les mains comme si elle craignait qu'ils ne tombent.

Méndez demanda :

— D'où est-ce qu'ils ont tiré ?

— Il me semble que... c'était d'une voiture.

— Ça va ?

— Je m'en vais tout de suite ! Non mais ! Je m'en vais tout de suite ! Vous ne pouvez pas me retenir ici ! Je ne vais pas me laisser fourrer dans ce micmac ! J'allais passer toute la nuit avec Marquina, mais pas pour de l'argent ! Je suis une fille de bonne famille, moi !

— Les filles de bonne famille sont celles qui coûtent le plus cher, répondit Méndez d'un ton acerbe.

— Allez vous faire foutre, policier de mon cul !

— Je regrette, mais il va falloir que tu restes ici, ma souris. J'essaierai de ne pas te causer trop d'ennuis. Mais tu es un témoin, tu es le seul témoin.

Elle s'était mise debout. Elle tremblait. Sa poitrine grelottait, ses hanches frémissaient, sa bouche s'ouvrait et se fermait convulsivement, laissant entrevoir le palais.

— S'il vous plaît..., supplia-t-elle. Rendez-vous compte de ce que cela signifie pour moi... S'il vous plaît.

Méndez fit un geste résigné. Toujours, avec les femmes, il s'était fait avoir. Toute sa vie n'avait été qu'une longue succession d'implorations

féminines, chaque fois qu'il allait procéder à une arrestation. Supplications des menottes du cinéma Rondas (« *s'il vous plaît, faites que mon mari n'en sache rien* »), des mineures sorties de leurs pensions (« *s'il vous plaît, faites que mes parents n'en sachent rien* »), des fellatrices des bars El Recreo, El Cocodrilo, El Rancho (« *s'il vous plaît, faites que mes enfants n'en sachent rien* »). Méndez ne se rappelait pas être une seule fois parvenu à ne pas céder. C'est pourquoi il eut à nouveau un geste résigné, sans doute mû par le sentiment qu'on n'a pas le droit de ruiner l'avenir d'une femme de vingt ans.

— Va-t'en, dit-il.

— Mer... merci.

— Tu n'as rien laissé dans la chambre ?

— Non.

— Attends.

— Quoi donc ?

— Il y a quelqu'un à la porte. Il faut que je lui dise de te laisser passer.

Méndez ouvrit. En effet, Gallardo se tenait près de l'ascenseur, toujours en train d'attendre, le corps tendu et les traits légèrement crispés. Il regarda avec surprise la jolie femme qui surgissait derrière le policier.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Méndez ?

— Laisse-la sortir.

— Il y a des problèmes ?

— Non, pas du tout. S'il te plaît, accompagne-la jusqu'en bas et reste à côté d'elle jusqu'à ce qu'elle soit dans un taxi.

— D'accord... Tout ce que vous voudrez.

Quand ils eurent disparu, Méndez retourna dans l'appartement et jeta un coup d'œil à la chambre à coucher. À en juger par l'aspect du lit, le couple s'était consacré à tout autre chose qu'à la lecture des œuvres complètes d'Antonio Machado. Du moins n'aperçut-il aucun objet qu'aurait pu oublier la fille, dont il n'avait l'intention de signaler la présence à personne. Puis il ressortit sur la terrasse, contempla le Paralelo et constata que tout respirait la plus parfaite normalité. Du côté du port commençait à s'insinuer une douteuse clarté, presque lunaire, qui incitait bien moins à se lever qu'à se mettre au lit de toute urgence. Un autobus déposa presque en face de l'immeuble une première fournée de travailleurs exhalant leur mauvaise haleine, leur mauvaise humeur, leur mauvais sommeil de cette nuit. Personne, dans ce coin du Paralelo qui n'appartenait plus aux artistes, aux retraités et aux travelos, n'aurait pu imaginer que Méndez marchait pratiquement sur un cadavre.

Il ressentit, comme bien d'autres fois, la rageuse nostalgie d'un autre temps, d'une autre rue, d'un autre théâtre, d'une autre lumière,

d'autres tétons de femme fendant l'air. Il crispa les lèvres, serra les poings et tenta d'effacer à tout prix cette présence qui flottait dans la rue, la présence de la jeunesse perdue. Il rentra dans l'appartement.

C'est alors, seulement alors, qu'il eut conscience d'avoir commis une erreur, une erreur de gamin, inconcevable de la part d'un policier de son expérience. Méndez commençait à savoir, certes, ou plutôt à pressentir, qu'il est des âges de la vie où l'on se lasse de sa propre expérience. Pourtant il appuya les mains sur le mur, respira longuement, lança un juron.

Il avait laissé partir la jeune femme sans même lui demander son nom, faute d'avoir seulement songé qu'elle seule pouvait avoir mené Marquina à la mort. Elle savait qu'un homme attendait dans une voiture stationnée de l'autre côté du Paralelo, et c'était pour cela qu'elle avait fait sortir Marquina sur la terrasse, devant la lumière du salon. Une coïncidence ? Bien sûr, ce pouvait être une coïncidence. Mais Méndez ne l'admettait pas, ne pouvait raisonnablement l'admettre. Il commençait déjà à se faire une idée sur ce crime, et cette idée incluait la carabine d'Ángel Martín et les fesses de la complice.

Il se dirigea vers le téléphone.

Il devait appeler la police, même si la police, c'était lui. Enfin... Était-il réellement la police ?

Et, justement, le téléphone sonna.

Ce fut comme si une étincelle lui sautait au visage.

La main de Méndez resta arrêtée en l'air.

Il laissa la sonnerie retentir encore trois fois, puis décrocha avec précaution, sans dire un mot. La voix, devenue pour lui reconnaissable entre toutes, d'Ángel Martín frappa son oreille comme un coup de tonnerre :

— Marquina, petite pédale de merde, tu as voulu m'enfoncer, mais je suis toujours en liberté ! Toi, au contraire, on va te les couper ! On va te les couper, enculé ! Autant que tu le saches : je suis après toi, et j'emmerde tes ancêtres !

Méndez sentit sa main se geler sur l'écouteur. Nom de Dieu... Ángel Martín croyait que c'était Marquina qui avait décroché. Et s'il croyait que c'était Marquina... *c'est qu'il le pensait vivant !* Qu'il ne savait rien de l'attentat qui lui avait coûté la vie !

La stupéfaction l'empêcha de proférer un seul mot.

La voix marmonna :

— Alors ? Tu ne réponds pas ?

— J'ai bien peur que tu te soies trompé de loustic, finit par dire le vieux policier non sans effort. Ici Méndez.

— Quooooi... ?

— Méndez.

— Bien sûr... Putain, je ne sais pas pourquoi je m'étonne. C'est

logique, que vous soyez là. Vous avez fini par l'arrêter, cette fausse couche ?

— Je ne peux pas.

— Comment ça, vous ne pouvez pas ? De quoi avez-vous besoin ? De l'autorisation de la Conférence épiscopale ?

— Je ne peux pas arrêter Marquina, parce que Marquina est mort.

Il y eut une sorte de craquement à l'autre bout du fil. On aurait dit un bruit métallique, mais Méndez comprit qu'il provenait de la gorge de Martín.

Celui-ci finit par murmurer :

— Vous dites qu'il est... mort ?

— Oui. On vient de l'assassiner.

— Les fils de... de...

— Qui sont ces fils de... ?

— Je n'en sais rien.

La voix était empreinte de sincérité. Une voix barbouillée, angoissée.

Méndez décida de passer à l'attaque. Il avait résolu de ne pas dire ce qu'il savait, mais parfois, quand l'adversaire est démoralisé, complètement désorienté, le mieux est encore de l'achever en lui démontrant qu'on est au courant de tout. Aussi déclara-t-il d'une voix sifflante :

— Écoute-moi bien, enfant de salope. Je sais qui tu es. Je sais que tu t'appelles Ángel Martín, que tu t'es retrouvé en tôle pour des affaires de pognon, que cette histoire-ci c'est encore pour le pognon, et que tu aurais besoin de la Banque d'Espagne pour t'injecter de la drogue jusque dans les couilles. Je vais te faire la chasse et, aussi vrai que je m'appelle Méndez, je vais te mettre en bouillie. N'empêche qu'à ma façon, j'ai respecté notre pacte. J'ai cru ce que tu m'avais dit et je suis venu parler à Marquina, parce qu'il se pouvait qu'ainsi j'apprenne des choses ; tu t'en serais sorti un peu moins mal. Mais ce petit salopard est mort. Il a été tué par des « fils de... ». Alors dis-moi de qui il s'agit, peut-être que nous pourrions maintenir notre pacte.

— C'est que... je n'en sais rien.

— Quoi ?

— Je vous jure que je n'en sais rien. Moi, j'ai été payé par Marquina. Mais, à part ça, je ne peux identifier personne. On a tué Marquina pour l'empêcher de parler.

— Alors, ce n'est pas toi...

— Comment est-ce que ça serait moi ? Ce cochon m'était beaucoup plus utile vivant que mort !

Méndez en était parfaitement conscient. Il comprenait parfaitement aussi que la peur coulait par tonnes sur la peau d'Ángel Martín. Mais cela ne le peina nullement. Tout au contraire. Il voulait le briser, mais à sa manière, pas selon les procédures légales. Aussi dit-il d'une voix

sifflante :

— Les six heures ne sont pas complètement écoulées, minable, mais tout de même en bonne partie. Je crois que je vais oublier celles qui restent encore. Tu es intelligent, mais ça ne te servira à rien. Tu as d'abord voulu me tromper en prétendant que tu appelais d'une cabine, alors que tu étais dans un bar. Ensuite, tu as voulu me tromper pour qu'on te recherche aux frontières et dans les aéroports, alors qu'en fait tu étais resté à Barcelone. C'était assez malin, sale morveux, mais je te répète que ça ne te servira à rien. Je vais m'arranger pour que tu sois baisé, et pas n'importe comment : sur un comptoir de boucherie. Je ne sais pas si tu as entendu parler de l'ancienne loi sur les évasions, mais je te jure sur la tête de ta mère que tu la connaîtras bientôt. Peut-être quand même que je pourrais encore te laisser une chance légale, une seule, mais c'est à condition que tu me dises ce qui se cache derrière tout ça. Pourquoi on s'en est pris à une pauvre fillette. Qui elle était. Je veux savoir en quoi, en ce bas monde, une mouflette qui n'avait pas encore treize ans pouvait être gênante. Pourquoi quelqu'un a payé pour qu'on la tue.

Et il cria :

— Qu'est-ce qu'il y avait ? Elle savait quelque chose qu'elle n'aurait pas dû savoir ? C'était un futur prix Nobel ? Elle vous faisait peur ?

La voix d'Ángel Martín laissa à nouveau percer l'angoisse. Mais quelque chose dans son ton avait changé. Méndez aurait juré que dans cette voix se glissait maintenant un petit rire moqueur.

— Vous allez être surpris, Méndez.

— Pourquoi ?

— Cette fille n'était pas vraiment de ce monde, le vôtre, le mien. C'était une pauvre débile. Elle ne comprenait rien, elle ne savait rien, Méndez.

LA VILLE DES SOLEILS MORTS

Méndez eut à nouveau froid. Un froid concentré, un froid dense. Le froid de la haine.

Il parvint à peine à bredouiller :

— Qu'est-ce que tu dis ?...

— Écoutez... Cette fois, c'est vrai que je vous appelle d'une cabine. Je vous jure que c'est vrai. Et l'appareil vient d'avalier ma dernière pièce, il ne m'en reste plus.

— Eh bien cherche !

— À cette heure-ci ? Où ça ?

— Alors, si tu veux avoir une chance, crache ce que tu as à dire, enfoiré ! Allez, crache !

— Écoutez, Méndez, je sais que...

Cela s'arrêta là.

On entendit un sifflement.

La dernière pièce d'Ángel Martín venait d'être définitivement engloutie. La communication était coupée.

Méndez cria encore, bien en vain :

— Parle !

Mais c'était inutile. Sans doute était-il exact qu'Ángel Martín n'avait plus de pièces de monnaie, comme il était évidemment exact qu'à une pareille heure il ne pourrait trouver de monnaie nulle part, ni d'autre endroit d'où téléphoner. La dernière chance de tirer quelque chose de ce type, qui était disposé à parler, venait de s'évanouir parce qu'il manquait un petit morceau de métal dans un appareil.

Méndez raccrocha à son tour ; il sentait de petites gouttes de sueur couler sur son visage et pensa fugitivement qu'elles devaient forcément sentir le cognac bon marché. Il leva la tête, et c'est alors qu'il le vit.

Gallardo avait vraiment l'art de débarquer sans faire de bruit. On avait parfois l'impression qu'il flottait dans l'air.

Le fugitif murmura :

— Vous aviez laissé la porte ouverte, tout à l'heure.

— C'est vrai... Je deviens si négligent qu'on finira bientôt par me donner une promotion.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici, Méndez ?

D'un simple mouvement de tête, Méndez lui désigna la terrasse. Gallardo sortit un instant, puis revint dans la pièce, les traits effroyablement blancs.

— Qui c'était, celui-là ? marmonna-t-il.

— Marquina. On a dû le tuer depuis une voiture stationnée de l'autre côté du Paralelo, avec une carabine de précision, avec viseur télescopique et silencieux. Si ce n'est pas le cas, je veux bien qu'on m'enferme avec quatre Arabes, dont deux bien expérimentés. Et cela veut dire que l'homme qui était dans la voiture savait qu'à un moment ou un autre, Marquina sortirait sur la terrasse. C'est-à-dire que quelqu'un s'arrangerait pour le faire sortir.

— La fille ?

— Oui.

— Pourquoi est-ce que vous l'avez laissée filer, Méndez ?

— On est con, des fois.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on va faire ?

Méndez ferma un instant les yeux. Il fallait qu'il prenne une décision, et il la prit en quelques secondes. Comme d'habitude, ce fut la décision la plus antiréglementaire que pouvait prendre un policier.

— On s'en va, dit-il.

— Et vos collègues, alors ?

— Ils se débrouilleront.

Il entreprit d'effacer méticuleusement ses empreintes partout où il avait pu en laisser, notamment sur le téléphone, le bord des tables et les boutons de porte. Gallardo comprit de quoi il s'agissait et procéda de même. Après quoi ils sortirent de l'immeuble, mais séparément, à des moments où personne ne passait sur le trottoir. Ils s'évanouirent dans la lumière incertaine du petit matin, en ménageant entre eux une bonne distance, puis se rejoignirent Calle Montserrat, au cœur du vieux Barrio Chino. Là, un bar venait d'ouvrir, un endroit raffiné et tout terrain, où le premier ouvrier de la journée croisait la dernière ouvrière de la nuit. Un gonze dont l'imperméable descendait jusqu'aux pieds bavardait avec une gonzesse dont la jupette descendait jusqu'à la hanche. Le patron du bar regardait vers la cuisine et criait « Non ! » à sa femme. La patronne, de la cuisine, criait « Si ! » à son mari.

Méndez commanda :

— Deux cafés arrosés, avec des croissants.

— Je n'ai pas de croissants.

— Eh bien, ce que vous aurez.

Gallardo et lui s'étaient assis, face à face. Ici il faisait chaud, le bar sentait le tabac refroidi, la nuit morte, le client reparti. Sur la table évoluaient, souvenir d'un été qui n'existait plus qu'en chanson, deux mouches de vingt ans.

Gallardo demanda :

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

— D'abord, ne pas souffler mot de ce qui s'est passé dans l'appartement de Marquina.

— Et ensuite ?

— Chercher Ángel Martín.

— Mais comment ?

— Si tu veux, Gallardo, tu peux rester à l'écart. Tout ça n'est pas bien bon pour toi.

— Non, Méndez. Je pense que je peux vous être utile. Et je me sens plus en sécurité à vos côtés. Il y a aussi autre chose, Méndez : il faut que je décharge ce que j'ai sur le cœur.

— Quoi donc ?

— Ce fils de rat, Ángel Martín, a tué une fillette. Je sais pas qui c'était et ça m'est égal. Mais je me dis que ç'aurait pu être la mienne. Et je veux pas savoir si ce Martín a fait ça parce qu'il est fou, parce qu'il a besoin de drogue, ou parce qu'un ayatollah iranien lui en a donné l'ordre. Ce que je veux, c'est me farcir ce type... si vous m'aidez.

Méndez dit seulement :

— Il se peut que je t'aide.

Ses mains s'étaient crispées sur la table.

Il regardait dans le vague.

— De toute façon, on dirait pas qu'on a beaucoup de chances de le trouver, balbutia Gallardo.

— Non, bien sûr que non. J'ai une adresse, Calle Blay, mais je suis sûr que je n'y trouverai personne. Aussi je vais garder cette cartouche-là, pour l'instant, et prendre une autre direction.

— Laquelle ?

— Pour être franc, je n'en sais rien. Barcelone est une ville trop grande et trop compliquée pour qu'on y retrouve un homme dont on ne sait presque rien. Encore que j'aie quand même un ou deux éléments : par exemple, il se peut qu'il ait un besoin urgent de drogue. Je sais, tu vas me dire que ce n'est pas vraiment un renseignement, parce qu'on peut trouver de la drogue un peu partout. Il y a aussi ce curieux intérêt pour l'histoire de l'ancienne Égypte, presque une obsession. Là aussi, je sais ce que tu vas dire, Gallardo : que même en courant toutes les librairies de la ville, avant qu'elles ne ferment pour faillite, pour demander combien de gens se sont intéressés à l'égyptologie ces derniers mois, j'aurai du mal à trouver quelque chose. Il y a encore sa haine contre Marquina, mais ça ne nous mène nulle part non plus puisque Marquina est mort. Pourtant... Attends un peu, Gallardo...

Méndez, pendant un instant, posa ses deux mains sur la table.

Gallardo fronça le sourcil.

— Quoi ?...

— Sa haine contre Marquina... Mais voilà, bien sûr ! Car ce n'est pas lui qui a tué Marquina !

— Et alors ?

— Par conséquent, il n'est pas sûr que Marquina soit mort.

Tout ce qu'il sait, c'est que je le lui ai dit. Il peut à bon droit penser que c'est un piège. Que je lui ai menti pour le coincer.

Gallardo demanda à nouveau :

— Et alors ?

— Eh bien, ça ouvre des possibilités. Pas énormes, d'accord : je ne parierais pas là-dessus quelque chose d'aussi sacré qu'un cognac. Mais il se pourrait que Martín cherche à vérifier que Marquina est effectivement mort.

Il éclusa d'un trait le breuvage qu'on lui avait préparé, se dirigea vers le comptoir pour payer et décida :

— Allons-y.

La fille à la minijupe, tentant sa dernière chance, lui demanda :

— Où vas-tu, beau gosse ?

— Me faire mettre chez les Grecs, déclara Méndez.

Et il sortit.

La femme du limonadier, qui le regardait par le passe-plat de la cuisine, murmura :

— Eh bien, j'ai l'impression qu'il n'a pas menti.

*

Ils se séparèrent devant la porte du Studio 54, l'ancien Cine Español où l'on passait des reprises, un centre culturel où les femmes habituées à se laisser baiser à la va-vite apprenaient ce que c'est que de prendre son temps. Ensuite, le Cine Español devint le Teatro Español, empire de « Franz Johann et ses Viennois », lieu de prédilection d'une bourgeoisie qui, oubliant les privations de l'après-guerre, apprenait à connaître les meilleurs restaurants et les meilleurs entrejambes de Barcelone. Méndez fréquentait déjà le quartier du Paralelo à cette époque-là et savait que la famine n'en avait pas disparu pour autant. Le Teatro Español avait connu différents avatars, chaque fois avec un guichet faiblard et une ouvreuse qui cherchait du travail ailleurs ; il fit place à une discothèque pleine de cris, de contorsions, de joints, de minettes espérant tomber enceinte non pas d'un homme, mais d'un disque *long play*. Concurrence excessive et de plus déloyale, pensait alors Méndez. S'il n'y avait pas eu les *long play*, il serait resté la terreur du secteur.

Il dit à Gallardo :

— Je vais passer à la préfecture leur demander une photo d'Ángel Martín. Toi, va donc voir un peu chez la Bo Derek si ta fille est revenue. On se retrouve ici dans une demi-heure.

— Et si entre-temps Ángel Martín se pointe par ici ?

— Il faut prendre le risque. De toute façon, je ne pourrais pas l'arrêter sans le reconnaître ! décida Méndez.

Il prit un taxi. Depuis quelques heures, il dépensait une fortune en transports, ce qui ne lui ressemblait pas du tout : Méndez se rendait partout à pied. Il faisait partie de ces gens selon qui la voiture a causé plus de victimes que le cancer, l'infarctus, la tuberculose, la syphilis, les rapports légitimes et obligatoires. Dans les vingt dernières années, il avait connu nombre d'honnêtes citoyens qui ne circulaient que sur quatre roues, même pour aller acheter le journal. Certains n'envisageaient en aucun cas de marcher. Avant de se rendre quelque part, ils demandaient : « On peut se garer ? On peut y aller en voiture ? » Tous, comme Méndez avait pu le constater en visitant appartements et garages, avaient fini – pour parler le langage du « nouveau journalisme » espagnol – infarctés ou apoplexiés.

Il dit au chauffeur :

— Préfecture de police.

— Vous êtes flic ?

— Oui, tant qu'on ne m'aura pas viré.

— J'aurais mieux fait de rester à la maison.

Horacio était encore de service. À moitié affalé devant la table, en proie au désir de savoir, il lisait une revue porno dont les pages centrales montraient une ouvrière du textile qui se faisait enfiler par le contremaître sans s'éloigner de sa machine. Méndez se dit qu'au fond cette revue n'était pas du tout critiquable : elle proposait un témoignage sur la révolution qui couvait, elle annonçait que ce pays connaîtrait un jour la justice de l'Histoire. La justice de l'Histoire est inévitable. Tout ce qu'il y a, c'est qu'elle tarde un peu.

Horacio ferma sa revue et dit :

— Va pas croire que je sois un baiseur de salon, que je passe ma vie à mater les pouliches sur papier glacé. Si je regardais cette photo, c'est à cause du contremaître. Ce contremaître, vraiment, il est pas mal !

Méndez jeta un coup d'œil.

Il dit :

— Oui.

Un épais silence s'installa.

— Pas la peine de m'expliquer pourquoi tu es venu, Méndez. Tu veux d'autres renseignements sur cet Ángel Martín, et en plus tu veux sa photo. Parce que sans sa photo, comment tu pourrais le niquer ? Bon, eh bien écoute : il se trouve que je l'ai, par veine. Il y a tellement de truands à Barcelone qu'on n'arrive plus à les classer en fonction de

leurs empreintes, de leurs habitudes, de leurs signalements, de leurs complices, de leurs mœurs gastronomiques ou de la taille de leur queue. Barcelone est devenue le centre de la grande truanderie internationale, truanderie anglaise, allemande, française, pakistanaise, musulmane blanche ou noire, gréco-chypriote, turque. Je m'attends à voir s'installer ici également, d'un moment à l'autre, les délinquants de minorités opprimées comme les Kurdes, les Albanais du Kosovo et les membres du *Deportivo Júpiter*. Avec tout ce monde, sans parler des trafiquants de coke latino-américains, qui sont très dégourdis et se sont mis au catalan, c'est bien normal que les fiches soient en désordre et s'accumulent dans les couloirs, en attendant que des antiquaires viennent les acheter. Cela dit, je suis ton ami, et je t'ai dégoté une copie de celle d'Ángel Martín. Regarde, c'est lui ! Regarde un peu cette gueule de salopard !

Mais, en vérité, non, il n'avait absolument pas une gueule de salopard. Ángel Martín présentait une apparence soignée ; avec un peu d'aide de ses parents, il aurait pu aspirer à devenir employé de banque à *La Caixa*. Au moment où cette photo avait été prise, il avait le visage rasé de près, le regard franc, les cheveux impeccablement coupés et le cul intact. Méndez se demanda s'il avait beaucoup changé dans les derniers temps ; en tout cas, le portrait qu'il avait glissé dans sa poche restait l'instrument essentiel qui allait lui permettre de l'arrêter.

Horacio ajouta :

— Je me suis aussi renseigné auprès de vieux indics. Je sais où les trouver à ce moment de la journée : j'ignore les numéros de leurs femmes, mais je connais ceux de leurs putes.

— Et alors ?

— Méndez, je ne sais pas si ton zigoto va essayer de quitter Barcelone, mais ça m'étonnerait. Ici, il a de bonnes planques, alors qu'ailleurs, il serait en terrain inconnu.

— Où ça, des planques ?

Horacio étala un petit plan de la ville sur le dessus de la table.

— Regarde bien, est-ce que je ne suis pas un bon copain ? Je te les ai cochées. Ce sont ces croix, là. Qu'est-ce que tu remarques ?

— Elles sont toutes dans la partie gauche de la ville.

— Tout juste. Regarde bien ce plan de notre Barcelone, notre ville pourrie et parfumée, Méndez. Imprègne-toi de lui. Absorbe, seulement par les yeux, l'histoire de notre bourgeoisie la mieux accréditée. De nos bourgeois si sérieux, si solvables, si pleins de tant d'avenir, qui n'ont jamais été obligés de s'envoyer la mère d'un banquier pour se faire remettre leurs dettes. Eh bien, cette bourgeoisie, qu'est-ce qu'elle a créé, Méndez ?

— Le modernisme, la statue de Colomb, le syndicat des banquiers, la *Liga Regionalista*, le *Barcelona Fútbol Club*, l'Exposition universelle de

1888, la *paella perellada*, le coït à la Tarzan, et le quartier de l'Eixample.

— C'est de l'Eixample que je voulais te parler, Méndez.

— Oui ?

— Tu sais que l'Eixample a deux côtés, le droit et le gauche. La ligne qui sépare les deux a fait l'objet de discussions des géologues, des topographes, des architectes, et aussi de vrais praticiens, par exemple les agents municipaux ou les encaisseurs d'assurances-décès. Moi, qui ai passé ici autant de siècles que toi, Méndez, je situe cette ligne de démarcation sur la Rambla de Catalunya, qui comme son nom l'indique était une *rambla*, un cours d'eau, autrement dit une frontière naturelle. À droite – quand on regarde vers le nord, bien sûr –, donc au levant, se trouve ce qui fut jadis une zone riche : d'abord le Paseo de Gràcia, où vécurent des peintres comme Casas et Rusiñol. C'est le secteur des Calles Claris, de Lauria et de Bruc, où l'on trouvait les meilleurs balcons, les plus beaux vitraux, les servantes les mieux en fesse et les plus gros chats de toute cette ville bénie de Dieu. La partie gauche, en revanche, celle du ponant, a mis beaucoup plus longtemps à se construire et présentait d'abord des vues beaucoup moins distinguées : des tranchées d'écoulement, des voies de chemin de fer – oui, il y avait des trains qui passaient Calle Balmes. Un peu plus loin se trouvaient des édifices plutôt lugubres, comme la Modelo, la prison, ou le Clínico, l'hôpital. Enfin, la ville a fini par gommer cette vieille démarcation, mais il fut un temps, dont témoignent encore aujourd'hui les musées, ainsi que les montants des loyers, où *esquerra* et *dreta* signifiaient quelque chose.

Méndez, qui était un vrai praticien (dans sa lointaine jeunesse, il avait fait dans les assurances-décès), mâchonna :

— Quel rapport ?

— Aucun, et beaucoup. J'ai voulu t'orienter. Comme la ville est très grande et que tu ne peux pas aller partout, j'ai voulu te montrer que tu peux laisser tomber la partie droite, celle où dans le temps ne vivaient que les riches. Concentre tous tes efforts sur celle de gauche, où ne vivaient jadis que les pauvres mais où aujourd'hui un pouce de terre coûte aussi cher qu'un pouce de peau humaine, et pas pris n'importe où, encore : un pouce de peau des fesses. Note donc ces adresses. Il y en a quatre, comme tu vois. Ce sont des endroits où Ángel Martín avait des amis, et il se pourrait qu'il les ait toujours.

Méndez, tout en recopiant les adresses, demanda :

— Pourquoi sont-elles toutes du côté gauche ?

— Je ne sais pas, mais ça présente une certaine logique. Sans doute qu'Ángel Martín ne fréquentait qu'une des parties de la ville, ce qui est d'ailleurs le cas de pratiquement chacun de nous. Toi par exemple, Méndez, c'est à peine si tu sors du Barrio Chino et de la vieille ville, si

on t'envoie ailleurs tu chopes la scarlatine. La plupart des citadins font le même parcours et fréquentent les mêmes endroits, jusqu'à la sainte heure de la mort. Quand on les met dans le cercueil, peut-être qu'ils n'ont même pas visité la moitié de Barcelone. C'est comme je te dis : Martín ne sortait jamais d'un secteur bien précis, et c'est là qu'il a des amis.

Méndez examina le plan. Des quatre possibles refuges du fugitif, deux se trouvaient dans le quartier pourri du Raval, celui de Méndez lui-même. Un autre dans la Calle Floridablanca, près de l'ancien territoire du cirque Price, l'ancien domaine du ring, de la lutte libre et de la minette en chaleur. Le dernier se trouvait dans un coin plus tranquille, la Calle Lérida. À considérer les choses calmement, il était logique que les contacts d'un type comme Martín se trouvent dans la partie ouest de la ville. L'autre partie, celle de droite sur le plan, ne devait présenter aucun intérêt pour lui : de ce côté-là ne se trouvent que des monuments rebutants comme le parc de la Citadelle, le palais de Justice ou le Parlement de Catalunya, sans parler des pompes funèbres de Calle Sancho de Avila.

Méndez bougonna :

— Je crois que je vais le crocher.

— Je te le souhaite.

Et Horacio, cessant de lui prêter attention, rouvrit sa revue porno, mais à une autre page. Méndez, y jetant un coup d'œil, en déduisit que vraiment la justice sociale approchait à grands pas : une des photos montrait un receveur d'autobus en train de baiser une fonctionnaire du Service municipal des transports.

— Je peux téléphoner ?

— Bien sûr, Méndez. Mais je te préviens que les bars du coin n'ont pas encore ouvert. On ne te servira rien.

— C'est le commissariat que j'appelle. Merci.

Méndez, bien entendu, n'exerçait aucune fonction de commandement au commissariat de la Calle Nueva – nouvelle preuve, s'il en fallait, du déclin des institutions publiques. Mais il pouvait y demander de petits services ; il arrivait parfois qu'on en tienne compte. Il demanda qu'on envoie un homme armé à chacune des quatre adresses qu'il dicta au téléphone. Si Ángel Martín, qui n'avait aucun motif de soupçon, s'y rendait, il serait pourchassé comme un rat.

— Je passe tout de suite vous laisser quatre photos de l'oiseau, promet-il.

Il fit des photocopies de la fiche, vérifia que le visage de Martín y était clairement reconnaissable, prit à nouveau un taxi et déposa les copies au commissariat. Puis il se rendit à pied jusqu'au Studio 54.

Gallardo s'y trouvait déjà, attendant devant la porte, malgré le

danger qu'il courait. Il suffisait de le voir pour comprendre que cela lui importait peu. Il était radieux, ses yeux pétillaient, il marchait deci, de-là en agitant nerveusement les bras, comme s'il voulait emplir l'atmosphère de ses impressions. Méndez devina, sans avoir besoin de mots, que Gallardo avait retrouvé sa fille. Mais il sentit aussi, connaissant bien l'homme, qu'au fond de ses yeux se cachait une peine secrète, une déchirure sentimentale, que le sordide avait succédé à une pureté désormais brisée.

Méndez le regarda du coin de l'œil.

— Elle est revenue, pas vrai ?

— Oui. Elle était à la maison.

— Tu vois bien !

— J'arrive pas à y croire, Méndez.

— Pendant un moment, j'ai eu peur, sais-tu, Gallardo ? Mais je n'ai pas arrêté de me dire intérieurement que si les gens ont pu attendre quarante ans la mort de Franco, c'est sans doute qu'il ne faut pas perdre espoir.

— Y'en a d'autres qui devraient mourir.

— Allons, Gallardo, laisse donc tomber ce qui ne va pas. Tu es content, non ?

— Très content.

— Eh bien voilà !

— Mais je te jure que j'ai les boules, Méndez.

— Pourquoi ?

— Tu sais ce qu'elle a fait, ma fille ?

— Non.

— Eh bien, je suis pas sûr qu'elle soit allée au pieu avec un de ces chevelus qu'on voit traîner partout, parce qu'elle a pas l'âge. Mais, par les temps qui courent, on peut pas savoir à quel âge les filles commencent. Aujourd'hui, tout fout le camp ; quand je dis ça en taule, on me répond que je suis un taulard de droite. Mais c'est que c'est vrai, Méndez, c'est vrai. Dans ma cellule, y a un ancien professeur de catalan qui répète : « Aujourd'hui, mon gars, tout se fait en dépit du bon sens. C'est la merde partout ! Tu regardes ta fille, tu te dis que c'est une enfant, et en réalité elle baise déjà. »

— Allons, tu te fais des idées !

— Non, non, je dis pas que ce soit le cas. Mais c'est vrai qu'elle s'est tirée de la maison. Elle est partie avec des petits gars qui voulaient monter un orchestre et faire d'elle une star. Ils devaient lui apprendre à jouer de je ne sais quoi. À jouer de la flûte, voilà ce qu'ils voulaient lui apprendre, Méndez ! Heureusement qu'elle a compris à temps et que c'en est resté là. Mais si je tombe sur un de ces chevelus, un seul, je lui enfonce la grosse caisse là où je pense. Et je te jure qu'elle entrera ; avec un peu de salive et de patience, elle entrera. Je te jure

que je le tue.

— Aucun doute, Gallardo : tu es un taulard de droite.

— Eh bien alors, remettons les pendules à l'heure : ça veut dire que la droite a raison, Méndez.

— En tout cas, les rares journalistes que je connais m'ont assuré, sur la tête de leur mère, que les gens de droite offrent de meilleurs dîners.

— Très bien, Méndez... Je me sens quand même plus tranquille, savez-vous ? Oui, plus tranquille... Voulez-vous que nous retournions à la Modelo ?

Méndez s'apprêtait à répondre oui, car c'était plus prudent.

Mais, soudain, il rétrécit les yeux, son corps se cambra un peu, son visage se contracta. D'une voix grêle, presque un souffle, il murmura :

— Un instant. Je crois que nous allons avoir du travail, Gallardo.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai l'impression que c'est Ángel Martín, là. Cet avorton est venu sentir l'odeur de la couronne mortuaire.

XII

LA FEMME À QUI ON AVAIT CHANGÉ L'ORTEIL

Il le distinguait clairement, à l'angle mémorable de la Calle de las Tapias. Un homme qui ressemblait énormément à Ángel Martín venait de descendre d'un taxi et se dirigeait à pied vers un autre coin de rue mémorable, celui du Teatro Arnau, que forment la Calle Nueva et le Paralelo – une enclave culturelle certainement connue dès l'époque romaine. Ángel Martín, si c'était bien lui, ne les avait pas encore aperçus ; il ne soupçonnait certainement pas qu'ils étaient là à l'attendre. Il marchait d'un pas alerte vers l'immeuble (un kiosque à journaux, un cinéma, un bar, une petite pute qui s'en revenait découragée) où avait vécu Marquina.

Il va voir s'il y a des mouvements anormaux, se dit Méndez, quelque chose qui révélerait la découverte d'un cadavre. Il va rester quelques minutes, observer les parages et repartir. Il ne résiste pas à la tentation de savoir si c'est vrai, si Marquina s'est fait buter, ce qu'il méritait depuis le jour de sa naissance. Ángel Martín sait qu'il ne pourra pas voir le mort, mais il veut s'assurer qu'il est mort, respirer l'odeur de cette mort.

Juste deux minutes, peut-être trois. Mais Méndez n'entendait pas lui laisser le temps de filer. Aussi s'avança-t-il vers lui avec assurance, comme si l'affaire était dans le sac.

Erreur.

Ángel Martín remarqua cet homme qui venait droit sur lui. Il se retourna prestement, au moment où Méndez sortait son Colt, pareil à un canon du cuirassé *Missouri*, pointait son arme des deux bras et criait :

— Halte ! Halte ou je tire ! Police !

Ángel Martín fit un bond de côté, comme les singes.

Il se mit à courir.

Méndez fléchit un peu les jambes.

Il se sentait jeune.

(Yul Brynner.)

Ou peut-être pas si jeune que ça ?

(Clint Eastwood.)

Voire d'âge mûr, mais bien conservé ?

(John Wayne.)

Ou encore, croulant mais utile ?

(Kojac.)

Méndez ne s'attarda pas sur cette question. (Il ne l'aurait jamais avoué, mais tout un pan de sa culture provenait des cinémas de quartier, de ces fins d'après-midi où il contemplait des héros de fumée, qui lui avaient enseigné l'existence.) Il voulut faire lui aussi un bond de côté. Il cria à nouveau :

— Police !

Tout le monde s'immobilisa, sauf Ángel Martín qui s'élança comme un fou sur le Paralelo, sans s'aviser qu'au milieu de l'avenue il constituait une cible parfaite. Méndez fit encore un bond, mais ses jambes n'obéissaient pas bien. Saloperie ! Après tous les rêves qu'il avait faits dans les fauteuils de cinéma, allait-il se révéler inférieur même à Kojac ? Sentant que Martín pouvait lui échapper, il tira au but.

Peu lui importait de le tuer. Certes, cela lui vaudrait des ennuis, mais en cet instant les ennuis, les règlements, les ordres, la loi elle-même, putain de loi, il n'en avait rien à foutre. Face à des types comme Martín, Méndez redevenait le Méndez de la grande époque, l'époque où la police se contentait de tirer puis de prier pour les morts. Où elle affirmait avoir tiré en l'air alors qu'elle atteignait toujours quelqu'un : apparemment, les gens étaient alors pourvus d'ailes pour voler. Aucun rapport officiel, aussi circonstancié fût-il, ne parvenait jamais à démontrer le contraire.

Méndez n'allait sûrement pas épargner l'assassin d'une fillette, pour qu'on lui accorde des autorisations de sortie trois ans plus tard. C'est pourquoi il cria :

— Prends ça, salopard !

(James Cagney.)

Il rata son coup. Le Colt avait un recul brutal, raison pour laquelle on lui avait demandé de changer d'arme. Ça ne fait rien, se disait Méndez, peut-être que je raterai tous les coups, mais s'il en prend un seul ce sera le dernier. La balle rebondit sur l'asphalte car, exprès, il avait visé bas. Ángel Martín n'avait pas été touché, mais il s'arrêta net et hurla :

— Méndez, je veux parler avec vous !

— Alors approche-toi, les mains en l'air, et on parlera, espèce de minable !

— À une condition !

— Laquelle ?

— Ensuite, vous me laissez en liberté !

Méndez cracha de côté. Libre ? Martín pouvait aller se faire voir. Un

type comme ça ; ne méritait pas la moindre concession. Il cria :

— Non, aucun accord entre nous ! Les mains en l'air !

Au seul ton de la voix, Martín comprit qu'il s'agissait pour ainsi dire d'une sentence. Et, sous le coup de la surprise, il avait perdu tout sang-froid. Il poussa un petit cri presque féminin, et se remit à courir.

Méndez aurait voulu tirer à nouveau. Mais maintenant, il y avait du monde dans la rue. Des visages ébahis, des yeux intrigués, de l'autre côté du Paralelo, près de l'usine électrique. Des enfants sur le chemin de l'école, des matrones se rendant au marché. Même après avoir traversé le corps de Martín, la balle pouvait blesser quelqu'un d'autre.

Aussi Méndez cria-t-il :

— Halte, ou je te tue !

En sachant fort bien qu'il ne le tuerait pas. Méndez, bien qu'ayant tout appris de la vieille école, était incapable de mettre en danger la vie d'un innocent. D'où le fait qu'aux temps glorieux il eût laissé lui échapper tant de Rouges. C'est ainsi que l'Espagne avait mal fini. L'arme toujours dans la main droite, il se mit à courir de toute la vitesse que lui permettaient ses jambes, une folle vitesse de six kilomètres-heure. Autant dire que Méndez se déchaînait. Ses ménisques grinçaient de façon sinistre.

— Halte !

Il entendit derrière lui la voix de Gallardo :

— J'y vais !

Gallardo, lui, courait vraiment. Un véritable ouragan, débordant de haine. Il dépassa Méndez comme une flèche. Dans la main droite, il tenait un couteau à cran d'arrêt.

Lui pouvait rattraper Ángel Martín, pas bien costaud et qui ne courait pas vite. Méndez commença à réfléchir aux prétextes légaux qui pourraient permettre de disculper Gallardo, une fois que celui-ci aurait ouvert le ventre à Martín.

Mais Gallardo ne le rattrapa pas. Au volant d'une Ford, une femme avait pris peur en entendant la détonation. Peut-être voulait-elle ne pas donner l'impression de fuir. Elle freina. Ángel Martín était déjà à côté de la voiture. Il ouvrit la portière et extirpa la femme brutalement, l'envoyant rouler sur l'asphalte.

La femme poussa un glapissement hystérique.

Trop tard.

La Ford démarra comme un boulet de canon. Méndez ne s'y connaissait guère en marques de voiture, mais il lisait les publicités : « De zéro à cent en huit secondes », etc. Alors qu'on se sentait sûrement si bien en chaise à porteurs, avec un connard devant et un autre derrière, avait coutume de dire Méndez. Mais il n'aurait pas non plus réussi à rattraper une chaise à porteurs, pour peu que les deux connards aient été un peu agiles. Oubliant le risque de blesser

quelqu'un, il tira à nouveau.

Il visa les roues, et la balle alla se loger dans un enjoliveur qui retentit bruyamment. Mais il n'eut pas le temps de presser à nouveau la gâchette, car la voiture obliqua tout de suite à droite, dans une des rues menant vers les flancs du Montjuïc. Tout se passa en un instant ; mais Méndez, entraîné par nécessité chrétienne à observer les jambes des femmes y compris de loin, put lire la plaque d'immatriculation. Il lui restait au moins cela : une bonne vue.

La voiture était immatriculée à Barcelone. 9858-GM.

Il courut jusqu'au bar le plus proche, hors d'haleine. Le serveur sursauta en le voyant entrer avec son pistolet. Méndez, sans le regarder, passa derrière le bar et décrocha le téléphone.

Il composa le 091 et fournit la description complète de la voiture (marque, couleur, numéro d'immatriculation), précisant ensuite la direction qu'elle avait prise (rue, quartier, vitesse), ainsi que les caractéristiques de la propriétaire du véhicule (couleur de cheveux, âge approximatif, tour de hanches).

Gallardo le rejoignit.

— Ils ne l'auront pas, Méndez.

— Pourquoi ça ?

— Je vais vous dire ce que je ferais, moi, à sa place : abandonner cette voiture volée le plus près possible et continuer un bout à pied, puis prendre un taxi pour aller à l'autre bout de la ville. Les flics retrouveront la bagnole, mais pas le gars qui était dedans.

Méndez étouffa un juron.

Lui aussi y avait songé, mais ça l'ennuyait de le reconnaître.

— Il y a aussi d'autres chances, grogna-t-il.

— Lesquelles ?

— Mes collègues peuvent le pincer après d'actives recherches dans les rues de la ville.

— Allons donc ! Même moi, ils ne m'ont pas pincé !

— En tout cas, Ángel Martín sait qu'il serait trop risqué pour lui de chercher à quitter Barcelone.

— Ça, c'est vrai.

— Alors, comme il faudra bien qu'il se cache quelque part, il va aller à l'un des quatre refuges que j'ai sur ma fiche. Il ne peut atterrir que là.

— C'est peut-être vrai aussi, Méndez.

— Mais je ne vais pas attendre les bras croisés qu'il s'y pointe. Je vais passer tout de suite dans ces quatre endroits, voir quel genre de gens y habitent, les faire parler...

— Vous espérez qu'ils vous donnent d'autres indices sur Martín, c'est ça ?

Méndez ne prit pas même la peine d'acquiescer. Il dit :

— Allons-y.

La première adresse qu'il choisit fut la Calle Lérida. Site privilégié d'une Barcelone disparue, avec une belle vue, beaucoup de lumière, des communications parfaites, des immeubles où les loyers n'avaient pas bougé. Et, presque en face, les jardins de l'Exposition : des fleurs, des oiseaux et des nénettes, plein de nénettes qui promettaient à leur petit ami de se laisser peloter l'année suivante. La seule chose qui manquait, songea Méndez, c'était une gardienne dans la quarantaine, qui se serait excitée en lisant les récits de Pauline Réage et de Pierre Louÿs. Du moins, les constructions appartenaient au Barcelone des années vingt ou trente – une ville qui faute de produire des dividendes est destinée à mourir.

Un homme à l'aspect de mendiant exerçait une discrète surveillance près de la porte : le commissariat du Barrio Chino – à coup sûr le lieu où il serait le plus difficile de distinguer entre un mendiant et un policier de garde – avait fait comme demandait Méndez. Si Ángel Martín s'approchait de là, il était cuit.

Mais la femme qui reçut Méndez ne ressemblait pas au portrait classique des amies de voyou. La tradition exige que les voyous soient des gens chanceux, liés à des filles à gros nichons, avec un derrière trop large pour une chaise, vicieuses et prêtes à les entretenir. Celle qui reçut Méndez n'était pas comme cela. Elle correspondait aux traditions non du roman et du cinéma, mais de la Sécurité sociale. Sa robe de chambre était à moitié déchirée, elle devait avoir près de quatre-vingts ans et sentait mauvais ; derrière elle s'ouvrait un univers de meubles cassés, de murs décrépis, d'ampoules grillées et d'assiettes que léchaient une armée de chats. Elle dévisagea Méndez comme une apparition céleste.

— Vous, dit-elle, vous êtes comme moi.

— Pourquoi ça ?

— Il suffit de vous voir. Vous aussi, vous devez être à l'ancien régime de retraite.

— Je ne suis plus très loin de la retraite, madame. Mais si la caisse se renseigne sur moi en haut lieu, peut-être qu'ils ne me verseront même pas ça.

Il lui montra sa plaque, en même temps que la photo d'Ángel Martín.

— Connaissez-vous cet homme ?

Des larmes montèrent aux yeux de la vieille.

— Mais évidemment ! C'est Angelito.

— Nom de Dieu !

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Rien, rien... Comment est-ce que vous le connaissez ?

— Comment je le connaîtrais pas ? Il est sorti un certain temps avec

ma fille, la Conchi. Elle, il y a deux ans qu'elle est morte.

Méndez dit :

— Je suis désolé.

La solitude a une odeur, la misère a une odeur, le désespoir et la lumière des fenêtres fermées ont une odeur. Toutes ces odeurs étaient tapies là, au fond de la maison, enveloppant la vieille femme et se combinant entre elles pour former encore une autre pestilence, celle de l'oubli. Méndez décida sur-le-champ qu'il n'embêterait pas cette femme.

— Je suis désolé, répéta-t-il. Ça fait longtemps qu'Angelito ne vient plus par ici ?

— Oui... Ça fait pas mal de temps... Mais dites-moi... qu'est-ce qui se passe ? Il s'est attiré des ennuis ?

— Rien de grave, ne vous en faites pas. Vous savez où il habitait ces derniers temps ?

— Non. Depuis que Conchi est morte, j'ai presque pas été en contact avec lui, encore que quand il m'a demandé de dormir ici, les raisons ça le regarde, je lui ai prêté un lit.

— Il se pourrait qu'il passe bientôt. Je ne sais pas... Est-ce que vous avez le téléphone ?

— Comment que j'aurais le téléphone, que je pourrais pas le payer ?

— Il n'y aurait pas une voisine qui l'aurait et pourrait vous faire une commission ?

— Je parle pas avec aucune voisine. Disent toutes que mes chats sentent mauvais. Mais c'est elles qui sentent, quand elles reviennent de je n'sais où, à faire les grues.

« Tant mieux, se dit Méndez, comme ça cet enfant de putain ne pourra pas l'appeler pour lui demander si quelqu'un est passé. Il se pourrait qu'il ne se méfie pas et vienne par ici, et alors il est à nous. »

Il radoucit le ton de sa voix.

— Votre fille, la pauvre Conchi, elle avait des amies, madame ? Des amies qu'Angelito aurait pu connaître ?

— Oui. La Lourdes.

— Qui est la Lourdes ?

— Me faites pas dire de gros mots.

— Vous avez eu des disputes ?

— Me faites pas parler de cette bouffeuse de couilles.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Eh bien, s'en est fallu de peu qu'elle mette la main sur Angelito. Elle s'est amourachée, et allons-y ! Parce que Conchi était une bonne fille, toute confiante, alors que ce que faisait cette garce, ç'a pas de nom. Chaque fois qu'elle venait ici, même que la Conchi était là, elle s'asseyait devant Angelito et laissait sa jupe lui remonter jusqu'à la bouche, vous voyez ce que je veux dire. Comme elle avait rien d'autre

à donner, elle montrait ses jambes, la dégoûtante. Parfois je me dis, enfin, je me disais, vous voyez ce que je veux dire, qu'il valait mieux que la Conchi se marie pas, parce que cette putasse aurait cherché à tout démolir.

Méndez eut une mimique d'approbation.

Ce traître savait prendre un visage presque doux.

— Et vous, madame, savez-vous où habite maintenant la Lourdes ? demanda-t-il.

— Bien sûr que j'le sais. Elle a même eu le toupet, Conchi vivante, de m'inviter à l'inauguration du bar.

— Quel bar ?

— Le bar qu'elle tient Calle Verdi, dans le bas de la rue.

Mais c'est pas vraiment un bar, et je crois pas que les gens s'y trompent. Un local sombre, avec quelques bouteilles, et derrière deux petites salles où les filles sont à poil.

— Comment s'appelle le bar ?

— La Ropita(2).

— Eh tiens donc ! répondit Méndez.

Il ne connaissait ni ce bar ni son secteur : c'étaient là des terres extrêmement éloignées que seuls foulaient – se dit Méndez – des gens décidés à émigrer. Quand on s'écartait autant du cœur de la ville, il fallait être prêt à voir se produire n'importe quoi. Pourtant, c'est un Méndez infatigable – bien qu'il commençât à traîner la patte – qui traversa les étroites rues populaires de Gracia, passant devant les petites merceries, les gargotes où l'on se rappelait encore les prix de 1936, les bars familiaux et les menuiseries portant sur l'enseigne le prénom du grand-père. Le quartier de Gracia, même si son éloignement des Ramblas suscitait chez lui une méfiance bien compréhensible, lui plaisait par son cachet et son poids d'histoire ; c'était un morceau du Barcelone qui refuse de mourir. Pourtant, la distance... qui sait si en des lieux si mal explorés ne fleurissent pas des maladies inconnues et Dieu sait quoi encore ? Cependant, mettant sa vie en jeu, il parvint jusqu'à la Calle Verdi, apparemment ultime frontière du quartier. Il trouva en effet le bar La Ropita, éclairage mortuaire, tables les pieds en l'air, odeur de tabac frotté sur un cul, femmes nettoyant par terre.

Ce n'était pas la meilleure heure pour entrer dans ce genre d'endroit : de toute évidence, le bar ne devait ouvrir que vers six ou sept heures du soir. Pourtant, derrière le comptoir, la femme encore jeune qui épluchait les factures pouvait parfaitement être la patronne.

Méndez déposa délicatement sa plaque sur le comptoir. La fille le considéra avec une moue dégoûtée.

— Normalement, ceux qui veulent se faire inviter viennent plus tard, protesta-t-elle.

- Je ne suis pas venu picoler.
- Vous êtes venu pour quoi ?
- Vous vous appelez Lourdes, je suppose ?
- Oui.
- Je cherche Ángel Martín.

La femme se raidit et, laissant ses factures, appuya les deux mains sur le comptoir. La pénombre empêchait de distinguer la teinte de sa peau, mais Méndez aurait juré qu'elle avait pâli. Et ses longs doigts aux ongles rapaces tremblaient sur la surface du bois.

Il y eut un instant de silence tendu ; Méndez le mit à profit pour faire un signe de tête à Gallardo, qui attendait près de la porte. Gallardo entra et se dirigea vers les pièces du fond.

Lourdes se crispa encore un peu plus.

— Qui c'est, çui-là ?

— Un collègue. Il va contrôler tout ça, surtout les petites salles. Alors, croyez-moi, s'il y a quelqu'un par là, par exemple une novice avec un monsieur, autant me le dire tout de suite.

— Non... Il n'y a personne. Mais pour entrer ici il vous faut un mandat, vous le savez.

— Il se peut que je le sache, répliqua Méndez, il se peut également que ce mandat ne soit pas aussi nécessaire que vous pensez, ou encore que vous n'ayez pas bien conscience qu'Ángel Martín s'est fourré dans de sales draps et que vous avez intérêt à collaborer. Si Ángel Martín a l'intention de se réfugier ici, il vaut mieux me le dire.

Méndez attendait une réponse négative : « *Vous perdez votre temps, il ne viendra pas* » ; dilatoire : « *D'accord, s'il se pointe ici je suis prête à prévenir la poulaille* » ; ou conforme aux exigences du lieu et à la culture citadine : « *Je vous préviendrai si ça me chante.* » Aussi fut-il heureusement surpris de l'entendre dire :

— Ángel Martín est déjà passé ici.

— Quooooi ?

— Oui. Dès qu'j'ai ouvert pour les femmes de ménage. Pas b'soin de vous dire qu'c'était une bonne surprise.

— Sapristi ! Moi aussi ! Je ne m'attendais pas à ce que... Enfin... Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Me d'mander de l'cacher.

— Et qu'est-ce que vous avez répondu ?

— Qu'est-ce que j'ai répondu ? Qu'est-ce que j'avais répondu ? Qu'est-ce que c'est un endroit parfait ? Qu'j'allais l'garder dans une des petites salles, pour que les filles puissent le voir ? Et qu'est-ce qui s'aurait passé après ? Ces pisseuses, elles s'servent aussi de leur bouche pour causer. Et les clients s'raient au courant aussi. 'Compris les flics qui s'pointent de temps en temps. Y en a un pacson.

— Alors, il est reparti...

— Oui.

— Il vous a dit où ?

— Des clous, qu'y m'l'aurait dit.

Lourdes alla au bout du comptoir, saisit une bouteille de liquide transparent et se servit un petit verre.

— Dites, demanda-t-elle, 'tenant qu'j'me rappelle. Vous z'appellez pas Méndez, des fois ?

— Si. Pourquoi ?

— C'est quand même dommage. Et en plus, c't'un flic !

— Dites-moi ce qu'il vous a raconté sur mon compte, ce fumier ?

— Pas grand-chose. Seulement qu'un nommé Méndez était à sa poursuite, et qu'il voulait parler avec vous.

— Ce n'est pas si difficile que ça. Il sait où me joindre.

— J'crois pas qu'il voulait dire ça. Enfin, c'est mon idée. J'crois que s'il voulait parler avec vous, c'était pour vous raconter queq'chose, mais qu'avant il fallait un accord entre vous.

— Avec cette sorte d'individus, il n'y a pas d'accord possible.

Lourdes eut un geste de résignation. Elle vida son verre d'un air dégoûté.

— De toute façon, voulez qu'j'vous dise ? Moi, Ángel, j'en ai plus rien à cirer. Qu'il aille se faire foutre ! Quand j'lui ai tendu la perche, 'que ça, j'peux dire que j'l'ai fait, il est resté avec une autre. Tenant, il peut bien rester où il est. J'vous répète : qu'il aille se faire foutre ! Ç'qu'y a, c'est qu'il a encore confiance en moi, vous savez ? Y croit encore que je l'sortirai d'la merde.

— Et vous n'allez pas le faire ?

— Moi !...

— Alors, dites-moi où il a bien pu aller. Donnez-moi un détail, n'importe quoi. Tout peut être important, voyez-vous ? N'importe quoi.

Lourdes secoua la tête et rejeta ses cheveux en arrière. Aucun doute possible : elle avait été jolie. Mais Méndez se contenta de la regarder de côté, totalement indifférent à tout ce qu'elle avait été et commençait à ne plus être. Il grogna :

— Alors quoi ? Il ne vous a rien dit ?

— Rien. Quand y s'est rendu compte que j'l'aiderais pas, il a arrêté de m'faire confiance. Il a seul'ment répété qu'y voudrait vous raconter queq'chose, mais à condition d'passer un accord avec vous.

— Il est mal barré.

— C'est vrai que vous voulez pas un verre, Méndez ?

— Non.

— J'vais vous dire aut'chose, reprit Lourdes en pointant son doigt vers lui, j'vais vous l'dire pour qu'vous m'fichiez la paix. Je crois qu'Ángel avait peur qu'vous finissiez par débouler ici, parc'qu'à la fin

y m'a dit : « Cet enfoiré est capable de dénicher le bar. » Enfoiré, c'est qu'il l'a dit, attention, ç'pas moi ! Enfin bon, il a fini par s'tirer. Mais je crois qu'il était chabraque. Enfin, cinglé, j'veux dire.

— Pourquoi est-ce que vous pensez ça ?

Avant de répondre, Lourdes éclusa le verre qu'elle venait de se servir. Puis elle demanda :

— Vous croyez pas que ç'qu'il a fait, faut être chabraque ?

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

Elle indiqua le fond de la salle. C'était le seul endroit relativement bien éclairé, et Méndez put distinguer ce que Lourdes lui désignait. C'était la reproduction d'un tableau que l'on pouvait considérer comme érotique, mais de cet érotisme consacré par la culture que possèdent les reproductions de tableaux anciens. La culture, pensa Méndez, et la certitude largement répandue que les femmes qui avaient servi de modèles ne sont plus en très bon état. Lui ne connaissait pratiquement rien à la peinture ; à peine avait-il réussi à apprendre que – pour parler clair – les femmes de Rubens donnaient envie de les mordiller et celles du Greco de leur faire l'aumône. Mais, au cours de ses longues nuits de garde, il lui était arrivé de s'interrompre dans sa lecture de Henry Miller ou d'André Pieyre de Mandiargues pour feuilleter des livres d'art, dans le secret espoir de trouver quelque reproduction de copulation ducale ou, mieux encore, d'orgie ecclésiastique. Aussi ses souvenirs le guidèrent-ils vers le nom de la toile qu'il avait devant lui, lui murmurant qu'il s'agissait du célèbre *Bain de Diane*, de Boucher, qui montre une superbe dame nue assise, la jambe gauche croisée par-dessus la droite, tandis qu'une autre dame, celle-ci accroupie, considère ses pieds, peut-être avec le projet de considérer ensuite autre chose. Mais quelque chose, dans cette reproduction de pacotille intriguait Méndez. Il ne parvint pas à déterminer ce que c'était au juste, avant que Lourdes elle-même ne le lui dise. Remuant les hanches d'un rythme las, comme une femme qui souhaite quitter le métier, elle protesta :

— Vous croyez pas qu'y faut être fou ? Pourquoi qu'y fallait qu'y gribouille sur ce tableau avant d'partir ? Pourquoi la nana assise, la plus bandante, celle qu'on voit l'mieux, l'a fallu qu'y lui allonge un orteil, au stylo-bille ? Pourquoi l'orteil qu'est à côté du gros, l'a fallu qu'y le redessine, en l'allongeant comme ça, comme que s'il faisait la moitié d'un mètre ?

Méndez ne sut que répondre.

Le fait est qu'il n'y comprenait rien non plus.

Mais il avait senti sa gorge devenir sèche. C'est avec un filet de voix qu'il demanda, en regardant à nouveau le tableau :

— C'est vrai que ç'a n'a aucun sens. Pourtant, nom de Dieu... et si ç'avait un sens quand même ?

Lourdes lui dit d'un air dégoûté :

— Vous aussi, vous êtes chabraque. Au bout du compte, j'veais quand même vous servir un verre.

XIII

L'HOMME QUI AVANÇAIT LE PIED GAUCHE

Juste après, Gallardo revint des chambres de derrière.

— Rien, Méndez, marmonna-t-il.

— Aucun homme n'est passé par là ?

— Aucun homme, ou alors tous : ces murs ont vu passer un régiment.

— Donc, rien à en tirer. Nous sommes arrivés en retard, sais-tu, Gallardo ? En retard de très peu. Bon, allons-y.

Presque à la porte, il se retourna vers Lourdes qui s'obstinait à vouloir lui servir un verre.

— Je suppose que c'est vrai, que vous n'avez pas l'intention de couvrir Ángel Martín, dit-il.

— Des clous, oui ! Pourquoi qu'j'le couvrirais ?

— Alors dites-moi s'il n'a pas lâché quand même un petit renseignement. Il doit avoir d'autres amis, à Barcelone. Dites-moi si vous avez une idée de l'endroit où il a pu aller.

— Comment voulez-vous qu'je sache, Méndez ? S'en est fallu de peu que je le vire, alors vous pensez, il allait pas s'raconter à une femme du ton qu'j'avais pris. Et puis maintenant, tirez-vous, vous aussi, retournez à vot'caverne. Quand même, pour parler d'aut'chose, on sait jamais, si jamais 'voulez oublier vos soucis et passer un bon moment, faites un tour par ici. À partir d'six heures, 'trouverez quequ'filles vraiment pas mal. Bien minces et tout et tout, mais avec c'qu'y faut là où y faut. Y a même des fois une femme mariée qui cherche un coup, soi-disant qu'son mari est impuissant.

— Je préférerais le mari, dit Méndez.

— Et pourquoi pas ?

— Pas la peine de chercher à me tenter. C'est pour passer la soirée à bavarder, que je préfère un bonhomme à une bonne femme.

— En tout cas, v'nez faire un tour. Les petites vous plairont. Et on vous off'la boisson.

Méndez secoua la tête.

— Ce n'est pas mon genre de beauté, déclara-t-il. En matière de femmes, j'ai des goûts primitifs et grossiers. Ce qui m'excite vraiment,

c'est une nana avec une bonne croupe, en train de nettoyer un escalier.

— Vous passeriez à l'attaque ?

— Non, parce qu'il faudrait d'abord monter les marches. Mais aussi, depuis ma plus tendre enfance (car j'ai toujours été un homme de constance et de fidélité), je suis sous le charme des femmes en habit de deuil, avec leur mantille et leur grand peigne, et quelques bons kilos à porter jusqu'à l'église la plus proche. Vous connaissez l'anecdote qu'on raconte sur Francesc Pujols ?

— Qui était Francesc Pujols ?

— Une sorte de penseur, qui croyait aux valeurs éternelles de la Catalogne. C'est lui qui expliqua à Salvador Dali que les Catalans, du seul fait d'être catalans, le jour venu seraient quittes de tout. Dali racontait ça de façon très drôle : « *Vosté és català ? Doncs no es preocupi. Tot pagat.* » Eh bien, Francesc Pujols, lui aussi, aimait les grosses. J'imagine qu'en secret, comme tous les hommes de ce pays, il rêvait d'une femme qu'il aurait fallu transporter dans une brouette. Toujours est-il qu'un jour, il rencontra une femme mariée très jolie, bien rebondie, qui voulait à toute force maigrir. « Vous y êtes décidée ? demanda Francesc Pujols. — Mais bien sûr. Absolument décidée ! — En ce cas, lui dit-il, avant de commencer à maigrir, pensez à moi. »

— Allez au diable, 'vec vos obsessions, Méndez.

— C'est vrai que Martín ne connaissait personne d'autre susceptible de l'aider ?

— J'sais pas... Là, tout à coup, j'ai pensé à Pedro Villano.

— Qui est Pedro Villano ?

— Un photographe de mode. Fait aussi de la publicité, mais y travaille surtout pour des couturiers et tout ça. Ángel Martín lui avait servi de modèle, des fois, s'que dans l'temps l'avait d'la gueule. Et, comme ça, sont devenus très amis. Pouvez essayer, vous risquez rien.

Méndez eut un geste d'approbation.

— Où est-ce que je peux le trouver, Pedro Villano ? demanda-t-il.

— Son studio est sur Padre Claret, tout près de l'hôpital de San Pablo. Trouverez.

Méndez ne posa pas d'autre question.

Il sortit.

Le studio de Pedro Villano, en rez-de-chaussée, manquait totalement de personnalité, de cachet, d'âme. Il aurait aussi bien pu s'y occuper d'articles pour motards ou de roulements à billes. Mais Méndez comprit qu'il était tombé juste, quand Villano, un minable vieux pédé, bredouilla :

— Oui... Angelito est passé ici.

— Ici ? Il vous a demandé de l'héberger ?

— Non, je vous jure que non. D'ailleurs je n'aurais pas accepté. Je sais qu'il est dans de sales draps.

— Mais alors, qu'est-ce qu'il voulait ?

— Écoutez... Angelito est devenu fou.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— À cause de ce qu'il m'a demandé.

— Et qu'est-ce qu'il vous a demandé, nom de Dieu ?

Villano tremblait. Il était si nerveux qu'il en perdait ses fausses dents. Il murmura, tout en désignant la porte de son laboratoire :

— Vous avez dit que vous vous appeliez Méndez ?

— Ce n'est pas que j'en sois spécialement fier mais, oui, je m'appelle comme ça. Et alors ?

— Angelito était paniqué. Il pouvait pas contrôler ses nerfs, voyez-vous ? Plus aucun contrôle. Il était convaincu que vous alliez le retrouver.

— Évidemment, que je vais le retrouver ! Jusqu'ici, ça s'est joué chaque fois à quelques minutes. On peut dire que c'est le gong qui l'a sauvé.

— Eh bien, c'est pour ça qu'il veut parler avec vous... Mais il demande un accord, un pacte.

— Et mon cul !

— Je connais Angelito, monsieur Méndez. Je le connais bien. C'est pour ça que je sais qu'il ne mentait pas en me disant que vous ne saviez rien. Que vous avanciez à l'aveuglette. Que vous n'étiez au courant de rien, d'absolument rien.

Méndez fronça un sourcil.

— C'est pour ça qu'il veut parler avec moi ? maugréa-t-il.

— Oui. Il veut vous donner une information.

— En échange de quoi ?

— En échange d'un pacte.

— J'ai entendu trop de fois le mot « pacte », maintenant, grommela Méndez. Là-dessus, il n'y a qu'une seule réponse à faire à Ángel Martín. Cette réponse vient d'une femme qui le connaît parfaitement.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Qu'il aille se faire foutre.

Pour des motifs nombreux et variés (tous d'ordre culturel), cette locution était susceptible d'intéresser quelqu'un comme Pedro Villano. Pourtant, loin de faire preuve d'un tel intérêt, il prit un air découragé.

— C'est tant pis pour vous, Méndez.

— Écoutez, je ne suis pas venu ici pour perdre mon temps, ni pour me faire faire une photo, bougonna Méndez. Vous m'avez dit tout à l'heure qu'Ángel Martín a l'air d'être fou. Pourquoi ?

— J'ai une bonne raison, Méndez. Savez-vous ce qu'il est venu chercher ici ?

— Quoi donc ?

— Tout d'abord, il voulait savoir si un certain contrefacteur de passeports, que je connais, travaillait encore.

— Ce n'est pas être cinglé, ça, c'est tout le contraire, dit Méndez d'une voix pesante. N'importe qui ferait pareil, s'il voulait passer la frontière clandestinement.

— Bon, bon... Je suppose que c'est son intention. Moi-même, je ne m'occupe pas de ce genre de photos sans valeur, utilitaires, industrielles, qui semblent l'œuvre d'un sergent de ville assermenté. Autrement dit, je ne fais pas de photos d'identité, ni pour les passeports ni pour aucun autre document. Mais Angelito m'a demandé d'en prendre trois, pour pouvoir choisir. Une avec moustache et lunettes, deux avec barbe : j'ai ici, pour mes travaux dans la publicité, toutes sortes de postiches.

— Vous l'avez fait ?

— Oui.

— Vous avez les négatifs ?

— Non. Angelito les a brûlés.

Méndez eut envie de cracher par terre.

— Putain de sa mère ! Il n'a pas voulu qu'on puisse tirer une copie de la photo falsifiée qu'il va utiliser pour son faux passeport. Mais ça n'indique pas qu'il soit fou, absolument pas. Au contraire, ce fils de garce a parfaitement compris ce qu'il lui restait à faire.

— Pas vraiment, Méndez. Il a commis une véritable insanité.

— Comment ça ?

— Il m'a fait prendre une photographie qui n'a pas le sens commun. Et de celle-là, il n'a pas détruit le négatif. Vous allez voir : je viens tout juste de la développer.

Il entra dans le labo et revint, au bout de quelques minutes, avec un agrandissement. Il le tendit à Méndez. Les doigts du policier tremblaient légèrement, submergé qu'il était par une impression qu'il avait déjà ressentie depuis le début de cette maudite affaire : l'impression de ne rien y comprendre.

De fait, ce que lui montrait Pedro Villano en cet instant, ce don ou legs d'Angelito Martín, était bien l'image la plus incroyable et absurde qu'on pût imaginer. Ángel Martín s'était fait photographe de face, en pied. Il avait les bras croisés sur la poitrine. Il regardait devant lui, sans aucune sorte d'expression. Et sa jambe gauche était légèrement levée en avant, comme s'il allait se mettre à marcher.

Or ce n'était pas le cas. Sa position était rigide, hiératique. On aurait dit une statue.

Et c'était tout.

— Absurde, balbutia Méndez.

Et Pedro Villano de reprendre :

— Évidemment que c'est absurde. C'est pour ça que je dis qu'il est devenu fou.

— Il ne vous a pas expliqué... pourquoi il voulait que vous le photographiez comme ça ?

— Non. Il m'a seulement demandé de le faire et de ne pas détruire cette photo. Il n'a guère prononcé qu'une demi-douzaine de mots, voyez-vous. Et après ça, il est parti.

— Où ça ?

Pedro Villano haussa les épaules.

— Je suppose qu'il voulait se faire faire un faux passeport. À mon avis, il va essayer de passer plusieurs frontières.

— Vous avez raison..., reconnu Méndez pensivement. Et où vit le faussaire dont vous pensez qu'il a pu aller le voir ?

— C'est lui aussi un photographe... Mais il réalise de véritables merveilles, savez-vous ? Des merveilles. Il a un petit studio sur la Ronda de San Pablo, un de ces studios avec deux fauteuils et quelques rideaux, le genre de cochonneries qui ne servent qu'à tirer le portrait à des jeunes mariés qui se regardent avec des yeux de merlan frit. Ou à des premiers communians grassouillets, la tête comme un derrière. Ou à des familles, avant qu'un cousin parte faire son service à Teruel. Heureusement pour lui, il a fait dans ce studio quelques bonnes contrefaçons, parce que sinon il crèverait de faim. Même des faux papiers pour des *etarras*(3), ça ne m'étonnerait pas. Mais son travail d'artiste, il le fait dans une petite chambre, une sorte de grenier qu'il a au 255, Calle Mallorca. Maintenant, écoutez-moi, monsieur Méndez... Je vous ai donné un tas de renseignements. J'ai collaboré avec vous. Je veux que vous me promettiez que je ne serai jamais accusé d'avoir couvert un type comme Martín. Je ne veux pas être mêlé à ce genre de saletés.

Méndez hocha la tête en signe d'accord. Au fond, ça lui était égal de laisser tranquille ce polichinelle. Il allait dire deux mots rassurants avant de sortir, quand il entendit dans son dos la voix de Gallardo. Une voix qui retentissait à la porte :

— Nous vous inviterons à son enterrement, l'ami. Vous serez au premier rang, ce sera épatant ! Et vous pourrez photographier le cadavre, je vous garantis qu'il aura un superbe rictus.

XIV

LE COUTEAU

— C'est curieux, murmura Méndez, nous sommes toujours dans la partie droite de la ville.

— Si nous étions allés Ronda de San Pablo, nous serions dans la partie gauche.

— C'est vrai, mais je ne crois pas que nous y trouverions quelque chose. Cette histoire de droite et de gauche de Barcelone est une pure coïncidence, un hasard, une obsession de fonctionnaire du cadastre, déclara Méndez. C'est vrai qu'en regardant le plan de la ville, on s'aperçoit que cet enfoiré de Martín avait tous ses refuges possibles du côté gauche, dans la partie ouest, quoi, et pourtant il ne s'est encore manifesté que du côté droit, c'est-à-dire à l'est. Mais chaque chose a sa logique : nous avons vu qu'ici aussi, il y avait des gens qui pouvaient l'aider. De toute façon, je déteste qu'on me parle des plans de la ville, Gallardo, il faut laisser ça aux maires de la démocratie, qui ont appris les règles de la spéculation en lisant les Œuvres complètes de leurs prédécesseurs franquistes. Pour moi, Barcelone se termine aux anciennes murailles, et si ça dépendait de moi on les reconstruirait, ces murailles. Ça permettrait d'interdire l'entrée aux voitures, aux policiers municipaux et aux inspecteurs du fisc. Grâce aux nouvelles murailles, avec pont-levis et tout le tintouin, on pourrait sélectionner une population intra-muros entièrement dévouée au bien public, je veux dire composée de patrons de bistrot, de putes, de distillateurs, d'allumeurs de réverbères, de poètes en stade terminal et de compagnies d'art dramatique qui passeraient leur temps à demander des subventions du haut des remparts. Parce que cette ville où nous marchons en ce moment, avec tous ses feux rouges et ses parkings, elle me fait horreur, elle me donne le vertige. Enfin, bon, voici la Calle Mallorca.

Méndez, ayant martelé cette profession de foi, dut promptement revenir à la sordide réalité. Il avait les pieds en compote, il tombait de sommeil, il avait mal aux reins, et ses délicatissimes tissus gastriques réclamaient des aliments de régime : il avait un besoin urgent de sardines *a la cazuela*, de piments galiciens, de *sanfainas*(4) éclatantes de couleurs dans une sauce faite maison, de croquettes de volailles

protégées par l'institut de préservation de la nature, de salades russes préparées avec amour et longuement sédimentées, c'est-à-dire antérieures à la perestroïka. Voilà, dûment arrosé de bons crus – Priorato, Cariñena, Gadesa, Rioja d'abbaye – et de marcs distillés goutte à goutte par une matrone de Galice, ce qui aurait encore pu sauver la vie de Méndez, ou du moins ce qui en restait. Mais, à sa grande désolation, autour de lui la ville était timide, en pleine crise de valeurs, ses habitants allaient bouffer dans des cafétérias sans autre qualité gastronomique que d'avoir gagné un prix de *design*. Les gens qui sortaient des parkings se nourrissaient de lait écrémé, autant dire purement spirituel, de pain plastifié, d'eaux aux étiquettes patriotiques, de jambons sirupeux tirés d'une cuisse de religieuse. Certains même, aux traits jaunâtres et anxieux, semblaient se sustenter exclusivement de coupons escomptables du Banco de Santander.

Gallardo murmura :

— C'est ici.

L'escalier était ancien, honorable, classique. Un escalier de comptable qui tient le coup, de médecin de famille, d'avocat qui reçoit encore de l'argent de sa mère, de gamine que les voisins commencent à reluquer discrètement. Bref, un escalier respectable, étranger à l'univers de Méndez et par ailleurs dépourvu d'ascenseur, ce qui au-delà du deuxième étage risquait de provoquer la mort du policier.

Il grommela :

— Si j'aurais su, j'aurais pas venu.

— C'est le titre d'un vieux programme de télé, Méndez. Je le regardais parfois en prison, j'essayais de répondre aux questions posées, mais ce qui m'intéressait vraiment, c'étaient les nanas qu'on y voyait, avec un sourire large comme ça et des jambes longues comme ça.

— Si je n'arrive pas à dépasser le second, dit Méndez en prenant une décision héroïque, parle-moi d'elles pendant mon agonie.

Et il entreprit de monter. Gallardo le suivit. Tous deux avaient la sourde impression que leur travail était sur le point d'aboutir, que cette fois Ángel Martín ne serait pas sauvé par le gong.

Car pour se faire établir un faux passeport, il devrait rester assez longtemps dans le studio du dernier étage. Méndez savait déjà que l'artiste s'appelait Camarasa et qu'il avait été arrêté une fois, bien que le juge l'eût tout de suite remis en liberté pour quelque importante raison : l'absence de preuves, ou bien la flemme – deux facteurs essentiels de l'histoire judiciaire espagnole.

Moyennant une halte tous les deux étages, où Méndez mettait à reprendre son souffle assez de temps pour relire les Évangiles, ils parvinrent à une sorte de structure artificielle qui constituait le grenier. Gallardo, nullement fatigué, chuchota :

— Vous savez pourquoi je vous ai accompagné, Méndez ?

— Je suppose que c'est pour consoler mes vieux jours.

— Je vous ai accompagné parce que je veux avoir cet individu devant le nez. Il y a une chose à laquelle je n'ai pas arrêté de penser, voyez-vous : ce qu'il a fait à cette fillette, il aurait pu le faire à ma fille.

— Dis, Gallardo !

— Quoi ?

— Je suis un flic très respectueux de la loi.

— Sans blague ?

— Je veux que tu comprennes que la loi interdit de tuer un type de ce genre, juste comme ça. Le fait est que la vie d'un criminel est sacrée et qu'une telle action entraîne des ennuis à n'en plus finir. Le plus que l'on puisse se permettre, selon la doctrine constitutionnelle la mieux autorisée, c'est de lui tirer une balle dans les couilles. C'est pour ça que je vise toujours la tête.

— Ce que vous dites n'a aucun sens, Méndez.

— Bien sûr que si. Quand je vise la tête, où crois-tu qu'aboutit la balle ?

Il frappa à la porte.

— Ouvrez ! Ouvrez ! Police ! Enfants de putains !

On entendit un cri derrière le panneau de bois. Méndez sut alors qu'il était arrivé à temps, qu'Ángel Martín se trouvait encore là. Décidé à ne lui offrir cette fois aucune occasion de s'échapper, il abrégua les formalités et sortit son Colt. Nombre de ses collègues lui avaient dit que ce pistolet n'était pas réglementaire, et les plus instruits précisaient que ce modèle avait été interdit en 1922 par le traité de Washington, limitant la dimension des cuirassés et de l'artillerie navale.

Il tira une balle sur la serrure.

La porte s'ouvrit toute seule, comme si elle était en papier ; de fait, elle était en carton-pâte.

Derrière se trouvait Ángel Martín.

Il était terrorisé. Ses jambes tremblaient. Il tendit les mains devant lui, en un geste de supplication muette.

Méndez cria :

— Par terre ! Et les mains sur la nuque !

— Écoutez-moi, Méndez... !

— J'ai dit par terre ! Par terre ou je te tue !

— Si vous me tuez, vous ne saurez jamais rien du tout, Méndez ! Vous n'imaginez pas tout ce que je peux vous raconter ! C'est votre intérêt de passer un pacte avec moi !

— On passera un pacte quand tu seras derrière les barreaux ! Quand tu te seras à nouveau fait enculer, salopard !

— *Mééééééendez !*

— Je ne passe pas d'accords avec les assassins de petites filles !

Ángel Martín perdit complètement la tête. Ou peut-être pensa-t-il qu'il avait encore une chance de s'échapper, étant tout de même beaucoup plus jeune et plus souple que Méndez.

Il voulut renverser le policier.

Il s'élança violemment.

De sa bouche coulait une bave blanche. Ses yeux étaient exorbités.

Méndez hésita quelques dixièmes de seconde. Non pas sur le fait de tirer, mais sur le point vital à atteindre.

Martín arrivait sur lui.

Mais il rencontra un obstacle.

Le bras de Gallardo.

Et un éclair.

Celui du couteau à cran d'arrêt.

Gallardo le plongeait une fois, deux fois, trois fois dans le corps de Martín. D'abord dans le ventre, qui s'était présenté le premier, mais ensuite aux points que recommandent les manuels de savoir-vivre. La lame d'acier plongeait dans le cœur de Martín puis dans sa gorge.

Le sang jaillit dans l'air comme un nuage rouge.

Camarasa, qui était au fond de la pièce, se colla contre le mur en poussant de petits cris, comme des gémissements de pucelle.

Ángel Martín pivota macabrement sur lui-même.

Ce qui subsistait de sa gorge émettait une sorte de râle.

Alors, Méndez tira.

Il visa la tête de Martín, atteignant exactement sa cible. Un sinistre craquement d'os emplissait la pièce quand le front d'Ángel Martín disparut.

Gallardo, qui ne s'attendait pas à cela, le regarda avec un mélange d'horreur et de stupéfaction.

Camarasa tomba à genoux en bredouillant :

— Ce n'était pas la peine, espèce de salaud !

— Bien sûr que si, dit froidement Méndez.

— Pourquoi ?

— Parce que le cadavre de Martín, avec une de mes balles dedans, va me servir à sauver un ami.

— Qu'est-ce que vous...

— Je te dis la vérité, Camarasa. Avec toi, je vais passer un accord. Tu y as tout intérêt, parce que sinon je t'accuse de falsification et de complicité d'assassinat, et tu chopes cinq ans. Avec ce qu'on va raconter tous les deux, au contraire, tu t'en tireras très bien.

— Qu'est-ce... qu'est-ce qu'on va raconter ?

— Tout d'abord, une vérité.

— Quelle vérité ?

— Que c'est moi qui ai tué Ángel Martín.

— Ça, c'est pas difficile, Méndez.

— Ça me créera beaucoup de problèmes disons administratifs, mais je m'en fiche. Ils ne peuvent pas m'emmerder plus qu'ils ne font déjà. Quant à toi, Camarasa, tu n'auras aucun problème. Gallardo va effacer ses empreintes du couteau et te le laisser. Tu diras qu'il t'appartient. Qu'Ángel Martín, que je poursuivais, a essayé de se réfugier chez toi parce que tu le connaissais, et que comme tu ne voulais pas l'accueillir il t'a attaqué. Que tu n'as pu faire autrement que de te défendre. Tu lui as fait quelques éraflures mais sans le tuer, c'est déjà beaucoup moins grave. Celui qui l'a tué, c'est moi. Et je témoignerai que tout ça est exact. Comme ça, tu n'auras pas d'autre embêtement que de te présenter devant le juge, chez qui on t'offrira peut-être même un sandwich. Allez, Gallardo, essuie le couteau et passe-le-lui.

Gallardo avait presque les larmes aux yeux.

Il balbutia :

— Merci, Méndez.

— Ne me remercie pas. Tu as assez d'ennuis comme ça.

Gallardo essuya son couteau, lança un regard résigné à Camarasa, puis planta ses yeux tranquilles sur les yeux tranquilles du cadavre.

Il murmura :

— Je ne comprends pas... Pourquoi est-ce qu'il proposait un pacte ? Qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir à raconter... ? Hein, qu'est-ce que ça pouvait être ?

LA NUIT, L'ARBRE ET LE PIANO-BAR

Le commissaire examinait des rapports, sous la lumière d'un abat-jour, lorsque Méndez arriva. Avant d'entrer, Méndez s'arrêta quelques instants sur le seuil du bureau et murmura :

— *Ave Maria Purísima.*

— Donnez-moi votre pistolet, Méndez.

— Qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— Disons que je veux en faire cadeau au Musée de la Marine.

— On m'a suspendu, n'est-ce pas ?

— C'est le moins qui pouvait vous arriver.

Méndez se rapprocha de son chef par petits bonds, sortit son pistolet et le posa sur la table, concluant ainsi une sorte de Traité de Désarmement. Puis il s'assit et huma délicatement l'atmosphère du bureau. En fin de compte, que diable, on y était bien. Un silence confortable, seulement brisé de temps à autre par des bruits plus confortables encore : chansons gitanes dans la Calle Nueva, discussions de bar, engueulades entre voisines, cris de quelque tendre petit Arabe poursuivi par un flic. Toutes rumeurs indiquant que la vie continuait, que tout allait pour le mieux sur la Terre promise.

Le commissaire dit :

— Remerciez Dieu qu'on vous ait laissé votre solde. Mais, bien entendu, cela fera encore un avis défavorable dans votre dossier. Vous n'aurez plus de promotion.

— Quel dommage ! dit Méndez. Juste quand je commençais à avoir quelque espoir !

— De l'espoir, *vous* ?

— Bien sûr. Ne croyez pas que je me tourne les pouces. J'ai réussi à me faire beaucoup de relations en haut lieu ; il n'y a pas longtemps, j'ai obtenu que le grand patron me demande une cigarette.

— Si vous n'étiez pas si vieux, je vous enverrais vous faire foutre, Méndez, je vous le jure. Mais, vu votre grand âge, je vous dois le respect.

— Vous êtes bien le premier à me dire ça.

Le commissaire se cala contre le dossier de son siège, respira à fond, se frotta les yeux, fatigués par les papiers, les visages et les heures. Le

quartier était en train de l'engloutir, comme tant de policiers avant lui. Ici, pour ne pas sombrer, il fallait porter son malheur à l'intérieur de soi, il fallait être comme Méndez. Et ce fut Méndez qui susurra :

— Vous avez parlé avec le juge ?

— Oui. Il a admis votre témoignage tout comme les déclarations de Camarasa. De ce côté-là, vous n'aurez aucun problème, ni l'un ni l'autre. Mais il y a quelqu'un qui ne croit toujours pas à cette version, Méndez : ce quelqu'un, c'est moi. C'est pour ça que j'ai proposé, comme mesure de précaution, votre suspension. Maintenant, si vous avez un élément à faire valoir, allez-y. Vous êtes ici pour ça.

Le vieux policier haussa les épaules.

— Je n'ai rien du tout à faire valoir. À quoi bon ?

— En fait, ça vaut mieux comme ça, Méndez. Par ailleurs, je dois reconnaître que vous avez résolu l'affaire ; c'est un succès auquel personne ne se serait attendu de votre part. La brigade criminelle ne voyait toujours pas de quel côté chercher. Si on avait pu capturer ce salopard d'Ángel Martín vivant, ç'aurait été parfait.

— Je regrette. Ça n'a pas été possible.

— N'y aurait-il pas quelque chose dont vous préféreriez ne pas me parler, Méndez ?

— Moi ? Allons donc !

— Vous n'avez pas tiré pour protéger quelqu'un, par exemple ?

— Moi ? Allons donc !

— Je répète que je ne vous crois pas, mais au fond qu'est-ce que ça peut me faire ? Pour réussir dans ce métier, la première règle est d'accepter ce qui paraît plausible, sans chercher de complications. L'affaire est résolue, le mort est au frigo, personne n'a plus à s'en faire. Si vous me cachez quelque chose, Méndez, tant pis pour vous. Je ne vous demanderai pas ce que c'est. Pour parler en vieux camarades, vous pouvez vous le mettre où vous voulez.

Méndez dit d'un ton résigné :

— La dernière fois qu'un Arabe a pris mes mesures, on ne pouvait plus rien y mettre.

Sur le visage du commissaire, la fatigue céda la place à l'exaspération.

— Bon, ça y est, je vous ai fait part de la décision prise à votre égard. Maintenant, s'il vous plaît, foutez-moi le camp. Foutez-moi le camp !

— Avant cela, je voudrais vous poser quelques questions, si ça ne vous ennuie pas.

— Bien sûr que si, ça m'ennuie. Mais s'il n'y a vraiment pas moyen de faire autrement, allez-y, et faites vite, nom de Dieu !

— Est-ce que quelqu'un a réclamé le corps d'Ángel Martín ?

— Non. Personne n'a voulu prendre en charge l'enterrement.

— Et Marquina, à propos ? J'ai entendu dire qu'il s'était fait descendre dans son appartement du Paralelo.

— C'est une autre affaire, ça n'a rien à voir.

— Non, bien sûr, dit Méndez en dissimulant sa pensée. Ça n'a rien à voir.

— Sur la mort de Marquina, l'enquête est en cours, mais sans résultat pour le moment. Je dois reconnaître que nous n'avons aucune piste valable ; quoique tout près de là, vous-même, Méndez, il y a des hasards comme ça, vous poursuiviez justement Ángel Martín à coups de feu.

— Oui, il y a des hasards comme ça, fit Méndez avec une tête de brave type, pas loin de faire un signe de croix.

— Enfin, l'enterrement de Marquina sera une espèce d'événement mondain. J'espère qu'on vous y verra, Méndez. Parce que tout le personnel ira comme un seul homme.

— Oui, bien sûr que j'irai. Comme la vie est brève, tout de même ! Je penserai à Marquina chaque fois que viendra le carême.

— Méndez, pourquoi est-ce que vous ne foutez pas le camp une bonne fois ?

— Je vais le faire, mais je voudrais vous poser encore quelques questions. Par exemple, avez-vous indiqué dans votre rapport que Gallardo s'est livré spontanément ?

— Oui, bien sûr ; en fait, moi aussi j'espère qu'on ne le traitera pas trop mal.

— Encore une chose, chef. La dernière. La plus importante. Est-ce qu'on sait, maintenant, qui était la fillette assassinée ?

Le regard du commissaire s'assombrit.

— Non, on ne sait pas, dit-il, et le pire est qu'Ángel Martín ne peut plus rien nous expliquer.

« *Ni Marquina, pensa Méndez, ni personne.* » Il reprit immédiatement :

— Quelqu'un a-t-il réclamé le corps ?

— Pour l'instant, personne.

— Et qu'en a-t-on fait, du corps ?

— On le gardera aussi longtemps que possible.

Méndez se leva lentement de sa chaise et eut un vertige, sous le coup de la fatigue. Il dut s'appuyer à la table, en même temps qu'il balbutiait :

— C'est une histoire de fous.

— Oui, Méndez, mais d'après ce que vous avez écrit dans votre rapport, et qui paraît confirmé, l'assassin était Ángel Martín, et il a payé. Par conséquent, oubliez tout ça. Ah... Je vous promets que vous n'aurez aucun problème judiciaire pour la mort de ce fumier.

— Il ne manquerait plus que ça, grogna Méndez. Vous trouvez que

ces conneries administratives ne suffisent pas?... Eh bien, commissaire, à la grâce de Dieu et de la Très Sainte Vierge, d'immaculée conception.

Il sortit de là en traînant les pieds. Il se sentait si épuisé (par les réveille-matin arrêtés, les bouches closes à tout jamais, les questions sans réponses, les rues où plus personne n'avait besoin de lui) qu'il parvint tout juste à descendre les marches donnant sur la Calle Nueva, cette rue qui était comme une mère pour lui. Il rejoignit les Ramblas, jeta comme à son habitude un regard nostalgique à l'immeuble où existait jadis La Emilia, une des premières institutions pour baiseurs indigènes, et se retrouva un peu en dehors de ses domaines, dans la partie haute des Ramblas : au Viena, un piano-bar à façade moderniste, où quelques clients silencieux perdaient leur temps à rechercher le temps perdu. C'était un endroit où l'on se sentait bien, accoudé au comptoir, plongé dans la solitude, source de toutes les pensées, enveloppé par la musique, source de toutes les nostalgies. Méndez se réjouissait chaque fois qu'il voyait Barcelone récupérer son identité, oublier un peu ce qu'elle voulait être – ou qu'on l'obligeait à être – pour se souvenir de ce qu'elle avait été. Il est des établissements où jadis soufflait l'esprit, malheur à qui méprise ce qu'il en reste.

Mais la solitude de Méndez fut gâtée par la voix d'Armando, l'intrépide Andalou marchand de parcelles urbanisées (généralement situées dans des zones déclarées non urbanisables).

— 'Hoyez dans la paix du Créateur, mon'hieur Ménde'h. Qu'Il vous donne longue vie, et beaucoup d'enfants pour fêter le 'hour de votre 'haint patron.

— Eh tiens donc, l'Armando !

— Bien content de vous voir, mon'hieur Ménde'h. 'H'est un 'honneur pour 'hette partie des Rambla'h, 'helle où la poli'he a flanqué le plu'h de raclées pour a'hurer l'ordre public, de compter avec votre importante pré'hen'he.

— Je ne sais pas comment j'ai fait pour monter si haut. Il va m'arriver quelque chose.

— Pourtant, 'he vous ai vu Calle Verdi, et 'h'est plus 'haut qu'i'hi.

— C'est vrai, confessa Méndez, mais je ne m'en suis pas encore remis. Toute cette lumière, sans linge suspendu pour la filtrer comme il convient... Toutes ces têtes d'hommes qui se couchent avec un réveille-matin et pas avec une nana... Tous ces bars recommandés par l'Organisation mondiale de la santé, où si tu demandes une ration de palourdes, on te les sert avec un bonbon... Et surtout, cet air qui descend directement de lieux agrestes peu recommandables, comme San José de la Montaña ! Je ne me risquerai plus jamais par là, Armando. Toute la fumée de tabac s'est échappée de mes poumons, et je me suis rendu compte que mon haleine sentait l'aspirine. Depuis ce

moment-là, j'ai des nausées. Je mets mon dernier espoir dans une bouteille d'anis sec de Chinchón, dont m'a fait cadeau un ami. Ces expéditions en terres inconnues risquent de causer ma perte, je t'assure, sans parler du fait que dès que je quitte la Calle Nueva, j'ai besoin d'une boussole.

Armando rétorqua :

— 'Hela ne vous arriverait pas 'hi vous 'h'aviez 'ha'heté le terrain que 'he vous offrais près du Nouveau 'himetière, 'h'est-à-dire l'an'hien, un endroit de paix 'hé de gloire, et tout 'he qu'il y a de tranquille, dites, vu que les 'heuls voisins ne déran'hent plus per'honne depuis 'hoi'hante ans. Mais vous, non, pas que'hion, 'h'est comme 'ha que vous avez raté une affaire 'huperbe. Au'hourd' 'hui, tout 'ha est 'hone olympique, les prix montent comme de la mou'he, 'hertains a'hurent même qu'on va enlever les tombes pour mettre de'hus un athlète 'haponais. Tout 'ha pour dire, mon'hieur Ménde'h, que vous avez lai'hé pa'her la grande occa'hion de votre vie, 'hurtout que 'hi l'appartement vous plai'hait pas, vous pouviez vous 'heter directement dans la fo'he depuis la 'halle à manger. Mais regardez, mon'hieur Ménde'h, on dirait qu'on vient vous 'herher !

— Qui ça ?

— Les 'hautorités compétentes idoines.

Et Armando entreprit une discrète retraite, laissant Méndez seul devant le danger. Ce danger était représenté par le commissaire en chef du commissariat de la Calle Nueva et par un type qui avait l'air d'un sacristain, mais au bout du compte se révéla être médecin légiste.

Méndez écarta un peu la bière qu'il était en train de boire et prit un air patelin.

— Allez dans la sainte paix de Dieu, chef.

— Payez votre verre, Méndez, et allons nous asseoir sur les Ramblas.

— Vous êtes venu me chercher ?

— On peut même dire que je vous ai suivi.

— Vous n'allez pas essayer de me peloter, j'espère ?

— Et merde, Méndez, payez donc une bonne fois !

Ils sortirent du bar et allèrent s'installer côte à côte sur trois chaises des Ramblas, face à la promenade, face à la nuit, face au temps suspendu entre les arbres, face aux mendiants recrues de fatigue et aux greluches bourrées d'espérance. C'est là que Méndez avait l'intention de décéder, une nuit, les yeux grands ouverts sur les réverbères de sa jeunesse ; il espérait même qu'une miséricordieuse putain paierait la location de la chaise, pour que personne ne le dérange.

Le commissaire expliqua :

— Vous pensez bien que je ne pouvais pas parler là-bas, Méndez, devant tout le monde, pendant que le pianiste jouait une polka. Ce que j'ai à vous dire est confidentiel.

— Mais tout à l'heure nous avons parlé une demi-heure, et vous ne m'avez rien dit !

— C'est que je n'y ai pensé que tout juste après, quand M. Recasens est passé me voir. M. Recasens est le médecin légiste qui a autopsié le corps d'Ángel Martín. Je le connais depuis de nombreuses années.

M. Recasens tendit à Méndez une main livide et lui dit :

— À votre service.

— Merci, pas tout de suite, sans façon !

— Je suis venu vous dire, avec notre ami commun, dit le toubib en désignant le commissaire, que vous pouvez être tranquille, parce que dans mon rapport j'ai minimisé l'affaire. Comme vous savez, il arrive que dans les rapports certains mots fassent mauvais effet et d'autres moins. Eh bien moi, sans nuire à la vérité, j'ai choisi des mots plutôt neutres. C'est parce que notre ami commun – il désigna à nouveau le commissaire –, m'a parlé de vous dans les meilleurs termes, Méndez, et que je voudrais que vous ayez le moins d'ennuis possible, au sein même de l'adversité.

— Pour l'instant, on m'a suspendu, dit Méndez.

— Enfin... – le chef eut un geste ample en direction des kiosques des Ramblas –, la sanction n'est pas encore arrêtée, et d'ailleurs ce ne serait qu'un moindre mal. Ce serait aussi un moindre mal que vous vous éloigniez quelques jours de Barcelone, Méndez. Loin de cette ambiance, loin des commentaires, loin des journalistes qui risqueraient de déconner sur cette affaire.

— J'espère qu'on ne va pas m'envoyer de nouveau sur les plages de Tarragone, chef. Qu'on ne va pas non plus m'envoyer à Sant Salvador, Calafell, Creixel, El Vendrell ou autres Merdell. Ce sont des endroits épatants, chef, mais pour des gens endurcis, pas pour moi. Tout ce soleil qui vous entre dans les oreilles, toutes ces vagues qui vous mouillent les cors aux pieds, tout cet air pur qui se faufile dans les fentes de vos vêtements et gagne jusqu'à vos parties viriles... Un homme de bien risque d'y passer en une petite semaine.

Le commissaire prit un air patient.

— Ce n'est pas là que je vais vous envoyer, Méndez. Bien que je reconnaisse, moi aussi, que ce sont des endroits bien agréables.

— Et où donc allez-vous m'envoyer ?

— À Madrid.

Méndez ferma à moitié les yeux et posa sur son passé un regard de nostalgie.

— Il y a bien longtemps que je ne suis pas allé à Madrid, dit-il. La dernière fois, c'était pour témoigner en faveur d'une femme du métier, qu'on accusait de je ne sais plus quoi ; ma déclaration, en tout cas, a fait qu'elle s'est retrouvée en liberté. Après, dans l'avion de retour, pour m'exprimer sa reconnaissance, elle s'est mise à jouer les

Emmanuelle, avec porte-jarretelles et tout le tralala. Mais je n'ai pas eu le temps de mener les choses à bien, parce qu'entre Madrid et Barcelone, voyez-vous, la distance n'est pas grande. Comme je lui disais, moi, pour ça, il me faut au moins un voyage à New Delhi.

— Ça, aucune autorité ne vous le paiera, Méndez.

— Je comprends. Mais pourquoi est-ce qu'on me paierait ce voyage à Madrid ?

— Pour une mission, et une mission coûteuse, si vous voyez ce que je veux dire. Autrement dit, payée en bonne partie sur les fonds réservés du ministère de l'intérieur. On m'a consulté quelques minutes après votre départ, Méndez, et vu le genre d'homme dont ils ont besoin, j'ai pensé que ça pouvait être vous.

Méndez secoua la tête en signe de désaccord.

— Je n'ai jamais servi à grand-chose, rappela-t-il. J'ai une sale réputation, une sale allure et je dirais même de sales souvenirs. Il n'est pas possible que le portrait-robot d'un agent chargé d'une mission de luxe me ressemble en quoi que ce soit.

— Il fallait saisir au vol n'importe quelle occasion pour vous éloigner de Barcelone, Méndez.

— Ça ne suffit pas non plus.

— Oui, il y a une autre raison. Ils veulent deux agents, vous comprenez. L'un à titre provisoire, qui se bornera à renifler l'atmosphère et à réunir tous les renseignements possibles, puis un autre qui viendra le remplacer et faire le vrai travail. Vous serez l'agent provisoire, pour ça, pas besoin d'être malin. Même si vous attiriez un peu l'attention, ce ne serait pas grave. C'est l'homme qui vous remplacera, qui ne devra pas attirer l'attention. Lui, oui, il faut que ce soit un agent de première classe. En revanche, un homme tel que vous, avec une plutôt sale gueule et mal habillé, sentant nettement le policier sous-payé, peut servir à attirer l'attention de telle façon que personne ne remarque l'autre. Vous êtes l'homme idéal, Méndez.

— Oh la la ! merci. Vous ne savez pas le plaisir que ça me ferait, si tout ce que vous venez de dire à mon propos pouvait figurer sur mes états de services. Si vous le souhaitez, chef, je veux bien vous baiser la main.

Le chef répondit avec mépris :

— Il faudrait que vous me baisiez autre chose.

— Il n'y a qu'à demander.

— Méndez, arrêtez vos salades. Je veux absolument que vous fassiez ce travail, pour un tas de raisons. Et c'est aussi dans votre intérêt. D'abord parce que quand il faut se tirer, il faut se tirer. Ensuite parce que cela nous permettra de suspendre cette fameuse suspension, vous comprenez ? Donc, vous allez partir pour Madrid. Et là-bas, vous

logerez à l'hôtel Palace, rien de moins.

Méndez observa d'un ton angoissé :

— Je n'y survivrai pas.

— L'important n'est pas là.

— Je vous remercie également de l'intérêt que vous me portez, commissaire. Nom de Dieu... Et dites, on peut savoir à quoi rime tout ce cirque ?

Le commissaire dit avec douceur, le regard perdu vers l'autre côté des Ramblas :

— Un homme va être tué.

XVI

LE PALACE

Le plus important, quand on doit réaliser un travail « sale », est d'avoir l'air d'un citoyen distingué, au-dessus de tout soupçon. Telle était l'idée qui guidait Fernando Torres quand il décida de faire emplette de toute une série de costumes sur mesure, de bagages de cuir, d'une sacoche en crocodile véritable, enfin d'un assortiment de chemises et cravates italiennes, autorisées depuis peu à l'importation. Un autre détail qui lui sembla essentiel fut de louer une Mercedes et de prendre une chambre au Palace dès son arrivée à Madrid. Il se servirait très peu de la berline, mais les garçons d'hôtel auraient à la garer dans le parking et donc la verraient bien.

Quand on doit mener à bien un travail « sale » et qu'on veut avoir l'air d'un citoyen au-dessus de tout soupçon, il est encore d'autres détails à soigner : distribuer de gros pourboires, se montrer dans la rotonde du salon en train de lire la presse économique internationale (en prenant quelques notes), demander au restaurant de l'hôtel (jamais à l'extérieur) les plats les plus chers de la carte, se faire appeler par des amis soi-disant hauts fonctionnaires ministériels, de préférence aux moments où l'on se trouve dans la rotonde ou au bar de l'hôtel, afin que l'on soit obligé de vous chercher, avec toute la pagaïe bureaucratique qui s'ensuit. Il importe aussi de demander à la standardiste quel est l'importun qui insiste de la sorte. Les standardistes en parlent ensuite aux autres employés. Ce sont généralement des personnes d'une prodigieuse mémoire, qui peuvent créer ou briser des réputations en quelques jours.

Un dernier détail subtil, de la part de Fernando Torres, fut de se faire rendre visite au Palace par un journaliste, plus exactement un prétendu journaliste, qui expliqua aux réceptionnistes l'immense prix qu'il attachait au fait de rencontrer Fernando Torres, par rapport à une information essentielle. L'imposteur donna le nom d'un quotidien valencien : Torres s'était en effet aperçu qu'au Palace, on connaissait tous les journalistes de Madrid – dont bon nombre étaient eux aussi des imposteurs.

Bref, trois jours après son arrivée au Palace, Fernando Torres était devenu un client connu, respecté, au-dessus de tout soupçon. C'est

précisément alors qu'arriva Ismael Gandaria.

Fernando Torres remarqua Ismael Gandaria parce que c'était l'homme qu'il attendait, pour lequel il était descendu à l'hôtel Palace, avec un tel luxe de cérémonie. Une autre règle d'or que Fernando Torres connaissait bien était de se donner le temps, d'arriver avant la personne visée, et plus encore de repartir sans se presser une fois le travail exécuté, c'est-à-dire après que cette personne a cessé d'exister. Il faut bien entendu faire également en sorte que cette personne ne vous remarque pas et vous considère simplement comme un des hommes qu'elle est amenée à croiser chaque jour.

Cela n'empêcha pas Torres d'observer intensément Gandaria, par-dessus le *Financial Times* qu'il lisait à l'entrée de la rotonde au moment où Gandaria entra. Il connaissait fort bien son aspect car, comme beaucoup d'autres Espagnols, il l'avait vu fréquemment non seulement sur les photos des journaux, mais aussi sur les chaînes de télévision des « régions autonomes ». Gandaria, un homme un peu corpulent, vêtu avec une certaine désinvolture, contemplait le monde qui l'entourait avec l'aimable condescendance de quelqu'un à qui rien ne manque et qui n'ignore rien. Il ne portait qu'une mallette, plus modeste, curieusement, que celle de Torres.

Ceux qui ne portaient pas de malles, ni rien d'autre qui pût entraver les mouvements de leurs mains, étaient les deux gardes du corps de Ismael Gandaria. Fernando Torres les regarda bien ; ils étaient très attentifs à tout et ne cherchaient nullement à dissimuler leur fonction. Leurs doigts longs et souples laissaient deviner d'excellents tireurs, leur stature et leur poids de parfaits karatékas. Ils se disposèrent sagement aux côtés de Gandaria pendant que celui-ci retirait sa clé, l'un regardant vers la porte et l'autre vers l'intérieur de l'hôtel, alors même qu'il ne pouvait guère y avoir de danger de ce côté-là. Les yeux glacés du second parcoururent le salon et se posèrent un instant sur la personne de Fernando Torres, mais celui-ci avait appris à présenter un regard complètement neutre, lointain, vide, qui ne semblait dirigé nulle part. Le garde du corps jugea que cet homme jeune et élégant, mieux placé que quiconque pour les surveiller, n'avait pas même remarqué l'arrivée de Gandaria. Il fit un léger mouvement et dit à son collègue :

— Bien.

Un instant plus tard, Gandaria et ses sbires s'avançaient vers l'ascenseur. Fernando Torres ne les regarda pas quand ils passèrent à quelques mètres de lui. Et il resta encore assis, parfaitement indifférent, après qu'ils eurent disparu.

Le seul risque qu'il ne pouvait se permettre était d'attirer l'attention. De plus, dans ce délicieux Madrid où les choses se font encore avec un certain calme, il disposait largement du temps nécessaire pour mener

à bien son travail. Toute une merveilleuse semaine.

*

L'homme solitaire qui entra ensuite, et auquel Fernando Torres ne prêta pas la moindre attention, car il ne le connaissait pas, promena sur le hall un regard las et nostalgique. La première chose qu'il observa fut que l'hôtel possédait toujours la même généreuse ampleur, la même lumière nuancée, la même vieille géométrie qu'aux temps les plus nobles. Le nouvel arrivant ne se distinguait pas par ses gardes du corps, mais par son regard chargé de regrets. Il passa à côté de Torres en le frôlant presque, s'assit dans un fauteuil tout proche, avec la lenteur caractéristique des gens qui souffrent d'arthrose, et se mit à contempler le vide. Il semblait que pour lui, ce vide fût empli de voix qui avaient jadis résonné, d'êtres qui avaient jadis existé : ministres des bancs phalangistes, secrétaires de l'Athénée de la Calle del Prado, juste à côté, courtisanes du bar Chicote, banquiers du Lhardy, écrivains du Lion, dessinateurs de *Blanco y Negro*, journalistes d'*El Sol* ou du *Heraldo*, photographes d'*Estampa*. C'était un vide où rien d'actuel n'avait d'importance, ni les serveurs qui chuchotaient entre eux, ni les touristes aux anges, ni les clients à cartable de sous-secrétaire, ni bien entendu les femmes dont le tout récent modèle de soutien-gorge était garanti deux ans. Pas davantage n'existait-il pour cet homme de Fernando Torres, quoique Fernando Torres, par intervalles, le scrutât de ses yeux d'aigle.

Celui-ci en effet examinait les nouveaux arrivants, se méfiant des éventuels policiers ; en l'occurrence, il écarta tout de suite cette hypothèse, car les policiers en mission, que ce soit dans les rues ou dans les salons, ne sont pas en général si vieux. L'homme qui s'était assis tout à côté de lui ne présentait pas encore tous les signes de l'ultime décadence, mais il était chargé d'oublis et de regrets. Fernando Torres, quoique expert en ces matières, ne parvint pas à supputer son âge. Il lui supposa en revanche un total désintérêt vis-à-vis de l'époque actuelle, ainsi qu'une culture supérieure ; deux excellentes raisons, surtout la seconde, pour cesser immédiatement de s'inquiéter de lui.

Après quelques minutes, le vieil homme se leva lentement et porta son regard vers la porte de l'hôtel, les Cortes, la Carrera de San Jerónimo et, un peu plus loin, la Puerta del Sol – tout le Madrid de ces vieilles gravures qu'il connaissait peut-être fort bien, dont il avait peut-être une ancienne nostalgie. Il fit quelques pas, sous le regard en biais de Fernando Torres. Le grand salon était maintenant presque plein (des banquiers parlant du dernier emprunt, des hommes mariés évoquant des girls lointaines, de vieux politiciens se rappelant une

crise du XIX^e siècle, de jeunes politiciens fomentant une crise pour le XXI^e). Les serveurs circulaient silencieusement parmi ce monde, chuchotaient, cataloguaient, pronostiquaient. Le vieil homme vit soudain tout basculer, comme si la salle s'était mise à tourner, et dut s'appuyer un instant au dossier du fauteuil de Fernando Torres.

— Pardon, murmura-t-il.

— Non, non, ce n'est rien.

L'autre regagna sa chambre. Il n'eut pas besoin de demander la clé car il l'avait dans sa poche. Il l'avait gardée sans s'en apercevoir presque toute la journée, pendant qu'il parcourait à nouveau le vieux Madrid. Il monta jusqu'au deuxième étage, introduisit la clé dans la serrure et allait la tourner, mais s'aperçut alors que la porte n'était que poussée. Il eut un geste d'étonnement et entra.

Un instant, durant quelques secondes qui lui parurent interminables, il eut l'impression de s'être trompé de chambre.

Car il y avait là une femme. Une femme qui se déshabillait, qui passait sa robe par-dessus sa tête.

*

Tout homme de l'âge et de l'expérience de Méndez possède, il n'en faut pas douter, quelque passé galant. Méndez traînait derrière lui de nombreuses années marquées par l'image, illustrée jadis par tant de dessinateurs, d'une femme dans la trentaine, bien en chair, de bonnes mœurs, avec une bonne éducation et un beau cul, un gramophone dans son salon, des jarretelles qu'elle ajustait avant de sortir. La vie de Méndez était parsemée de telles visions (en général parfaitement irréelles), avec des fenêtres lumineuses, des meubles d'acajou, des chairs fermes et tièdes sur lesquelles une robe frémissait comme un drapeau. Les femmes de ce genre suscitaient encore chez lui un chatouillement absolument inopportun, une inutile crispation, lointaine et secrète.

Mais la femme qu'il avait devant lui en cet instant n'était justement pas de celles, si abondantes dans la moisson immédiatement antérieure à 1950, qui produisaient chez lui ce chatouillement. C'était une dame de quarante et quelques années, qui portait une lingerie rococo, des souliers à talons mi-hauts parfaits pour rendre visite à des évêques ou des ministres, un collier de perles et des boucles d'oreilles d'émeraude. Une femme dotée, sans nul doute, de toute la solidité requise par les banques, mais pas de celle requise pour les lits. Ses cuisses étaient un peu maigres en comparaison des hanches et du ventre, conformément à cette loi si souvent constatée par Méndez, que les femmes accusent leur âge dans les jambes avant de le laisser voir au cou et au visage. Ces cuisses avaient perdu leur chair et leur

vigueur, leur qualité pneumatique. Seules les petites jeunes, se disait souvent Méndez, ont toute la force de la vie dans les fesses et les cuisses. Les quarante-cinq ans, probablement, de la femme qui hissait là son drapeau se trahissaient par la maigreur des jambes, l'empâtement du ventre, la lourdeur du cul, déjà chargé de replis secrets. On ne remarquait rien, en revanche, dans ses cheveux bien coiffés et joliment teints, dans la ligne encore ferme des lèvres, dans la sveltesse d'un cou qui ne portait que deux légères rides – deux petites batailles perdues.

Elle termina de tirer sa robe par-dessus sa tête et apparut dans la nudité d'un modèle entre deux époques. Elle demanda d'une voix très douce :

— Tu es là, Delia ?

Méndez en resta paralysé.

Il n'était pas étonnant qu'elle ait entendu le bruit de la porte. Elle n'avait pu que l'entendre. Mais le fait curieux, incroyable, était qu'elle s'adresse à une femme... alors qu'elle avait la tête tournée vers lui, c'est-à-dire vers un homme (ou ce qui en restait). Il était à cinq mètres d'elle à peine et elle ne le voyait pas.

— Delia !

Méndez ne sut que dire ni que faire. Comme dans la rotonde du salon, quelques moments auparavant, tout se mit à tourner rapidement autour de lui. Ce genre de choses ne lui arrivait, évidemment, que parce qu'il s'était aventuré dans des endroits chers, élégants et désinfectés une fois l'an, pour le moins. Il est normal de ressentir de temps à autre un étourdissement, une lipothymie (ou, en langage classique, une linotypie), quand on est confronté à la propreté, au luxe et aux autres excès des existences débridées. En tout cas, Méndez, quoique certain que c'était bien sa chambre, eut un accès de pudeur et fit volte-face.

— Mais enfin, Delia... tu es là ?

Le vieux policier entendit la question au moment même où il fermait la porte. Il se retrouva, sans savoir quoi penser, dans le long couloir couleur acajou, couleur de temps révolu, seulement éclairé par les abat-jour qui livraient par intervalles une lumière opaline. Il allait s'éloigner quand justement s'approcha une femme de chambre.

— Excusez-moi. Avez-vous besoin de la chambre ? Parce que j'allais changer les serviettes.

— C'est pour ça que la porte était ouverte ?

— Oui, monsieur. Je l'avais laissée ouverte juste un moment, le temps d'aller chercher les serviettes à côté. Il est arrivé quelque chose ?

— Oui, il est arrivé quelque chose, dit-il avec embarras. Il y a une femme dans cette chambre.

— Pas possible... Voyons voir ! Excusez-moi.

La femme de chambre entrouvrit la porte et regarda rapidement. Elle rougit, ramena les yeux vers le couloir et referma.

— Je ne sais pas comment ç'a pu se produire dit-elle. C'est Mlle Alonso.

— Vous la connaissez ? demanda Méndez avec l'amabilité d'un policier qui vient seulement de lire la Constitution et n'a pas encore eu le temps de réagir.

— Bien sûr, que je la connais. Elle occupe la chambre d'à côté.

— Et comment a-t-elle pu se tromper ?

— Excusez-moi... J'ai dit que je ne comprenais pas, mais en fait je comprends. Bien sûr... Mlle Alonso est aveugle.

Méndez hocha la tête, avec un air de compréhension muette, tout en sentant quelque part, dans un recoin de lui-même qui ne lui appartenait plus, comme un lointain coup d'épingle.

— Oui, j'ai remarqué quelque chose d'étrange..., murmura-t-il. Elle aurait dû me voir quand je suis entré, forcément, pourtant elle m'a pris pour une femme. Elle m'a appelé je ne sais plus comment...

— Delia ?

— Oui, c'est cela. Elle m'a pris pour une certaine mademoiselle Delia.

— C'est sa dame de compagnie personnelle. Elle dort à côté d'elle, dans la même pièce. Je comprends ce qui s'est passé, maintenant... Mlle Alonso ne se trompe jamais, elle compte très bien ses pas et connaît déjà très bien l'hôtel, bien qu'elle ne soit ici que depuis trois jours. Mais ce matin elle devait être nerveuse, à mon avis, et elle s'est trompée de chambre, à une porte près. Comme moi-même je l'avais laissée entrouverte, eh bien voilà... Voilà ce qui s'est passé.

— Bon, mais moi, maintenant, qu'est-ce que je dois faire ? Elle a sûrement l'intention de changer de robe, puisqu'elle se déshabille. Je ne peux pas entrer une seconde fois, à moins que vous lui expliquiez...

— Ne vous en faites pas, je vais arranger ça.

Elle allait entrer, mais Méndez la retint par le bras, très doucement, en partie du fait d'un très lointain reliquat de bonne éducation, en partie parce qu'il n'avait presque plus aucune force dans les doigts, ayant suivi depuis deux jours un régime qui ne tolérait que les vins de marque.

— Dites...

— Oui, monsieur ?

— Vous n'allez pas lui dire que je l'ai vue ?

— Soyez tranquille. Bien sûr que non. Ne vous inquiétez pas, on a du tact.

Elle tambourina à la porte, ouvrit sans attendre la permission et expliqua :

— Mademoiselle Alonso ! Mademoiselle Alonso ! Remettez votre robe, vous vous êtes trompée de chambre !

Méndez n'était plus là quand l'aveugle sortit. Bien qu'il sût qu'elle ne pouvait le voir, il considérait comme un devoir de galanterie de ne pas assister à cette affreuse retraite. Vis-à-vis des femmes qui lui rappelaient les dessins d'antan, Méndez se sentait plein de délicatesse. Il retourna à la rotonde de l'hôtel, où il vit sortir Gandaria (étonnant entrepreneur, ce Basque qui bravait tout et tout le monde, et qui s'était déclaré prêt à mourir plutôt que de payer l'«impôt révolutionnaire» d'E.T.A.), puis se glisser vers l'intérieur ce jeune cadre supérieur au regard germanique et aux vêtements italiens qu'il avait eu près de lui un peu avant, pendant les brèves minutes qu'il avait consacrées à contempler le salon et ses occupants. Mais ce qui attira le plus son attention, une attention minutieuse, comme la seule chose importante parmi tout ce qui se passait dans cet hôtel, ce fut la silhouette de l'aveugle en train de traverser le salon. Elle était accompagnée par une femme plus jeune – certainement Mlle Delia –, qui la guidait et l'empêchait de trébucher dans cet univers de flatteurs, de chefs d'entreprise, de prophètes, de braguettes magiques, de présidents de conseils d'administration oubliés qui, un jour prochain, lanceraient à grand fracas une O.P.A. Mlle Alonso était vêtue de façon sévère, entièrement en noir. Méndez se rappela (cela lui revint d'un coup, comme une étincelle, comme une photo floue de quelque chose qui se serait produit dans une autre ville) que la robe qu'elle était en train de retirer quand il était entré dans la chambre était noire également. Et, bien qu'aujourd'hui les femmes tendent à porter du noir jour après jour (parce que cela fait élégant et digne, sans compter l'excellent effet produit quand on joue son va-tout sur les draps d'un lit), il y avait quelque chose d'autre chez Mlle Alonso, quelque chose qui relevait du deuil véritable – noir de Valladolid, credo de Simancas, larmes de Zamora. C'était une tenue d'affliction et de procession, certainement pas d'alcôve. Méndez, en voyant la tenue de Mlle Alonso et sa manière de la porter, se souvint des grands deuils historiques, ceux des années quarante, ceux qui furent vraiment des deuils, où la moitié de l'Espagne pleurait derrière chaque marteau et chaque faucille, ou derrière chaque faisceau de flèches. Il y avait chez cette femme quelque chose qui éteignait tous les murmures de l'hôtel, laissant sur son passage un silence de cimetière castillan. Méndez sentit que sa robe noire était vraiment un drapeau.

Il la suivit.

Quelque chose chez elle le fascinait, l'empêchait de réfléchir, emplissait son cœur – déjà plein de gras-double et autres emblèmes de piété – d'une sorte de crainte.

Elle prit à gauche.

Calle del Prado.

C'était absurde.

Mlle Delia la laissa continuer seule, dès qu'elles eurent traversé la rue.

Pourquoi donc l'abandonnait-elle là ?

Quel sens avait ce manège ?

Méndez traversa à son tour. Il passa tout à côté de Mlle Delia, qui ne lui prêta pas la moindre attention puisqu'elle ne le connaissait pas. Mlle Delia restait plantée sur le trottoir, comme si elle guettait ou attendait quelque chose. Méndez emboîta le pas à Mlle Alonso, l'aveugle en robe noire, le porte-drapeau, la femme la plus étrange qu'il lui eût jamais été donné de rencontrer. Il s'aperçut de deux choses : qu'elle marchait en comptant les pas, pour ne pas se tromper, mais aussi que ce n'était pas la première fois qu'elle allait là où elle allait. Il y avait en effet dans ses mouvements, dans sa démarche, une sorte de certitude. Méndez ne comprenait pas pour quelle raison l'aveugle marchait seule dans cette rue de Madrid, alors qu'elle aurait pu se faire accompagner, même si elle savait plus ou moins où elle allait et que cette rue de Madrid était la Calle del Prado, où le pire qui pût arriver à une aveugle était qu'une des encyclopédies de l'Athénée lui tombe sur la tête. Cette impression d'étrangeté se mêlait chez Méndez à une sensation de peur – crêpe noir, mystère derrière un rideau, larme cachée dans un reliquaire. Méndez aurait suivi cette femme jusqu'au bout du monde, telle était la puissance de ce qu'il ressentait en cet instant, mais trois portails plus loin elle sembla compter un dernier pas, tourna à droite et entra.

C'était un escalier ancien, avec des marches de bois, des lampes ovales, des rampes en fer forgé, où peut-être les locataires payaient en douros d'argent. Mais Mlle Alonso, qui semblait très bien savoir où elle allait, n'emprunta pas cet escalier. Elle prit à nouveau à droite, sans du tout hésiter, et franchit une porte entrouverte au rez-de-chaussée.

Méndez la suivit, sans hésiter non plus. Il savait qu'il ne le faisait pas par devoir, que c'était extravagant, absurde sans doute ; mais peu lui importait. Du reste, en quoi consistait donc son devoir ? Aussi, il entra immédiatement derrière l'aveugle, fit deux pas, ferma à moitié les yeux, contint un cri, sentit à nouveau dans sa poitrine ce vide, dans ses genoux cette faiblesse, ce reliquat de son rhumatisme barcelonais, sournois, ancestral.

Car Mlle Alonso et lui venaient d'entrer dans une pièce modeste, arrangée pour une veillée funèbre.

Il y avait là un cercueil blanc.

Et, dedans, le cadavre d'une fillette.

Méndez s'en souvenait fort bien.

Comment ne s'en serait-il pas souvenu ? Il avait lui-même découvert ce cadavre, la nuit où il cherchait un jeune chiot dans les ruines d'une vieille fabrique...

UN BUREAU AU-DESSUS DES LIONS

Méndez sentit à nouveau cette douleur dans les articulations, cette défaillance dans les genoux. Lui qui croyait avoir tout vu, être redescendu jusqu'aux enfers les plus discrets et familiers, se rendit compte qu'il n'en avait jamais vu de plus familier et discret que celui-là. Pendant quelques instants, il se sentit chanceler, vit les murs avancer vers lui puis reculer, comme dans une hallucination.

Dans la pièce se trouvait, outre l'aveugle, une femme déjà âgée, également vêtue de noir. Elle était assise sur une chaise, à côté du cercueil blanc, et ne l'avait pas vu. Elle n'aurait pas davantage remarqué un cheval qui serait entré là, tant son regard était perdu dans le vague et ses yeux inondés de pleurs.

L'aveugle avança jusqu'au cercueil, caressa du bout des doigts le visage de la jeune morte et lança soudain un cri rauque, étouffé, qui semblait jaillir non d'une gorge mais d'un monceau de muscles disloqués. Méndez, qui pourtant ne pouvait la voir puisqu'elle lui tournait le dos, sentit que les larmes trempaient les joues de Mlle Alonso.

Quelque chose se brisa en lui. Quelque chose lui interdit de rester là à épier la douleur de ces deux femmes, à souiller cette douleur par sa présence. Il était d'ailleurs si troublé, son cerveau était à ce point paralysé, qu'il n'aurait pu avoir l'ombre d'un commencement de pensée sans d'abord sortir de là. Il fit volte-face en silence.

Il se retrouva dans la rue sans savoir comment.

Mlle Delia se tenait à quelques pas de là, mais ne le remarqua pas. Il y avait aussi un homme de haute taille, plus jeune que Méndez (ce n'était pas difficile), mieux habillé que Méndez (c'était encore moins difficile), avec sur le visage une expression un peu méprisante, comme si la situation était trop banale pour mériter son intérêt. Il toucha doucement l'épaule du policier, en murmurant :

— Inspecteur Méndez ?

Méndez le regarda. Comme le gars était plus grand que lui, il dut lever la tête.

— Qui êtes-vous ?

— Commissaire adjoint Ceballos.

— Et qu'est-ce qu'il y a ? Vous me surveilliez ?

— Non, je surveillais cette maison.

Méndez poussa un soupir de lassitude : il ne comprenait toujours rien. Et cela le démoralisait. Regardant l'autre par en dessous, il grommela :

— Dites, serait-il ridicule de vous demander de m'expliquer ce qui se passe ?

— Je vous ai justement abordé pour vous fournir une explication.

— En ce cas, entrons dans le premier bistrot venu, suggéra immédiatement Méndez. Il y a des bistrots épatants, à Madrid, qui valent bien qu'un homme y pose ce qu'il reste de son honorable postérieur.

— Puis-je formuler une suggestion ? murmura Ceballos après l'avoir dévisagé.

— Oui, bien sûr.

— Mieux vaudrait ne pas entrer dans un bistrot.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il se pourrait bien que vous n'ayez plus rien d'honorable de ce côté-là, Méndez.

— On voit que vous me connaissez. Jamais je n'aurais cru que ma réputation soit parvenue si loin.

— On m'a parlé de vous, de plus j'ai étudié votre dossier.

Ça vous étonnera peut-être, Méndez, mais au ministère on conserve vos états de service.

— Je suppose qu'on les désinfecte de temps à autre ?

— C'est une idée. Mais maintenant, Méndez, accompagnez-moi, s'il vous plaît.

— Où ça ? Si on ne va pas dans un bistrot, où diable pouvons-nous parler ?

— Nous n'aurons qu'à traverser la Carrera de San Jerónimo. Je vous emmène dans un bureau situé juste à côté des Cortes(5).

En effet, ce bureau était si près des Cortes qu'on avait l'impression de pouvoir éborgner un des lions en lui crachant dessus par la fenêtre. C'était une pièce vaste et lumineuse, avec une moquette luxueuse et des meubles exquis qui plurent tout de suite à Méndez : sans le moindre doute, c'étaient des meubles d'époque. Méndez fut également séduit par l'atmosphère calme et sereine de ce bureau ; il suffisait d'y pénétrer pour avoir l'impression que même les affaires les plus importantes pouvaient attendre un peu. Dernière vertu, nullement négligeable, de ce lieu : apparemment, les cinq seules personnes qui y travaillaient étaient des femmes, des femmes tout ce qu'il y avait de mieux, bien habillées, bien propres, le genre de femmes qui intimidaient Méndez. Des femmes – se dit-il – certainement très intelligentes et d'une grande valeur sexuelle, capables de faire l'amour

en récitant des notes de cours d'agrégation. Des femmes bien installées, dont le linge intime était à coup sûr si raffiné que l'on devait pouvoir consacrer tout un mois à défaire un seul nœud, ce qui permettait – se dit encore Méndez – d'accumuler des forces.

L'une d'entre elles dit :

— Bonjour, monsieur Ceballos.

— Bonjour, Mónica. Je voudrais voir M. Besteiro.

— Je vous annonce tout de suite.

Sur les murs, observa Méndez qui reprenait peu à peu ses esprits, s'alignaient d'anciens titres de la Dette publique, aussi luxueusement encadrés que des tableaux de maîtres. Nombre de ces coupons encore intacts arboraient une valeur d'une peseta ou même de cinquante centimes. À lui seul, ce détail témoignait de leur vénérable antiquité, comme de la bonne foi des dames (certainement y en eut-il) qui vendirent leur entrejambe pour une poignée de ces titres, pensant ainsi assurer leur avenir. Méndez, de plus en plus inquiet, perçut dans ce bureau une atmosphère bancaire, avec fortunes anciennes, registres de procès-verbaux et fauteuils de conseil d'administration, une atmosphère dont il n'avait aucune chance de ressortir en bonne santé.

Il demanda :

— Pourquoi est-ce que vous m'avez amené ici ?

— Je veux que vous parliez avec M. Besteiro.

— Qui est M. Besteiro ?

— Dans la circonstance, c'est le représentant d'une importante banque nationale.

Méndez se fit suppliant :

— Vous vous êtes trompé de bonhomme. Laissez-moi partir avant que M. Besteiro se rende compte que je suis ici et lâche son chien sur moi. Parce que vous n'allez pas me faire croire que M. Besteiro n'a pas un bouledogue diplômé des Hautes Études économiques ?

— Vous ne devez pas avoir beaucoup de contacts avec les banques, Méndez.

— Il m'est arrivé de devoir y enquêter, mais la vérité, la vérité, la vérité vraie, c'est que je ne suis entré que dans une seule.

— Pour y faire quoi ?

— Empêcher un hold-up.

— Et vous l'avez empêché ?

— Enfin... Il y a eu un micmac.

— Quel genre de micmac ?

— Les braqueurs étaient des amis à moi.

— Tout de même, ne me dites pas que vous ne les avez pas arrêtés !

— Ça n'a pas été nécessaire, Ceballos, voyez-vous. On a pu arranger l'affaire à l'amiable. Ils ont rendu l'argent qu'ils étaient sur le point d'emporter, et la banque, en échange, leur a consenti un prêt. C'est

moi qui me suis porté caution, ajouta Méndez avec fierté.

— Et ils ont remboursé ?

— Non, bien sûr que non. Ça, jamais.

Méndez précisa, sur un ton de rancœur :

— Sûr que maintenant, si jamais je les croise, je les arrête, ces fumiers.

Mais déjà ils entraient dans le bureau de l'évidemment important M. Besteiro. Une des secrétaires, celle qui portait sans doute le linge le plus coquet (Méndez soupçonnait la présence sous sa jupe d'un somptueux porte-jarretelles et d'une culotte solennelle, difficile à retirer, avec un aigle impérial brodé sur le devant), venait de leur ouvrir la porte. Besteiro se révéla être un petit homme gras, au visage à la fois intelligent et cauteleux, bien conforme à toute l'imagerie du banquier dévoué à la cause de l'Expansion. Il tendit la main à Méndez et l'invita à s'asseoir.

— Vous fumez ?

— Seulement des Farias de Galice et des Filipinos « patte d'éléphant ».

— Je regrette, monsieur Méndez, je n'en ai pas.

— Je n'aurais tout de même pas osé vous demander un Montecristo...

— Mais c'est justement ce que j'ai. Prenez donc, c'est l'État qui paie.

Méndez alluma le cigare et commença à se sentir mieux ; stabilisé, en quelque sorte. Il aspira la fumée et distingua alors, entre les volutes qu'il faisait naître, les yeux cauteleux et intelligents (plus cauteleux d'ailleurs qu'intelligents) de Besteiro, qui le considérait fixement. Il baissa son Montecristo et interrogea :

— Oui ?

— On vous a envoyé en mission à Madrid pour procéder à une enquête préliminaire à l'hôtel Palace. Je dois avouer qu'ayant lu votre dossier, je suis très surpris de ce choix.

— Moi aussi, monsieur Besteiro. Pour vous parler franchement, on a souhaité que je passe quelque temps à traîner ailleurs qu'à Barcelone.

— Même mort ?

— Oui.

Besteiro n'eut aucunement l'air surpris. Il se borna à diriger son regard ailleurs.

— Je demanderai des éclaircissements sur ce point, Méndez, mais à pure fin d'information : cela ne changera rien à votre mission. De votre côté, si vous souhaitez en savoir davantage sur moi, à pure fin d'information, sachez que j'occupe un poste important au Banco de Crédito Industrial, mais qu'en réalité je suis flic. Un flic important, bien sûr, habitué à manger à Zalacain ou La Trainera, et à descendre si nécessaire à l'hôtel Villamagna. Mon travail se rapporte à des délits

économiques importants, c'est pourquoi j'ai besoin de ce poste, de cette position.

Méndez haussa les épaules.

— Et pourquoi pas, du moment que l'État paie ?

— Il paie.

— Bien. Qu'attendez-vous de moi ?

— Je voulais avant tout savoir qui vous êtes. Ce que j'en ai finalement retenu est, dirons-nous, plutôt déconcertant. Vous vivez dans une chambre meublée, Calle Nueva, à Barcelone, une chambre propre et décente, selon le rapport. Sans punaises, à mon avis, parce que dans un pareil endroit les punaises mourraient de blennorragie. Le plus curieux, pardonnez-moi, c'est que cela se voit dès qu'on vous regarde, de sorte que j'ai bien du mal à vous imaginer à l'hôtel Palace. Enfin, bon, si on vous a choisi, c'est qu'on a dû penser que vous conveniez pour cette mission. On vous a informé, certainement, qu'il s'agit d'un homme qui risque d'être tué.

— Oui. M. Gandaria.

— Vous l'avez vu arriver ?

— À l'instant.

— Vous pensez qu'il est bien protégé ?

— Oui.

— Avez-vous remarqué quelque client suspect ?

— Non.

Besteiro soupira, laissant percevoir une lassitude de bon ton, la lassitude que l'on commence à éprouver face à la stupidité d'autrui, sur le coup d'onze heures du matin.

Il expira une bouffée de fumée et expliqua :

— Vous savez que Gandaria est un riche industriel. Il est originaire du Nord : de Bilbao. Il habite dans une villa huppée du quartier de Neguri. Il ne prend ses repas qu'à l'Arzak, au Josetxu ou à La Nicolasa. Il ne boit que du Cune Impérial – j'avoue que moi, je n'aime pas trop le Cune Impérial, quitte à choisir je préfère un Vega Sicilia, sans conteste, ou même un Vina Ardanza d'une bonne année, j'en connais qui vous remettraient d'aplomb un évêque. Bref, Gandaria est un homme richissime, et qui ne fait rien pour dissimuler sa richesse. Histoire de vous soûler d'informations, je vous apprendrai aussi, Méndez, qu'il est amateur de girls, de girls pas trop âgées.

— Difficile passion, observa Méndez. La plupart des girls d'aujourd'hui sont des enfants du Siècle d'Or.

— Avec tout cela, vous comprendrez sans peine qu'E.T.A. lui ait demandé de payer l'impôt révolutionnaire.

— Le ministère des Finances fait la même chose, observa Méndez, mais il appelle ça autrement.

— Ce n'est pas pareil.

— Certes.

— Gandaria n'a jamais accepté de payer, poursuit Besteiro en caressant dans l'air une volute de fumée, mais de plus il l'affiche, ce qui fait qu'il a reçu des menaces de mort. Je crois même qu'il est devenu un des principaux objectifs d'E.T.A. Naturellement, vu la signification sociale de cet homme et son attitude énergique, nous devons essayer d'éviter qu'il lui arrive quoi que ce soit. Il ne faut pas qu'E.T.A. le supprime. Gandaria est devenu un symbole de la résistance au terrorisme, et il ne faut pas que les symboles s'effondrent. Seuls les symboles sont capables de grandir les nabots. C'est pour ça, voyez-vous, que la patrie regorge de piédestaux. Il n'y a plus qu'à y installer les statues.

— Vous êtes un cynique, dit Méndez.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Votre façon de parler.

— Oui. Je suis un cynique.

— Comme moi, dit Méndez.

— Ça me semblait aller de soi.

— Je vous félicite.

— Mon cynisme m'a permis d'aller loin, précisa Besteiro, non sans quelque nostalgie dans la voix. Ainsi que ma constante obéissance au devoir, et peu importe que j'y croie ou non. Voyez ce que je fais vis-à-vis de Gandaria.

— Vous croyez qu'on pourrait l'abattre à Madrid ?

— Mais quelle question ! C'est évident !

— Vous croyez qu'il a été suivi ?

— Non seulement ça, mais selon les indices dont nous disposons un professionnel a été recruté pour faire ce travail, au beau milieu de l'hôtel Palace s'il le faut. Vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui E.T.A., faute de disposer encore d'idéalistes qui ne soient pas connus de nos hommes, recrute, paie et arme une immense, une vile, une répugnante truanderie. Certains contrats ont été réalisés par des gamins de dix-neuf ans, à qui on avait filé un million et un flingue, par des petites bachelières à qui on avait filé une mitraillette, un préservatif et un tampax. Mais, dans le cas de Gandaria, nous avons pu savoir qu'ils n'ont pas suivi cette méthode-là. Le tueur qu'ils ont recruté est un authentique, un véritable, un remarquable professionnel.

— Vous ne savez rien de plus ?

— Si nous en savions plus, il serait inutile de mettre en place cette surveillance, Méndez.

— Vous voulez dire que Gandaria peut se faire descendre n'importe quand...

— Et merde, qu'est-ce que vous croyiez donc ?

— Alors, pourquoi ne pas lui avoir demandé d'éviter de venir à

Madrid ?

— Mais tiens donc, parce qu'il a besoin d'y venir pour ses affaires ! D'ailleurs, si on y pense bien, il court moins de risques ici qu'au Pays basque. Là-bas, pas besoin de trouver un spécialiste, Gandaria pourrait aussi bien être abattu par la concierge de son immeuble. Il y a encore une autre raison : ça ne sert à rien de donner des conseils à Gandaria, parce qu'il vous envoie vous faire foutre.

Méndez eut un petit sourire.

— Il me plaît bien, ce type, dit-il.

— Oui, oui, moi non plus, je n'ai rien contre lui.

— Je pense tout de même que vous auriez pu lui conseiller de descendre dans un hôtel moins tape-à-l'œil.

— Tous les hôtels de luxe, à Madrid, sont tape-à-l'œil, Méndez. Ou alors, c'est Gandaria qui est trop voyant, et ça revient au même. Trouvez-lui un autre endroit, il leur suffira de dix minutes pour le localiser ; alors, vous voyez, ce qu'on peut faire ou pas ne change rigoureusement rien.

— Je comprends.

— Eh bien, puisque vous comprenez, mettez-vous bien dans la tête ce que vous avez à faire : détecter tout ce qui pourrait ne pas être normal, repérer ce professionnel avant qu'il ne soit trop tard. C'est pour ça qu'on vous a fait venir à Madrid, et je suppose que vous êtes bien content d'y être ?

Méndez se racla la gorge.

— Vous croyez ça ? Au restaurant de l'hôtel, on ne me sert que des vins de messe, et des eaux mises en bouteilles par saint Louis de Gonzague. Je n'ai pas réussi à obtenir de petits vins locaux, ni de l'eau puisée à des lavoirs publics, seule capable, vous ne l'ignorez pas, de forger un vrai peuple, un peuple résigné et fidèle jusqu'à la mort. Aux heures de repas, on m'apporte des volailles avec au bec un pyramidion témoignant de leur sainteté immaculée, et des soufflés aux extraits d'hypophosphites, de la marque *Salud*. Dans ma chambre, l'air est conditionné, béni, plein de soupirs de bonne sœur. On change les serviettes chaque fois que je m'essuie un doigt. Ce milieu artificiel va me faire crever, je n'y survivrai pas.

— Ne vous en faites pas, Méndez. Si vous réussissez, vous vous retrouverez bientôt Calle Nueva. Si vous échouez aussi, d'ailleurs.

Il pointa vers Méndez le bout incandescent de son cigare et ajouta :

— Maintenant, je vais vous dire quelque chose.

— Quoi ?

— Vous êtes parvenu à la conclusion que Gandaria est une sorte de héros. Le peuple le pense également, et cela renforce le moral de la collectivité. Mais, ce gros mensonge étant admis, Méndez, il faut que je vous dise l'énorme vérité, il faut que vous la connaissiez, parce que

vous ne pourrez travailler qu'en ayant tous les éléments en main. Autant nous-mêmes que ceux d'en haut – il désigna le plafond de la pièce, comme si la Très Sainte Trinité s'y trouvait en faction –, nous avons la conviction qu'il a déjà payé à E.T.A. des sommes extrêmement importantes.

Méndez se racla à nouveau la gorge.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? demanda-t-il.

— La position de ses comptes courants. Sa situation financière, si vous préférez. Je vous ai dit que j'avais un poste important au Banco de Crédito Industrial. De cet observatoire, je suis en mesure d'étudier tout le paysage de la finance espagnole, un paysage plein de jolies choses. Gandaria a dépensé des sommes énormes ces derniers temps, sans aucune raison apparente, et il a fait des voyages suspects à l'étranger. Cela évoque tout à fait les faits et gestes d'un industriel qui paie E.T.A. Nous n'avons pas de preuves, mais nous pensons que c'est comme ça. Là-dessus, Méndez, je sais que vous allez me poser deux questions.

— C'est exact. Je voudrais d'abord savoir pourquoi Gandaria, s'il a payé, continue à jouer la comédie. Et aussi pourquoi E.T.A. veut le tuer, puisqu'il raque.

— Je vais vous répondre, bien sûr que je vais vous répondre, dit Besteiro, posant un instant son cigare. Gandaria, si effectivement il casque, comme nous le pensons, ne le reconnaîtra jamais, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, ce n'est pas dans son caractère. Ensuite, en continuant à se poser en héros, il peut espérer faire une carrière politique dans la droite espagnole, comme il l'a déjà laissé entendre. Enfin, tout versement à l'étranger au profit d'E.T.A. représente une importante évasion de capitaux et constitue donc un délit.

Méndez hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Bonne réponse, fit-il. Mais expliquez-moi donc pourquoi E.T.A. voudrait tuer la poule aux œufs d'or.

— Ça, il faudrait le demander aux terroristes, évidemment. Mais permettez-moi de vous confier ma propre hypothèse : Gandaria en a assez de payer. À moins qu'il ne puisse plus. Autrement dit, la poule ne pond plus d'œufs. Je reconnais que jusqu'ici, la bande terroriste s'était montrée assez sérieuse au niveau des arrangements qu'elle passait : dès lors qu'il y avait accord sur une certaine somme, elle n'exigeait pas davantage. Mais E.T.A. a tant dégénéré récemment qu'elle a peut-être bien perdu la seule chose qu'il lui restait : son sérieux. Il se peut aussi que Gandaria n'ait pas encore versé tout ce qu'il avait promis. J'imagine assez bien aussi une manœuvre de pure propagande : Gandaria soigne son prestige en affirmant qu'il ne paie pas, mais E.T.A. peut aussi soigner le sien en tuant cet homme qui prétend ne pas payer.

— Vous avez considéré tous les aspects de l'affaire, le flatta Méndez.

— À l'hôtel Villamagna, où je vis, il faut bien que je passe le temps...

— Putain, c'est qu'on ne rencontre pas tous les jours des policiers comme vous, Besteiro. Peut-être même avez-vous lu les philosophes grecs, ceux de l'école cynique, et passé un dimanche après-midi avec Tom Wolfe et Henry Miller ! Cela dit, vous n'avez rien fait que de me donner des précisions sur une mission que je connaissais déjà. Alors maintenant, c'est moi qui vais vous poser des questions, vous comprenez ? C'est moi.

— Mais comment donc ! Interrogez-moi, Méndez, encore que je me figure assez bien ce que vous voulez savoir.

— Voici. À Barcelone, j'ai découvert le corps d'une fillette de douze ans que l'on avait assassinée.

— Je suis au courant.

— Eh bien, écoutez un peu ça, Besteiro : on ne connaissait pas l'identité de la gamine. La dernière fois que je l'ai vue, ce n'était qu'un petit misérable paquet, à la morgue du Clinico. Et voilà que je la retrouve ici, à Madrid, presque à côté de ce bureau. Et la femme qui s'occupe de son cadavre, une aveugle, se trouve résider à l'hôtel Palace.

— Bien sûr, Méndez. Mlle Alonso.

Méndez cilla des yeux.

— J'ai l'impression, dit-il, que je ne vais pas tarder à avoir besoin d'un verre.

— Attendez un peu quand même : je peux vous expliquer tout ce que je connais de cette affaire. La petite s'appelait Mercedes et elle avait en effet douze ans. Mlle Alonso est sa mère adoptive.

— Vous insinuez que Mercedes était une enfant abandonnée ?

— Je ne l'insinue pas, je l'affirme.

— Et pourquoi est-ce une aveugle qui l'a adoptée ?

— Et pourquoi pas ?

Méndez haussa les épaules, de façon presque imperceptible, sentant qu'il avançait sur un terrain aventureux.

— Bien sûr, dit-il, pourquoi pas ? Mais peut-être qu'il s'agit d'autre chose. Je m'y connais assez bien en femmes, Besteiro, mais pas en mères adoptives. Pourtant, j'ai toujours eu dans l'idée qu'elles devraient pouvoir assumer la charge des enfants qu'elles adoptent. Et, dites-moi, quelles garanties peut donner une femme aveugle ? Hein, dites-moi donc : quelles garanties ?

— Toutes les garanties que vous voudrez. Mlle Alonso est immensément riche.

— Elle est riche... ?

— Une des plus grandes fortunes d'Espagne.

Méndez demeura pensif. Vraiment, le terrain était glissant. Toujours, quand on lui parlait d'argent – de ce qu'on appelle vraiment l'argent –, il se sentait désorienté. Il s'efforça tout de même d'ordonner ses pensées, puisqu'il s'était trouvé au début et à la fin de cette affaire. À la fin, en ce sens que l'assassin était mort et enterré. Mais il ignorait encore beaucoup de détails, aussi demanda-t-il :

— Mlle Alonso a-t-elle d'autres enfants ?

— Non. Elle est célibataire.

— Pourquoi a-t-elle adopté Mercedes ?

— Parce que personne n'en voulait.

— Qu'est-ce que ça veut dire, personne n'en voulait ?

— Cette fillette était une autiste, expliqua Besteiro d'un ton patient. Voyons, comment expliquer ça ? Vous ne savez pas de quoi je parle, Méndez ?... Il y a en Espagne environ cinq mille enfants autistes. De quoi souffrent-ils ? D'être sans contact avec la vie, les gens, les situations. On pourrait dire que les personnes de leur entourage n'existent pas pour eux. Ils ne perçoivent pas les bruits autour d'eux, ni les autres stimulus. On peut tirer un coup de pistolet tout contre leur visage, ils ne cillent même pas. Ils ne regardent pas directement les yeux des autres et s'ils veulent quelque chose, au lieu de le désigner du doigt, par exemple, ils prendront la main d'un adulte pour les y conduire. Ils possèdent une énorme résistance physique, il leur arrive de répéter des centaines de fois des gestes épuisants et inutiles, qui mettraient sur les genoux n'importe qui d'autre ; eux ne s'en aperçoivent même pas. Certains consomment leurs propres excréments, parce que seul les intéresse ce qui leur appartient véritablement. En deux mots, ce sont des individus bouleversants, impossibles à définir, qui traînent derrière eux tout un univers absolument singulier. Notre univers est fait de différents fragments, liés à différentes relations humaines. Pas le leur. Je ne sais si je me suis bien fait comprendre, Méndez. Je ne sais si vous pouvez maintenant imaginer comment ce genre de petite fille a pu éveiller la compassion d'une hypermillionnaire.

Méndez sentit comme un coup d'épingle au fond de ses yeux, peut-être comme s'il revoyait brusquement tous les fragments de son univers qu'il avait rattachés à autrui, si souvent inutilement. Il murmura :

— Oui, bien sûr.

— Voilà ce qu'était cette gamine.

— Et pourquoi donc tuer cette malheureuse ?

— Pour de l'argent.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Tout le corps de Méndez s'était crispé. Ses yeux n'étaient plus mélancoliques, mais durs et cruels : son regard de vieux serpent. Il

sortit une langue qui paraissait bifide et répéta :

— Qu'est-ce que vous dites... ?

— La petite a été enlevée. Rien n'est plus facile que d'enlever de tels enfants. Ils sont dépourvus de toute volonté. On peut les conduire où l'on veut. Et ils ont confiance en tout le monde. Ils ne craignent pas pour leur vie.

Méndez s'exclama abruptement :

— Enfant de putain !

— Vous voulez parler de l'assassin, n'est-ce pas ?

— Dommage qu'en Espagne la peine de mort n'existe plus. Dommage que nous n'ayons plus de bourreaux talentueux et qui sachent faire durer le plaisir...

— Méndez... est-ce que je me trompe, en supposant que le mort que vous avez laissé derrière vous à Barcelone était l'assassin ?

— Non, vous ne vous trompez pas. Mais je continue tout de même de rêver à un bourreau qui serait un véritable artiste, et à une aube interminable, pour que l'assassin sente passer le moment de sa mort...

Besteiro tira longuement sur son cigare.

Pendant quelques instants, pesa dans le bureau un insupportable silence.

Besteiro reprit :

— Laissez-moi continuer mes explications. Cette pauvre Mercedes a été enlevée, comme je vous l'ai dit. En échange de sa vie, ils ont demandé à sa mère adoptive une somme qui laisse songeur : mille millions de pesetas. Elle a immédiatement répondu qu'elle paierait.

— Elle disposait d'une pareille somme ?

— Évidemment.

— J'ai de plus en plus besoin de boire un coup, bredouilla Méndez.

— On aurait pu penser, poursuivit Besteiro comme s'il n'avait pas entendu, que cet enlèvement allait se terminer comme tant d'autres de par le monde : par le versement de la rançon. Mais Mlle Alonso, désespérée, avait prévenu la police avant de recevoir le premier message. La police est intervenue, sans écouter la mère qui les suppliait de ne pas bouger même le petit doigt. Cet acte était si répugnant que nous ne pouvions pas permettre au salopard d'arriver à ses fins. Nous avons conseillé à Mlle Alonso de payer, mais en même temps nous avons tendu une souricière. Vous connaissez ces affaires-là, Méndez, ça traîne dans tous les manuels. Ce qu'on ne trouve pas dans les manuels, c'est que le piège n'a pas fonctionné et que le ravisseur a pu s'échapper, quoique sans l'argent. Pourtant, d'après ce qu'on m'a expliqué, c'était du bon travail, croyez-moi. Les collègues qui ont fait ça n'étaient pas des imbéciles. Mais le piège n'a pas fonctionné. Et je ne comprends pas pourquoi, voyez-vous. On dirait que le ravisseur en savait plus que nous. Non seulement il est parvenu

à s'échapper, mais il s'en est fallu d'un poil, vraiment d'un poil, qu'il ne reparte avec l'argent. Ç'aurait été le comble !

Méndez regardait dans le vide.

Ses yeux fixaient un point immatériel de la pièce.

Il pensait à quelque chose. À quelqu'un.

Il pensait à l'inspecteur Marquina.

Il murmura :

— Est-ce qu'un autre policier aurait pu le prévenir ?

— Quoi ?

— Vous avez bien entendu. Un policier aurait pu lui dire : *« Attention à ceci. Attention à cela. Fais comme ci, fais comme ça. »* Des conseils paternels, quoi !

— Et qu'est-ce qui vous fait penser qu'un policier pourrait être impliqué ?

— Mais non, je ne pense pas du tout ça !

— Est-ce que vous sauriez quelque chose que vous ne voudriez pas me dire, Méndez ?

— Moi ! Allons donc ! Comment est-ce que je saurais quelque chose ?

— Ce qu'il y a de sûr, reprit Besteiro d'un air pensif, pour ce que je sais de l'affaire, et en pure théorie, bien sûr, c'est qu'en effet, on a l'impression que le ravisseur a été bien conseillé sur le plan technique : un autre aurait peut-être commis certaines erreurs que lui n'a pas commises. Mais laissons cela. Le fait est que notre intervention a tout flanqué par terre, tout bousillé, tout foutu en l'air. Le ravisseur a perdu son sang-froid, ce qui est le pire qui puisse arriver dans des cas pareils. Convaincu que nous étions sur sa piste, il a emmené Mercedes à Barcelone, en voiture, et une fois à Barcelone il s'est débarrassé d'elle. Bien évidemment, on n'a pas pu identifier la fillette tout de suite.

— Bien sûr, dit Méndez, réfléchissant à voix haute. Elle n'avait aucun papier d'identité, et de plus on retrouvait son cadavre dans une autre ville...

— Il y a encore autre chose... On recherchait une petite fille autiste, une débile mentale. Et ça, ça a désorienté plus d'un de nos illustres collègues. Ils se sont tout de suite imaginé que ça devait se voir sur la figure de la gosse, qu'elle devait avoir une allure spéciale. Or les autistes ne présentent aucun défaut physique. Au contraire, ils sont souvent très beaux. Tant qu'ils sont en vie, leur déficit est évident, mais pas quand ils sont morts. C'est ce qui a lancé toutes les polices d'Espagne sur une sorte de fausse piste, et c'est pourquoi on a tardé à faire le rapprochement entre le petit cadavre de Barcelone et la fillette de Madrid.

Méndez continuait à regarder dans le vide.

Il murmura :

— Je comprends très bien. Moi-même, au début, je me suis trompé. J'ai cru que c'était la fille d'un taulard de ma connaissance.

— Enfin bon, Méndez...

Besteiro leva les mains en signe d'impuissance.

— Tout s'est très mal passé, mais l'affaire est close, puisque l'assassin est mort. Il ne me reste qu'une chose à ajouter, que vous avez constatée vous-même : le corps de la petite a été transporté à Madrid pour y être enterré. La mère adoptive est effondrée, catastrophée, mais c'est une femme de caractère. Elle a réussi à conserver une impressionnante dignité.

Il marqua une pause et ajouta :

— Il me semblait que je devais parler avec vous, voilà qui est fait. Prenez ce numéro de téléphone – il lui passa une carte par-dessus la table – et, au cas où vous auriez une information à me communiquer, même insignifiante, appelez-moi ; ou passez me voir, vous avez vu qu'il suffit de traverser la rue. Je suis ici en permanence, ou du moins, si je n'y suis pas, on sait où me joindre.

Il se leva, pour marquer que l'entrevue était terminée, mais Méndez resta assis comme s'il lui manquait les forces pour se lever. Il murmura :

— Une femme qui peut payer mille millions de pesetas, pourquoi installe-t-elle le cadavre de sa fille adoptive dans un endroit aussi modeste que ce logement de la Calle del Prado ? Mlle Alonso doit posséder un hôtel particulier ou quelque chose comme ça, non ? À la Puerta de Hierro, ou je ne sais quel autre de ces endroits où même l'urine des majordomes est parfumée au Vega Sicilia.

— Bien sûr. Mais dans ce logement relativement modeste que vous avez vu, habite la gouvernante qui s'occupait personnellement de Mercedes. C'était la seule personne à qui Mercedes prêtait un peu attention, la seule qu'elle comprenait. Je suppose que pour quelqu'un de la Calle Nueva de Barcelone, tel que vous, Méndez, ce mot-là ne signifie rien, mais nous appelons cela l'amour. Un mot étrange, n'est-ce pas ? L'avez-vous déjà entendu ? Mlle Alonso le connaît, et elle a voulu rendre hommage à la personne que Mercedes avait le plus aimée. Maintenant, Méndez, retournez à votre hôtel et prenez ce que vous voudrez. Vous ne connaissez pas votre chance, d'avoir ainsi la boisson à volonté.

Méndez marmonna :

— Je ne sais si vous allez me croire, mais depuis vingt-quatre heures je n'ai pris que de l'eau minérale. Je crois que je n'y résisterai pas. Je vais finir par m'esquinter le foie.

À petits pas, et en louchant parce que la lumière de la rue lui irritait la vue, Méndez retourna à l'hôtel. Il était convaincu, en fait, que tout

ça n'était qu'une perte de temps et d'argent, que cette coûteuse opération ne servirait à rien d'autre qu'à démontrer que les hauts fonctionnaires gouvernementaux ont de la classe et s'entendent à la dépense. Personne ne tenterait jamais de tuer Gandaria dans un endroit tel que l'hôtel Palace.

Presque à la porte de l'hôtel, il rencontra l'homme jeune et élégant qu'il avait vu dans la rotonde lire la presse économique en prenant des notes. On ouvrait à cet homme jeune, élégant et ainsi de suite, la porte d'une berline Mercedes. Leurs regards se croisèrent.

Méendez, toujours courtois avec tous ceux qui d'une certaine façon détiennent le pouvoir, le salua :

— Bonjour.

XVIII

LA SECONDE MORT DE GANDARIA

Méndez, pénétrant dans l'hôtel avec la même légère crainte que d'habitude, croisa encore un autre homme, auquel il ne prêta pas non plus beaucoup d'attention. Mais son instinct de vieux professionnel lui permit d'enregistrer son portrait en quelques secondes. L'homme était déjà d'un certain âge : dans les cinquante-cinq ans ; mais cela ne se voyait pas sur son corps, seulement sur son visage empreint d'une certaine fatigue, d'une certaine indifférence ; on aurait dit que chaque année qu'il avait vécue y avait laissé une petite moucheture. Son corps en revanche était souple et robuste : un corps de jeune homme. Il est vrai qu'aujourd'hui, comme les cadres supérieurs jouent davantage au tennis qu'au poker, il n'y a là plus rien d'étrange. Le seul ennui, pour les cadres supérieurs, c'est qu'ils font travailler leurs muscles, mais pas leur tête, qui continue à accumuler les poisons de leurs heures de bureau, à déposer sur leur visage les marques du succès.

Méndez donc enregistra le portrait de cet homme, mais le classa immédiatement. Il continua de marcher vers la rotonde, où il balaya du regard ce panorama de visages déjà connus, de badauds encore inconnus, de femmes sur le retour dont il était inutile de se souvenir, car elles n'auraient guère pu tuer Gandaria autrement que d'ennui, et de demoiselles inaptes au moindre service que Méndez considéra plus spécialement, par pur plaisir esthétique – mais en se racontant à lui-même que c'était par dévouement au devoir : rien ne démontrait, n'est-ce pas, que ce n'était pas une femme qu'on avait chargée de tuer Gandaria.

Pendant ce temps, l'homme que Méndez n'avait regardé que brièvement sortait de l'hôtel, lançait un regard vers la bruyante Glorieta de Neptuno et traversait la Plaza de las Cortes pour remonter la Carrera de San Jerónimo. Il jeta un rapide coup d'œil aux Cortes, qui ne semblèrent guère éveiller son intérêt, et s'arrêta quelques instants devant la vitrine d'un antiquaire. On pouvait y contempler, baignées par la lumière qui déclinait, une console élisabéthaine, une coiffeuse appelant la nudité d'une femme de Manet, une délicate cuvette de Talavera faite pour les plus pécheresses ablutions, une petite jarre qui aurait tenu dans un gousset d'évêque, prête à accueillir

les huiles les plus saintes. Au fond, sur un portrait de dame avec falbalas et petit chien, mourait la lumière du Paseo de Recoletos d'antan, tandis que des azulejos accrochés près de la porte magnifiaient le soleil d'un vieux verger valencien. La vie défilait derrière les larges épaules de l'homme, s'arrêtait devant le Lhardy, réservait un plaisir de théâtre, se cachait près de la Plaza de Canalejas, devant un comptoir maculé de vin. L'homme au visage usé et au corps jeune parut sentir que le temps s'était arrêté entre ses doigts, se retourna et continua à marcher.

Puerta del Sol, bureaux de la première arrestation(6), cafés du dernier verre solitaire. Les policiers qui vous apprennent à garder vos distances, la librairie San Martín, spécialisée dans les ouvrages militaires qui vous enseignent à gagner toutes les batailles du passé. La Calle Arenal, avec l'hôtel Moderno (bien entendu très ancien) et la charcuterie de luxe où un écriteau indique que seuls y entrent des *generos* c'est-à-dire des viandes, des sangs et, sans doute, des clients de première qualité. Des jeunes qui espèrent voir un travail surgir sur le trottoir, des avocats qui entrevoient un stage déjà promis à leurs pères, des hommes et des femmes arrêtés qui attendent quelque chose, peut-être simplement la pleine lune.

Et au café, près de la Plaza de la Ópera, Fernando Torres.

Fernando Torres avait le dos tourné, mais l'homme qui arrivait du Palace le reconnut tout de suite. Il entra d'un pas tranquille et vint s'installer à côté de lui.

— Tout va bien, Fernando ? demanda-t-il amicalement.

Fernando Torres avait l'esprit ailleurs. Pour la première fois de sa vie, peut-être, on aurait pu le surprendre aussi facilement qu'un enfant. Sa main droite resta un instant en l'air, tandis qu'il tournait vivement la tête.

Il regarda son interlocuteur comme si c'était un revenant.

— Galán..., murmura-t-il.

Il ajouta sur-le-champ, remis de sa surprise :

— Je ne savais pas que tu étais à Madrid. Ça alors... Il y a de ces choses, dans la vie ! Ça alors... Combien de temps qu'on ne s'était pas vus ?

— Depuis le Mexique, ça doit faire quatre ans. Ou bien, peut-être qu'on s'est revus un peu plus tard, dit Galán, le regard dans le vide. Oui, c'est ça... On s'est revus un peu plus tard. Quand je t'ai donné les instructions pour le boulot à Panama, puis quand je t'ai payé. Notre dernière rencontre, c'était à l'aéroport Kennedy. Incroyable, tout ce qui s'est passé depuis, incroyable !

— Pas tellement. Les gens qui payaient à l'époque continuent à payer, ceux qui palpaient continuent à palper. La vie est une comédie qu'on ne cesse de répéter. Écoute, Galán...

— Oui ?

Un instant, un bref instant, Fernando Torres parut perdre son aplomb. Il posa les deux mains sur le comptoir.

— Tu t'es mis au vert ?

— Mais non, allons donc !

— Pourtant, tu commences à vieillir.

— Cinquante-cinq ans.

— Pour ce genre de travail, tu n'es qu'un vieux débris.

— Tu te trompes. Je ne suis pas vieux du tout, c'est ma meilleure période. Ceux qui payent le savent bien, c'est pour ça qu'ils continuent à me payer.

— Qu'est-ce que tu es venu faire à Madrid ?

Galán s'empara ostensiblement du pot de bière auquel Torres n'avait pas encore touché, y but en toute tranquillité, s'essuya la bouche du revers de la main et dit :

— Je suis venu voir mes amis.

— Quels amis ?

— Toi, par exemple.

— Tu m'en dirais tant !

— Eh oui, c'est comme je te dis. Je suis passé te voir au Palace, parce que je savais que tu y étais descendu et que je voulais bavarder un peu avec toi. Rien d'important. Des affaires entre collègues... J'ai constaté que tu sortais peu à pied et que tu utilisais fréquemment une Mercedes éblouissante, uniquement, me semble-t-il, pour que les gens te voient. En réalité, tu ne vas nulle part avec, puisque tu la laisses dans un parking tout à côté. J'ai aussi observé que tu fréquentais spécialement certains endroits. Ce café en est un. Mais toi, Fernando, tu ne t'es aperçu de rien, tu ne t'es pas aperçu qu'on te surveillait. Tu as perdu tes capacités, et surtout tu as trop confiance en toi. Tu ne fonctionnes plus comme un exécuter, mais comme un facteur. C'est renversant !

De l'extrémité solitaire du comptoir, Galán fit signe au serveur et commanda deux autres bières, avec deux sandwiches aux calmars. Galán avait fait plusieurs fois le tour du monde et vécu hors d'Espagne pendant de nombreuses années, mais n'avait pas réussi à oublier les calmars madrilènes, si bon marché, le pain blanc et ferme, les casse-croûte sur le pouce qui sentent les vieilles vitres de la Calle San Bernardo, les nuits de la Plaza Mayor, le soleil s'endormant sur un comptoir d'Atocha. Il mordit presque avidement dans le sandwich, en évitant de regarder Fernando Torres. Celui-ci, remarqua-t-il, tout en feignant la tranquillité, passait un peu trop souvent les doigts sur le comptoir aspergé de bière.

Fernando Torres ne mangeait pas. Il n'entrouvrit les lèvres que pour demander :

— Comment as-tu su que j'étais à l'hôtel Palace ?

— J'ai beaucoup d'années de carrière, Fernando. Je n'ai besoin pour travailler que de trois choses : un nom, une ville, et un délai de vingt-quatre heures. Et d'être payé, naturellement.

— Tu veux dire qu'en ce moment, tu travailles ?

— Oui, on pourrait dire ça.

— À quoi ?

— Un truc très bien payé ; j'ai l'intention d'y faire le meilleur boulot de ma vie. Ces derniers temps, on m'a un peu oublié, j'ai été un peu malade, aussi, et... Bref, certains considèrent que je ne travaille plus comme avant. Bien entendu, ils se trompent sur toute la ligne, mais tu sais comment sont les artistes : nous avons parfois besoin d'un succès reconnu.

— Et c'est quel genre de travail ?

— Un travail où tu t'es embarqué toi aussi.

— Moi ? Qu'est-ce que tu peux savoir de ce que je fais ?

Galán termina son sandwich, prit une longue lampée de bière, puis prononça simplement un nom :

— Gandaria.

Dans la rue, derrière les vitres du café, défilaient des jeunes portant un grand drapeau blanc. Sans doute se rendaient-ils à un rassemblement de supporters du Real Madrid, qui iraient ensuite voir le match, avec leurs drapeaux, leurs chansons et leurs casquettes. Une rencontre était sûrement prévue au stade Barnabéu dans le courant de la semaine. Galán n'en savait rien, mais de les voir passer lui rappela une autre époque, où âgé de dix ans seulement il allait rendre visite à son père en prison et lui apportait quelques vivres volés dans les épiceries de la Cava Baja ou au marché de la Cebada – jusqu'au jour où il n'eut plus besoin de voler, parce que son père avait été exécuté, non sans avoir reçu les saints sacrements et la bénédiction apostolique. C'étaient d'autres temps ; le stade de Chamartín ressemblait presque à une réunion de famille, et au Real Madrid on se souvenait encore d'un gardien de but nommé Esquivia qui était un artiste, d'un demi nommé Lecue qui avait une allure d'intellectuel, sans parler des dernières saisons de Quincoces. Vers la fin de la Deuxième Guerre mondiale, Madrid était, dans les souvenirs de Galán, une ville grise avec des terrains de foot toujours boueux, des arbitres corpulents et franquistes, une avenue toute droite – la Castellana – dont on ne voyait pas le bout, des cafés pleins de fumée où l'on trouvait invariablement un homme en train de crier, une jeune fille mélancolique en train de lire un livre de poèmes dans le plus rigoureux secret. Sur l'avenue ne passaient qu'une ou deux voitures individuelles, à bord desquelles, invariablement, quatre amis se rendaient dans des bordels extrêmement lointains, perdus dans la nuit,

avant d'aller contempler le lever du jour dans une taverne en buvant de la *lágrima flamenca*.

Galán commanda au serveur des anchois frais faits maison, autre saveur perdue.

— Gandaria, répéta-t-il à voix basse.

— Mais qu'est-ce que tu sais de lui ? De quoi foutre es-tu en train de parler ?

— Je ne te parle pas de foutre, Torres, je parle d'un travail. Il y a longtemps que Gandaria sait qu'il risque de mourir, parce qu'il ne paye pas l'impôt révolutionnaire, qu'il défie E.T.A. et se vante très exactement de ce qui en a mené d'autres à la mort avant lui. Il est dans le stand de tir et refuse qu'on l'en sorte. Qu'il soit fou ou pas, ce n'est pas mon affaire, en tout cas il sait que quelqu'un est chargé de le tuer. Ce qu'il ne sait pas, c'est que ce quelqu'un, c'est toi.

— Galán, tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Alors, explique-moi donc ce que tu fais au Palace ?

— Je prends les eaux...

— Écoute, Fernando, il y a deux choses que tu n'as pas besoin de sortir pour moi : les pesetas et les boniments. Nos consommations, je vais les payer. Et ne prends pas la peine de me faire des cachotteries de débutant, encore qu'à y bien regarder, tu es un honorable et prometteur débutant, qui ira peut-être loin. Si j'affirme qu'on t'a chargé de ce travail, c'est que je sais même combien on te paye pour ça.

Fernando Torres perdit pendant quelques secondes son habituelle *poker face*. Il blêmit.

— Galán, répliqua-t-il, personne ne peut savoir cela.

— Moi oui.

— Alors voyons... Tu viens de me dire : pas de boniments. Je te réponds : pas de boniments. Pas d'esbroufe entre nous. Puisque tu sais tout, dis-moi combien on me paye. Allez, dis-le !

Sans broncher, Galán susurra :

— Les frais, ce qui n'est pas rien, plus cinq millions de pesetas.

Le coup fit mouche. Il fut même fulgurant. Fernando Torres détourna un peu la tête, comme s'il s'apprêtait à protester avec la plus grande véhémence, mais finalement il préféra se taire. La soudaine pâleur de ses traits indiquait que Galán l'avait frappé en plein.

Celui-ci ajouta :

— Tu te vends bon marché, Fernando.

— Et qu'est-ce que ça peut te faire ?

— C'est que moi, on me paye sept millions pour la même chose.

Pendant les années sombres de Galán, à l'époque où les hommes de l'avenir commençaient à bâtir la Castellana pour de bon, tandis que les gens sans avenir travaillaient dur dans des cafés désolés, il avait

connu beaucoup d'individus prêts à tuer, jamais pour de l'argent mais pour divers motifs qui n'avaient d'autre valeur que sentimentale, c'est-à-dire bien faible : un ami mort, un drapeau déchiré, une femme pleurant sur sa chaise, un enfant errant dans une rue dont il n'apprendrait jamais le nom. C'étaient là des choses, pensait Galán, qu'on ne pouvait pas déposer dans une banque, des choses qui naissaient et mouraient avec une chanson, un poing fermé ou un cri. Cependant, il ne pouvait s'empêcher de se rappeler avec tendresse tous ces compagnons nocturnes qui dans les cafés balayaient les mégots, les crachats et les épluchures de crevettes, auxquels il arrivait aussi de temps à autre de remonter la Castellana, dans des tramways aux glaces chargées d'humidité et d'années, en quête de bordels lointains où ils n'allaient pas s'enfouir entre les cuisses des femmes, mais chercher des messages déposés dans ces endroits que la police surveillait à peine, sachant que tous ceux qui allaient s'enfouir entre les cuisses de femmes chères étaient, forcément, des gens d'ordre et craignant Dieu. Il arrivait bien plutôt à ces camarades de la nuit de bénir leurs filles, s'ils étaient âgés, et s'ils étaient jeunes de se sentir obscurément tentés de pleurer à côté de leurs sœurs, avant que filles ou sœurs n'aillent se faire élégamment posséder à tarif fixe. Jadis existait, songeait Galán, un Madrid dont personne ne se souvient ou ne veut se souvenir, un Madrid de mansardes et de pigeons, de vieux qui meurent au soleil, de tramways funèbres, de femmes qui pleurent dans les lits, d'hommes tombés face aux murs, à jamais. C'était ce Madrid-là, aboutissant à Chamartin et Vallecás, qui avait fait de lui ce qu'il était devenu, un assassin pour qui le monde n'aboutissait nulle part ; mais à cela, il ne voulait pas penser. Il regarda à nouveau Fernando Torres et déclara :

— Mieux vaut que tu laisses tomber, mon ami. Ce travail, c'est moi qui vais le faire. Toi, file le plus vite possible, ça t'évitera de te faire choper par la police. Ensuite, abonne-toi à un journal, installe-toi quelque part, et tu finiras par apprendre la mort de Gandaria.

Sur quoi, il fit un geste d'indifférence, jeta sur le comptoir le montant de leurs consommations et se disposa à sortir du bar. Mais les doigts de Fernando Torres, des doigts qui paraissaient d'acier, l'arrêtèrent :

— Tu n'y arriveras jamais, Galán, dit-il.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu n'es plus qu'un vieux.

— Bien sûr... C'est précisément parce que je ne suis plus qu'un vieux, murmura Galán en se dégageant. C'est précisément parce que j'ai besoin de démontrer que je reste quand même le meilleur. Parce qu'il faut qu'ils aient confiance en moi, qu'ils continuent à me procurer du travail.

Il fit une grimace et sortit.

Fernando Torres faillit le suivre, impulsivement, mais s'arrêta. La dernière chose qu'il pouvait se permettre était de se faire remarquer, d'attirer l'attention. Comme halluciné, il contempla le comptoir, puis l'argent, enfin la rue, derrière les vitres. Toute la ville n'était qu'une immense immondice.

*

Fernando Torres ne téléphona pas de sa chambre. Jamais il n'aurait fait une chose pareille. Quoique certain qu'à l'hôtel il n'était en aucune façon surveillé, il préféra appeler d'une cabine publique située sur l'Avenida General Martinez Campos, parmi les voitures rugissantes du nouveau Madrid et près du bâtiment des Anciens Élèves de l'*Institución Libre de Enseñanza*(7), doublement symbole du passé. La voix qui lui répondit était calme et posée, une voix qu'il connaissait déjà, une voix d'homme sans émois, comme celle des gens qui consacrent leur vie – cela existe – à lire les journaux dans les casinos de province. Cependant, Fernando Torres soupçonnait que le propriétaire de cette voix ne menait pas une vie absolument paisible, vu que lui-même ne pouvait l'appeler à ce numéro qu'entre dix-neuf heures et dix-neuf heures trente, soit une demi-heure chaque soir, pas une minute de plus.

Il s'était demandé plus d'une fois en quel étrange endroit pouvait se trouver son interlocuteur durant cette demi-heure, mais il n'avait pu le découvrir. Ce numéro ne figurait évidemment pas dans l'annuaire des téléphones. Fernando Torres avait trouvé la sainte patience de les parcourir en totalité – un travail de Romain. Il était évidemment inutile de demander à la Compagnie des téléphones, qui ne lui fournirait aucun renseignement. Enfin, bien que l'on puisse tout obtenir avec des relations, il n'avait voulu intervenir auprès de personne, car introduire un tiers entre son mystérieux interlocuteur et lui-même aurait pu se révéler dangereux.

Fernando Torres était donc résigné à ne rien apprendre sur ce numéro de téléphone, ni sur l'homme à qui appartenait cette voix tranquille. Dans la cabine, tout en contemplant la rue (pleine de toutes les nuances du temps et de tous les tons de gris, digne du Madrid des connaisseurs), Torres demanda :

— Est-ce que quelqu'un d'autre aurait pu être chargé de l'affaire que vous m'avez confiée ?

— Vous voulez parler d'un double contrat ? demanda la voix. Deux hommes recrutés pour faire un même travail, mais chacun de son côté ?

— Oui. C'est exactement ça.

— Et pourquoi ferions-nous une chose pareille ?

— Pour être assurés du résultat, répondit Fernando Torres. Si l'un des deux échoue, l'autre réussira...

— C'est absurde... Cela compliquerait les choses et de plus coûterait beaucoup d'argent. Mais pourquoi posez-vous cette question ?

— Tout simplement parce que je connais l'autre type. Et qu'il m'a dit de laisser tomber.

— Qui ça ?

— Galán.

— Je ne connais pas cet homme. Qui est-ce ? Un amateur ?

— Pas du tout un amateur, putain ! Tout au contraire. Que ça me plaise ou pas, je dois reconnaître que c'est un professionnel parfait, une sorte d'ouvrier qualifié, dur et implacable, à qui on a confié des boulots dans tous les coins de la planète. Je ne vous donne pas plus de détails, ce ne serait bon ni pour vous ni pour moi, surtout par téléphone, mais je répète que c'est un type de première bourre. Les services secrets lui ont donné des contrats pendant des années, partout au sud de Rio Grande. Maintenant, c'est vrai, il est devenu trop vieux pour ce métier. Mais j'ai pris notre discussion très au sérieux.

La voix le coupa pour dire doucement :

— Attention, Torres.

— Pourquoi ?

— C'est peut-être un policier infiltré.

— Non, je ne crois pas.

— Pourquoi pas ?

— Pas son genre. Ça ne colle pas avec son passé.

— Tout le monde peut changer, rétorqua la voix avec la même douceur tranquille. Je trouve incroyable de devoir le rappeler à un professionnel tel que vous. Ce sont justement des personnes au passé indiscutable que cherche la police, qui leur fait des offres très importantes en échange de services tout aussi importants. Personne ne se méfierait de ce nommé Galán, pas même vous. C'est donc l'indicateur idéal.

— Mais alors, pourquoi aurait-il baissé le masque dès le début, pourquoi m'aurait-il montré qu'il est au courant de tout ?

La voix éluda, par une autre question :

— Et comment se fait-il qu'il soit au courant de tout ?

Il y eut un moment d'hésitation.

— Ce n'est pas vous qui lui en avez parlé ? murmura Torres.

— *Moi ?*

— Ou alors, est-ce qu'il pourrait y avoir une organisation parallèle, qui voudrait faire la même chose que vous ? Qui pourrait avoir recruté Galán ? demanda Torres.

— En théorie, pourquoi pas ? Mais dans ce cas précis, comment

cette supposée organisation parallèle saurait-elle que nous existons, en particulier que vous existez ?

Fernando Torres, qui ne connaissait guère l'hésitation, hésita cependant à nouveau.

— Eh bien, Galán savait tout, finit-il par dire.

— Alors, méfiez-vous de lui. Méfiez-vous. Ne faites rien pour l'instant, sauf de réunir tous les renseignements possibles sur ce Galán. Et demain, rappelez-moi à la même heure. Vous téléphonez d'une cabine publique, évidemment ?

— Oui, bien sûr.

— N'oubliez pas !

Fernando Torres entendit le dé clic à l'autre bout de la ligne. Il raccrocha lui aussi, regardant comme si ce n'était pas la sienne cette main qui tremblait. Il regarda ensuite la rue, qui lui parut soudain vide et hostile. Il sortit de la cabine et se mit à marcher comme un automate ; quand ses pensées commencèrent enfin à s'apaiser, il se trouvait dans la Calle Cardenal Cisneros, antique lieu de gargotes et d'auberges, de vins attendant la consécration, d'urines baptismales et de fromages fermentés au clair de lune. Il la quitta par la Calle Fuencarral – bureaux avec une seule employée et un seul classeur, vieilles femmes collées à une vitre, une mosaïque ou une photo, horlogers qui avaient appris à mesurer le temps à l'envers, bars aux devantures desquels vous regardait un poulpe résigné à tout, filles sorties dans la rue pour y trouver deux miettes de vie.

Qu'est-ce qui lui arrivait ? Pourquoi ressentait-il soudain cette peur, se laissait-il envahir par cette impression de fragilité ? Même l'hôtel Palace, quand il s'y retrouva, ne lui parut pas comme les autres fois un univers de valeurs permanentes et de vérités établies, où les choses ne pouvaient que s'enchaîner selon un rythme logique, consacré depuis 1914. Tout à coup se produisaient à l'hôtel Palace des choses incroyables, par exemple de rencontrer Gandaria absolument seul dans un couloir, sans ses gardes du corps, en train d'allumer une cigarette et de l'attendre, aurait-on dit, pour qu'il effectue le plus facilement du monde son difficile travail, qui était de le tuer. Gandaria se trouvait là, immobile et sans défense, et ne le regardait même pas, tout occupé qu'il était à essayer de faire fonctionner un briquet en or monumental et rebelle. Remarquant l'arrivée de Torres, il lui fit signe et lui demanda :

— Pardon : auriez-vous du feu ?

— Mais bien sûr !

Torres frémit en songeant combien tout était simple. Au lieu de sortir son briquet, il pourrait brandir le court stylet qu'il portait toujours dans une de ses poches de veste. Un seul coup, dans ce couloir solitaire, un coup porté au cœur, une douce caresse, et tout

serait dit. De plus, l'ascenseur qu'il venait de quitter était toujours à l'étage, il ne lui faudrait que quelques secondes pour le reprendre et disparaître. Quand on découvrirait Gandaria, quand retentirait le premier cri, il serait déjà au bar en train de discuter avec le premier politicien venu de l'avenir de l'Espagne, considéré bien sûr sous l'aspect le plus personnel.

Mais à l'instant crucial, il hésita, tant il était surpris. Un homme tel que lui ne devrait jamais penser, mais il s'en souvint trop tard. Déjà la voix de Gandaria lui disait doucement :

— Merci, mon ami.

Un des deux gardes du corps apparut alors au bout du couloir. Il était énorme, Torres s'en aperçut en le voyant évoluer dans cet espace relativement exigu. Si on faisait monter ce type sur un ring, le ring s'écroulerait. Le garde du corps regarda Torres avec suspicion – alors qu'il le connaissait, l'ayant vu plusieurs fois dans l'hôtel – et demanda :

— Vous avez besoin de quelque chose, monsieur Gandaria ?

— Non, merci. Où étais-tu ?

— Je contrôlais l'autre ascenseur. Pardon de ce petit retard.

— C'est sans importance. Au revoir, monsieur.

Et il regardait Torres. Celui-ci murmura :

— Au revoir.

Il les vit s'éloigner, tandis que lui restait absurdement planté là, dans le couloir. Avec une lenteur qui ne convenait pas à un homme expérimenté tel que lui, il se rendit compte qu'il ne se comportait pas de façon naturelle, qu'il avait oublié la chose la plus essentielle : le naturel. Il feignit de chercher à son tour ses cigarettes, finit par en allumer une et s'éloigna. Mais il lui sembla sentir encore cloué sur lui le regard soupçonneux du garde du corps.

Il avait laissé passer une magnifique occasion et, pire encore, il les avait amenés à le remarquer. Mais il était trop tard pour se désoler.

Peut-être est-ce pour cette raison qu'il ne parvint presque pas à dormir cette nuit-là. Chez un professionnel comme lui, c'était incroyable.

Mais la conversation qu'il eut le lendemain, à partir d'une cabine téléphonique, avec l'homme à la voix tranquille, lui ôta le sommeil pendant bien des heures encore. Il reçut un ordre auquel il ne s'attendait absolument pas.

L'HOMME AU REGARD IMMOBILE

Méndez avait enfin pu ingurgiter, dans un bar d'Atocha, non loin de là, quelques bonnes gorgées d'un anis bon marché, sec et rude, et se trouvait confortablement assoupi dans la rotonde de l'hôtel, lorsqu'il la vit passer. Méndez avait fait un pèlerinage chez les bouquinistes de la Cuesta de Moyano, où il ne les avait plus trouvés, puis renoncé à ses préoccupations culturelles pour entrer dans ce bar, où il était vite devenu l'ami du serveur et le confident du cireur de chaussures, ce qui lui avait permis d'apprendre que, très récemment, la patronne s'était trouvée enceinte. Réconforté par ces effluves d'alcool, d'amitié et de perpétuation de la vie, Méndez se trouvait à moitié somnolent, il convient d'y insister, quand il la vit traverser la rotonde, à peu de pas de lui. Il se rendit compte à nouveau qu'elle n'était plus très jeune, ni excessivement jolie, outre qu'elle avait l'infortune d'être aveugle. Méndez se dit d'abord que s'il lui prêtait attention, à cette Mlle Alonso, c'était uniquement parce qu'il savait tout sur sa vie, jusqu'à ses pires malheurs, et aussi parce qu'il était incroyable qu'une femme privée du sens de la vue parvienne à se déplacer avec une pareille aisance. Mais il se rendit compte aussitôt que ce n'était pas vrai, qu'il se racontait des histoires.

Car Mlle Alonso présentait bel et bien pour lui un intérêt en tant que femme. Comme chacun sait – et comme le lecteur curieux pourra le vérifier dans diverses archives épiscopales –, Méndez était attiré par les femmes pour ainsi dire crépusculaires, bardées de corsets efficaces, dotées d'un certain sentiment baroque de l'amour, et capables de ne pas se formaliser, ayant commencé le matin, de n'avoir pas encore atteint l'orgasme à l'heure du souper. Peut-être Mlle Alonso évoquait-elle tout cela à Méndez, au moins inconsciemment. Ou pas si inconsciemment que ça, puisque Méndez l'avait vue se déshabiller dans sa chambre : tous ses amis savaient que Méndez, même dans ses pensées les plus fugitives, était profondément vicieux.

Il considéra Mlle Alonso avec une attention renouvelée. Ses deux plis sur le cou – deux batailles perdues – paraissaient comme incrustées sous son visage par ailleurs plein de vie. Oui, malgré tout ce qui lui était arrivé, le visage de cette femme restait plein de vie.

Méndez cloua son regard sur elle, pour toute une série de menues raisons ; la première sans doute (bien impudente) était qu'il l'avait vue presque nue, et les autres (par ordre décroissant sur la plus respectable échelle de valeurs) sa prodigieuse capacité d'adaptation à un monde sans lumière, la grâce de sa démarche (celle d'une demoiselle qui a suivi des cours de danse et donné des concerts de piano pour un cercle d'intimes), la distinction de ses mouvements (ceux d'une demoiselle à qui l'on a enseigné à évoluer parmi des tentures de Valenciennes et des tapis de La Granja). Certes, aucune de ces dernières vertus, plutôt impalpables, ne pouvait effacer celle, plus concrète, de la nudité, mais pour un homme démodé comme Méndez, elles conservaient encore une certaine valeur. C'est pourquoi il la suivit du regard, jusqu'à la voir disparaître par la porte donnant sur la rue, et cette fois sans aucune escorte, ce qui était tout bonnement ahurissant. Méndez lui emboîta le pas du plus vite qu'il était capable (deux kilomètres à l'heure), se demandant avec inquiétude si Mlle Alonso était vraiment aveugle, ou si ce n'était là qu'une énorme supercherie.

Une fois dans la rue, il s'aperçut que Mlle Alonso n'était pas seule. Sa dame de compagnie l'avait attendue dehors pour la guider au milieu de la frénétique circulation de la Calle del Prado. Mlle Alonso n'eut donc pas à affronter solitairement les périls de l'asphalte. Elle se rendit à nouveau dans le même immeuble tout proche, et y pénétra. Cette fois, la dame de compagnie entra avec elle. Méndez resta dehors, le regard perdu.

Rien d'étrange, en fait, à ce comportement de Mlle Alonso. Cet appartement modeste, à proximité de l'hôtel, devait signifier tant de choses pour elle, qu'il était bien normal qu'elle le fréquente. Méndez oublia ses maudits soupçons, fit une grimace et retourna vers l'hôtel.

C'est alors qu'il le vit. Son visage lui rappela immédiatement quelque chose. Il n'aurait pu certifier, certes, que le type qui traversait la rue à ce moment-là fût le même qu'il avait classé dans un coin de sa mémoire. Méndez en avait tant vues, de têtes d'assassins, braqueurs, violeurs et autres personnages dignes d'un premier prix à un festival de rats, qu'il lui était devenu impossible de se souvenir de l'identité de chacun. Ce gars-là lui rappela cependant Valle, un homme qui avait violé deux petites filles et tué une troisième. Ledit Valle était de taille moyenne, avec de grandes mains, une solide musculature et un regard terriblement fixe. Et l'homme qui traversait la rue en cet instant était de taille moyenne, avec de grandes mains, une bonne musculature et un regard terriblement fixe. Ce fut surtout ce dernier détail, le regard, qui renvoya Méndez à des époques plus soucieuses de la paix du Christ, des époques où l'on donnait à ce genre d'individus toutes sortes d'assurances sur leur vie future – avant de les exécuter. Mais bien sûr il se trompait. Ce ne pouvait en aucune façon être Valle, puisque Valle

était en prison. Le passant en question le dévisagea lui aussi et, s'il pensa quelque chose, ce fut certainement que ce ne pouvait être Méndez, vu qu'on ne rencontrait pas Méndez dans les beaux quartiers de Madrid, seulement dans les bas quartiers de Barcelone.

Méndez en tout cas l'oublia, retourna à l'hôtel d'un pas presque rapide, et retrouva le plaisir du fauteuil où il somnolait peu avant, dans la rotonde. Il croisa – ce qui n'avait rien d'extraordinaire, c'était devenu fréquent – cet homme jeune qui portait des cravates de soie italiennes et lisait le *Financial Times*. Ils se saluèrent d'un léger signe de tête. Méndez savait maintenant, s'étant procuré les noms d'à peu près tous les clients de l'hôtel, que son nom était Fernando Torres. Fernando Torres, en revanche, ne disposant pas des mêmes moyens d'investigation, ignorait que Méndez fût un policier. Le lui eût-on dit, d'ailleurs, qu'il ne l'aurait pas cru : un flic qui passe son temps à somnoler près du bar de l'hôtel Palace ne mérite pas de se voir confier une mission aussi prestigieuse. Où l'on voit que Fernando Torres, excellent professionnel à d'autres égards, ne connaissait pas grand-chose de l'histoire d'Espagne.

Ledit Fernando Torres se dirigea vers la Plaza de Cibeles, à la recherche d'une cabine de téléphone libre et en bon état de fonctionnement. Tâche ardue, devant laquelle ont échoué les plus remarquables talents du pays. Mais il était sorti tôt et avait du temps devant lui, de sorte qu'il finit par en trouver une d'où appeler avant la fin de la demi-heure fatidique. La voix tranquille lui répondit, toujours du même ton indifférent :

— Torres... ?

— Oui. Nous avons convenu que j'appellerais à cette heure-ci. Soyez tranquille, je suis dans une cabine.

— D'accord. J'ai procédé à des recherches à propos de l'homme dont vous m'avez parlé, ce dénommé Galán.

— Alors... ?

— Il est effectivement remarquable. Il a travaillé dans le monde entier, et il semble qu'il ne rate jamais son coup.

— C'est bien ce que je vous disais.

— Il a opéré aux États-Unis pour le syndicat du crime. Et en Amérique du Sud, surtout en Amérique du Sud. On m'a dit qu'une fois, à Bogotá, on avait lancé sur sa piste un autre tueur à gages, et que Galán non seulement l'avait descendu, mais avait fait parvenir sa tête au commanditaire. On m'a également assuré qu'il joue très bien du couteau ; c'est un spécialiste de ce qu'on appelle le « nœud papillon ».

Il ajouta, sans transition :

— Le « nœud papillon », ça veut dire qu'on fait un dessin de ce genre sur le cou de quelqu'un, avec la pointe du couteau, mais en piquant bien profond. La personne qui a le malheur d'être ainsi

décorée n'a pas le temps de s'en rendre compte, elle n'a déjà plus de gorge.

— Tout ce que vous me racontez, je le sais déjà, s'impatienta Torres. C'est moi qui vous ai averti que Galán était très fort, même s'il est déjà vieux et qu'il cherche une nouvelle chance. S'il s'était agi d'un ballot, je n'aurais pas pris la peine de vous appeler pour ça. Mais aujourd'hui, où partout dans le monde on recrute des hommes dans notre genre, à commencer par les gouvernements, Galán n'aurait jamais atteint l'âge qu'il a si ce n'était pas un crack.

— Je sais... C'est d'ailleurs pourquoi je n'ai pas eu grand mal à obtenir certains renseignements sur lui. Mais le plus important, je ne l'ai pas découvert : je n'ai pas la moindre piste quant aux gens qui auraient pu le recruter dernièrement. Et je ne vois aucune organisation qui puisse avoir le moindre intérêt à balancer de l'argent, beaucoup d'argent, pour envoyer Gandaria dans un monde meilleur.

— Pourtant c'est bien simple, nom de Dieu ! grogna Torres avec une impatience accrue.

— Ah oui ? Qui donc, alors ?

— E.T.A. !

— Mon cher Torres, votre rôle n'est pas de penser mais, avant tout, vous n'avez pas non plus à parler. Parler, jamais. Avec personne, et je dirais presque : surtout pas avec moi. Je suis un intermédiaire, un agent qui vous connaît fort bien et qui a assuré tous les contacts, hormis le dépôt d'argent sur votre compte bancaire. On me paiera une commission, naturellement, mais je ne vous dirai ni qui me la verse ni qui m'a confié cette tâche. Vous avez encore des pièces, pour le téléphone ?

— Suffisamment.

— Bien, alors écoutez-moi : je ne comprends pas qui a pu recruter Galán pour faire la même chose que vous. Mais ce n'est pas E.T.A.

Fernando Torres répondit avec énervement :

— Oui, vous en êtes sûr, et il y a une bonne raison à ça.

— Laquelle ?

— E.T.A., c'est vous.

À l'autre bout du fil, la voix resta tranquille :

— Écoutez, Torres, je ne suis qu'un intermédiaire, qui vous a recruté pour faire un boulot ; j'aurais aussi bien pu vous engager pour aller verser une rançon en France. Mais je ne vous dirai en aucun cas qui m'a recruté, moi. Vous croyez que derrière moi, il y a E.T.A. ? Eh bien, croyez-le donc. C'est votre droit, tant que vous ne parlez pas. Ce que je peux vous certifier, par contre, c'est que Galán, lui, n'est pas à la solde d'E.T.A. J'ai suffisamment de contacts pour en être certain.

— Mais alors qui... ?

— Je ne sais pas. Je vous parle en toute franchise : je ne sais pas.

Mais ça m'amène à insister sur ce que je vous ai dit hier : c'est peut-être un coup de poker, on vous tend peut-être un piège, Torres, et pour y échapper il n'y a qu'une solution.

— Laquelle ?

— Terminer ce boulot rapidement. Je sais que vous avez vos méthodes, mais vous avez déjà dépassé le délai que vous demandiez. Il faut régler ça demain.

Torres se sentit offensé, comme chaque fois qu'on lui dictait une ligne de conduite. Aussi demanda-t-il, sur un ton de défi :

— Et pourquoi pas aujourd'hui ?

— Parce qu'aujourd'hui, vous allez faire autre chose.

— Qu'est-ce que vous dites... ?

— Vous ne vous attendiez pas à ça, hein, Torres ?

— Si vous croyez que...

— Ne me parlez pas sur ce ton, Torres, et surtout n'allez pas imaginer que j'en fasse une affaire personnelle. Pas du tout. D'ailleurs, c'est moi qui vous ai choisi comme étant le meilleur, et la preuve que je vous garde toute ma considération, c'est que je vous confie un autre travail pour aujourd'hui. Un travail simple et bien payé. Au paquet de l'affaire Gandaria viendra s'ajouter un demi-million de pesetas.

— Un demi-million pour faire quoi ? Je ne sors pas mon flingue pour ce prix-là !

— Pas besoin de flingue, seulement de votre voiture. Il s'agit seulement de transporter un homme d'un endroit à un autre.

— Il n'a qu'à prendre un taxi.

— Nom de Dieu, Torres, ne dites pas de bêtises. Vous savez bien que les chauffeurs de taxi sont bavards. Il faut passer prendre cet homme à la porte principale de la Poste centrale, dans une heure exactement, et l'emmener à l'aéroport. C'est tout. Ensuite, vous revenez. Vous prendrez votre Mercedes, pour la simple raison qu'une voiture comme ça, personne ne l'arrêtera, si par hasard il y avait des barrages. Dans ce pays, les chiens ne vous mordent que si vous êtes mal habillé. Emportez aussi une chemise, une cravate et un costume, parce que l'homme en question se changera dans votre voiture, entre Madrid et l'aéroport de Barajas. Les vêtements qu'il vous laissera, vous les jetterez dans un conteneur d'ordures, de l'autre côté de la ville.

— Qu'est-ce qu'ils ont, ces vêtements ?

— On pourrait avoir vu cet homme les porter.

— Et quoi d'autre ?

— Il se pourrait qu'ils soient tachés de sang. Un peu tachés.

— Maintenant, je comprends le coup du demi-million.

— Vous ne courez aucun risque, Torres. Vous faites simplement le chauffeur. Il n'arrivera rien. Cela dit, si vous aviez l'impression qu'on vous poursuit, si vous aviez l'impression que cet homme pourrait être

capturé, alors, vous ferez quelque chose de bien simple.

— Quoi donc ?

— Vous le tuerez.

— Vous ne voulez pas qu'il parle, n'est-ce pas ?

— Je ne veux pas qu'il parle.

— Quel moyen devrai-je employer ?

— Ça, c'est votre problème, Torres. Vous n'avez pas besoin que je vous apprenne votre métier, il me semble. La seule chose que j'aie à ajouter, c'est que cet homme ne sera pas armé et que de plus il aura confiance en vous, de sorte que ce sera un jeu d'enfant. Mais écoutez-moi bien Torres : n'en venez là que si c'est absolument nécessaire, si vous pensez qu'il risque d'être capturé.

— Bien.

— Nous sommes d'accord ?

— Non.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Je veux un million.

Il y eut comme une légère hésitation à l'autre bout du fil.

Puis la voix tranquille assura :

— D'accord, un million. Mais je vous assure que vous n'aurez pas grand-chose à faire pour le gagner.

— Ça aussi, c'est mon problème. Et comment est-ce que je le reconnaîtrai, cet homme ?

— Il sera à l'endroit que je vous ai dit, il portera un mouchoir rouge à sa poche de veste et il lira le journal sportif *Marca*.

— D'accord.

— Un dernier point : exceptionnellement, appelez-moi, toujours d'une cabine publique, dès que vous aurez laissé cet homme à l'aéroport.

— Bien.

Fernando Torres raccrocha et sortit de la cabine, devant laquelle s'était déjà formée une petite queue. Il ignorait qui était le type qu'il devait emmener à Barajas, il ignorait ce que ce type avait à faire (où était déjà en train de faire), mais cela n'avait pour lui aucune importance. C'était un travail comme un autre, pour lequel il allait toucher une jolie somme. Il en avait déjà fait autant en d'autres occasions.

Y compris en tuant, y compris avec la seconde partie du programme. Souvent, au Paraguay ou en Bolivie, il avait touché de l'argent pour faire passer la frontière à quelque journaliste ou dirigeant politique qui ne pouvait pas rester dans le pays. Ces journalistes, ces dirigeants politiques, n'étaient jamais parvenus jusqu'à l'autre côté de la frontière : palper des deux côtés à la fois ne répugnait pas à Fernando Torres : c'est ainsi que l'on arrive à se constituer un superbe cercle de

relations, à faire partie d'un des éventails culturels les plus amples du monde, à connaître des ministres, des députés, des gouverneurs, des banquiers, des femmes de banquiers, et même des poètes prêts à exalter les vertus du mort avant qu'il ne soit mort. « *Si un jour j'écrivais mes mémoires*, se disait fréquemment Torres, *personne n'y croirait.* »

Il y avait pourtant deux détails qui n'apparaîtraient jamais, se disait également Torres, dans ces mémoires évidemment élogieux. Des détails qui ne lui plaisaient pas, peu conformes à la grandeur morale caractéristique de toute son action. D'abord l'anecdote du Bolivien, peut-être un peu trop jeune, qui lui avait crié : « *La dernière fois que je suis allé dans un boxon, je regrette de ne pas avoir choisi ta mère !* » Et puis celle du Chilien, peut-être trop vieux, qui s'était contenté de chuchoter : « *Laisse-moi une minute pour prier.* »

Fernando Torres alluma une cigarette, regarda sa montre et, en homme plutôt flegmatique, constata qu'il lui restait encore pas mal de temps.

*

L'homme que Torres devait transporter en voiture une heure plus tard se disait au contraire qu'il n'avait plus beaucoup de temps et devait passer à l'action. Mlle Alonso pouvait sortir de la maison où elle se trouvait et alors tout serait gâché, car elle ne serait plus sans défense. De plus, ce qu'il s'apprêtait à faire exigeait une certaine tranquillité et un laps de temps suffisant, sans quoi tout le charme disparaîtrait, sans quoi le viol deviendrait un travail d'ivrognes ou de camés.

Lui aussi regarda sa montre, tout en marchant sur la Calle del Prado. Il avait un mouchoir rouge dans une poche intérieure, avec son portefeuille, mais ne l'avait pas encore arboré : ne jamais utiliser avant l'heure un signe de reconnaissance. Il cachait aussi, dans une poche extérieure de sa veste, un exemplaire de *Marca*, n'étant pas sûr d'avoir l'occasion, une fois le travail fait, d'en acheter un sur le chemin de la Poste centrale. Rosendo Valle était un homme méticuleux, serein, digne de confiance, auquel à la prison, malgré la nature de ses crimes, on avait accordé une permission extraordinaire d'une semaine, avec la plus chaleureuse bénédiction du juge. Grâce à cette permission, il lui avait été possible de se rendre rapidement à Madrid, pour revenir ensuite à Barcelone, ville dont Dieu savait – « *Je vous le jure, monsieur le juge* » – qu'il n'était jamais sorti, comme le démontraient les alibis qu'il avait réunis avant de prendre l'avion. Entre les deux vols, il aurait gagné une belle somme d'argent, et en outre passé un des moments les plus exquisément violents de son existence.

Il avait vu cette femme. D'accord, ce n'était plus une enfant. Et alors ? On ne peut tout de même pas refaire toujours la même chose. Du reste, les petites filles auxquelles allait jadis sa préférence, celles qu'il avait soumises à ses insultes, à ses coups, à ses vices (aucun orifice ne le laissait indifférent), étaient devenues pour ses goûts d'homme mûr un matériel trop geignard et pas assez fiable : plus d'une s'évanouissait sur-le-champ. De devoir s'occuper d'une femme plus âgée, mais de qualité, procurait à Rosendo Valle une émotion nouvelle. Rosendo Valle, malgré son incontestable ascension sociale, devait reconnaître qu'il n'avait jamais eu à violer une femme riche.

Avec les fillettes, Rosendo Valle avait craché sur la vertu, mais maintenant qu'il était beaucoup plus instruit politiquement, il voulait cracher sur l'argent. Il voulait transformer cette femme en bidoche humiliée, malmenée, suffoquant de peur et de dégoût, pour lui démontrer que lui, Rosendo Valle, la dominait. Le fait inespéré que cette femme fût aveugle (ce qu'il n'avait appris qu'au dernier instant) ajoutait à cette aventure un piment spécial ; c'était comme une grande première, réservée aux initiés.

Ayant déjà fort bien étudié le terrain, il trouva sans peine le porche de l'immeuble. Il aperçut là un homme, déjà plus tout jeune, qui fourgonnait dans les boîtes aux lettres comme pour y déposer des prospectus publicitaires, mais n'en tint aucun compte. Avec un grand naturel, il sonna à la porte, sachant qu'allait lui ouvrir une femme déjà presque vieille.

— Bonjour, dit aimablement Valle, c'est le Palace qui m'envoie.

Il ne laissa pas à la femme le temps de lui répondre. Avec une agilité de singe, il se faufila à l'intérieur et referma la porte. La victime, ébahie, demanda :

— Mais qui êtes-vous ?

Il asséna sur le crâne de la femme la barre de fer qu'il portait entre pantalon et chemise ; un craquement sinistre traversa le silence de la loge. Valle ne savait pas s'il avait tué cette femme, mais c'était sans grande importance. Même cela ne lui aurait pas coûté un jour de prison de plus, au cas absurde où on aurait pu l'identifier. Il avança rapidement vers l'autre pièce, où il aperçut l'aveugle.

Elle était seule.

Tant mieux.

On lui avait dit qu'il trouverait peut-être avec elle une dame de compagnie assez jeune, auquel cas le travail aurait été plus difficile, quoique – qui sait – peut-être plus délicieux encore. Mais le problème ne se posait même pas. Mlle Alonso était seule. Prise au dépourvu, elle murmura :

— Mais qu'est-ce qui se passe... ?

Elle n'eut pas le temps de poser d'autre question. Une sorte de boule

lui entra dans la bouche. Elle ne comprit pas que c'était un mouchoir roulé en boule, seulement qu'elle ne pouvait pas crier, qu'elle était en train d'étouffer.

La seconde qui suivit fut bien plus atroce. Elle agitait les bras dans le vide ; une large bande de sparadrap lui scella la bouche. Son impression d'étouffement et d'angoisse fut si intense qu'elle tomba à genoux, prise de convulsions. Elle avait failli avaler le mouchoir et n'arrivait pas même à tousser.

Rosendo Valle, debout, la regarda avec un petit rire. Tout se déroulait avec une merveilleuse facilité. Cette femme qui remuait la tête anxieusement, après tout, lui semblait plus belle que la première fois qu'il l'avait vue. La première fois, elle n'avait pas pour lui d'autre attrait que celui de l'argent qu'on lui donnerait pour l'outrager ; la deuxième fois, il s'était dit qu'elle avait un je-ne-sais-quoi de décadent, de femme à l'ancienne, bien élevée, bien propre, qui peut-être au lit serait agréable. Maintenant, par une rapide progression de ses dispositions artistiques – savoir apprécier la beauté où elle se trouve –, Valle se rendit compte que Mlle Alonso avait de la fesse, de la fesse à coup sûr joliment satinée. Il remonta sa jupe d'un mouvement brusque, en éructant :

— Espèce de garce !

Elle tomba à plat ventre, frémissante d'horreur. Valle la retint, avec force, gardant sa croupe tendue.

Il savait qu'il pouvait faire de cette femme ce qu'il voudrait, aussi longtemps qu'il ne la tuait pas : seul luxe qu'il ne pouvait en aucun cas se permettre. Tout en lui maintenant la croupe en l'air de son puissant bras gauche, du droit il arracha sa petite culotte, d'un coup sec.

Elle frémit à nouveau.

Mais lui aussi.

Que faisait donc là cet autre homme ?

Par où était-il entré ? Pourquoi s'était-il tranquillement assis dans un des fauteuils, comme s'il voulait contempler la scène ? Pourquoi le regardait-il.

Rosendo Valle balbutia :

— Qui es-tu... ?

Il entendit son petit rire. L'homme ne répondit pas, mais se mit à rire doucement. Ses yeux parurent s'agrandir, prirent la fixité d'un regard de serpent. Rosendo Valle s'aperçut alors que c'était le même homme qu'il avait vu tout à l'heure fouiner dans les boîtes aux lettres ; bien que d'âge mûr, il était nettement plus jeune et plus fort qu'il ne lui avait d'abord semblé.

Il répéta :

— Qui es-tu... ?

L'autre, toujours sans répondre, se leva. Il continuait à rire

silencieusement, comme s'il se préparait à faire quelque chose de charmant, qu'il avait déjà fait des douzaines de fois, comme s'il se préparait au plaisir d'un abject festin. Rosendo Valle, soudain terrorisé, lâcha la femme et bondit vers la porte en lançant un petit cri. Lui qui jamais n'avait craint la loi, sentit l'horreur lui glacer le sang, certain qu'il avait devant lui une sorte de bourreau.

Il était venu sans armes, pour ne pas risquer de tuer la femme, et aussi parce qu'il n'aurait pu franchir le contrôle à l'aéroport. Cependant, la barre de fer était toujours à portée de sa main. Il tenta de la reprendre.

L'inconnu dit brutalement :

— Je te la mettrai dans le cul.

Et il ouvrit sa navaja. C'était un engin énorme, une sorte de couteau à dépecer qui arracha des reflets à tous les miroirs, à toutes les surfaces métalliques qu'il y avait dans la pièce. Rosendo Valle tenta à nouveau de sauter, se heurta à un angle, resta cloué là comme si les murs avaient des mains, comme si l'air le faisait suffoquer, comme si la lumière irréaliste de ce lieu distillait une sorte de bave.

Il ne put que bredouiller :

— Non... ne fais pas ça !

En même temps, sans changer de position, il voulut décocher un coup de pied au bas-ventre de son adversaire, mais celui-ci esquiva avec l'aisance d'un authentique professionnel, une aisance incroyable compte tenu de son âge et de son poids. Puis il tendit la main droite.

Dans cette main brillait la lame d'acier.

Il y eut une étincelle.

Un cri.

L'inconnu persifla :

— Tu vas adorer mon rasage à sec.

Rosendo Valle étouffa un cri d'horreur.

Il était cloué au sol.

Il savait qu'il se trouvait en présence d'un sadique.

C'est alors qu'il sentit la première piqûre. La pointe d'acier pénétra jusqu'au fond de sa gorge. Lui perfora la trachée.

Valle sentit ses genoux plier, tandis qu'un liquide chaud et gluant lui emplissait la bouche.

Il ne savait pas qu'il découvrait là le « nœud papillon ».

Il mourut sans l'avoir appris.

Le sang gicla jusqu'au mur.

L'habileté d'un véritable professionnel se remarque aux détails : pas une goutte de sang n'éclaboussa la main du tueur pendant cette boucherie.

Rosendo Valle s'écroula. Sous son corps, le sang se répandait à une telle vitesse que bientôt tout le sol de la pièce serait écarlate. Sans

attendre cet instant, l'homme essuya sa navaja sur les vêtements du mort et s'éloigna.

Il ne se soucia pas de Mlle Alonso, qui s'était évanouie. Après tout, rien ne pouvait plus lui arriver maintenant, sinon de se retrouver couverte de sang.

L'HOMME À LA CHAISE ROULANTE

Galán sortit de l'immeuble, scruta la rue et constata que personne ne faisait particulièrement attention à lui. Aussi se dirigea-t-il d'un air tranquille, aucunement troublé, vers la Plaza de las Cortes, d'où il descendit sans se presser jusqu'au labyrinthe de la Glorieta de Neptuno et du Paseo del Prado. S'il avait eu un peu de temps devant lui, il serait allé à pied jusqu'à un de ces bistrots d'Atocha dont l'ambiance n'avait pas changé dans les trente dernières années, du moins l'espérait-il, mais l'heure pressait. Il prit donc un taxi non loin de la Plaza de Cibeles et se fit conduire à la Plaza de la República Argentina – un Madrid paisible, où piaillaient encore quelques moineaux réchappés du dernier recensement. De là, il regagna la Castellana et prit un autre taxi, pour gagner sa destination finale. Presque finale : il se fit déposer à une station d'autobus de l'endroit où il allait vraiment.

C'était dans la Calle Mayor. Les bijouteries semblaient avoir conservé les derniers fastes – sous forme de couverts laissés en gage – de la dynastie des Habsbourg. D'anciennes maisons de blanc proposaient literie pour la gamine, linceul pour la vieille, linge d'espérance pour la fiancée, linge de première nuit, linge de premier sang et peut-être, au fond du magasin, loin de la lumière, linge de premier bâillement, de première larme, voire de première perfidie. On voyait également des magasins d'articles militaires, dans ce pays où l'on ne voit plus les militaires dans la rue, ce pays de sabres cachés (mais bien luisants), avec médailles posthumes et étoiles qu'aurait dû coudre la fiancée, mais la fiancée n'était plus là, d'ailleurs sut-elle jamais coudre ? Galán passa devant une vitrine où un châle de Manille exhibait son passé, sa nostalgie, son défi chantonnant de femme brune et lascive. Il entra sous un porche large et solennel, de pierre à l'extérieur et céramique à l'intérieur, avec une lampe de bronze à droite, à gauche une loge évoquant une guérite de la Garde civile. Il grimpa les marches de l'escalier (rampe de fer forgé jusqu'au premier étage, puis main courante de taverne).

Ce fut l'homme à la chaise roulante, lui-même, qui lui ouvrit la porte du second. L'homme à la chaise roulante avait une allure

baroque avec sa jaquette, son foulard, sa petite perruque et son monocle. Plus personne ne portait de monocle à Madrid, se dit Galán, à moins de vouloir examiner un objet qui en valût vraiment la peine, par exemple l'hymen d'une bonne sœur. Mais, en dépit de cette allure baroque, de cette chaise roulante, de cette petite perruque, en dépit de l'âge et de l'adversité immense (« *tous les attributs virils tombés pour toujours* », pensa Galán), l'homme paraissait décidé et énergique, à chaque instant sur le point de décrocher le téléphone pour hurler à son conseiller financier de surveiller le cours du yen. (Pourquoi pas du yen ? Galán, souvent amené à passer des heures et des heures dans les salles d'attente des aéroports, se fabriquait des grilles de mots croisés imaginaires : monnaie, en trois lettres, « yen » ; monnaie de création récente, en sept lettres, « austral » ; célèbre institution espagnole, en sept lettres, « déficit » ; femme vertueuse, en quatre lettres, « pute ». Cela lui permettait de faire quelques instants le vide dans son cerveau, de ne pas laisser sa pensée s'engluer dans la situation qu'il vivait, de laisser à son instinct la charge de penser.)

Son instinct lui dit que l'homme à la chaise roulante était offensé. Celui-ci ferma la porte, lui indiqua le fond du logement et lui dit :

— Entrez.

L'appartement avait connu des temps meilleurs, cela ne faisait pas de doute. Les tapis étaient beaux, mais usés jusqu'à la corde ; les meubles élisabéthains avaient besoin d'être restaurés. Deux tableaux plutôt tristes – de Raurich, se dit Galán, qui s'y entendait – montraient chacun un antique baiser, plein d'oubli et de poussière. Un chat non moins antique, assis sur un fauteuil, le regardait d'un œil, immobile, laissant les autres faire le premier pas.

— Asseyez-vous.

Galán s'assit en face du chat, qui le surveillait. (Esprit domestique des ancêtres, en cinq lettres : « *minou* ».)

Il dit doucement :

— Excusez-moi d'être un peu en retard, Salomon.

— Vous deviez passer il y a une heure.

— Je suis désolé. Je sais que vous m'attendiez. Mais j'ai eu quelque chose d'important à faire.

— C'était si urgent que ça ?

— Oui. Ça ne pouvait pas attendre.

— Et en quoi consistait cette tâche si importante ?

— Tuer un homme.

Galán dit cela sans aucune émotion, sans aucune altération dans la voix. Il sentit l'homme à la chaise roulante frémir légèrement, mais n'y attacha pas la moindre importance.

Il ajouta simplement :

— Salomon, quand vous m'avez engagé, vous saviez que mon métier

est de tuer. Et vous n'ignorez pas que c'est un métier qui revient à l'honneur dans le monde entier.

Les yeux de Salomon s'illuminèrent un instant.

— Je serais ravi d'apprendre que vous avez déjà exécuté Gandaria, répliqua-t-il.

— Non, pas encore.

— Alors pourquoi avez-vous accepté un autre contrat ? Vous deviez vous consacrer exclusivement à l'affaire Gandaria ! Et vous le saviez.

— Il ne s'agissait pas d'un contrat, répondit Galán d'une voix sourde.

— Qui avez-vous donc tué ?

— Un vrai porc.

— Pourquoi ?

— Il allait violer une femme.

— Et qu'est-ce que ça pouvait vous faire ?

Galán avait à nouveau l'esprit vide, à nouveau il laissait parler pour lui son instinct, ses souvenirs, ses cauchemars. Cette fois, il dut faire un effort pour répondre :

— Disons que je voulais défendre cette femme.

— Pourquoi ?

— C'est comme si j'avais revu quelque chose aux fenêtres.

— Qu'est-ce que vous revoyez aux fenêtres, Galán ?

— Des choses qui se sont passées.

Il se leva et fit quelques pas dans la pièce. Le chat évocateur d'esprits, sans cesser de le surveiller, changea de place.

— Et qu'est-ce qui s'est passé, Galán ? demanda l'homme à la chaise roulante.

— Ça, ça ne regarde personne.

— Alors, dites-moi comment vous saviez qu'on allait faire du mal à cette femme. À moins que vous ne l'ayez appris que par hasard ?

— Je n'apprends jamais rien par hasard, mon cher Salomon. Si j'ai réussi à rester en vie, et à faire que d'autres hommes meurent, c'est parce que je prends garde à tout. Et, comme je voulais protéger cette femme, je la surveillais. Maintenant, n'en parlons plus. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que cet acte... disons « supplémentaire » ne m'a absolument pas éloigné du travail principal. Vous m'avez engagé pour tuer Gandaria et je le ferai, vous pouvez en être sûr.

Il marqua une petite pause avant d'ajouter :

— Il n'y a qu'une chose qui pourrait m'en empêcher.

Salomon détourna la tête et le regarda de biais. Dans cet position, l'œil derrière son monocle paraissait immense, comme l'œil d'un poisson.

— Qu'est-ce qui pourrait vous en empêcher ? demanda-t-il vivement.

— Que Fernando Torres le tue avant moi.

— Oubliez Fernando Torres.

— Pourquoi est-ce que je l'oublierais ? C'est un authentique professionnel.

— Ça m'est absolument égal. Vous avez un travail à faire. Oubliez tout le reste.

— Je voudrais tout de même vous poser une question, mon cher Salomon.

— Dites.

— Quand vous m'avez recruté pour tuer Gandaria, je vous ai dit qu'à l'hôtel Palace j'avais aperçu Fernando Torres. Et que je voulais bien qu'on m'écorche si Fernando Torres n'était pas là pour tuer quelqu'un, quelqu'un qui ne pouvait être que Gandaria. Alors, j'ai décidé de vous parler en toute franchise, mon cher Salomon. Je vous ai demandé pourquoi vous me mettiez sur un travail qui de toute façon allait être fait par un autre homme.

— Qu'est-ce que je vous ai répondu ?

— Plus ou moins ce que vous me répondez maintenant : que je ne m'inquiète de rien d'autre que de ma mission.

— On dirait que cette réponse ne vous a pas satisfait.

— Absolument pas. C'est pourquoi j'ai insisté, car de deux choses l'une, ou bien vous avouiez ne rien savoir de Torres, mais vous apparaissiez alors comme un homme mal informé, avec lequel il serait dangereux de travailler, ou bien vous conserviez votre ascendant en reconnaissant être au courant de tout. C'est ce qui s'est passé, bien sûr. Et de fait, vous en saviez un bout, Salomon... Plus que le roi de la Bible dont vous portez le nom. J'ai même pu savoir grâce à vous combien touche Torres pour faire ce travail. Vous aviez plus d'informations que si vous l'aviez recruté vous-même.

— Et alors ?

— Ça m'oblige à vous poser une autre question, dit sèchement Galán.

— J'y répondrai si je peux.

— Avez-vous également fait appel à Fernando Torres ?

— Pourquoi aurais-je fait cela ?

Galán haussa les épaules.

— Pourquoi vous auriez fait ça ? Pourquoi... ? protesta-t-il. Et qu'est-ce que j'en sais ? Mais écoutez bien, Salomón : quand on ne sait pas quelque chose, des centaines de réponses sont possibles. Et je vais vous dire laquelle est la plus logique : vous nous avez engagés tous les deux pour être certain du résultat, quoi qu'il arrive. Et moi, je ne me serais pas aperçu de ce coup fourré, s'il ne se trouvait pas que je connais Torres.

Salomon, l'homme à la chaise roulante, triste infirme sans autre compagnie que celle de son chat, le regarda pourtant avec une sorte

de commisération.

— Vous voulez vraiment une réponse sincère, mon cher Galán ? murmura-t-il.

— Évidemment, que je veux une réponse sincère !

— Je n'ai absolument pas engagé Fernando Torres. Je ne lui ai jamais donné un sou. Je n'ai jamais parlé avec lui.

— C'est une réponse sincère ?

— Parfaitement.

— Alors expliquez-moi, Salomon, comment il se fait que vous connaissiez tant de détails. Vous connaissez le contrat de Torres mieux que sa putain de mère. Au point que j'ai pensé que vous me bluffiez, mais ce n'est pas le cas. J'ai vérifié ce que vous m'aviez dit.

— Comment est-ce que vous avez vérifié ?

— En parlant avec Fernando Torres, naturellement.

— Vous... vous êtes fou ?

— En quoi est-ce que je suis fou ? Torres est un collègue. J'ai travaillé avec lui. Nous avons plus d'une fois touché de l'argent des mêmes gouvernements ou des mêmes individus. Penser que Torres va me dénoncer, ou que je vais dénoncer Torres, serait absurde, parce qu'on tomberait tous les deux. Mais j'avais besoin de savoir si vous saviez autant de choses qu'il semblait, parce que, pour vous dire la vérité, je n'arrivais pas à y croire. J'avais encore un autre motif : demander à Torres que cette fois il me laisse le champ libre.

— Si, vraiment, vous êtes fou. Pourquoi demander à Torres un pareil service ?

— Il ne s'agit pas d'un service. Disons que je lui ai fait quelques observations. Vous allez me demander pourquoi...

— Oui. Pourquoi ?

— À cela il n'y a qu'une seule réponse. Voyez-vous. J'ai besoin de me refaire un nom. J'ai besoin que les gens ne me considèrent pas comme un vieux. Quand j'aurai tué Gandaria, mes clients potentiels le sauront, sur les cinq continents. Mais, pour cela, il faut que je le tue.

L'homme à la chaise roulante le regarda avec curiosité, comme un inconnu qu'il aurait vu pour la première fois. Sur ses lèvres se posa une très légère grimace de mépris, à laquelle succéda immédiatement une grimace de dégoût. D'une manœuvre robuste et habile, il fit le tour de la pièce, frôlant le divan sur lequel le chat, en être plein d'intelligence, se reposait de son repos. Cette fois, l'animal ne changea pas de place.

Salomon consulta son bracelet-montre. C'était une Pacha de chez Cartier, dont Galán sut estimer la valeur. Il fallait être très riche pour posséder une telle pièce, mais il le fallait aussi, se rappela Galán, pour engager quelqu'un comme lui.

Salomon protesta :

— Je voulais vous voir pour que vous me donniez des nouvelles, mais vous n'avez fait que me poser des problèmes. Écoutez bien, Galán : je ne veux pas vous revoir avant que Gandaria soit mort. Oubliez Fernando Torres. Faites votre travail et chassez tout le reste de votre tête. Vous avez compris ? Ou bien dois-je me répéter ? Finissez-en avec Gandaria, une bonne fois pour toutes ! Nom de Dieu !
Finissez-en avec Gandaria !

C'était presque un cri de haine.

Galán en fut surpris.

Les gens qui l'engageaient étaient normalement des gens discrets, malins, importants, qui parlaient de la mort d'un homme comme d'une simple opération commerciale ou politique. On considérait même comme de mauvais goût, dans le monde hermétique et en quelque sorte raffiné de ces hommes influents, de prononcer le nom de la victime. Ainsi d'ailleurs que de fixer des délais trop rigides. Salomon, au contraire, en cet instant, se laissait mener à la fois par sa montre et par sa haine.

Galán détestait les gens incapables de garder leur sang-froid, mais il avait besoin de ce travail.

Avec un mince sourire, il riposta :

— Je suppose qu'il est inutile de vous demander pourquoi vous désirez tellement la mort de Gandaria.

— Oui. Il est inutile de me le demander.

— Ne vous inquiétez pas. De toute façon, je ferai mon travail.

— Quand ?

— Peut-être demain.

Salomon se contenta d'un geste d'acquiescement. Il tira de sa jaquette une liasse de billets de cinq mille, tous usagés. C'était une liasse volumineuse : sûrement plus d'un demi-million. Il la tendit à Galán.

— Tenez, dit-il. J'ai pensé que vous auriez peut-être besoin d'un petit quelque chose pour vous remonter le moral.

Et, pour la première fois, monta sur ses lèvres quelque chose qui ressemblait à l'ombre d'un sourire.

*

Fernando Torres se rendit compte que l'occasion si longtemps attendue allait enfin se présenter. Les gardes du corps de Gandaria, soit par excès de confiance, soit parce que leur patron n'écoutait pas leurs recommandations, commençaient à relâcher leur surveillance.

Il rencontra à nouveau Gandaria seul dans un couloir, pas plus de quelques brèves secondes – mais qui, songea-t-il ensuite, lui auraient suffi pour le tuer. À deux reprises, aussi, Gandaria sortit de l'hôtel sans

escorte et marcha quelques mètres, jusqu'à son automobile blindée stationnée au coin de la rue. Sur ces quelques mètres – là encore, Torres n'y pensa qu'après coup –, on aurait pu l'abattre depuis l'autre côté de la rue, avec une arme munie d'un silencieux. Ce n'aurait pas été la première fois que Fernando Torres abattrait un homme en pleine rue, en dissimulant son pistolet derrière un journal.

Mais comme Fernando Torres, lui aussi, était moins à l'affût, il ne sut pas profiter de ces moments avec la promptitude de naguère. Il y avait eu des périodes dans sa vie où il savait tirer parti de l'occasion la plus fugitive. Mais il était en train de perdre cette rapidité de réflexes, cette intuition ; cela pourtant ne lui faisait pas peur : il avait étudié son personnage si à fond qu'il était certain de trouver bientôt l'instant propice.

Cet instant propice se présenta le soir même. Gandaria, qui au cours de l'après-midi avait reçu à l'hôtel plusieurs visites d'affaires, sortit à nouveau tout seul.

Cette fois, Fernando Torres réagit avec toute la vivacité de ses meilleures années. Il était en forme. Dès qu'il vit sortir Gandaria, il se leva du fauteuil qu'il occupait dans la rotonde, sans oublier aucune des normes de la profession. Première norme, replier son journal tranquillement, d'un air presque ennuyé, sans aucune hâte. Deuxième norme, chercher du regard où se trouvaient les gardes du corps. Il constata, surpris, qu'ils avaient vraiment relâché leur surveillance car ils étaient en train de discuter ensemble au bar. Les gardes du corps auraient-ils eux aussi des problèmes syndicaux ? Troisième norme, allumer une cigarette, pour accentuer son apparente indifférence, puis tout de suite consulter sa montre, comme s'il se souvenait soudain d'un rendez-vous. Ayant fait tout cela, Torres se dirigea tranquillement vers la sortie.

Il aperçut Gandaria, de dos, quelques mètres plus loin, qui commettait la plus impardonnable erreur que pût commettre un homme dans sa situation : il se dirigeait vers le parking souterrain de la Plaza de las Cortes, tout proche de l'hôtel Palace.

Si Gandaria pénétrait dans ce parking, il était perdu.

Malgré sa longue expérience, Fernando Torres sentit instantanément sa bouche se dessécher.

Il frôla doucement du pied droit l'arme qu'il portait dans une gaine sur le mollet gauche, assez près du genou pour que personne ne puisse la deviner s'il croisait les jambes. C'était un petit Astra Constable 9 mm, qui ne pesait guère plus d'une livre et était d'une grande efficacité à courte distance. Pour tirer depuis l'autre côté de la rue, elle ne lui aurait évidemment pas été bien utile, mais ce n'était pas de cela qu'il avait besoin en cet instant.

Il retint sa respiration.

Il avait tué de nombreux hommes, mais il avait tout à coup l'impression que Gandaria était sa première victime, qu'il commençait sa carrière.

Il lui suffisait de s'accroupir et de dégainer. La détonation du petit pistolet ne s'entendrait pratiquement pas, vu le vacarme de la circulation.

Mais Gandaria ne lui facilita pas les choses. Au lieu de continuer jusqu'au parking souterrain, comme Fernando Torres l'avait pensé, il obliqua soudain à gauche et se dirigea vers une voiture stationnée très près de l'entrée de la rampe.

Fernando Torres sentit ses muscles se tendre.

Mais ça ne faisait rien. Il allait quand même réussir. Car la voiture vers laquelle se dirigeait Gandaria, une Rover bleue que Torres n'avait jamais vue, était vide. Gandaria allait certainement l'ouvrir et y monter.

Magnifique.

Torres retrouva son souffle.

Il ne pouvait rêver meilleure occasion.

Il sourit.

Il s'accroupit avec une douceur féline, feignant de renouer ses lacets.

Le pistolet.

Il lui sembla que ses doigts servaient maintenant à quelque chose, que sa main devenait ce pour quoi elle avait toujours été faite.

Gandaria finissait d'ouvrir la portière.

Torres était à deux pas de lui.

Il se dit : « *Maintenant !* »

C'est alors qu'il entendit la voix.

La voix !

La voix ?

Le mot claqua comme un coup de fouet :

— Imbécile !

Fernando Torres fit volte-face, bouche bée.

Son arme brillait dans sa main droite. En se retournant, il avait laissé tomber le journal qui la masquait.

Il reconnut le visage.

C'était le plus mince des deux gardes du corps.

Sur sa bouche flottait une grimace de dégoût.

Torres ne put que balbutier :

— Mais...

Ces détonations-là, elles s'entendirent, malgré le bruit de la rue. Le garde du corps avait fait feu deux fois, avec un tonitruant Beretta 9 mm. Tout le monde tourna la tête. Une femme poussa un cri.

Mais déjà Fernando Torres n'était plus en mesure de s'apercevoir de rien. Les deux balles lui étaient entrées dans la bouche. L'une lui

pulvérisa les vertèbres cervicales, l'autre lui perfora la base du crâne.

Il tournoya sur lui-même avant de s'effondrer. Ses yeux étaient exorbités de terreur.

HISTOIRE DE DIEU À UN COIN DE RUE

Méndez était sur les lieux. Il avait suivi Torres quand celui-ci était sorti de l'hôtel, s'étant à peu près convaincu qu'il n'y avait guère d'autre suspect parmi les hôtes du Palace. Il dut presque s'arrêter net pour ne pas trébucher sur le mort qui s'effondrait devant lui.

Le garde du corps ne bougea pas.

Il se contenta de dire :

— Je savais que vous alliez arriver, monsieur Méndez.

Méndez mâchonna :

— Enfant de putain !

— Pourquoi vous fâchez-vous, inspecteur ?

— Et merde ! Comment sais-tu que je m'appelle Méndez ?

— Parce que vous vous êtes inscrit sous votre véritable nom, répondit tranquillement l'autre en contemplant le cadavre de Fernando Torres, et parce que la police elle-même nous a avertis que vous étiez là pour nous aider. Votre mission était secrète, bien sûr, mais nous, ils pouvaient nous mettre au courant.

Méndez ouvrit grande la bouche, puis étouffa un juron.

Ainsi, la police elle-même...

En fait, il n'y avait pas tellement de raisons de s'étonner. C'était naturel. Peut-être n'avaient-ils pas averti Gandaria lui-même, mais ses gardes du corps, pourquoi pas ? Au bout du compte, c'étaient presque des policiers, il leur fallait d'ailleurs une licence pour exercer ce métier.

Gandaria, lui, n'avait pas bougé. Terrorisé, il contemplait le cadavre et les gens qui s'agglutinaient autour de la voiture. Leur nombre grandissait si rapidement que Méndez dut montrer sa plaque pour faire valoir le bon sens et la sérénité de la loi :

— Reculez, reculez ! *Police !* Putain de Dieu ! Le premier qui fait un pas de plus, je lui fous mon pied dans les couilles !

Méndez n'eut besoin de lancer son pied dans les couilles de personne, au cas improbable où il aurait réussi à les atteindre, car une patrouille arriva du proche Palais des Cortes. C'était tout de même à l'endroit le plus surveillé de Madrid que cette mort s'était produite. La multitude fut immédiatement repoussée. On sortit Gandaria de la

voiture et on recouvrit le cadavre d'une couverture.

Méndez retourna à l'hôtel, après avoir indiqué le numéro de la chambre où on pouvait le trouver. Gandaria et ses gardes du corps furent provisoirement emmenés au poste des Cortes, d'où les policiers prévinrent le juge. Il n'y avait rien d'autre à faire pour l'instant, en attendant le fastidieux chapelet des démarches légales après lesquelles, Méndez le savait fort bien, l'affaire serait considérée comme définitivement close et résolue : dès lors que l'homme qui s'apprêtait à tuer Gandaria était mort, à quoi bon chercher plus loin... ?

Il s'assit dans un des fauteuils de l'hôtel.

Ses yeux se troublaient.

Sa bouche était étrangement sèche.

À peine s'il remarqua d'abord l'homme qui s'approchait de lui.

Certes, ce n'était pas un homme qui attirait spécialement l'attention, encore qu'il appartenait sans nul doute, pensa Méndez machinalement, à toute une vieille culture tombée dans le discrédit et l'oubli : casino, cercle de débats, fauteuil au club, café au lait à heures fixes. En bref, cet homme appartenait à une de ces espèces madrilènes en voie de rapide disparition, qui finiront certainement par s'éteindre complètement si une loi de l'institut de Protection de la Nature ne vient pas les sauver. Les survivants, s'il y en a, pourraient alors être parqués dans des parcs naturels, tels le café Gijón, les marches de la Bibliothèque nationale, les bancs les moins convoités du Paseo de Recoletos. Méndez, quoique plongé dans ses propres pensées, n'en ressentit pas moins pour cet homme un intérêt immédiat, percevant chez lui certains traits qui en faisaient un congénère.

Un congénère plus âgé que lui-même, c'était visible malgré une certaine souplesse qu'il avait conservée. Il se pencha un peu sur le fauteuil où était assis le policier et chuchota :

— Excusez-moi. Je ne sais si vous me permettrez de vous parler, juste une minute ?

— Bien entendu, bien entendu, asseyez-vous... Là, regardez : vous serez très bien.

— C'est que je ne voudrais pas être importun. Mais d'abord, permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Antonio Cañada. Je suppose que vous m'avez vu plus d'une fois dans l'hôtel.

— Oui, c'est vrai... Je vous ai vu.

— Je désirerais vous offrir quelque chose à boire, si vous permettez. Que prendriez-vous ? Quelque chose me dit que vous êtes, tout comme moi, amateur de vins d'un certain âge.

— Oui, c'est vrai. De vins d'un certain âge et, pour mon malheur, de femmes d'un certain âge... Je prendrai un Jerez.

— Je vous le commande tout de suite, monsieur Méndez...

Quand Cañada revint, Méndez lui demanda :

— Comment savez-vous que je m'appelle Méndez ?

— J'ai pris la liberté de me renseigner. J'espère que vous ne le prendrez pas mal.

— Excusez-moi, mais pourquoi cet intérêt ?

— C'est que je souhaitais m'excuser de quelque chose auprès de vous, et pour cela il me fallait connaître votre nom.

— Je ne me rappelle pas que vous m'ayez fait le moindre affront, monsieur Cañada. De quoi voulez-vous vous excuser ?

— De l'erreur commise par ma fille.

Méndez secoua légèrement la tête. Il murmura :

— Votre fille... ?

— Oui. Elle est entrée par erreur dans votre chambre. Je me trouvais près des ascenseurs, et je ne m'en suis aperçu qu'au dernier moment. Mais attendez, je vais tout vous expliquer... Je n'ai pas osé le faire tout de suite, devant la femme de chambre.

Méndez fronça un sourcil, tout en absorbant quelques gouttes du Jerez que le serveur venait d'apporter. Ainsi donc, Mlle Alonso avait un père, chose fort concevable. Ce qui l'était moins, c'était que le père de Mlle Alonso ne s'appelait pas Alonso, mais Canada.

Il choisit de laisser cet aspect de côté quelques instants, observant qu'Antonio Cañada, qui levait son verre à son tour, ne pouvait ce faisant éviter que sa main tremble, comme s'il souffrait d'une maladie de Parkinson. Il parvint toutefois à calmer cette agitation.

— Mon cher ami, dit Méndez avec une distinction peu coutumière chez lui, c'est moi qui suis navré, croyez-moi. J'ai eu tort d'entrer de cette manière. Et je suis désolé aussi que votre fille soit aveugle.

Il ajouta avec courtoisie, comme l'autre gardait un pesant silence :

— J'espère qu'on pourra y remédier ?

— Non, c'est sans espoir.

— Vous en êtes certain ?

— Certain. Vous pensez bien qu'après tout ce temps, j'ai tout essayé.

— C'est un accident ?

— Non, elle est née comme ça.

— En ce cas, monsieur Cañada, vous pouvez vous consoler en pensant qu'elle n'en souffre pas. On ne peut regretter ce qu'on n'a jamais connu.

Méndez aurait aimé poser bien des questions encore : ne savait-il pas par ailleurs que la fille de cet homme était en fait la mère adoptive de Mercedes, la fillette assassinée à Barcelone ? Mais il décida d'attendre, se souvenant de quelqu'un qui lui avait dit (sans doute pendant une nuit de vin et d'oubli, dans quelque bar de la Calle San Ramón) qu'une des principales vertus d'un bon policier est la patience. Ils restèrent un instant silencieux l'un et l'autre, sans se regarder, les

yeux cloués sur leurs verres de Jerez, de ce vin qui avait traversé tous les recoins d'époques littéraires disparues (les causeries du Pombo, les débats littéraires du Gijón, le confinement du Bar Flor). Tous deux semblaient être les seuls survivants de ce temps transformé en arbres, en fenêtres, en photos sépia. Tous deux contemplaient le décor du vieil hôtel Palace qui, lui, n'avait pas changé et qui faisait sûrement partie de la vie de Cañada. (Pour Méndez, en revanche, il n'avait jamais imaginé connaître directement cet hôtel, qui représentait surtout pour lui des passages de livres qu'il lui était arrivé de lire dans son antre populacier.)

Il rompit enfin le silence pour demander :

— Vous vivez ici ?

— Oh non... J'ai un appartement Calle Serrano, je l'ai depuis toujours. Ma fille, naturellement, vit avec moi. Nous habitons pour ainsi dire un Madrid qui n'existe plus, mais qui nous plaît. Vous aurez remarqué, monsieur Méndez, que ma fille n'est pas une enfant. Elle va sur ses cinquante ans.

— Oui.

— Et elle n'a bien sûr pas pu voir les transformations de Madrid depuis toutes ces années, tout ce qui nous l'a changé chaque jour un peu plus. La Calle Serrano conserve encore un peu de son style, grâce à Dieu, tout comme cet hôtel, mais même l'air de notre ville a changé, monsieur Méndez, même l'air. Chez nous, pourtant, on a continué à recevoir l'ABC, qui ne change jamais de format ; nous buvons toujours du vieux Jerez ; et l'après-midi, les fenêtres fermées pour échapper aux bruits et aux turpitudes de la rue, nous écoutons sur le gramophone de vieux disques d'Angelillo, Antonio Molina, Estrellita Castro ou doña Concha Piquer. Vous paraissez intelligent, monsieur Méndez, vous avez dû comprendre que je cherche à conserver tout ce qui dans son enfance signifiait quelque chose pour ma fille.

— Je comprends très bien cela, mon cher Cañada, soyez sûr que je le comprends très bien.

— En ce cas, vous comprendrez aussi que je l'aie amenée passer quelques jours dans cet hôtel, où elle peut au moins parler avec des gens. Il fallait que je l'arrache à l'atmosphère de notre maison, par n'importe quel moyen, et la prostration où elle se trouvait ne lui permettait pas de voyager, aussi je l'ai amenée ici, au Palace, un endroit qui pour elle est chargé de signification : je l'y amenais déjà quand elle était petite. Elle connaît tous les recoins du bâtiment, tous. Personne ne remarque qu'elle est aveugle.

— Non, marmonna Méndez.

Toutes ses antennes étaient à l'affût.

Cañada ajouta :

— Elle vient de traverser une épreuve terrible. C'est le cas de nous

tous, mais c'est surtout pour elle que ç'a été épouvantable. Il n'y a pas de mot pour le décrire.

— Je crains... Enfin, je crains de savoir déjà de quoi il s'agit, monsieur Cañada.

— Vous ? Comment cela ?

— Mieux vaut que je vous parle franchement. Je suis inspecteur de police.

L'autre baissa soudain la tête.

— Mon Dieu, mon Dieu... bredouilla-t-il. Pourquoi donc vous ai-je raconté tout ça ?

— Parce que ça vous soulage de parler, monsieur Cañada. Ça vous soulage de partager votre angoisse avec quelqu'un. C'est une raison suffisante. Mais maintenant que vous vous êtes adressé à moi, et vu que je vous ai parlé sincèrement, vous admettez que je vous pose quelques questions. Elles n'ont pas une importance considérable ; il s'agit seulement de certains points que je n'arrive pas à comprendre. Ah, oui... Pour vous tranquilliser, je précise d'abord que je n'enquête pas sur cette affaire. Moi, on m'a envoyé dans cet hôtel pour protéger M. Gandaria.

— Je connais très bien M. Gandaria. Oui, on peut le dire... Et je sais qu'il est menacé.

— Il ne l'est plus ; du moins, tant qu'on n'aura pas envoyé un autre assassin. Celui qui devait en finir avec M. Gandaria vient de mourir, de sorte que ma mission est terminée et que je vais rentrer à Barcelone sans tarder, expliqua Méndez.

Mais c'est justement pour ça que je voudrais d'abord vous demander quelque chose. Vous êtes immensément riche, n'est-ce pas ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce qu'après avoir enlevé Mercedes, les ravisseurs ont demandé une rançon fabuleuse.

Les doigts de Cañada se mirent à trembler à nouveau, de façon impressionnante. Il faillit renverser son verre de Jerez.

— Oui, murmura-t-il, c'est vrai que je suis fabuleusement riche. Une des plus grandes fortunes d'Espagne. Je ne crois pas qu'il soit honteux de le dire.

— Quelle sorte de biens possédez-vous ?

— Des comptes en banque, des actions, les meilleurs terrains dans les meilleures villes, des propriétés, des maisons, des bijoux de famille... Mais je ne dépense pas mes rentes, dont d'ailleurs le fisc prélève chaque année une part invraisemblable. Mon poste au conseil d'administration de deux grandes banques m'assure de quoi vivre.

— Je comprends.

— Je pouvais payer la rançon, monsieur Méndez.

— Je sais même que vous avez essayé de la payer.

— C'est que tout ce que je possède, c'est pour ma fille. Moi-même, ça ne m'intéresse pour ainsi dire pas. D'ailleurs, je dépense peu, savez-vous, je dépense peu. Vous comprendrez sans peine que ça ne revient pas bien cher, de passer ses après-midi à écouter de vieux disques de doña Concha Piquer. Si on m'avait demandé plus pour la gamine, j'aurais accepté. J'ai toujours menti devant ma fille, soutenu que Madrid n'avait pas changé, que pas une feuille n'avait bougé, que tout baignait dans la même joie que pendant son enfance. J'aurais donné n'importe quoi pour maintenir cette ombre de bonheur, ce mensonge.

— Je continue à très bien comprendre.

— Je vous ai parlé de la musique, non... ? La musique est le véritable moyen de communication de ma fille avec le monde. La musique, et quelques bruits familiers tels que les voix, les bruits de pas, le chuintement des robinets, le piaillage des oiseaux. Notre monde est un monde fermé. Je ne vous ai pas encore dit que chez nous, nous avons plusieurs oiseaux, monsieur Méndez, et que ma fille devine leurs états d'âme comme s'il s'agissait de personnes – et comme si elle pouvait les voir. Nous avons aussi toujours eu des chiens, et pendant des années les chiens ont été ses seuls vrais amis, ils lui racontaient tout au moyen de leur haleine, ou par un simple frôlement du museau sur les mains. Mercedes aussi les aimait. Je pense même parfois que ma fille, grâce à tout cet univers artificiel, a finalement été heureuse, bien qu'elle n'ait jamais eu de rapports sexuels. Le sexe n'est pas tout, bien sûr, si on a de la compagnie, mais elle, elle est toujours seule, absolument seule, à part ses professeurs de musique.

Méndez avala d'un seul trait son Jerez, comme s'il avait besoin de reprendre des forces.

— Elle n'est pas seulement passée par une terrible épreuve, murmura-t-il, mais par deux. Un inspecteur de police tel que moi, quoique sanctionné par les pouvoirs publics, s'aperçoit généralement de ce qui se passe à cent mètres à la ronde. Et il semble que votre fille, en plus de ce qui lui était déjà arrivé, a failli être violente. Nous avons le témoignage de la personne qui était avec elle, cette dame de compagnie : elle-même a manqué être tuée. Mais votre fille a eu la chance de rencontrer un sauveur providentiel, monsieur Cañada, un sauveur providentiel dont je ne connais pas l'identité, bien que nous l'ayons cherchée par tous les moyens. L'agresseur, par contre, nous savons qui c'était : un immonde salopard qui, comme tous les immondes salopards, se trouvait en liberté.

Et Méndez conclut par une de ses phrases rituelles :

— Il est mort et bien mort. Qu'il aille au diable !

Il vit que les mains d'Antonio Cañada s'étaient remises à trembler spasmodiquement. Cet homme, qui un instant plus tôt cherchait à se montrer courageux, succombait tout à coup au poids des années et des

infirmités. Il était assis mais son corps vacilla, comme s'il allait s'effondrer sur la table.

— Mon Dieu... Qui peut nous haïr de cette manière ? demanda-t-il avec un filet de voix. Hein, qui ?

— Ils ne vous haïssent pas, monsieur Cañada. La haine, au moins, est un sentiment humain. Ceux qui tirent les ficelles de tout cela n'ont pas de sentiments.

— Qu'est-ce qui les anime, alors ?

— L'argent.

Méndez se pencha un peu vers le vieil homme. D'un ton de confiance, il susurra :

— Je regrette qu'il nous faille parler de tout ça, monsieur Cañada. Mais d'une part c'est mon devoir, d'autre part cela vous soulage de partager vos angoisses avec quelqu'un.

— C'est... c'est vrai. Et vous, au moins, vous savez écouter.

— J'ai passé ma vie à écouter, cher ami. Et maintenant, permettez-moi de vous donner un conseil, pour autant qu'un type comme moi puisse conseiller quelque chose : il faut que vous quittiez l'Espagne pendant quelque temps. Je ne sais pas dans quelle mesure votre fille est en état de voyager, mais le mieux serait que vous partiez, que vous fichiez le camp, enfin, je veux dire, que vous preniez de longues vacances loin d'ici. Vous, vous en avez les moyens...

— Nous avons déjà décidé de le faire. Mieux que ça, nous sommes sur le départ.

— Pour où ?

— D'abord pour l'Égypte. Après, on verra.

Méndez se hâta de demander :

— Est-ce qu'on fait la tournée des bars, en Égypte ?

— Je ne crois pas.

— Je me demande bien à quoi leur sert d'avoir une si ancienne culture.

— Nous y avons pensé avant cette affreuse histoire, à l'Égypte, savez-vous, Méndez ? Les billets étaient payés. Mais nous avons du tout remettre quand... quand il est arrivé... ça... à Mercedes. Excusez-moi.

Les larmes coulaient sur ses joues parcheminées, les joues d'un homme qui avait traversé toutes les époques. Sans doute le fait de pouvoir parler avec quelqu'un l'avait-il tout d'abord aidé, mais en cet instant il croulait sous les souvenirs. Il se leva, tout honteux, en bredouillant :

— Pardon, monsieur Méndez.

Et il disparut, en s'efforçant de n'être vu par personne. Méndez resta affalé dans son fauteuil, dans la solitude partagée de la rotonde, tout en songeant que vraiment, mieux valait qu'Antonio Cañada et sa fille

quittent le pays pour plusieurs mois. Il se rappela alors qu'il n'avait pas eu le temps de demander à Cañada pourquoi le nom de sa fille était Alonso.

Mais Méndez n'était pas encore au bout de ses peines. Sans doute n'était-il pas bien bon pour sa santé mentale de fréquenter n'importe quelle ambiance. À ce moment-là, en effet, un second personnage s'approcha de lui.

Celui-là, il ne l'avait jamais vu.

Et il se passa quelque chose d'étrange : ce personnage lui fit penser à la mort.

*

Était-ce à cause de ses yeux ? Méndez se dit que oui, ce devaient être ses yeux, car rien d'autre en lui n'attirait l'attention. Il avait l'air d'un client comme tant d'autres, un de ces clients d'importance moyenne qui ne se ruinent pas en suppléments, qui ne laissent pas de gras pourboires, qui n'amènent pas passer la nuit à l'hôtel, furtivement, des dames du vieux Madrid protestant qu'elles n'ont appris leur métier que la semaine précédente. L'inconnu dépassait les soixante-dix ans, à coup sûr ; Méndez calcula qu'il devait avoir à peu près le même âge qu'Antonio Cañada. Il était vêtu de façon très conventionnelle et semblait désorienté, comme quelqu'un qui ne saurait pas très bien, en sortant de l'hôtel, si la Puerta del Sol se trouve vers la droite ou vers la gauche. Ç'aurait pu être un marchand de jouets d'Ibiza, un petit banquier de Lugo, un antiquaire de Pampelune, ou encore un très discret corrupteur spécialisé, opérant dans les hôtels de Palma de Majorque. Vraiment, la seule chose qui attirait l'attention, c'étaient ses yeux. Oui, ses yeux. Il y avait en eux tant d'angoisse, tant de tristesse (« *tant de mort* », se dit à nouveau Méndez) qu'on ne pouvait voir cet homme sans se sentir bouleversé.

Ces yeux-là demandèrent l'autorisation du vieux policier, qui indiqua silencieusement le fauteuil que Cañada venait de quitter, il s'aperçut alors, quand l'homme se fut assis à ses côtés, qu'il n'était pas de classe si moyenne que cela ; au contraire, ce devait être un homme très riche. Il portait une chevalière en or ornée de brillants qui, s'ils étaient authentiques, valaient une fortune. Une Rolex en or massif. Une épingle de cravate avec une grosse perle. Ces détails, qui n'étaient visibles qu'à faible distance, déconcertèrent Méndez ; et le rendirent confus, car il se sentait toujours confus face aux gens très riches. Les gens très riches finissent invariablement par vous offrir un emploi de concierge.

L'homme engagea la conversation :

— Excusez-moi. En entrant dans l'hôtel, j'ai vu que vous parliez avec

Antonio Cañada.

— Et alors ?

— Il lui est arrivé quelque chose ?

— Que pensez-vous qu'il aurait pu lui arriver ?

— Je ne sais pas, mais j'ai eu l'impression qu'il repartait accablé. Lui auriez-vous dit quelque chose de déplacé ?

— Pourquoi lui aurais-je dit quelque chose de déplacé ?

— Parce que vous êtes policier.

Méndez soupira avec lassitude.

— Et allons donc..., fit-il. Moi qui pensais avoir été discret !

— Surtout, n' imaginez pas que je cherche à gêner votre travail, monsieur Méndez. Vous vous appelez bien Méndez, n'est-ce pas ? Je l'ai appris par l'inspecteur qui a fait emporter le cadavre de l'homme qui avait essayé d'abuser de ma fille, à côté d'ici, Calle del Prado. Comme je vous disais, je ne cherche pas à gêner votre travail, Dieu m'en préserve. Simplement, Antonio est dans un tel état d'abattement que nous devons tous faire quelque chose pour lui. L'aider, pas le démolir.

Méndez agita les mains, déconcerté. Avec sa vulgarité coutumière, en entendant « *ma fille* », il ne put penser autre chose que : « *Nom de Dieu !* »

Il allait dire quelque chose, mais l'autre reprit :

— Que je suis sot... Je ne vous ai même pas encore donné mon nom. Je m'appelle Luis Manrique.

— Manrique ?

— Oui.

La première chose que se dit Méndez fut que c'était un très beau patronyme. Méndez avait conservé ce goût de l'ancienne culture littéraire (aujourd'hui repris par la politique la plus récente) pour les mots qui ne veulent peut-être rien dire, mais qui sonnent bien. La seconde chose qu'il pensa fut que ce nom-là ne correspondait pas non plus à celui de la malheureuse Mlle Alonso. Ou bien c'était une histoire sans queue ni tête, ou bien on se payait sa figure – à lui qui n'était vraiment plus d'âge à jouer les gogos, pas plus qu'à tenter la moindre activité sexuelle socialement utile.

— Voyons voir, dit-il, essayons de commencer par le commencement. Par ce qu'il y avait avant l'histoire de la côte d'Adam. Avant tout, je tiens à vous assurer que je n'ai pas offensé Canada, tout au contraire. Mais passons aux choses sérieuses. S'il vous plaît, répondez-moi de façon un peu cohérente. Il m'a affirmé que Mlle Alonso, l'aveugle, était sa fille.

— Oui.

— Vous dites qu'elle est votre fille.

— Oui.

— Merde.

— Qu'est-ce qui vous arrive, monsieur Méndez ?

— Je vous ai demandé de me faire des réponses cohérentes.

— J'essaie.

— Eh bien putain, ça n'en prend pas le chemin ! Dites-moi au moins pourquoi cette demoiselle ne porte le nom d'aucun de vous deux.

— Elle porte celui de sa mère. Il y a des années, bien des années, que nous nous sommes mis d'accord là-dessus, c'est pourquoi nous n'avons jamais rien fait et ne ferons jamais rien pour qu'elle change de nom.

— Mais enfin, voyons, de qui est-elle la fille ? Parce qu'il y a au moins une chose de sûre : l'un de vous deux est le vrai père et l'autre porte les cornes.

— Ne soyez pas vulgaire, monsieur Méndez.

— Alors expliquez-moi.

— Je suis le père adoptif de Clara Alonso, et j'ai fait en sorte, comme je vous l'ai dit, qu'elle conserve le patronyme de sa mère.

— Bien, vous êtes donc le père adoptif. Très bien. Mais qui est le père biologique ?

— Les deux.

Méndez regretta de ne pas avoir un autre Jerez à portée de la main. Il poussa un grognement tout en agitant la tête.

— Monsieur Manrique, menaça-t-il, je suis un homme bien élevé, poli et courtois. C'est pourquoi je vous dis : assez de conneries !

Manrique lui posa délicatement la main sur l'avant-bras. C'était un geste de supplication, un geste qui traça comme une parenthèse dans l'air, sans nul besoin de parole. Méndez regarda cet homme, vit le temps le contempler du fond de ces yeux-là et ressentit quelque chose comme un frisson.

Le temps s'était posé là, entre les deux hommes, immobile, telle une autre main silencieuse.

— Est-ce qu'Antonio vous a dit, demanda Luis Manrique, que nous habitons Calle Serrano, dans une maison de caractère, qui a peut-être compté parmi ses occupants le peintre Vázquez Diaz et un ancien président de Chambre de la Cour suprême ? Il reste de moins en moins de cette catégorie d'édifices.

— Vous vivez là tous les trois ? Ensemble ?

— Oui.

— Sacrebleu... Écoutez, il faut vraiment que j'insiste : de qui est-elle la fille ?

— Nous ne savons pas.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? À moins que sa mère n'ait été une femme à coucher avec tout le monde ?

— S'il vous plaît, ne l'insultez pas.

— Je ne cherche pas à l'insulter, je veux savoir la vérité.

— Très bien. Alors, je vais vous dire la vérité, monsieur Méndez, parce que ce n'est pas du tout un secret, vous ne serez pas le seul à être au courant. Tout comme Antonio, je suis un homme riche. Il a dû vous raconter comment nous vivons, non ? Oui, il vous l'a sûrement raconté, parce qu'Antonio fait partie de ces gens qui se rassurent en parlant. Sachez donc que pour ma part, je possède autant de biens que lui. Nous étions tous les deux déjà très riches quand la guerre civile a commencé.

Méndez se souvint de la misère permanente dans laquelle vivaient alors les habitants de son propre quartier ; il dit simplement :

— Fichtre !

— Nous étions très jeunes, voyez-vous, Méndez. Des gamins, en 1936. Mais nous savions très bien que s'ils nous attrapaient, ils nous tueraient, alors nous avons dû nous cacher.

— Avec succès, apparemment.

— Ne croyez pas cela.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils nous ont bel et bien attrapés. C'était pendant les dernières journées de la résistance de Madrid. C'était au moment de l'affaire Casado, ce Casado qui à moi, bien qu'on puisse dire qu'à l'époque j'étais un fasciste comme lui, m'est toujours apparu comme un traître. On ne pactise pas avec l'ennemi pour sauver sa vie au détriment des autres. Enfin bon, pourquoi est-ce que je vous parle de ça ? Peut-être que je suis injuste ; de plus, maintenant ça appartient à l'histoire. Toujours est-il que nous avons commis une imprudence et qu'ils nous ont attrapés tous les deux.

— Dans les dernières journées ? Ce n'est vraiment pas de chance.

— Surtout qu'ils nous ont jugés à la hâte et condamnés à mort, en pensant que nous étions des espions. Ils ont fixé l'exécution au lendemain matin, alors que tout Madrid était déjà plein de coups de feu. Et de morts. Je vous jure qu'il m'arrive encore de les revoir dans les rues. Les morts sont là, avec l'air de me regarder. Je vous le jure. Ils sont restés à leur poste.

Méndez garda le silence.

Il regardait cet homme, avec une fixité presque hypnotique.

Manrique poursuivit :

— Savez-vous qui était le secrétaire du tribunal ?

— Non, bien sûr que non.

— Une femme superbe qui s'appelait Marta Alonso.

— La... la mère de Clara ?

— Oui.

— Nom de Dieu !

— C'était une Rouge convaincue. La femme la plus à gauche que

j'ais vue de ma vie. Madrid était perdu, la guerre civile était perdue, elle-même était perdue. Mais elle, elle ne voulait pas se rendre, elle répétait qu'elle continuerait à tenir un fusil. Pourtant, savez-vous ce qu'elle a ressenti pour nous ?

— Quoi donc ?

— De la pitié.

Il y eut soudain un silence, un silence aussi épais que si la rotonde, l'hôtel, le temps avaient été plongés dans le vide. Méndez retrouva brutalement une impression qu'il avait déjà éprouvée à d'autres reprises, l'impression que le temps n'est qu'une farce, qu'en réalité il n'existe pas.

— Elle a essayé de vous sauver ? murmura-t-il.

— Elle ne pouvait pas.

— Alors, qu'a-t-elle fait ?

— Nous apporter à manger, mais nous avons refusé. Nous apporter à boire, mais nous avons refusé. Alors, que pouvait-elle nous donner ? Elle nous a donné sa compagnie, elle nous a donné ses paroles. En cet instant, c'était la seule chose dont nous avions vraiment besoin : les paroles de quelqu'un capable de pitié.

— Et elle est restée toute la nuit ?

— Oui.

Méndez retrouva son regard de vieux serpent.

Et ce n'était peut-être pas mauvais. Peut-être y avait-il dans son regard un peu d'éternité.

— Vous étiez seuls ? demanda-t-il.

— Oui. Cette nuit-là, il n'y avait pas d'autres condamnés à mort.

— Dites-moi que ce n'est pas vrai, l'idée qui me vient tout à coup !

— Mais si, c'est vrai, Méndez !

— Mon Dieu...

— Quelque chose me disait pourtant que vous n'invoquez jamais Dieu, Méndez.

— Vous avez raison. C'est tout à fait rare. Dieu aurait parfaitement raison de daigner de temps en temps me cracher dessus depuis les nuages.

Et Méndez recommença à regarder dans le vide. Rien ne bougeait plus dans l'hôtel, absolument rien, ni une main, ni le sourcil d'un homme politique, ni l'œil d'un négociant, ni la lèvre inférieure d'une femme avide. Tout s'était soudain figé dans ce lointain fragment de temps.

— Comment vous l'a-t-elle proposé ? demanda Méndez à voix très basse.

— Elle ne nous l'a pas proposé. Marta Alonso était devant nous, appuyée contre le rebord d'une fenêtre, elle jouait avec l'ourlet de sa jupe campagnarde, nous montrait ses genoux solides, ceux d'une fille

qui avait marché à pied jusqu'au front du mont Guadarrama, et ses mains fines, celles d'une fille qui la nuit même jouait une dernière mélodie sur le dernier piano de Madrid. Savez-vous quoi, Méndez ? C'est comme si je revoyais à nouveau tout cela, comme si je distinguais à travers la fenêtre, encadrés par le corps de Marta, la Puerta de Alcalá, chargée d'histoire, les fenêtres de la Banque d'Espagne, tout le vieux Madrid, désespéré, affamé, où seule resplendissait la jeunesse de cette femme, de cette Rouge. Vous m'écoutez toujours, Méndez ? Elle n'a pas dit un mot. Elle n'a fait que soulever sa jupe. Nous savions tous deux, Cañada et moi, qu'elle ne pouvait rien nous donner de plus. Qu'il ne pouvait y avoir d'autre vérité, d'autre consolation, d'autre catéchisme, d'autre langage. Antonio est resté ferme, mais moi je me suis mis à pleurer. Et c'est comme ça que je l'ai possédée, Méndez, que j'ai possédé sa pitié, parce qu'elle ne me donnait rien d'autre, ne cherchait à me donner rien d'autre. Il y a une pitié, Méndez, plus authentique que celle du cœur : c'est la pitié du ventre. C'est comme ça que nous l'avons prise tous les deux, l'un après l'autre, et quand nous l'avons remerciée elle nous a dit que nous étions des gamins et elle nous a embrassés sur le front. Même ma mère ne m'avait jamais embrassé de cette manière, savez-vous, policier de coins de rue ? Même ma mère. Parce que dans les baisers de ma mère, il y avait toujours la maison, la famille... Dans cet unique baiser de Marta Alonso, il n'y avait que la rue. La rue possède une vérité toute simple, que j'ai découverte alors et n'ai jamais oubliée. Après ça, Marta a disparu.

Luis Manrique baissa la tête.

Vraiment, son patronyme était beau, songea Méndez...

Peut-être que dans sa vie tout avait été très beau, mais qu'il ne le savait pas.

— Et pourquoi est-ce qu'on ne vous a pas tués, demanda Méndez, pourquoi ?

— L'officier qui devait commander le peloton s'est arrangé pour reporter l'exécution. Il ne voulait pas se compromettre, il ne voulait pas risquer sa tête, avec les franquistes à vingt pas de là. Il n'a pu obtenir qu'un jour de délai, mais c'était suffisant : quelques heures plus tard, les troupes de Franco entraient dans Madrid et une étape de l'histoire d'Espagne prenait fin. Ou continuait, je ne sais pas. Certains disent qu'elle a duré jusqu'à la mort de Franco en 1975. Qu'est-ce que ça peut faire ? La seule vérité historique, c'est la pitié d'une femme. Nous l'avons cherchée partout. Nous pensions qu'on avait dû la fusiller tout de suite, comme tant d'autres.

Méndez ferma les yeux.

— On n'a pas dû la fusiller, je suppose, murmura-t-il, puisque Clara a eu le temps de naître.

— Nous l'avons cherchée partout, poursuivit Manrique comme s'il n'avait pas entendu. Dans les prisons, dans les rues, dans les camps de réfugiés et même dans les bordels. Parfois – vous m'écoutez toujours, Méndez ? – nous nous surprenions à sentir des larmes dans nos yeux, quand nous voyions une femme qui lui ressemblait, à un coin de rue de ce vieux Madrid en chemises bleues toutes neuves. Dans les cellules d'un commissariat, dans la cour d'une prison, nous voyions des femmes, et nous éprouvions une terrible envie de prier. L'envie de prier, Méndez, peut également être horrible. Nous avons fini par la trouver. Elle avait déjà été condamnée à mort. Savez-vous pourquoi on ne l'avait pas encore exécutée, vieux policier qui vous y connaissez en bons chrétiens ? Parce que la loi interdit d'exécuter une femme enceinte. Oui, elle était enceinte. C'est en janvier 1940 qu'elle donna le jour à une petite fille. Celle qui devait devenir l'importante Mlle Alonso naquit sur une paille de prison, alors que sa mère avait perdu la moitié de son sang, qu'elle était sous-alimentée, infectée, brisée en dedans, sans plus aucune sorte d'envie de vivre. Oui. Voilà où en était Marta Alonso. Elle n'a jamais su que sa fille était née aveugle.

Méndez détourna la tête.

Il regardait les colonnes du salon.

Mais il ne voyait rien.

Il chuchota :

— Quand l'ont-ils exécutée ?

— Exactement dans les délais légaux. Quarante jours après.

— Vous n'avez rien pu faire pour l'éviter ?

— Oh, mon Dieu...

— J'ai l'impression, cher ami, que vous non plus, vous n'invoquez pas Dieu si souvent que ça.

— Je ne l'invoque pour ainsi dire plus depuis cette époque-là. Pourtant, j'observe qu'il arrive à Dieu de m'adresser des messages aux coins de rue. Vous demandiez si nous n'avions rien fait, Méndez ? Et je vous ai répondu : oh, mon Dieu ! Nous sommes montés, figurez-vous, jusqu'à celui qu'on appelait alors le Caudillo. Il n'y a rien eu à faire. Tous les membres du Tribunal populaire devaient mourir, voilà ce qu'on nous a dit. On aurait cru que la Patrie en dépendait. On ne nous a pas même laissés l'assister pendant sa dernière nuit, on ne nous a pas même laissés lui donner, comme elle avait fait pour nous, le pauvre miracle de nos paroles. Je ne sais comment elle est morte, Méndez, mais je l'imagine devant le peloton d'exécution, se rappelant des vers de Machado, de Garcia Lorca, de Miguel Hernández ou de Rafael Alberti. C'est cela, le miracle des poètes, Méndez : ils sont les derniers qui puissent nous faire le don de la dernière parole. C'est alors, savez-vous, que Dieu a commencé à m'adresser des messages

aux coins de rue. Il lui arrivait de venir à ma rencontre et de me chuchoter des vers de Hernández, ou encore de se cacher narquoisement derrière un angle d'immeuble et de me lancer au visage un poème d'Alberti. Je rentrais à la maison, où je retrouvais Antonio, tout absorbé, le regard perdu, et je me rendais compte alors que lui aussi était passé par ce coin de rue, que Dieu avait joué avec lui aussi, et avec le vent qui porte les paroles. Nous ne nous disions rien, mais nous savions l'un et l'autre que nous resterions ancrés à des heures qui ne passeraient jamais. Et c'est comme cela, Méndez, que nous voilà ici, Antonio et moi, avec Dieu qui continue à nous guetter au coin de la rue.

Méndez baissa la tête.

Le serpent avait disparu de ses yeux.

Il reprit :

— Où est enterrée Marta ?

— Dans une tombe de La Almudena. Au moins, elle a eu une belle tombe.

— Que dit l'épithaphe ?

— Elle est très simple.

— Oui, mais que dit-elle ?

— « *Elle crut.* »

— Clara le sait-elle ?

— Non. À quoi bon, puisqu'elle ne pourrait pas voir la tombe ?

— À quel moment l'avez-vous adoptée ?

— Dès que ç'a été possible. Et nous vivons pour elle, vous comprenez ? Nous vivons pour elle. Mais ce n'est pas la peine de vous le dire, je suis sûr que vous avez compris. Et comme vous aussi, vous devez être de ceux à qui il est arrivé de recevoir des messages dans les rues, vous comprendrez fort bien que ni Antonio ni moi ne nous soyons mariés, ayons admis de nous séparer à cause d'une femme. Car, en ce cas, lequel aurait gardé la petite ? Nous nous sommes coulés dans la Calle Serrano, face à la Puerta de Alcalá, et nous avons donné à Clara tout ce que sa mère nous avait donné : l'amour et la parole. Nous l'avons fait vivre dans des temps qui n'existent plus, nous l'avons baignée dans des musiques d'an-tan. Nous lui avons fait entendre des vers de Vicente Aleixandre, nous lui avons décrit un Madrid de 1940 dont elle ignore qu'il n'existe plus. Tout cela forme une vaste comédie, un vaste mensonge, pourtant c'est l'unique vérité de notre vie. Écoutez encore ceci, Méndez : Clara a traversé deux épreuves terribles, parce qu'elle ignorait que le mal existe. Mais elle ne rencontrera plus d'épreuves. Elle sera entièrement préservée, quand nous serons loin d'ici. Nous allons l'emmener sans attendre, comprenez-vous ?

— Où ça ? demanda Méndez bien qu'il le sût déjà.

— Pour l'instant, en Égypte.

UN HÔTEL AU CAIRE

Méndez l'identifia sur-le-champ, à l'aéroport du Caire. Le gorille qui accompagnait Clara Alonso, Antonio Cañada, Luis Manrique et une petite fille.

Méndez ne put d'abord concentrer son attention que sur lui. Il se le rappelait très bien, malgré le passage des années : comment aurait-il pu oublier Pepe Quílez ? Pepe Quílez pesait dans les cent kilos, mesurait deux mètres, montrait des dents de caïman et un regard de hyène : un zoo à lui tout seul. Méndez l'avait rencontré au début des années soixante-dix, quand Quílez se consacrait à la noble tâche de protéger les tricheurs professionnels et les putains. Toujours, bien entendu, des gens qui avaient de la classe, des tricheurs avec de bonnes mains et des putains avec de bonnes jambes. Par la suite, Quílez fit quelques petits travaux pour la police, protégeant des diplomates, des hommes politiques étrangers, des banquiers et autres personnes aux mœurs évidemment recommandables. Ces pieuses activités l'obligèrent à tuer deux hommes, mais Méndez pouvait se porter garant que ceux-ci n'avaient pas eu le temps de s'en apercevoir. Ils s'étaient retrouvés froissés en boule, la colonne vertébrale brisée. Outre ses dents de caïman et son regard de hyène, Pepe Quílez avait la force d'un éléphant. C'était, comme on voit, un individu de toute confiance.

Clara Alonso pouvait être tranquille.

Méndez les vit approcher, en même temps que les autres passagers, du hall où lui-même attendait patiemment. Le vieux policier était en effet arrivé deux heures plus tôt, par un autre avion.

Il alluma un cigare *toscano*, bien qu'il soit de plus en plus mal vu de fumer dans les aéroports, les ambassades et les hôtels meublés. Méndez se pencha sur son propre sort avec beaucoup de compassion. Qu'était devenu ce Méndez aux solides croyances, aux inaltérables vertus, qui ne sortait jamais du Barrio Chino, sauf pour l'enterrement d'un ami ? Pour la première fois de sa vie, il allait passer ses vacances ailleurs que sur le balcon du commissariat. Dans quel gouffre de perdition était-il donc tombé, pour dépenser toutes ses économies dans un voyage touristique de luxe ? Surtout, qu'allait devoir subir son

estomac ? Et sa peau ? Habitué à travailler la nuit et à se lever à cinq heures de l'après-midi, comment supporterait-il le soleil des pharaons ? Il n'en réchapperait que s'il avait la chance de pouvoir rester enfermé dans le tombeau d'une pharaone, de préférence une pharaone ayant mené une existence douteuse.

Sa peau, Méndez en était sûr, se desquamerait, partirait en poussière. Mais ce n'était pas encore sa peau qui l'inquiétait le plus, c'était bel et bien son estomac. L'estomac de Méndez était décrit dans la *Gran Enciclopedia Catalana* comme un spécimen d'une extrême délicatesse, qui ne supportait que le poulpe galicien, les piments de Padrón, les haricots blancs à la navarraise, le chili de bœuf, la morue *a la llauna*, l'épaule à la mode du León, enfin et de préférence les flageolets au lard à l'asturienne, patiemment préparés par la cuisinière d'un évêque. Méndez, tous ses amis le savaient, avait besoin de suivre en permanence ce genre de diètes. Pour compenser la fadeur et la légèreté de ces aliments, il les arrosait copieusement de vins un peu substantiels, par exemple des *prioratos*, des *cariñenas* des *jumillas* et autres crus convenant aux camionneurs du haut Aragon, de ceux dont la mort subite laisse derrière eux deux veuves. Son catalogue d'anis, de rhums, de marcs, de *grapas* et de *pingas* – Méndez veillait avec soin à ces détails – était également tenu rigoureusement à jour.

Et voilà qu'après avoir pendant tant d'années surveillé sa santé, au prix de tant de peines et de sacrifices, Méndez se voyait lancé dans une bien funeste aventure. Déjà dans l'avion, on lui avait servi un repas froid, à base d'aspirine et de polyéthylène. Avec, en guise de boisson, une limonade si vertueuse qu'on aurait dit les larmes de vierges du vertueux quartier de la Albufera. Et ce n'était encore que le début. Car Méndez réalisait maintenant, avec une horreur croissante, qu'il se trouvait dans un pays islamique, où il ne pourrait demander un rhum, ni même un menu aussi innocent que des pieds de porc agrémentés de quelques bouteilles de *gandesa*. Non, il n'y survivrait pas.

Pourquoi donc avait-il dépensé tant d'argent pour un pareil voyage ? Pourquoi, d'ailleurs, tenait-il à rester à proximité de Clara Alonso ?

Méndez savait qu'il lui était impossible de répondre à cette question de façon raisonnable. Mais il savait aussi que les questions auxquelles on peut répondre de façon raisonnable ne présentent pas le moindre intérêt. Cette situation l'enchantait, précisément parce qu'il n'arrivait pas à se l'expliquer.

Est-ce que Clara Alonso lui plaisait ? Allons donc ! Il la trouvait attrayante, certes, mais jamais elle n'aurait pu éveiller chez lui une passion capable de le faire sortir de ses pourrissoirs de la Calle Nueva. Ni elle, ni d'ailleurs aucune femme. Depuis déjà quelque temps, chaque fois que Méndez s'était risqué à faire parade de virilité, il avait

eu droit à de lourdes réclamations de la clientèle. Les femmes qu'il avait déçues ne se contentaient pas toujours de jurer qu'elles ne retourneraient jamais avec lui : certaines menaçaient de se plaindre à la *Generalitat* de Catalogne ou à l'institut national de la Consommation.

Une autre explication, celle que se donnait Méndez – pour la énième fois, tout en mâchonnant son *toscano* –, était également des plus incertaines. Son voyage, se disait-il, était peut-être motivé par une curieuse coïncidence : Ángel Martín, l'homme qui avait assassiné la petite autiste adoptée par Clara Alonso, s'y connaissait remarquablement en histoire de l'Égypte ancienne.

Mais, en réalité, qu'est-ce que cela pouvait bien faire ? D'autant qu'Ángel Martín était mort. Méndez avait déjà dédié à sa mémoire le plus affectueux des hommages : qu'il aille au diable !

Pourtant, Méndez était là. Il était en proie à une obsession, à une sorte d'appel. Après deux nuits consécutives où il n'avait cessé de s'agiter dans son lit, il avait cédé, craignant de devenir fou. Et il était là.

Il jeta son *toscano* dans un cendrier et emboîta le pas aux nouveaux arrivants, qui en avaient terminé avec les formalités de police et de douane. Le passage en douane avait consisté en un froncement de sourcils du préposé, les tracasseries de police en un coup de tampon, et un timbre apposés sur les passeports par un employé de l'agence de voyages, tout simplement.

Méndez ne connaissait rien du Caire. Tout ce qu'il avait pu en voir, pendant ces deux heures d'attente, c'était ce hall d'aéroport. Dans l'attente des merveilles que lui réservait certainement la ville, il consacra son attention à la seule personne qu'il ne connaissait pas encore : la fillette.

Elle devait avoir dans les dix ans. Elle tenait la main de Clara Alonso, et éveilla tout de suite chez Méndez une bien étrange impression. Car d'une part on sentait que la fillette guidait l'aveugle, sur ce territoire qui leur était à toutes deux absolument inconnu. Mais il était évident aussi que l'aveugle la serrait avec force, l'enveloppait, la protégeait. La protégeait de qui ?

Cette impression de Méndez, qu'il y avait quelque chose de pas tout à fait normal, se transforma soudain en certitude étonnée quand il aperçut la petite de profil. Il avait déjà remarqué son aspect un peu lourdaud – qui ne s'accordait pas avec son âge – et la rigidité de sa démarche. Mais c'est en la voyant de profil, et malgré la distance qui les séparait, qu'il comprit que la fillette était mongolienne.

Méndez en savait assez sur le syndrome de Down pour pouvoir en énumérer les caractéristiques : les yeux bridés, la langue dépassant entre les dents, la nuque épaisse, une conformation massive et sans

grâce. Le vieux policier constata néanmoins que cette petite fille, n'eût été le syndrome, aurait été une véritable beauté. Elle avait une longue chevelure blonde comme l'or, une peau extrêmement fine, les yeux d'un bleu presque transparent. On ne pouvait s'empêcher, en voyant ce qu'elle était, de songer à ce qu'elle aurait pu être.

Méndez en resta ébahi.

Nom de Dieu !

Qu'est-ce que c'était que ça ?

Il comprit qu'il avait besoin d'un verre.

Mais où pouvait-il prendre un verre ? Dans le secteur international de l'aéroport, encore, on l'aurait servi. Mais ici... Il dut se contenter d'avalier sa salive, et sa surprise avec. Il prit un taxi pour suivre le groupe, sachant déjà par l'agence de voyages qu'il le retrouverait à l'hôtel Mena House.

Dans son anglais de haute école, Méndez indiqua au chauffeur :

— *Me go hotel Mena House. Immediately. You suivre that luxurious car.*

Il se fit comprendre, ce qui instilla chez lui le surnois sentiment d'être devenu polyglotte. S'il continuait sur cette voie, s'il faisait quelques efforts, même une promotion n'était pas inenvisageable. Il regarda à travers le pare-brise du taxi la « *luxurious car* », rien moins qu'une Rolls, sans doute envoyée par l'hôtel pour accueillir des hôtes si illustres. Ils prirent une avenue que Méndez jugea bien large et dépourvue de tout cachet oriental (il avait espéré trouver, dès l'aéroport, une légion de marchands de tapis en train de fumer des pipes turques), laissèrent à leur gauche l'hôtel Sheraton et pénétrèrent dans le cœur du Caire, où ils enfilèrent l'avenue des Pyramides. Tout, dans ce secteur, avait une apparence parfaitement occidentale, mais Méndez se sentit peu à peu rassuré : il découvrit en effet une quantité raisonnable de bistros minables, d'éventaires ambulants et de gens assis au bord des trottoirs, certainement prêts à accepter de faire un brin de causette, de préférence au sujet des femmes, jusqu'à des heures avancées de la nuit.

Le Mena House, à ce qu'il put en juger en descendant du taxi, devait être un des meilleurs hôtels du Caire, et de plus un des rares à avoir conservé une architecture orientale. Situé au pied même des Pyramides, il se composait d'une partie centrale ancienne et typique, avec la réception, les restaurants et les chambres de luxe, et d'ailes plus modernes où se trouvaient les chambres de type standard. Méndez, sachant qu'on ne le remarquerait pas au milieu de l'agitation du hall, put constater qu'un guide particulier s'occupait des nouveaux arrivants et demandait pour eux la suite présidentielle, au troisième étage. Le guide expliqua en espagnol que c'était un appartement immense, avec des salons, un bureau, deux salles de bains dont l'une entièrement en marbre blanc, des fenêtres donnant sur les Pyramides,

une chambre principale avec un lit de plus de quatre mètres de large. Dernier reste, songea Méndez avec envie, de grandes époques disparues, où un homme pouvait se coucher avec trois femmes en même temps et espérer survivre. Aujourd'hui, plus personne ne se souvient des vertus antiques.

Quand ils eurent disparu, Méndez s'approcha timidement de la réception et exhiba les documents de l'agence de voyages. On lui assigna une chambre standard dans l'aile gauche de l'hôtel. Le malheureux policier y posa son unique valise ; émerveillé par tout le luxe, la propreté, le style rigoureusement impersonnel de cette chambre, faite pour ne laisser aucun souvenir, il se dit encore une fois qu'il ne pourrait y survivre.

Il se répétait cela, lorsque la porte s'ouvrit.

Qui donc pouvait avoir une fausse clé ?

La gueule d'un Magnum 44 apparut dans l'entrebâillement.

Méndez lança un juron.

Car il n'avait pu emporter avec lui son Colt de la Grande Guerre. Les systèmes d'alarme des aéroports se seraient déchaînés au point de sonner jusque dans la chambre de Jordi Pujol(8). Et c'était dommage, pensa fuitivement Méndez, vraiment dommage, car un duel entre son Colt et ce Magnum, deux véritables pièces d'artillerie navale, aurait été digne de la bataille du Jutland.

Le visage de Pepe Quílez apparut derrière le Magnum.

Pepe Quílez dit poliment :

— Je vous dis merde, Méndez !

— Où diable as-tu trouvé une fausse clé ?

— C'est un passe que j'ai toujours sur moi. Et je sais m'en servir.

— Et le revolver ?

— Naturellement, il m'aurait empêché de passer les contrôles. Mais un correspondant me l'a remis dès mon arrivée à l'hôtel. Il était convenu qu'il m'en trouverait un.

— Putain, je ne m'en suis même pas aperçu !

— Ça prouve que vos facultés baissent, Méndez, rétorqua le gorille après avoir refermé derrière lui. J'aurais parfaitement pu vous tuer. Deux coups de feu de ce bijou vous auraient réduit à un petit tas de cendres, haut comme celui d'un cigare *faria*.

— Bien sûr. C'est parce que je suis resté trop longtemps à ce régime de limonade et de repas en plastique, se défendit Méndez. Avec ça, on en finirait avec n'importe qui.

— Ce qui commence à être en plastique, Méndez, imbécile, c'est votre cerveau. Vous avez cru que je m'étais même pas aperçu que vous nous suiviez et, en cinq minutes, j'ai même appris votre numéro de chambre. Mais vous voyez que je ne cherche pas à vous prendre en traître. Cette affaire ira pas plus loin, mon vieux. On arrête tout !

— On arrête quoi ?

— Votre enquête. Mes clients sont suspects de rien, tout au contraire, de sorte que la police espagnole a aucune raison de les suivre. Et vous, ici, vous avez pas la moindre attribution légale. Alors... filez !

Méndez soupira et s'assit dans un des fauteuils. Il regarda le Magnum avec complaisance.

— Double détente, je suppose ?

— C'est pas le moment de déconner, Méndez. Tout ce qu'il a en double, ce revolver, c'est des couilles, voilà !

— Écoute, Quílez, toi et moi nous connaissons depuis longtemps. Nous nous sommes connus au travail, quoique chacun dans sa partie, et à la grande époque, encore, pendant ces années si brillantes de notre histoire nationale. Je ne sais pas pourquoi tu me traites comme un ennemi. Nous avons arrêté les mêmes truands, bouffé à l'œil dans les mêmes endroits, protégé les mêmes putains.

Quílez s'attendrit.

Il rengaina son revolver.

— Oui, c'est vrai, Méndez.

— Il faut que tu me croies : je ne suis pas ici en mission officielle. La dernière mission officielle qu'on m'a confiée, c'est d'enquêter sur le vol de quelques caisses de tampax.

— Mais alors, qu'est-ce que vous fabriquez là ?

— J'y ai mis les économies de toute une vie. Je suis ici en touriste.

— En touriste, mais sur nos traces quand même, hein ? Et depuis quand vous intéressez-vous à ce qu'on peut voir au-delà du Paralelo et des Ramblas ?

— Tu te trompes, Quílez. Je suis d'une curiosité touristique insatiable. J'ai même lu un jour un livre sur les salons de massage en Thaïlande.

— Allez vous faire voir, Méndez.

— Assieds-toi.

— D'accord, je m'assieds, par respect du passé, Méndez. Mais dites-moi ce que vous cherchez.

— Ce qu'il y a de curieux, c'est que je ne cherche rien. Tout ce que je sais, c'est que Clara Alonso fuit un danger. On pourrait croire que ce danger n'existe plus, pourtant je continue à penser qu'il est toujours là. Et les pères de Clara Alonso – tu noteras que j'ai dit « les pères », au pluriel – ont le même point de vue, la preuve c'est qu'ils t'ont engagé.

— Je vois vraiment pas pourquoi vous dites « les pères ». Ils l'ont seulement adoptée.

Méndez comprit tout de suite que l'autre ne connaissait pas l'histoire. Il se contenta de répondre :

— Oui.

— On m'a engagé que pour rassurer Clara Alonso. Elle a une peur bleue qu'il arrive quelque chose à son autre fillette.

— C'est de cette fillette que je veux que nous parlions, Quílez.

— D'accord, mais soyez bref.

— C'est sa fille adoptive, je suppose ?

— Bien sûr.

— Je ne connaissais pas son existence. Je croyais que Clara n'avait que Mercedes, la petite autiste qui a été assassinée.

— D'après ce qu'on m'a dit, elle les a adoptées à peu près au même moment. Personne voulait d'elles.

Méndez ferma un instant les yeux.

La phrase résonnait le long de ses nerfs.

Personne n'en voulait...

Mon Dieu...

Quand Clara Alonso était née... qui donc aurait voulu de Clara Alonso ?

Méndez gardait les yeux fermés.

Quílez, en garde du corps bien stylé, demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a encore, espèce d'abruti ?

— Rien.

— On dirait pourtant bien qu'il y a quelque chose.

— Simplement que j'ai compris pourquoi Clara Alonso a adopté deux petites handicapées, deux fillettes dont personne ne voulait.

— Pourquoi ?

— Clara Alonso est en train de payer une dette.

— Une dette envers qui ?

— Envers la vie.

— Arrêtez vos fadaises, Méndez. Jusqu'ici, vous aviez la réputation d'avoir les couilles fichues, mais je vois que le plafond vaut guère mieux.

Méndez ne lui prêta pas attention.

Il avait à nouveau fermé les yeux.

Il soupira :

— Parfois, on se dit qu'il y a en ce monde des gens merveilleux.

— En ce cas, changez de métier, Méndez.

— Et quel est mon métier, Quílez ? Le sais-tu ? Est-ce que mes chefs le savent ? Moi, je suis dans la rue, c'est tout. Et dans la rue, on rencontre des gens. On voit des choses.

— C'est pas un métier, ça.

— Non, ce n'est pas un métier.

— Ça vous va bien, Méndez.

— Bien sûr que ça me va.

— Bon, ça suffit. Écoutez-moi, Méndez. La seule chose de sûre, c'est

que Clara Alonso a adopté ces deux petites filles dont personne voulait et qu'elle leur consacre toute sa vie. Et ses deux pères, Cañada et Manrique, se figurent eux aussi qu'y a rien de mieux à foutre en ce bas monde. Voyez-vous, Méndez, ces hommes-là ne parlent que de choses qui existent plus, de gens qui existent plus, d'appartements qui existent plus. J'arrive pas à les comprendre. Mais voici où je voulais en venir : une des petites a été assassinée, et Clara craint qu'il arrive la même chose à l'autre.

Méndez rouvrit tout à coup les yeux.

De sa tête surgirent des antennes rouillées et de qualité médiocre, mais des antennes tout de même.

— Tu veux dire qu'on l'a menacée ?

— J'ai l'impression, oui, bien que personne en parle.

— Putain de Dieu...

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Pour commencer, quelqu'un enlève Mercedes et réclame une énorme somme d'argent en échange de sa vie. Les circonstances empêchent Clara Alonso de payer, et Mercedes est assassinée. Et ensuite, la menace persiste. Maintenant je comprends tout. La menace persiste... Ils essaient de convaincre Clara Alonso qu'elle est perdue, qu'ils peuvent faire d'elle ce qu'ils veulent. C'est pour ça qu'ils tentent de violer, de démoraliser, de briser une femme qui n'est au bout du compte qu'une pauvre aveugle. Pour qu'elle sache qu'ils chercheront à tuer aussi l'autre fillette. C'est pour ça qu'elle a fui.

— Vous voulez dire qu'ils lui demandent peut-être à nouveau une énorme masse de fric, en échange de la vie de la seconde gamine ?

Au lieu de répondre, Méndez demanda :

— Toi, là-dedans, quelle est ta mission, Quílez ?

— Hé, hé...

— Qu'est-ce que ça veut dire, hé, hé ?

— Ma mission consiste à foutre une balle dans les couilles du premier gus qui me revient pas.

— Et que diraient les autorités égyptiennes ?

— Rien de plus que les autorités espagnoles. Il semble qu'ici, on puisse acheter tout ce qu'on veut.

— Par conséquent, il est possible que Clara Alonso ait reçu de nouvelles menaces..., résuma Méndez, réfléchissant à voix haute. Il est possible qu'on continue à lui demander mille millions de pesetas en échange de la vie de la seconde fillette, ou peut-être encore plus, parce que le type qui a mis au point cette sinistre saloperie doit être fou de rage... Il est possible aussi que Clara Alonso souhaite payer, pour être tranquille définitivement, mais qu'elle ne puisse pas.

— Comment ça ? Elle a assez d'argent, oui ou non ?

— Mille millions de pesetas représentent une somme assez

considérable pour être remarquée par les autorités espagnoles. Un transfert de fonds clandestin est quelque chose de difficile, surtout si la police est sur ses gardes. Ç'a déjà été le cas pour certaines rançons exigées par E.T.A. Parfois, on est d'accord pour payer, mais on se heurte justement à ceux qui sont censés vous protéger.

— C'est pour ça qu'on m'a engagé. La loi, ici, c'est moi, dit fièrement Pepe Quílez, sur le ton de Clint Eastwood.

Méndez ne l'entendit pas. Il continuait à penser à haute voix.

— Mais c'est absurde, murmura-t-il.

— Pourquoi est-ce que c'est absurde ?

— Ángel Martín est mort. Tous les gens qui avaient à voir avec cette affaire sont morts. Tous.

Et, soudain, il se leva.

Il était devenu tout pâle.

— Mon Dieu..., bafouilla-t-il.

On voyait qu'il n'invoquait pas souvent Dieu autant que ces derniers jours. Sa bouche en tremblait.

Quílez bredouilla :

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous avez encore ?

— Rien, rien, ça n'a aucun sens.

— Qu'est-ce qui n'a aucun sens, Méndez ?

Le vieux policier s'efforça de rire, puis bougonna :

— Enfin bon... Au bout du compte, j'ai peut-être une petite idée. Nous sommes en Égypte, n'est-ce pas ?

— Et alors ?

— Rien. Ça doit être pour ça que j'entends la voix d'un mort.

UN BATEAU SUR LE NIL

Le *Nile Dream* appartenait à la prestigieuse Presidential Line. D'autres s'appelaient, semblablement : *Nile Moon*, *Nile Beauty*... Rêve du Nil, Lune du Nil, Beauté du Nil. Nom de Nil ! se dit Méndez en contemplant le bateau depuis l'embarcadère.

Il ne se sentait pas bien. Le soleil lui brûlait la peau, étrillait implacablement sa calvitie naissante. Les vêtements qu'il portait n'étaient pas, il faut le dire, des plus adéquats. Il avait mis un costume noir, bien madrilène, qui aurait mieux convenu pour aller demander un emploi à l'administration des Dernières Volontés. De plus, le bref trajet aérien entre Le Caire et Assouan lui avait fort mal réussi. Le vieux policier, pourtant fort endurci grâce à tous les anis du Barrio Chino barcelonais, commençait à se ressentir des effets de l'air pur ; il était au bord de la nausée.

Il parvint pourtant à se ressaisir, descendit avec précaution l'abrupt escalier de pierre et pénétra dans le *Nile Dream*.

C'était un gros bateau. Le Nil ne supportait pas les forts tonnages, cependant ce bâtiment comportait trois ponts de cabines, dont l'un presque au niveau de l'eau, un second au milieu et un autre au-dessus, qui abritait aussi le restaurant. Sur un dernier pont encore se trouvaient un immense salon-bar, avec ameublement de style, et une terrasse dédiée à la piscine, aux chaises longues et à tous les soleils de l'Égypte.

Méndez huma les spiritueuses odeurs du salon-bar et monta sans plus attendre. Il était arrivé par un vol un peu antérieur à celui qu'il savait que prendraient Clara Alonso et sa famille, pour ne pas qu'ils le reconnaissent. Bien sûr, une fois dans le bateau ils se rencontreraient tous, mais il serait trop tard pour qu'ils le rechassent. Du reste, ils ne s'étaient pas encore manifestés ; sans doute, à l'aéroport d'Assouan, dans l'extrême sud de l'Égypte, avaient-ils pris encore un autre avion pour visiter Abou-Simbel – la plus étonnante merveille de ce circuit, avait-on dit à Méndez : une gigantesque montagne artificielle, soutenue par une prodigieuse coupole, beaucoup plus grande que celle de Saint-Pierre de Rome, et à l'intérieur de laquelle avait été reconstruit, paraissant minuscule, le temple de Ramsès II englouti par

les eaux du Nil. Une si fabuleuse réalisation technique, lui avait-on assuré, que tout l'art de l'ancienne Égypte pâlisait devant elle.

Mais Méndez n'avait pas voulu aller l'admirer. Il préférait inspecter le bateau, connaître le terrain, voir arriver les passagers qu'il attendait, observer leurs premières réactions et en tirer ses conclusions personnelles. De plus, il y avait quelque chose de terriblement amer dans cette excursion de Clara Alonso, qui ne pourrait rien voir, et de la fillette mongolienne, qui ne pourrait rien comprendre.

Il y avait pourtant aussi une sorte de merveilleuse piété dans cette impossible tentative de retrouver la vie. « *Sois amoureux de la vie même si elle n'est pas amoureuse de toi.* » Qui avait dit cela ? Un poète ? Un penseur mal vu des pouvoirs publics ? Peu importe. Cela méritait d'être dit.

Méndez engloutit un gin-tonic – oui, on servait de l'alcool à bord. Il commença à se sentir mieux. Il en demanda un autre.

— Est-ce que vous avez assez de réserves ? demanda-t-il au serveur, qui baragouinait vaguement l'espagnol. Je vous avertis que j'aurai besoin d'un tanker chargé d'alcool. J'espère qu'il pourra remonter le Nil.

Et Méndez entama son second gin. Il se sentait de mieux en mieux, la forme lui revenait. C'est alors qu'une voix le sortit de ses abstractions, de sa réconciliation avec la vie.

— Bonjour, monsieur Méndez.

Le policier tourna la tête, mais ne vit personne. Il dut baisser le regard.

L'homme qui lui parlait était de taille normale, mais assis sur une chaise roulante.

Il avait une allure baroque, un peu extravagante ; mais sur fond d'antique Empire cela pouvait encore passer. Il portait une perruque, un foulard et un monocle.

Le policier demanda :

— Comment savez-vous que je m'appelle Méndez ?

— J'ai vu la liste des passagers. Et l'on m'a dit qu'il n'y avait que vous et moi à bord. Les autres embarqueront plus tard, parce qu'ils sont allés directement à Abou-Simbel.

Il lui tendit la main.

— Permettez-moi de me présenter. Je porte un nom biblique, tout à fait approprié en ces lieux : je m'appelle Salomon.

— En effet, vous étiez prédestiné ! Je suppose que vous êtes déjà venu au Moyen-Orient, et que vous aviez grande envie de faire ce voyage.

— Bien sûr. C'est d'ailleurs la seconde fois que je le fais, parce que l'Égypte vous apporte toujours quelque chose de neuf. Mais je suis aussi allé à Jérusalem, à Amman, à Damas, à d'autres endroits encore

où les patrons d'hôtels voulaient me faire un prix, dès qu'ils entendaient mon nom.

Méndez le regardait de biais.

Salomon devina sa pensée.

— Vous vous demandez comment je fais pour me déplacer sur le bateau, pas vrai ? À cause des escaliers.

— C'est exact.

— En fait, j'arrive à les monter, avec beaucoup d'efforts, en m'accrochant bien à la rampe. Les descendre, en revanche, je ne pourrais pas, je tomberais. Je peux aussi marcher un peu, mais seulement de temps en temps : dès que j'ai fait quelques pas, je me sens épuisé.

— Et que faites-vous de votre chaise ?

— Quand je monte un escalier, vous voulez dire ? Eh bien, je la laisse au pied des marches, et mon valet de chambre me la monte ensuite. Pour descendre, c'est différent. Pour descendre, il faut que je sois dans la chaise, vous comprenez ? Mais mon valet de chambre n'a pas trop de mal. Il lui suffit de bien tenir la chaise et de la laisser glisser peu à peu, marche après marche. Enfin... Ce ne sont que des problèmes personnels. Je ne veux pas vous assommer avec mes petits malheurs.

— Au moins, dit Méndez, il semble que ces petits malheurs ne vous empêchent pas de profiter de la vie.

— C'est relatif. Ici, par exemple, je ne pourrais rien faire si je n'avais pas mon domestique. Attendez, je vais vous le présenter.

Et il fit un signe.

Méndez vit alors s'approcher dans le salon un homme qui se trouvait au fond et qu'il n'avait pas remarqué jusque-là. C'était un homme mûr, de plus de cinquante ans, mais on devinait chez lui la force et la souplesse de quelqu'un qui n'a jamais cessé de faire de l'exercice. Ses yeux étaient immobiles, fixes, hypnotiques, d'un gris sinistre.

Salomon annonça en souriant :

— Monsieur Méndez.

Et ajouta :

— Mon valet de chambre. M. Galán.

*

Méndez fronça un sourcil.

On pouvait reprocher à Méndez beaucoup de choses, mais certainement pas de manquer de mémoire.

Il déclara :

— Je vous ai déjà vu quelque part.

Galán répondit sans se troubler :

— Sans doute à l'hôtel Palace, à Madrid.

— Les valets de chambre ne descendent généralement pas dans des hôtels comme le Palace, observa Méndez avec un sourire.

— Pourtant, c'était sûrement là, car moi aussi je me souviens de vous. Et ne vous étonnez pas de m'avoir vu dans un hôtel de luxe : je n'y habitais pas. J'y allais de temps en temps pour porter des messages à des amis de M. Salomon, voilà tout.

Méndez comprit que le nommé Galán lui disait la vérité. Si Galán avait eu une chambre à l'hôtel, il l'aurait aperçu plus fréquemment. Un peu confus, il contempla son gin, sans savoir que dire de plus. À la vérité, ce tandem que formaient l'estropié et son garde du corps (car c'était évidemment aussi un garde du corps) l'intéressait fort peu. Salomon le sortit d'embarras, en disant :

— Continuez à boire tranquillement, monsieur Méndez. Nous aurons bien d'autres occasions de bavarder, je ne vais pas vous importuner maintenant. Galán, voulez-vous me ramener à ma cabine ? Monsieur Méndez, à toutes fins utiles, sachez que j'occupe la première cabine à côté du restaurant. Bonne journée.

— Bonne journée.

Méndez, du coin de l'œil, regarda Galán pousser la chaise roulante jusqu'à l'escalier, puis se retenir d'une main à la rampe en laissant descendre la chaise de l'autre, marche après marche. Il avait de la force, ce Galán, malgré son âge. Pour ça oui, il avait de la force !

Méndez termina son second gin.

C'est alors qu'il les aperçut.

Ils étaient en avance. Méndez ne les attendait pas si tôt. Ils descendirent du car qui les amenait de l'aéroport, se rassemblèrent un instant sur l'embarcadère pour examiner d'un œil critique les mérites du *Nile Dream*, échangèrent des rires de joie et se rassemblèrent autour du guide, bétail de touristes propres et vitaminés, pleins de chèques dûment approvisionnés. Méndez distingua l'aveugle, qui était restée au second plan, Cañada, Manrique, la fillette...

Et il distingua encore quelqu'un d'autre.

Dans un premier temps, il n'en crut pas ses yeux.

Pensant à haute voix, il laissa échapper :

— Nom de Dieu ! Je veux bien que quatre hommes m'attrapent, si celui qui arrive avec ce groupe n'est pas Gandaria !

Et, achevant sa pensée, Méndez ajouta :

— Que quatre hommes m'attrapent, et qu'ils me fassent ce qu'il convient.

l'occupât seul. À gauche en entrant se trouvait une salle de bains relativement modeste, compte tenu de la catégorie du bateau, et à droite un placard. La cloison du fond – c'était la plus remarquable caractéristique de cette cabine – consistait principalement en une grande baie à vitres coulissantes, par laquelle on pouvait contempler les flots d'un bleu trouble et la berge du Nil.

Galán ferma la porte, lâcha la chaise et déclara :

— Vous avez eu tort de me présenter, Salomon. Ce corbeau m'a tout de suite reconnu.

— C'est justement pour ça que je l'ai fait. Ainsi, tout semble plus naturel, comme s'il n'y avait rien à cacher. De plus, vous aussi, Galán, vous avez pu vous assurer qu'il s'agit bien du même homme qui se trouvait au Palace. Il fallait que vous en soyez sûr, pour ne pas commettre d'erreur.

— D'accord, il le fallait. Mais je me demande bien ce qu'il fait ici. Parce que ce type est de la police.

Salomon retira son monocle. Son œil, que le verre faisait paraître plus large, devint étroit comme celui d'un poussin.

— C'est très simple, dit-il. Il est chargé de protéger Gandaria à tout prix.

— Vous croyez que le gouvernement espagnol dépenserait autant d'argent pour...

— Le gouvernement espagnol n'a pas de problèmes d'argent, pour certaines questions.

Galán claquas des doigts, en regardant Salomon par-dessous.

— Ça complique les choses, grinça-t-il. Tout paraissait si simple, après l'affaire de Madrid ! Mais maintenant, tout se complique à nouveau. Vous êtes venu me dire : « Gandaria, après la tentative d'assassinat manquée contre lui, va prendre un peu le large, par mesure de précaution. Il va faire un luxueux voyage en Égypte, certain que là-bas il ne lui arrivera rien. Il a même donné congé, pour l'instant, à ses deux gardes du corps. Du coup, il nous suffit d'arriver à prendre le même bateau, et ce sera comme s'il était dans le cercueil. » Hein, Salomón ? C'est bien ce que vous m'avez dit ?

— Effectivement, c'est ce que je vous ai dit.

— Eh bien, vous vous êtes planté ! Ils continuent à craindre un attentat contre Gandaria, et ils continuent à le protéger. Ce policier de merde n'est pas exactement venu ici pour se baigner dans le Nil.

— Je sais.

— Il est là pour protéger Gandaria.

— Je le sais, nom de Dieu !

Il y eut un silence. Salomon fit une brutale manœuvre avec sa chaise, comme pour se calmer les nerfs. Les ressorts, quoique de première qualité, émirent un grincement lugubre.

Galán porta une cigarette à ses lèvres.

— Je vais mener ce travail à bien, Salomon, lança-t-il comme s'il parlait tout seul. Qu'il soit protégé ou non, j'en finirai avec Gandaria.

— Tâchez de ne pas commettre d'erreur. L'autre homme chargé de la même tâche a échoué.

— Fernando Torres n'était qu'un bleu. De plus, Gandaria, je le tiens. Il est coincé sur ce bateau.

— Fernando Torres pensait qu'il était coincé dans son hôtel.

— Ce n'est pas pareil.

Galán marcha jusqu'à la porte et allait l'ouvrir, quand tout à coup il se retourna et demanda à voix basse :

— Pourquoi souhaitez-vous la mort de Gandaria ? Vous n'avez rien à voir dans ses affaires.

— Non.

— Gandaria vous doit de l'argent ?

— Non.

— Vous espérez que sa mort vous en fera gagner ?

— Non.

— Alors, pourquoi est-ce que vous désirez tant sa mort ? Pourquoi est-ce que vous le haïssez ?

— À cause de certaines histoires.

— Une femme ?

Salomon émit un petit rire sourd, tout en réajustant son monocle. Son œil retrouva les dimensions inquiétantes d'un œil de poisson.

— Quelle sottise ! murmura-t-il. Jamais je ne tuerais ou ne ferais tuer personne à cause d'une femme !

Il mit à nouveau en branle sa chaise roulante et avança vers la porte. Sa dextérité était telle qu'il aurait pu participer à un championnat de basket-ball pour invalides. Galán le laissa passer et Salomon ouvrit la porte.

Il retrouva le couloir aux riches tapis, les portes d'acajou, l'obséquieux serveur égyptien chargé de plateaux.

Là, il découvrit Méndez.

Et Gandaria.

Gandaria était juste devant lui, tout à côté de la porte. Salomon avait failli le heurter.

Gandaria bredouilla :

— Mais...

Et Salomón s'exclama, en lançant les bras en avant, d'un mouvement avide, comme pour arracher son vibrant amour de la chaise où lui-même était cloué :

— Oh ça, quelle coïncidence ! Mon cher, mon très cher frère... !

LA FILLETTE

Méndez s'était immergé dans le plaisant univers des croisières. Pour la première fois depuis qu'il avait eu l'âge de raison, il passait tout son temps à regarder, à penser et à profiter de l'existence.

Deux choses qu'il avait toujours faites, une autre qu'il ignorait : regarder et penser, et en même temps profiter de l'existence, c'étaient pour lui des activités antagoniques. Mais là, sur ce bateau, il était si convaincu de n'avoir rien à faire, si convaincu que personne ne courait aucun danger, qu'on n'avait pas davantage besoin de lui que d'un pompier en enfer, qu'il se laissa gagner par la tranquillité.

Cela pourtant ne fut pas si facile. Au marché indigène d'Assouan, où il aboutit en se fiant à l'odorat, il se lia d'amitié avec plusieurs colporteurs, auxquels il montra des photos de Marta Sánchez en bas noirs, et obtint en retour qu'une jeune marchande lui danse la danse du ventre. Méndez commençait à s'intéresser au nombril de la demoiselle, ou si l'on préfère à la culture égyptienne, quand on vint le délivrer – délivrance qui le plongea dans un état de grave prostration pendant toute une journée.

Assouan, lui avait-on dit, était la ville la plus ouverte et sympathique de l'Égypte, peut-être parce qu'elle avait toujours été une ville commerciale, la porte par laquelle les produits d'Afrique noire – cuirs et fourrures, épices, bois précieux et, bien entendu, plus d'une femelle prête à tout – pénétraient sur les terres du Pharaon. Qu'est-ce qui attendait Méndez en d'autres lieux plus austères, plus islamiques, plus rebutants ? Des femmes opulentes y danseraient-elles pour lui la danse du ventre ? Ne fallait-il pas plutôt craindre qu'au lieu de femmes en âge de donner le jour, on ne lui propose quelque garçonnet ?

La paix du voyage le rasséréna. L'Égypte était un pays plein de caractère, se dit-il ; ses campagnes semblaient ne pas avoir changé depuis les temps bibliques. On n'y rencontrait que les éléments naturels du début du monde : le palmier, l'âne, le calme, la lumière, la main du paysan. La famille de Jésus, retournant ici, aurait eu l'impression d'y retrouver de vieux amis ; autant dire l'impression de n'être jamais partie. Aussi loin que pouvait atteindre la vue, on

n'apercevait pas l'indignité d'une seule automobile.

Et ce fut la fillette qui le lui dit. Ce fut cette fillette, ignorante de tout, qui résuma ses pensées en deux mots :

— La paix... ?

Elle lui montrait le paysage. Elle lui tendit la main. Méndez, qui en cet instant songeait à de vieilles ribaudes de son quartier, des femmes qui de leur vie n'avaient jamais rien vu d'autre qu'un lit, un bidet, un pénis, un balcon et un chat, sentit sa main comme lavée par le seul contact de la main de la petite.

— La paix... ?

Manifestement, il s'agissait d'un jeu. « Amis ? » Oui, bien sûr, amis. Méndez, ce pourri de Méndez, lui serra la main et lui sourit. Il regardait ces yeux un peu obliques, ces traits épais, cette peau soyeuse, ces mains pleines d'amour, ce front derrière lequel n'avait jamais germé aucune mauvaise pensée, aucune mauvaise parole, et il se surprit à sentir son sourire s'élargir. Il alla même jusqu'à rire. Par tous les saints... depuis combien de temps Méndez n'avait-il pas ri ? Si loin qu'on remontât dans les annales du Barrio Chino – dont on sait combien elles sont vastes, profondes, contestées et respectables –, personne ne pouvait prétendre avoir été témoin de pareil prodige. Méndez en train de rire ! Méndez en train de rire devant une petite fille !

— Amis, dit Méndez. Amis pour toute la vie.

Nul doute qu'on eût enseigné à la petite les bonnes manières. « *Les bonnes manières* », avait-on dû lui dire, « *seront ton unique défense face à la vie.* » « *Les bonnes manières des autres* », se dit amèrement Méndez, le regard de plus en plus attendri. « *Pourvu que les rues ne t'engloutissent pas, gamine. Pourvu que tu aies toujours des yeux qui t'attendent, une main qui te guide, une bouche qui sache prononcer ton nom. Pourvu que tu rencontres toujours des amis, des amis meilleurs que Méndez.* »

La petite lui tendit la main.

— Comment vous vous appelez, monsieur ?

— Moi, Méndez.

— Moi, Olga.

Elle s'assit sur ses genoux. Avec une impudeur enfantine, le naturel d'un jeune chiot qui vous regarde à un coin de rue et s'approche en croyant que tout le monde est gentil et qu'il aura droit à une caresse. Elle regarda Méndez et rit – elle rit sans sortir la langue. « *On t'a aussi appris cela* », pensa Méndez, « *cela aussi...* » L'argent de Clara Alonso était bien utilisé. Méndez éprouva le désir quasi irrésistible d'embrasser l'enfant.

Il ne le fit pas.

Il ne voulait pas la souiller.

— Embrasse-moi, toi, demanda-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce que là où tu m'embrasseras, je n'aurai plus jamais de bouton.

Ensemble, ils regardèrent le paysage merveilleusement vert qui s'étendait de part et d'autre. La terre n'était fertile que sur les berges du fleuve, mais c'était certainement, se dit Méndez, la meilleure terre du monde. Des minarets se dressaient ici et là parmi les palmiers, taches blanches sur l'azur écrasant du ciel. Au milieu du fleuve, l'air était frais et si immensément pur que Méndez pensa sérieusement qu'il n'y résisterait pas.

— Tu as une petite sœur ? demanda-t-il.

— Oui. Mercedes.

— Où est-elle.

— Elle est allée à l'école.

Méndez ferma les yeux.

Olga s'inquiéta :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

« *Nom de Dieu ! se dit Méndez. Je suis tombé bien bas ! Jusqu'ici, les seules nanas qui savaient deviner mes pensées avaient au moins vingt ans de turbin. Et maintenant, même une petite fille y arrive !* »

— Mais rien, ma petite.

— Tu es content ?

— Bien sûr !

Olga s'appuya sur son épaule.

Méndez ressentit quelque chose qu'il n'avait jamais ressenti. Il aurait voulu fermer les yeux à nouveau.

C'est alors qu'une ombre se projeta sur eux.

Une voix sourde demanda :

— Vous avez eu des enfants, monsieur Méndez ?

— Non.

— À vous voir faire, on le croirait.

Méndez regarda le visage inexpressif de Galán, l'homme de confiance de Salomon Gandaria. Son garde du corps, plutôt. Méndez avait vu tant d'hommes morts et tant de meurtriers qu'il savait distinguer au fond des yeux un certain petit filet de sang. Et Galán ne le dissimulait même pas au fond de ses prunelles, ce petit filet de sang, il l'exhibait dans tout son regard.

Méndez tordit la bouche.

— J'ai vu des enfants dans les rues, ronchonna-t-il. Même si ce n'étaient pas les miens.

— Et alors ?

— Rien. Seulement que les enfants vous apprennent des choses.

— Je sais.

Galán regardait le paysage. Mais, étrangement, il arrivait à regarder

le paysage d'un œil et la fillette de l'autre. D'un geste lent, étudié, il lui tendit la main, mais Olga ne la saisit pas. Au contraire, elle détourna le regard. Elle refusait cette main.

Comme si elle aussi avait vu le petit filet de sang qui était dans les yeux de Galán, qui dansait même devant ces yeux.

Galán murmura :

— Vous avez deviné mon métier, n'est-ce pas, monsieur Méndez ?

— Oui.

— Que croyez-vous que je sois ?

— Je pense à une vieille et honorable corporation.

— Celle des assassins ?

— Oui, répliqua Méndez. C'est ça. Je dis qu'elle est vieille, parce qu'elle a toujours existé. Et qu'elle est honorable, parce que les vrais professionnels, il en reste très peu. Il faut prendre soin d'eux.

— Comment avez-vous deviné que j'appartenais à cette corporation ?

Méndez eut un rire délicat.

— Je sens toujours la merde, même quand elle est parfumée, dit-il.

— Vous ne m'offensez pas, Méndez.

— Je ne cherchais pas à vous offenser.

Et Méndez sourit à nouveau. Sur son visage flottait une expression presque délicate, ce qui était de mauvais augure. Tout en caressant les cheveux de la fillette, il demanda :

— Et vous, vous avez eu des enfants, Galán ?

— Oui. J'ai... une fille.

— Vous la voyez souvent ?

— Oui, je la vois souvent.

— Votre travail ne doit guère vous le permettre...

— C'est vrai. Mais malgré tout, je la vois souvent.

Méndez se dit que l'autre mentait.

Olga s'était appuyée contre l'épaule de Méndez. Peut-être était-ce la première fois qu'une petite fille s'abandonnait ainsi contre lui. Il lui caressa à nouveau les cheveux, en s'efforçant de seulement la frôler. Et il planta sur Galán des yeux qui semblaient le radiographier.

— Marié, Galán ? s'informa-t-il.

— Séparé.

— Est-ce que je me trompe, en disant que vous travaillez uniquement pour faire vivre votre fille ?

— Non, vous ne vous trompez pas, Méndez.

— Que c'est pour elle que vous ne voulez pas échouer ?

— Exact. C'est pour elle que je ne veux pas échouer.

Méndez secoua la tête.

— Ça me paraît bizarre de discuter ici.

— Pourquoi.

— Parce que je discute toujours dans des bars miteux ou dans des pièces sombres.

— Moi aussi, vous savez. Mais je ne peux pas m'offrir le luxe de choisir les endroits. J'ai été obligé de faire plusieurs fois le tour du monde.

— Vous êtes ici pour protéger Salomon, pas vrai ? demanda Méndez. Que vous soyez là pour l'aider, ce sont des histoires. Vous êtes là pour le protéger, voilà la vérité.

— Oui.

— Vous saviez que Salomon était le frère d'Ismael Gandaria ?

— Ceci n'est pas un interrogatoire. Je répondrai si je veux bien, Méndez.

Galán rit. Il tendit à nouveau la main vers la fillette et sentit à nouveau, rapide et invisible, son rejet instinctif. Il retira lentement sa main.

— Vous ne m'avez pas répondu, Galán. Je vous ai demandé si vous saviez que Salomon était le frère d'Ismael Gandaria.

— Non. Comment est-ce que je l'aurais su... ? J'ai découvert ça ici. Je ne connaissais même pas le nom de famille de Salomon, pour la simple raison que les hommes comme moi posent très peu de questions. Moins on en sait, moins on court de risques.

— Dans ce cas précis, c'est absurde, Galán. Les hommes comme vous veulent savoir qui ils protègent.

— Vous avez raison, Méndez. Ce qu'il y a, c'est que Salomon ne se fait pas appeler Gandaria, il utilise toujours le nom de sa mère.

— De crainte qu'on ne cherche à l'abattre, comme son frère ?

— Non... Il ne s'agit pas de ça, Méndez. Salomon, on ne l'a jamais menacé, pour la bonne raison qu'il n'a jamais mis les pieds au Pays basque. Ismael Gandaria a tous ses intérêts, ses réseaux et ses affaires dans le Nord. Salomon, lui, d'après ce que j'ai pu apprendre, ne veut pas et ne peut d'ailleurs pas quitter Madrid. Et ses affaires sont tout à fait différentes de celles de son frère, car Salomon, semble-t-il, s'occupe de banque. Uniquement de banque. Cela dit, on ne sait jamais, et il se fait toujours accompagner par quelqu'un comme moi.

— Une dernière question, Galán. Maintenant que vous savez qu'ils sont frères, avez-vous pu voir s'ils ont de l'estime l'un pour l'autre ?

— Beaucoup.

— À quoi l'avez-vous constaté ? À leurs gestes quand ils se sont rencontrés ? Vous croyez à ce genre de choses ?

— Oh non... Non, je ne suis pas de ceux qui, quand ils voient les gens s'embrasser, croient que c'est pour de bon. Mais, quand j'ai appris que Salomon aussi s'appelait Gandaria, je me suis permis d'entrer dans sa cabine et de fouiller dans ses papiers, pendant qu'il était au bar. C'est curieux, savez-vous ? Il a apporté un album de

photos. Et sur toutes les photos il est avec son frère Ismael, tout le temps en train de l'embrasser. On dirait que c'est la seule personne qu'il aime au monde.

— Des photos d'enfance ?

— Non. Elles datent de quelques années à peine.

Méndez caressa les cheveux de la fillette, qui se berçait toute seule sur ses genoux. Olga riait. Galán, toujours en regardant la petite, interrogea :

— À quoi pensez-vous, Méndez ?

— À rien. Au fait que c'est vraiment un voyage d'agrément.

On ne peut absolument rien faire, hein ? Rien... Ici, Gandaria ne court aucun danger.

Les traits toujours impassibles, Galán répondit :

— Non.

Et Méndez, contemplant l'horizon derrière ses paupières mi-closes, soupira :

— Nous arrivons à Kom-Ombo.

PREMIÈRE RÉVÉLATION

— Les gens croient peut-être, vous croyez peut-être, expliqua le guide, que plus on remonte loin sur le Nil, plus ce que l'on découvre est ancien. Eh bien, c'est tout le contraire. La véritable Égypte ancienne, ce sont les Pyramides, que tout le monde connaît, et particulièrement l'ébauche de pyramide que l'on peut admirer à Saqqarah, l'ancienne Memphis. La pyramide de Saqqarah est beaucoup plus ancienne que celles de Gizeh, de Khéops et de Mykérinos. Le site sur lequel vous vous trouvez maintenant, au contraire, appartient à l'Égypte décadente, celle des Ptolémées, où les Grecs avaient déjà remplacé les Pharaons. Demain, à Edfou, nous verrons justement un magnifique bas-relief représentant le couronnement d'un des Ptolémées. Vous pourrez observer qu'on pose sur sa tête une couronne double, celle de la Haute-Égypte et celle de la Basse-Égypte étant réunies en une seule ; ce fut le Pharaon Ménès, le plus ancien, celui qui parvint à réunir la Haute-Égypte et la Basse-Égypte en un seul pays, qui symbolisa cette union en rassemblant les deux couronnes en une seule. Vous remarquerez aussi un détail que l'on rencontre fréquemment : pendant qu'on pose la couronne sur sa tête, le roi Ptolémée, qui est debout, avance légèrement la jambe gauche comme s'il se mettait à marcher. Cela signifie qu'il est vivant. C'est là une donnée essentielle en égyptologie. Quand la statue d'un Pharaon avance la jambe gauche, c'est que ce Pharaon était en vie à la date où fut sculptée la statue.

Si au contraire les deux pieds sont côte à côte, c'est qu'il était mort. Maintenant, regardez le dieu Sebeth, celui qui a une tête de crocodile.

Méndez écoutait attentivement. Vêtu de noir, dans ce groupe où tout le monde était en blanc, il aurait pu se faire passer pour le scribe chargé de rédiger le testament de Toutankhamon. Il écouta l'histoire du « nilomètre », un puits comportant un escalier : en fonction du niveau de l'eau sur les marches, les collecteurs d'impôts (apparemment, une calamité dont les hommes n'ont jamais été dispensés) calculaient la capacité d'arrosage dont disposaient les paysans, et en conséquence le montant des redevances. Il écouta ensuite, avec la même attention, l'histoire des gens qui venaient au

temple demander au dieu comment mener leur vie. Quand par exemple un paysan – naturellement muni d'une offrande – voulait savoir du dieu s'il devait ou non se marier avec telle femme, un prêtre le faisait tourner sans trêve autour du temple, jusqu'à entendre la parole du dieu. Cette parole, la parole divine, arrivait toujours : par la voix d'un autre prêtre, qui bien entendu restait caché. Si l'offrande avait été suffisante, on disait au paysan de se marier et de partir, autant que possible bien loin. Si au contraire l'offrande était faible ou médiocre, on l'informait que le dieu nourrissait de sérieux doutes et qu'il vaudrait mieux revenir un autre jour pour obtenir une réponse plus complète. Bien évidemment, une nouvelle visite signifiait une seconde offrande, ou une troisième, ou une quatrième. En fait, le pauvre gars revenait jusqu'à ce que son offrande paraisse satisfaisante aux représentants du dieu.

Méndez fut émerveillé.

Certaines coutumes humaines, qu'il croyait récentes, avaient en réalité une histoire très ancienne.

Certaines calamités aussi, qu'il croyait récentes, avaient en réalité une histoire très ancienne.

Vraiment, se disait Méndez, la relation entre les hommes et les pouvoirs publics ne s'est guère améliorée avec le temps. Il aurait même été prêt à reconnaître qu'en des temps plus reculés, les « forces vives de la nation » faisaient preuve de bien plus d'imagination pour bernier les gens, et étaient donc plus méritantes.

Mais quelque chose d'autre rôdait au fond de toutes ses pensées.

Quelque chose qu'il ne parvenait pas à définir.

Qu'il n'arrivait pas à nommer.

Mais qui était là.

Méndez ferma les yeux.

Nom de Dieu !

Qu'est-ce que c'était ?

— Les morts étaient transportés dans l'autre monde à bord d'une barque, continuait le guide. Demain, à Edfou justement, vous pourrez voir un magnifique exemplaire de « barque de l'au-delà ». Cette barque, symbole à la fois d'espérance et d'affliction, portait devant et derrière une image solaire ; mais parfois aussi, comme celle que vous verrez demain à Edfou, la figure d'un dieu.

La voix du guide allait et venait.

Elle s'éloigna pour de bon.

Méndez n'arrivait pas à la retenir.

Soudain, Méndez s'arrêta.

Nom de Dieu, qu'est-ce qui lui arrivait ?

C'est alors qu'une sorte d'énorme masse se jeta sur lui.

Le gorille.

Quílez dit :

— Vous buvez du petit lait, Méndez, je suppose ?

— Vous croyez ?

— Putain, je ne comprends vraiment pas pourquoi vous êtes venus ici avec cette petite. Vous, Cañada, Manrique, Clara Alonso. Ici, c'est le royaume de l'au-delà, Méndez, le royaume des morts, ces misérables, ces déchets. Rien d'autre que des pierres et des tombes. Pas un seul tripot. Pas une seule gargote. Pas un seul endroit où tirer un coup. Pas de cons, pas de culs, pas de nanas. Vous vous rendez compte ?

Méndez répondit finement :

— Oui, c'est plutôt la merde.

— Mais alors ?

— C'est une merde d'un haut intérêt culturel.

— Allons, Méndez, assez de foutaises. Depuis quand croyez-vous à la culture ?

— Il m'arrive de lire, en attendant l'autobus.

— Eh bien, puisque vous lisez tant, peut-être savez-vous quelle connerie les a amenés ici. En plus, on dirait bien qu'ils avaient ce projet depuis longtemps !

— Ils sont venus ici pour s'éloigner un peu, Quílez.

— Ils ont peur qu'on essaie d'enlever Olga, comme on avait enlevé l'autre ?

— C'est ce que je pense, confirma Méndez d'un air pensif. Tout le monde a le droit d'avoir peur. Et pourtant, je pense que cette petite ne risque plus rien. L'homme qui avait enlevé Mercedes, pour ainsi dire sa sœur, cet homme est mort. Celui qui avait donné les instructions, un flic, est mort également. Il ne reste plus d'ennemis, Quílez. Comme dit l'hymne de la Garde civile, la patrie respire en paix. D'ailleurs, ici, qui donc pourrait enlever Olga ? Nous sommes sur un bateau. Entourés par les eaux du Nil. Par le désert. Il n'est pas humainement possible de disparaître sans se faire repérer. Par-dessus le marché, il y a un gorille pour protéger la petite.

Quílez, l'œil torve, demanda :

— C'est moi, le gorille ?

— Peut-être est-ce encore te flatter ?

— Vous êtes un enfoiré, Méndez.

— Ce n'était pas pour t'offenser, Quílez, ce n'était pas pour t'offenser. Tout ce que j'essaie de dire, c'est qu'ici Gandaria ne court aucun danger, et la petite non plus. Il ne se passera rien.

— En ce cas, pourquoi faites-vous toujours une tête de déterré, Méndez ?

— Une foutue idée qui continue à me trotter par la tête.

— Quel genre d'idée ? Allez, dites-le une bonne fois !

— Je ne sais pas... Ce n'est même pas une idée. Le mieux que j'aie à faire, c'est d'oublier tout ça. C'est aussi que le climat du coin est bien spécial et que ça m'a détraqué les nerfs. Oui, en fait, c'est simplement ça.

Quílez éclata de rire.

— D'accord, Méndez, d'accord, ici il ne se passera rien. Venez, tirons-nous. Il sera encore temps de prendre un petit verre au bar du bateau.

Il se retourna.

Et...

Quílez, sûrement, aperçut quelque chose.

Mais il eut seulement le temps de murmurer :

— Je n'ai...

Tout son corps parut pivoter sur lui-même, se plier, tandis que sa gorge exhalait un râle.

La flèche venait de le transpercer en pleine bouche.

LE MESSAGE

Méndez ne perdit pas une fraction de seconde pour se jeter à terre. Se relever serait une autre histoire, mais pour ce qui est de se laisser choir, il le faisait très bien. Il roula sur le sol et sentit craquer toutes ses articulations, tandis qu'il entendait un léger clappement et le sifflement de la seconde flèche.

Le sifflement passa à côté de sa tête, puis il entendit un *schlllokk*. La flèche venait de percuter une des énormes pierres du temple.

Méndez roula sur lui-même et sentit à nouveau tout son corps craquer. Il regarda dans la direction où venait de résonner ce clappement et ne vit rien. On n'apercevait pas même de colporteurs, cette plaie biblique qui s'en prend à tous les visiteurs de l'Égypte. Toute cette partie du temple était vide.

Pendant qu'il parlait avec Quílez, il ne s'était pas aperçu que le groupe s'éloignait derrière le guide. Il semblait maintenant que Méndez fût le seul habitant de la planète, comme si Kom-Ombo était redevenu un temple oublié, comme si ses pierres s'étaient dispersées et que les sables l'avaient englouti à nouveau.

Cependant, le cerveau de Méndez fonctionnait plus rapidement que ses muscles. Il comprit tout de suite que la flèche avait été tirée avec un pistolet spécial, certainement depuis un des angles du temple. Et il aurait parié, également, que la pointe du projectile était empoisonnée. L'assassin – homme ou femme – avait besoin d'agir à coup sûr.

Rarement Méndez avait ressenti si profondément, si charnellement, le sentiment de la mort. Mais rien n'en transparut sur son visage quand il se redressa, avec une souplesse dont il n'avait pas fait preuve depuis bien des années. Il courut tant bien que mal jusqu'à un recoin du temple, tout en sachant que peut-être une autre flèche l'y attendait.

Mais tout ce qu'il aperçut là fut, au loin, le groupe de touristes. Ceux qu'il connaissait : Gandaria, Galán, Salomon, Cañada, Manrique, Clara Alonso l'aveugle, et la fillette. Et aussi tous ceux qu'il ne connaissait pas. Des passagers dont il ignorait le nom, des visages anonymes, des mains anonymes, des pensées où il ne pénétrerait jamais. N'importe lequel de ces êtres obscurs, réunis par le destin dans une croisière d'agrément, pouvait être le meurtrier de Quílez.

D'autant qu'ils s'étaient dispersés et faisaient des emplettes près de l'entrée du temple. Cela signifiait que le guide ne les surveillait pas. N'importe lequel d'entre eux pouvait donc, sans attirer l'attention, avoir fait quelques pas en arrière et tiré ces deux flèches.

Méndez avait la bouche effroyablement sèche.

Il poussa une sorte de grognement.

Car ses pensées ne se bornaient pas là. Il avait tout de suite subodoré qu'on avait tué Pepe Quílez... pour que la petite Olga ne soit plus défendue !

Il frémissait à cette idée.

Cependant, on avait également essayé de le tuer, lui. Pourquoi ? De crainte qu'il n'ait vu quelque chose ? Ou afin que Gandaria, lui aussi, se retrouve sans défense ?

Méndez sentit ses genoux trembler.

Car la fichue idée qu'il avait eue quelques instants auparavant le reprenait. Qu'avait-il donc ressenti en entendant parler des statues qui avançaient une jambe ? Qu'y avait-il là-derrrière ?

Une voix, à ses côtés, demanda alors :

— Vous vous sentez bien, monsieur Méndez ?

Méndez tourna légèrement la tête.

C'était le guide.

— Je me sens comme ça me... ça me... ça me...

— Vous avez besoin de quelque chose ?

Méndez émit un gargouillis en avalant sa salive.

— Est-ce que vous avez bien surveillé le groupe ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Est-ce que tous sont restés dans votre champ de vision, monsieur le guide ?

— Non, pas jusqu'à maintenant. Ils sont en train d'acheter des souvenirs. Les uns par ici, les autres par là... Vous ne l'aviez pas remarqué ? Mais qu'est-ce qui vous arrive, monsieur Méndez ? Est-ce que vous auriez vu le dieu crocodile se promener dans le temple, ou quelque chose de ce genre ?

Méndez bafouilla :

— Mes couilles, que j'ai vu le dieu crocodile !

Et il désignait le cadavre de Quílez, la flèche encore plantée dans la bouche.

Ce fut au tour du guide de s'appuyer contre le mur, comme si ses genoux aussi tremblaient.

— Mon Dieu..., bredouilla-t-il.

— Vous êtes catholique ?

— Non, je suis copte.

— Ah ?... Ne parlez de ça à personne. Ramenez les voyageurs au bateau et, de là, téléphonez à la police. J'espère qu'on trouve des

policiers vivants, dans ce foutu pays des morts ?

— Oui. Il arrive qu'on en trouve.

— Il ne faut pas que la peur s'installe. Si on demande des nouvelles de Quílez, c'est le nom du mort, dites qu'il s'est cassé la cheville et qu'il sera bientôt de retour. Moi, j'attendrai ici. Je veux me charger de parler à la police. Vous avez bien compris ?

C'était un jour de chance, car la police se présenta au bout d'une demi-heure à peine. L'importante délégation de la puissance publique se composait d'un type en uniforme bleu et d'un autre en pantalon et chemise verts. Ils examinèrent la plaque de Méndez, le saluèrent affectueusement, lui passèrent le bras sur l'épaule, lui posèrent des questions sur sa famille et sur les émoluments qu'on touchait dans la police espagnole. Après cela seulement, ils jetèrent un coup d'œil au cadavre.

— Je n'avais jamais vu ça, dit le type en bleu, qui avait dit s'appeler Nabib. En général, les gens viennent sur les bords du Nil pour entendre parler de morts, pas pour mourir eux-mêmes.

— Celui-ci, mâchonna Méndez, n'est pas mort tout seul.

— Non, bien sûr que non. De plus, je parierais que cette flèche avait une pointe empoisonnée. Vous avez regardé le cadavre, monsieur Méndez ?

Nabib parlait correctement le français, langue que Méndez comprenait assez bien.

— Hein ? Vous l'avez regardé ? La mort a dû être instantanée, vu qu'il n'a même pas essayé de porter les mains à la flèche. Alors, de deux choses l'une : ou bien la flèche a atteint la moelle épinière, ce que je ne crois pas, ou bien le poison a produit un effet foudroyant en se mélangeant au sang des deux grands vaisseaux du cou. Est-ce que vous avez vu quelque chose ? Parce que je constate, en voyant cette autre flèche, qu'on a aussi essayé de vous tuer.

Méndez eut un geste admiratif.

— Je ne savais pas que la police égyptienne était si... si observatrice, susurra-t-il.

— Monsieur Méndez, malheureusement, il y a cinq mille ans que nous ne faisons rien d'autre que d'observer.

— Eh bien, j'espère que vous trouverez plus de choses que moi. Quelle procédure allez-vous suivre ?

— Nous ne pouvons pas faire autrement que d'appeler Louxor, c'est la plus proche des villes où trouver de vrais services de police. C'est aussi le seul endroit d'où appeler Le Caire sans difficulté. Cela dit, la procédure officielle se déroulera en dehors de vous, mais par la suite nous aurons besoin de vous comme témoin, monsieur Méndez. Sur quel bateau voyagez-vous ?

— Le *Nile Dream*.

— De la compagnie Président ?

— Oui.

— Avez-vous sur vous quelque chose qui le prouve ?

— Voici la clé de ma cabine.

— Bien. Vu que le *Nile Dream* va remonter le fleuve jusqu'à Louxor, nous vous retrouverons là-bas. Nous arriverons avant vous, par la route, et quand vous débarquerez nous aurons déjà parlé avec nos collègues. Mais je ne sais pas si ensemble nous aurons pu découvrir quoi que ce soit... Parce que, pour commencer, ce crime n'a aucun sens.

Méndez serra les lèvres.

Bien sûr que si, qu'il avait un sens.

On n'avait pas visé Pepe Quílez en tant que tel, seulement parce qu'il était le seul à pouvoir défendre la pauvre Olga.

Mais il ne le dit pas.

Nabib ajouta :

— Nous espérons ne pas vous prendre trop de temps, ne pas vous gâcher la visite de la Vallée des Rois. Parce que je suppose que vous avez l'intention de vous y rendre ?

— J'ai plusieurs créanciers qui sont enterrés là-bas, dit Méndez.

— Allez donc leur rendre visite. Vous savez où se trouve la Vallée des Morts ?

— Bien sûr que je sais. D'ailleurs on m'y emmènera.

— En tout cas, souvenez-vous de ceci, monsieur Méndez : tout ce qui concerne les vivants se passe toujours sur la rive orientale du Nil, du côté où le soleil se lève. Et tout ce qui concerne les morts sur la rive occidentale, du côté où le soleil se couche. Dans les rites égyptiens, rien n'est gratuit, monsieur Méndez. Tout suit la logique de la Nature.

Méndez acquiesça :

— Oui, je commence à le comprendre.

— Vous autres, vous ne faites pour ainsi dire rien conformément à la logique de la Nature. Vous préférez suivre la logique des pendules et du profit.

— J'ai essayé de ne jamais suivre ce mauvais exemple, grommela Méndez. Je ne regarde presque jamais ma montre, et je n'ai jamais réalisé aucun profit.

— C'est une attitude intelligente. Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? Retourner au bateau ?

— Bien sûr. Et le plus vite possible.

— Vous êtes si pressé que ça ?

— Si pressé que je n'en respire plus. Chaque seconde compte.

— Pourquoi ?

Méndez regardait dans le vide.

— On dit qu'au temple d'Edfou, il y a une barque solaire, murmura-

t-il, une de ces barques qui emportaient dans l'autre monde les âmes des défunts. Eh bien, le bateau sur lequel je voyage est aussi une sorte de barque solaire. C'est le bateau des morts.

*

À bord du *Nile Dream*, tout le monde semblait paisible. Certains passagers étaient au bar et parlaient de leurs impressions de la journée avec toute la quiétude que donne le fait d'avoir laissé ses problèmes – à supposer qu'on en ait – à trois mille kilomètres de là. D'autres, silencieux, contemplaient la nuit depuis le pont supérieur. Le fleuve, sous la lune, paraissait aussi tranquille qu'un ruban de vieil argent.

Manrique comptait parmi ceux qui s'étaient installés sur le pont supérieur ; il était assis un peu à l'écart. Il se leva immédiatement en voyant arriver Méndez.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Rien. Je suis resté près de Quílez, au cas où il aurait besoin de quelque chose.

— Est-il vrai qu'il se soit cassé la cheville, comme nous l'a expliqué le guide ?

Méndez fit non de la tête.

— Non, dit-il d'une voix très basse.

— Non ? Mais alors... que s'est-il passé ?

— Vous et Cañada devez connaître la vérité. Clara Alonso, je ne sais pas. À vous de voir. En tout cas, Quílez a été assassiné.

Manrique s'effondra brusquement sur son siège, comme si les jambes lui manquaient.

Il porta les mains à ses yeux et demanda, avec un petit filet de voix :

— Mais qu'est-ce que vous me racontez... ?

— Vous aviez engagé Quílez pour qu'il protège la petite, n'est-ce pas ?

— Oui... Une idée de Clara, qui mourait de peur. C'est bien naturel. La mort de Mercedes, c'est quelque chose qui vous marque pour la vie. Déjà, avant qu'on nous demande une rançon pour Olga, nous avions pensé partir bien loin. Nous étions sûrs qu'à bord d'un bateau du Nil, par exemple, il ne nous arriverait rien. Clara a malgré tout insisté pour engager un bon garde du corps.

— Et, une fois Mercedes enterrée, vous avez maintenu votre plan, n'est-ce pas ? Vous saviez que l'assassin de cette pauvre petite était mort, mais vous aviez toujours peur. Je vous comprends très bien, croyez-moi...

Méndez, qui parlait à voix basse, n'en lança pas moins autour de lui un regard soupçonneux, pour s'assurer que personne ne pouvait les entendre.

— Vous avez gardé vos billets pour l'Égypte, en vous disant qu'ici, Olga serait bien plus en sécurité. C'est bien cela ?

Manrique, les paupières tremblantes, demanda :

— Voulez-vous dire que... que l'assassinat de Quílez implique qu'Olga est en danger ?

— Oui.

— Ici, sur le bateau ?

— Oui.

Manrique s'effondra. Il avait atteint l'âge où un homme cesse de pouvoir lutter. Il appuya la tête sur la rambarde, comme s'il avait le mal de mer. Il ne parut pas même remarquer que Méndez lui posait la main sur l'épaule pour le réconforter.

— Courage, Manrique. Nous allons nous battre, déclara-t-il.

— Nous battre... contre qui ?

— Je ne sais pas, mais j'ai un appui.

— Un appui ? De qui ?

— J'ai reçu un message d'un mort.

Manrique releva soudain la tête.

— Vous, Méndez, murmura-t-il, vous avez contracté une maladie nilotique.

— Ne croyez pas ça. C'est en effet le Nil qui m'a fourni la solution, mais le message m'a été transmis à Barcelone, bien loin d'ici.

— Ah oui ? Et comment s'appelle le mort qui vous l'a adressé ? J'espère que vous n'êtes pas en train de plaisanter, Méndez.

— Bien sûr que non, je ne plaisante pas du tout. Le mort est Ángel Martín, c'est-à-dire l'homme qui a assassiné Mercedes. Et qui l'avait enlevée, bien sûr. Mais il est évident qu'il agissait sur ordre de quelqu'un d'autre.

— De qui ?

Méndez répondit, dans un murmure :

— Il y avait un premier maillon de la chaîne.

— Je vous en prie, soyez plus clair.

— Un policier corrompu, du nom de Marquina. Cet homme, grâce à ses relations et à sa position, devait « couvrir » le travail d'Ángel Martín et lui donner des conseils techniques pour toucher la rançon, malgré toutes les difficultés. C'est grâce à ces conseils techniques que Martín a pu échapper à la souricière tendue par la police, encore qu'il n'ait pas réussi à emporter la rançon. Inutile de vous dire, Manrique, que ce pourri de Marquina devait toucher une bonne poignée de millions en échange de son « assistance technique ».

— Bien sûr... Ça va sans dire...

— Je ne sais pas ce qui serait arrivé à Ángel Martín si tout s'était passé comme prévu, poursuivit Méndez, mais je soupçonne qu'on lui aurait fait sa fête. Martín était un voyou dégueulasse, un assassin

crapuleux, fiché comme ex-taulard, il représentait un danger. Il leur était utile pour l'action elle-même, mais après il ne leur aurait servi à rien. Au contraire. Mais en plus, les choses se sont mal passées. L'argent avait disparu. Ángel Martín avait perdu son sang-froid. C'est alors que Marquina, ou celui qui donnait les ordres à Marquina, a décidé de s'en débarrasser.

— S'il les gênait, ils auraient pu le tuer sans toutes ces complications, avança Manrique avec une logique implacable. Parce que tout de même, ce Marquina dont vous parlez est un policier. Ou était un policier, je ne sais pas.

— C'est justement de ça que je parle, dit Méndez.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— C'était un homme dangereux, cet Ángel Martín. Un oiseau plus que méfiant. Un vrai vautour. Bref, un homme difficile à liquider, assez expérimenté pour ne pas se laisser prendre dans une souricière.

— Je crois que je commence à comprendre.

— Si Marquina avait essayé de tuer Ángel Martín, il aurait eu de bonnes chances de se retrouver à la place du mort. Mieux valait le faire tomber, tout simplement, s'arranger pour le faire arrêter. Une fois à la préfecture de police ou à la prison Modelo, Martín serait complètement sans défense. Un citoyen normal, sans doute, n'aurait pas pu l'abattre, mais un policier si : il suffisait de parler de tentative de fugue. Il y avait même encore plus simple : payer un prisonnier de la Modelo pour faire ce travail, n'importe quelle nuit. Chaque année, dans les prisons espagnoles, s'effectuent plusieurs « travaux » de ce genre, qui de plus reviennent très bon marché.

— Et si Ángel Martín avait parlé avant ? C'était quand même un risque...

— Ángel Martín n'allait pas parler tout de go. Quand un assassin sait quelque chose, c'est là son unique atout. Il ne va pas le gaspiller, au contraire il essaiera de le vendre un bon prix, de passer un accord. Mais Martín, avant de trouver avec qui passer cet accord, serait déjà mort. Marquina a voulu profiter au mieux de la situation. Il y avait encore la possibilité, si Marquina résistait lors de son arrestation, qu'on lui envoie trois balles dans les couilles.

— Je comprends bien, Méndez. Mais quel système a donc utilisé Marquina pour faire tomber Martín ?

Méndez, en quelques mots, raconta le coup des vêtements portant l'étiquette du fabricant. Ángel Martín n'avait pas dû remarquer ce détail, ou alors il avait fait confiance à Marquina : si le policier faisait ainsi, c'était sûrement pour une bonne raison.

— C'est comme ça que j'ai trouvé la première piste, conclut Méndez.

— Mon Dieu...

— Et je l'ai suivie, jusqu'à la mort de Martín. Mais il y a autre chose.

Marquina est mort, lui aussi. Et ce n'est pas Martín qui l'a tué. Ce sont deux hommes de main, dont je ne sais pas si on les retrouvera jamais. Encore qu'au fond, ça me soit un peu égal, voyez-vous. C'étaient de simples instruments.

— À quoi ressemblaient ces hommes de main ?

— En fait, il y avait un homme et une femme. Elle, une gigolette ou soi-disant telle. Son boulot n'était pas compliqué. D'abord, écarter les jambes dans l'appartement de Marquina, ou au moins lui laisser penser qu'elle écarterait les jambes. Ensuite, trouver un prétexte pour le faire sortir sur le balcon, qui donne sur le Paralelo. C'est là qu'attendait l'autre, caché dans une voiture et armé d'une carabine de précision.

Méndez se balançait un peu sur sa chaise, en regardant le ruban de plus en plus sombre du fleuve, et ajouta :

— Rien que cela aurait dû me faire comprendre qu'il y avait quelqu'un au-dessus de Marquina, quelqu'un qui avait déjà tout calculé ; c'est lui qui avait fixé le tarif de mille millions de pesetas. En fait, j'y avais pensé. Mais comme j'avais prévu d'attraper Ángel Martín vivant et de le faire parler, cette idée m'est sortie de la tête. De plus, les événements se sont précipités. Ángel Martín a été lardé de coups de couteau sous mes yeux, et j'ai été obligé de l'achever pour... pour venir en aide à un ami.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Rien qui vous concerne, Manrique. Ce sont des choses de la rue, mais pas de n'importe quelle rue : de la Calle Unión, la Calle del Cid ou la Calle Nueva à Barcelone, pas de la Calle Serrano à Madrid. Autant dire que vous ne comprendriez pas. Oubliez ça. Le point important, c'est que Martín, au moment où il espérait pouvoir s'échapper, m'a proposé un pacte.

— Et vous n'avez pas accepté ?

— Putain, non, je ne l'ai pas accepté ! Il voulait la liberté. Est-ce que j'allais accorder la liberté à l'assassin d'une petite fille ? Non, sûrement pas ! Au contraire, je voulais lui en mettre plein la gueule. Martín a maintenu son offre jusqu'au dernier moment, en pensant que je finirais par accepter. Et pendant ce temps, pour me démontrer qu'il savait des choses et ne parlait pas dans le vide, il m'a fourni quelques détails.

— Quel genre de détails ?

— Je dois d'abord vous apprendre quelque chose, mon cher Manrique : Ángel Martín s'était brûlé les yeux à étudier l'histoire de l'Égypte ancienne. C'était la seule inclination culturelle qu'on lui connaissait, sauf bien sûr celle de toucher les fesses de candides enfants de chœur.

— Ne commencez pas, Méndez. N'essayez pas d'honorer votre

réputation. Dites-moi plutôt ce que signifie cette histoire d'Égypte ancienne.

— Simplement qu'Ángel Martín m'a donné des pistes en se servant des connaissances, d'ailleurs assez courantes, qu'il possédait en égyptologie. Enfin, courantes aux yeux d'un spécialiste. Pour un profane tel que moi, c'étaient déjà des connaissances tout à fait sérieuses, au point qu'à cette époque je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il cherchait à me dire. Et pourquoi est-ce qu'il m'a laissé ces pistes, si on peut appeler ça des pistes ? Quel besoin avait-il de le faire ? J'ai retourné la question sous toutes les coutures et j'ai fini par penser qu'il avait deux raisons. La première, sûrement la plus importante, était d'exciter ma curiosité pour que je finisse par discuter avec lui, ce qui n'était pas facile à obtenir. La seconde était de m'indiquer que nous étions toujours en danger. Que Marquina était mort et que lui-même pouvait mourir aussi, mais que le « cerveau » était toujours vivant.

Je crois que Martín ne connaissait pas son nom ; sinon, il est probable qu'il me l'aurait donné, ne serait-ce que pour se venger. Mais il m'a indiqué, autant qu'il pouvait, dans quelle direction chercher.

— Oui ? Dans quelle direction ?

Méndez eut un geste ambigu, plein d'une élégance décadente digne d'un pédé à la retraite.

— Je vous ai donné deux raisons qui pourraient expliquer le comportement d'Ángel Martín, mais il y en a une troisième que je ne néglige pas non plus. Il n'est pas exclu qu'en sentant que sa fin approchait, il ait voulu réaliser la seule œuvre artistique de sa chienne de vie. Vous vouliez savoir quelle direction il m'indiquait. Eh bien, la direction de l'Égypte. Et il me signalait aussi que notre véritable ennemi – homme ou femme – était toujours en vie. Comment ? Voici : sur la reproduction d'un tableau représentant des femmes – des femmes tout à fait bien en chair, tout à fait appétissantes –, il a dessiné un orteil plus long que les autres. C'est le fameux « doigt égyptien », une particularité ethnique qu'on peut observer sur les momies. D'autre part, il s'est fait prendre en photo dans une pose de Pharaon, mais *avec le pied gauche levé*. Savez-vous bien ce que cela veut dire, Manrique ?

— Oui. Qu'à la date où on avait sculpté la statue, le Pharaon était vivant. Quand les deux pieds de la statue sont côte à côte, c'est que le Pharaon était mort. Mais qu'est-ce qu'Ángel Martín cherchait à vous dire ?

— Justement cela : que le « Pharaon » était vivant.

— Mon Dieu...

— Il y a encore un détail. Le plus étonnant de tous.

— À savoir ?

Méndez parut gêné et voulut allumer un *faria*. Mais il se reprit et

pointa son cigare encore éteint sur Manrique.

— Ángel Martín cherchait à se sauver.

— Oui, évidemment, je veux bien le croire.

— Pour se sauver, il lui fallait de l'aide. Or les gens qu'il connaissait le mieux habitaient du côté gauche de la ville. Je vais tâcher d'être clair, Manrique : l'Eixample de Barcelone est divisé en deux parties, la gauche et la droite, par la Rambla de Catalunya. Je répète qu'il pouvait surtout espérer trouver de l'aide du côté gauche. Malgré cela, il est constamment resté du côté droit. Il avait bien l'intention de se sauver, mais il est resté du côté droit.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Songez à l'Égypte.

— Oui, et alors ?

— Les nécropoles se trouvent toutes sur la rive gauche du Nil, à l'ouest. C'est donc là que se trouvent les morts, du côté du soleil couchant. Tandis que c'est sur la rive droite que se trouvent les anciennes villes : du côté des vivants, du côté où le soleil se lève.

— Je vous le redemande : et alors ?

— Manrique, réfléchissez, nom de Dieu ! Ángel Martín n'est pas passé dans le secteur des morts, il est resté du côté des vivants. Cela signifiait que l'homme pour qui il avait travaillé était lui aussi vivant. Que le danger subsistait. Qu'il attaquerait à nouveau.

— Et ce « cerveau », pour continuer à l'appeler de cette façon, savait que nous partions pour l'Égypte.

— Oui.

— Vous comprenez ce que cela signifie, Méndez ?

— Bien sûr que je le comprends. Clara Alonso est en charge d'une autre petite fille. Et elle est toujours en mesure de payer mille millions de pesetas.

— Vous voulez dire que cette gamine aussi, on... on...

Méndez entrouvrit les paupières.

Dans ses yeux pétillait à nouveau un regard de vieux serpent.

Un serpent vétéran, rusé. Un serpent de luxe, qui avait obtenu ses diplômes en rampant entre les tombes. Un cobra.

— Oui, Manrique, murmura-t-il. Oui.

— Ici, ils ne peuvent pas. C'est l'endroit le plus sûr du monde. C'est pour ça que nous sommes venus en Égypte.

— Rien n'est jamais sûr. Rien. C'est pourquoi vous devez tout bien surveiller autour de vous. À mon avis, la vie de la petite Olga ne tient qu'à un fil.

Regardant le fleuve, il ajouta d'un ton amer :

— Plus exactement, on pourrait dire qu'elle ne tient qu'à un Nil.

Il se retourna.

Sur le pont, tous les visages paraissaient indifférents, aucun ne les

regardait. Cette veuve à laquelle son mari avait légué des cornes hautes comme la cathédrale de Burgos, mais aussi une fortune qu'elle avait entrepris de dépenser méticuleusement. Ce notaire de Castille, accoutumé à rédiger des vérités dernières et qui cherchait sur le Nil une vérité première. Cet éditeur désormais trop vieux pour rien publier, qui se soûlait chaque après-midi pour oublier que c'était peut-être le dernier voyage de sa vie. Cette petite pute qui avait eu un coup de chance, ou plutôt l'avait tiré. Ce fonctionnaire qui venait de prendre sa retraite et n'attachait aucune importance à ce voyage : il ne parlait avec sa femme que des mérites des chorizos de Castille. Cet homme sur une chaise roulante, l'étonnant frère d'Ismael Gandaria. Le garde du corps qui l'accompagnait et dans les yeux duquel Méndez avait découvert un serpent encore plus venimeux que le sien... Tous étaient suspects, tous, y compris les serveurs, que l'on avait pu soudoyer avant de quitter Assouan. Depuis la mort de Pepe Quílez, Méndez savait qu'il était seul et que personne ne pourrait l'aider.

Il alluma enfin son *faria*.

— Vous semblez triste, Méndez. Ou bien nerveux, je ne sais pas.

— Je me sens loin de mon milieu, Manrique, voyez-vous. Si j'étais dans mon quartier, je pourrais entrer dans un bar, parler avec les clients, surtout les plus suspects, et sentir défiler le temps. Ça me donne des idées de regarder la fumée, voyez-vous ? La foutue fumée des cafés. Mais ici, où est-ce que je pourrais me réfugier ? Avec qui est-ce que je pourrais parler ? Dans ce fichu bateau, tout est conventionnel et luxueux. Pas un seul coin un peu respectable.

Et il exhala une bouffée de fumée. Manrique toussa.

— Il me suffira que vous ne perdiez pas la petite de vue, Méndez, dit-il à voix très basse. Je sais que vous avez raison : on a tué Quílez pour nous laisser sans défense. Mais si vous ne perdez pas la gamine de vue, il ne se passera rien. Nous sommes ici dans le seul endroit sûr.

Méndez demanda d'une voix moqueuse :

— Le Nil... ?

LA SALLE DES COLONNES

Ils arrivaient à Louxor.

Méndez, qui se trouvait à l'avant du pont, contempla l'embarcadère, près de l'hôtel Sheraton, et sentit que cette ville allait lui plaire. Bien moins par ses temples, même si c'étaient les plus beaux d'Égypte avec ceux d'Abou-Simbel, que par son ambiance décadente. Méndez, grand spécialiste des choses qui s'achèvent, sentit tout de suite que Louxor avait quelque chose de spécial. On y trouvait des hôtels anciens et imposants, des calèches, des dames anglaises portant encore une capeline, des bazars où acheter un bijou – certainement faux – à une inconnue. Des fonctionnaires qui semblaient avoir participé à l'inauguration du canal de Suez, des hommes blonds presque momifiés qui portaient encore des toasts à Sa Gracieuse Majesté. Toute la ville respirait, sembla-t-il à Méndez, une atmosphère d'étiquette victorienne, de pendules arrêtées, de thés auxquels ne viendrait personne, en tout cas pas la dame de vos pensées. Une atmosphère vis-à-vis de laquelle le tourisme de masse était une profanation.

En revanche, il n'y avait sûrement pas un seul bistrot, même d'époque. Méndez, les yeux perdus dans le vide, poussa un soupir d'abattement.

Galán s'approcha de lui.

— Vous allez descendre ?

— Oui. Je crois que je ferai un tour ce soir, pour jeter un coup d'œil. Et vous ?

— Ça dépend du patron.

— Vous pouvez bien le laisser quelques heures. Tant qu'il n'a pas besoin de changer de niveau, il se déplace très bien, sur sa chaise roulante.

— Oui, admit Galán. Il est très adroit. Et plus costaud qu'on ne croirait.

— Eh bien, laissez-le donc dans sa cabine et offrez-vous une petite balade. À moins que vous n'ayez peur qu'il arrive quelque chose à Salomon ?

Galán haussa les épaules.

— Que voulez-vous qu'il lui arrive ? Nous sommes en lieu sûr.

Personne ne peut monter dans le bateau sans un laissez-passer. Et on n'en donne qu'aux passagers eux-mêmes, quand ils descendent.

— Ça ne se passe pas exactement comme ça, dit Méndez comme s'il récapitulait ses propres pensées – car il avait étudié tous les facteurs d'insécurité à bord du *Nile Dream*. Vous avez vu que les bateaux viennent s'amarrer flanc à flanc, comme des voitures stationnées en double file. Qu'est-ce que cela veut dire ? Eh bien, que les passagers du bateau le plus écarté de la rive, pour débarquer, doivent traverser celui qui se trouve à quai. En clair, n'importe quel passager d'un autre bateau peut monter sur celui-ci. Ce n'est pas un univers aussi fermé, aussi sûr, qu'on pourrait le croire à première vue.

Galán sourit.

— À mon avis, ce qu'il y a, c'est que vous ne voulez pas qu'il arrive quoi que ce soit à cette femme aveugle, Clara Alonso. Ni à la petite demeurée qui est avec elle.

— Je n'aime pas que vous disiez demeurée, dit Méndez.

— Et pourquoi donc ?

— Que signifie ce mot ? demanda Méndez à voix basse, le regard toujours dans le vide. Que ce ne sera jamais ce qu'on appelle une fonceuse ? Est-il vraiment si important de foncer, en ce bas monde ? Pour quoi faire ? Pour ne pas passer à côté de la réalité ? Mais qu'est-ce que la réalité ? Moi, parce que j'ai peut-être déjà un pied dans la tombe, j'ai commencé à me poser de sacrées questions. Je ne crois pas, en fait, que le plus important soit de dominer les autres : ceux qui veulent vous dominer, il y a un bien meilleur moyen de s'en préserver.

— Lequel ?

— Les ignorer.

Galán sourit, mais c'était un sourire éteint, un sourire de mannequin.

— Ne croyez pas que je n'y aie pas déjà songé, et plus d'une fois, répondit-il. À quoi bon triompher si les autres s'en fichent ? Enfin, bon, je vais suivre votre conseil, Méndez. Je vais demander à Salomon Gandaria si je peux descendre à terre. Au fait, est-ce que ce soir il y aura un spectacle Son et Lumière au temple de Karnak ?

— Je crois, oui. Mais moi, je n'irai pas, répondit Méndez. Dites-moi plutôt autre chose : les deux frères Gandaria ne se ressemblent pas du tout, pas vrai ?

— Pas du tout.

— Ils ne font pas d'affaires ensemble ?

— Allons donc ! Absolument aucune.

— Et est-ce que la mort de l'un d'eux pourrait profiter à l'autre ? Je veux parler d'un testament, par exemple.

— Pourquoi est-ce que vous demandez ça, Méndez ?

— Je ne sais pas... C'est le genre de questions que peut se poser un

vieux policier qu'aucune calamité n'a épargné, sauf le sida.

— Eh bien non, je ne crois pas que Salomon tirerait profit de la mort d'Ismael, ou inversement. Les deux frères ne se sont jamais beaucoup fréquentés, et j'imagine mal qu'ils aient pu se léguer une part d'héritage. Mais ne vous fiez pas trop à moi, ce ne sont pas des choses dont on m'informe.

Il salua Méndez et s'éloigna.

Méndez resta là à regarder dans le vide.

Il savait qu'il n'aurait pas énormément de temps libre, à Louxor. La police égyptienne ouvrirait officiellement le dossier sur la mort de Pepe Quílez. Elle allait l'interroger, quoiqu'il n'eût rien de neuf à apporter. Enfin, Cañada et Manrique devraient s'occuper de faire rapatrier le cadavre, puisque Quílez avait été pour ainsi dire leur employé.

Pendant ce temps, Galán pénétrait dans la cabine de Salomón Gandaria, qui le foudroya de derrière son monocle.

— Louxor, dit Galán.

— Oui. Je vois bien que nous sommes à quai.

Galán contempla la grande baie panoramique qui couvrait presque toute une paroi de la cabine et derrière laquelle on devinait l'obscur surface du fleuve.

— D'autres bateaux arrivent, dit-ils. Ils seront amarrés à côté du nôtre.

— Et alors ?

— Rien. Simplement, les passagers des autres bateaux traverseront le *Nile Dream* pour débarquer. Tout un remue-ménage.

— Tant mieux, dit Salomon à voix très basse. Magnifique occasion d'en finir avec Ismael.

— Mais pourquoi ça ? *Pourquoi ?*

Salomon poursuivit, comme s'il n'avait pas entendu :

— Cela dit, il serait idiot d'agir sur le bateau, ça représente quand même un risque. J'ai une autre idée.

— Oui ?

— Le spectacle Son et Lumière.

— Vous croyez qu'Ismael y assistera ?

— J'en suis absolument certain. Il est venu ici pour se mettre en sûreté, parce qu'il s'imagine que sur le bateau il ne court aucun danger, mais il ne renoncera pas pour autant aux agréments de la croisière. Il ira au temple, en se croyant protégé par la foule. Je me suis informé sur la manière dont ça se passe au temple.

— Oui ?

— C'est complètement différent du spectacle Son et Lumière qu'on peut voir aux Pyramides, dit Salomon. Là-bas, les spectateurs sont assis et il fait finalement assez clair, de sorte qu'on ne peut pas

s'approcher beaucoup de ses voisins. À Karnak, c'est autre chose. Une bonne partie de la visite se fait à pied, c'est-à-dire qu'un tas de gens défilent parmi les colonnes et les statues. Quelqu'un m'a dit qu'on trouverait là assez de Japonais pour répéter l'invasion des Philippines. Il doit même y avoir des Esquimaux. En tout cas, c'est tout un troupeau qui marche à tâtons. On ne peut rêver meilleur endroit pour liquider un homme.

Galán dit, avec un filet de voix :

— Je comprends.

— Il vous suffira de le suivre de près. De vous trouver juste un instant derrière son dos, et... voilà, c'est tout. Un coup de stylet dans le cœur, ça ne laisse même pas le temps de crier. D'ailleurs, même s'il criait, qu'est-ce que ça ferait ? À mon avis, ce serait encore mieux. Dans l'obscurité, ça déclencherait une agitation incroyable. Il serait matériellement impossible d'identifier le meurtrier.

— Tout à fait.

— Alors au travail, Galán. C'est à vous de jouer.

Galán lui adressa un sourire lointain et retourna vers la porte. La main sur la poignée, il s'arrêta un instant et déclara :

— Depuis le début, je n'ai rien pu faire d'autre que d'attendre une bonne occasion. Maintenant, je l'ai.

— Eh bien, profitez-en, Galán. Vous êtes un professionnel.

Il y eut un claquement de doigts.

Puis plus rien. Pas même un bruit de porte.

Galán était sorti.

Louxor ressemble à une longue rue, se dit-il, en fait c'est bel et bien une longue rue. Un alignement de bijouteries, une interminable succession de vitrines toujours éclairées, une procession de calèches, un ciel toujours impassible – le toit de l'Histoire, se dit encore Galán. Il avait entendu dire qu'à l'origine, les maisons de Louxor étaient dépourvues de toit. À quoi bon en effet, puisqu'il ne pleuvait jamais ? Même un homme comme lui, qui ne croyait à rien, pouvait comprendre que les Égyptiens aient adoré le Soleil. Il regardait les vitrines au passage, tout en se rappelant d'autres villes, d'autres époques, les magasins de Colón, le Grand Bazar d'Istanbul, les bars de la Septième Avenue new-yorkaise, tous les lieux illuminés où il s'était glissé comme une ombre, à seule fin de tuer quelqu'un qu'il ne connaissait même pas. Dans ce cas précis, c'était différent : Gandaria, il le connaissait. Et alors ?

Cela valait mieux, du reste, parce que ainsi il pourrait l'attendre à l'entrée du temple, juste avant le spectacle, et feindre de le rencontrer par hasard. Ensuite tout serait simple, car Gandaria n'aurait pas ses gardes du corps avec lui. Et Galán ne commettrait pas l'erreur de Torres, l'erreur de croire que ceux-ci étaient restés au bar du Palace,

alors qu'en réalité ils protégeaient toujours Gandaria. Torres, au fond, s'était conduit comme un lamentable débutant.

Ce ne serait pas son cas.

Il s'arrêta devant une vitrine.

Il voulait vérifier qu'il n'était pas suivi.

Son regard acéré scruta la foule qui profitait de la douce température nocturne, les passagers des calèches, les badauds arrêtés comme lui devant une vitrine, et jusqu'aux vendeurs des magasins. Tout comme s'il avait un appareil photographique à la place du cerveau, il enregistra les visages, les expressions, les gestes : un vaste cliché embrassant toute la rue et pourtant exempt de toute erreur. C'est ainsi qu'il l'aperçut.

Jamais il n'aurait pensé retrouver dans la cohue ce visage qui faisait comme une tache blanche. Jamais il n'aurait imaginé Méndez capable de le suivre si vivement, en ondulant comme un serpent.

Méndez, lui aussi, s'avavançait comme une ombre.

Il s'arrêta à côté de lui.

— Fichue ville, dit-il. Pas un seul bistrot !

— Comment voulez-vous qu'il y en ait ?

— Je ne sais pas, mais le fait est que je suis déçu. Je suppose qu'il ne me reste plus qu'à aller prendre un verre dans un hôtel, mais il me faudrait un hôtel ancien, avec un garçon travaillant là depuis le jour de l'inauguration, et une réserve de bouteilles peu à peu descendue par la petite amie du patron. Vous croyez que je vais trouver ça à Louxor ?

— Pourquoi pas ? Finalement, Louxor est une ville très ancienne.

— Bon, d'accord, je vais continuer à chercher.

— Vous vous fichez de moi, Méndez ?

— Pourquoi est-ce que vous me parlez comme ça ?

— Et vous, pourquoi est-ce que vous me suivez ?

Méndez souleva à peine une paupière fatiguée.

— Ça se remarque ?

— Putain, Méndez, vous n'avez jamais dû vous y prendre aussi mal.

— Ça alors ! Pour une fois que j'avais pris toutes les précautions ! Il ne manquait plus que les lunettes noires.

— Ne me racontez pas d'histoires. Vous vouliez que je vous voie, Méndez. Vous vouliez me parler en dehors du bateau.

— Peut-être.

— Dites-moi ce que vous cherchez. Mais n'essayez pas d'acheter mon cul. Il est trop vieux, et de plus il n'est pas à vendre.

Le regard de Méndez se durcit, devint hostile et pesant.

— Vous êtes un garde du corps, Galán, vous êtes de la partie, d'ailleurs vous protégez cet enfoiré de Salomon.

— Et alors ?

— J'ai besoin que vous m'aidiez, dit Méndez.

— Pour quelle raison ?

— Ça recommence. Je viens de l'apprendre.

— Qu'est-ce qui recommence ?

— On a suivi Clara Alonso jusqu'ici. Ça paraît incroyable, mais on l'a suivie jusqu'ici. J'ai commencé à en être sûr après la mort de Quílez, parce que Quílez est mort, je ne sais pas si vous étiez au courant. Et maintenant, on lui a demandé une énorme somme d'argent. Ou bien elle paye, ou bien Olga, la petite qui voyage avec elle, sera tuée.

Galán, à son tour, leva une paupière qui tout à coup paraissait aussi lasse que celles de Méndez.

Méndez ajouta :

— Clara Alonso a déjà traversé une épreuve terrible. Son autre fille adoptive a été assassinée.

— Je connais Clara Alonso, dit sèchement Galán.

— Tant mieux.

— Combien est-ce qu'on lui a demandé ?

— La dernière fois, c'était mille millions de pesetas. Maintenant, mille cent millions.

— Il y a des gens qui possèdent autant que ça, en Espagne ?

— Vous pouvez demander à certains banquiers. Ou à certains gouvernants, dit Méndez de façon ambiguë.

— Clara Alonso possède cet argent ?

— On pourrait dire que oui.

— Et comment est-ce qu'on le lui a demandé ?

— Vous savez y faire, Galán, putain. Jamais de commentaires, toujours des questions ! C'est à ça qu'on reconnaît les vrais pros. Enfin, je vais vous répondre. Elle a trouvé dans sa cabine une cassette qui ne contient que de la musique, sauf sur une petite plage où on a enregistré un message.

— Quel genre de voix ?

— Une voix d'homme, mais très déformée. Impossible à identifier.

— Allons donc, impossible à identifier ! Il y a des moyens techniques pour ça.

— Pas sur les bords du Nil. Sûrement pas à Louxor, en tout cas. Peut-être au Caire, encore que j'en doute, mais de toute façon, le temps que la cassette ait été expertisée au Caire, la petite sera morte.

Galán ne broncha pas. Il semblait fort bien comprendre.

— Vous l'avez entendue, vous ? demanda-t-il.

— Je viens seulement de l'entendre, parce qu'elle vient seulement de la trouver.

— Où ça ?

— Dans le lit de la cabine.

— En quelle langue est le message ?

— En castillan. C'est logique.

— Peut-être pas tant que ça, murmura Galán – devinant des pensées que Méndez n'avait pas encore exprimées. On aurait pu enregistrer le message dans une autre langue, pour brouiller les pistes. Enfin bon... Oui, il est assez logique que ce soit en castillan. Mais avec quel accent ?

— Je n'ai pas remarqué d'accent, dit Méndez, peut-être devrais-je la réécouter plusieurs fois. Comme je vous l'ai dit, la voix est très déformée. On dirait la voix d'un robot. Et on entend derrière une musique de fond ; faible, mais qui rend la voix encore moins identifiable.

Galán détourna brusquement le visage et considéra les bijoux exposés dans une tapageuse vitrine. « *Les musulmans prennent comme argument de vente la profusion*, se dit-il. *Ils entassent les trésors les uns sur les autres, contrairement à nous qui avons tendance à les mettre en valeur individuellement. Chez nous c'est Shylock, chez eux Ali Baba.* »

Comme chaque fois qu'il était préoccupé, Galán dirigeait sa pensée vers autre chose – par exemple les mots croisés – pour laisser son instinct fonctionner.

— Quand le message a été découvert, demanda-t-il, est-ce que les gens avaient commencé à descendre du bateau ?

— Oui. Et on avait fait traverser le *Nile Dream* aux passagers de deux autres bateaux amarrés contre lui.

— Alors, ça a pu être n'importe qui... Il n'est pas difficile de se procurer le double d'une clé de cabine.

— Oui, soupira Méndez. Oui...

— Mais un fait est clair, un fait essentiel. La femme qu'on vient de menacer ne transporte pas autant d'argent avec elle.

— Bien sûr que non !

— Alors, quel délai lui a-t-on donné pour payer ?

— Vous êtes en train de poser les mêmes questions que je me suis déjà posées, Galán, mais tant mieux, ça me permettra de récapituler la situation. Il est clair, en effet, que Clara Alonso et les deux hommes qui l'accompagnent ne disposent pas ici d'une somme aussi énorme. Mais ils pourront peut-être la faire venir au Caire.

— Méndez, une évasion de capitaux aussi rapide et aussi gigantesque, ce n'est pas possible, du moins il me semble.

— C'est à moi que vous dites ça ? La seule fois que je suis allé à Gibraltar, tout ce que j'ai caché aux douaniers au retour, c'est un paquet de Ducados. Mais j'ai posé la question à Cañada, évidemment. Il m'a répondu qu'il avait de gros paquets d'actions dans des sociétés étrangères. Il peut les faire vendre, par l'intermédiaire d'une banque, en arrivant au Caire.

— Ça veut quand même dire qu'on leur aura donné un délai raisonnable pour payer.

— Raisonnable ? Si on veut..., dit Méndez. Cette fois-ci, l'enfant de putain qui manigance toute cette affaire est très pressé. Après avoir visité Louxor, nous continuerons en bateau jusqu'à Denderah et Kena, puis nous reviendrons ici et prendrons l'avion pour Le Caire. Au Caire, nous serons hébergés à l'hôtel Merriott. Il paraît que c'est un endroit très distingué, où on ne doit pas se frotter le nez autrement qu'avec une feuille de papier à cigarettes.

— C'est un ancien palais construit pour les personnalités venues inaugurer le canal de Suez, dit Galán – qui ne s'y connaissait pas moins bien en séjours de luxe que Méndez en bistrots. Mais c'est un fait, Méndez, que dans ce genre d'endroits il vaut même mieux ne pas se frotter le nez du tout. Dites, est-ce que le message parle de l'hôtel Merriott ? On aura de nouveaux éléments une fois là-bas ?

— En effet. Mais ils n'auront que vingt-quatre heures pour rassembler l'argent.

— Difficile, non ?

— Difficile, mais pas impossible.

— Et où est-ce qu'ils devront le déposer ?

— On le leur fera savoir à l'hôtel Merriott.

— C'est tout ?

— C'est tout, confirma Méndez.

Galán laissa flotter sur ses lèvres un sourire malicieux.

— Tout de même, Clara Alonso a pas mal d'atouts dans son jeu, dit-il enfin. Une fois au Caire, elle pourra parfaitement se faire protéger par la police égyptienne et même par l'ambassadeur d'Espagne, pour autant qu'il soit jamais arrivé à un ambassadeur d'Espagne de protéger un citoyen espagnol. Elle pourra s'enfermer dans sa chambre d'hôtel et installer devant sa porte quatre ou cinq gorilles natifs de Nubie. Je ne sais si vous avez déjà entendu dire, Méndez, dans vos conversations de fumeur d'opium, que les anciens Romains faisaient venir de Nubie des gladiateurs pour les jeux du cirque. Ces gens-là avaient une force d'éléphant et une humeur de proconsul. Je suppose que ces vieux lutteurs doivent avoir des arrière-petits-enfants...

— Oui, dit Méndez avec enthousiasme. Et, s'ils sont convenablement entraînés, ils pourront attraper l'assassin devant la chambre et se le farcir à quatre.

— Il suffirait d'un seul, dit Galán.

— Oui, c'est ce que je voulais dire. Un qui le baise et trois qui le retiennent.

— Ce que j'essaie de vous faire comprendre, Méndez, c'est que sur le bateau, ou même dans des villes comme Louxor, la fillette est coincée, mais pas au Caire. Une fois au Caire, on peut la faire protéger ou

même la mettre dans l'avion. Pas par Iberia ou Égyptair, de préférence, mais par une des douzaines de compagnies qui offrent des vols réguliers pour les Pyramides. La sortir de la souricière sera un jeu d'enfant. À mon avis, cette fois l'assassin va rater son coup.

— Il est certain, approuva Méndez, que tout cela nous laisse une certaine marge, mais je ne suis pas sûr que la situation soit aussi bonne que vous dites, Galán. C'est pour ça que je vous demande votre aide. Ce dont j'ai besoin, c'est qu'aussi longtemps que nous serons dans le bateau, rien ne puisse arriver ni à Clara Alonso ni à la petite. Surtout, observez bien tout ce qui se passe. Vous avez l'habitude d'observer.

Galán ferma un instant les yeux.

Il songea que, le soir même, il allait commettre un crime.

Et qu'un flic était en train de lui demander son aide.

La vie fait parfois des blagues qu'on n'oserait pas raconter à ses meilleurs amis, parce qu'ils n'y croiraient pas.

— À propos d'observation, dit-il en s'efforçant de garder un visage de pierre, quel genre de musique y a-t-il sur le reste de la cassette ?

— Une musique délicieuse, assura Méndez. Des tangos. Des histoires de filles qui finissent par se laisser séduire par l'épicier du coin, pendant que leur galant jouait de l'accordéon.

— Je n'aime pas les tangos, glissa Galán, ils se terminent mal.

— Parce que les paroliers manquaient d'imagination. Moi, j'ai des idées de *happy ends* postmodernes pour les tangos d'autrefois. Par exemple, dans ce cas précis, la tendre colombe pourrait refiler à l'épicier sa blennorragie.

— Je vous imagine très bien en train de chanter des tangos Calle Nueva, Méndez.

— Ce serait une fin magnifique.

— Et si nous réfléchissions au fait que cette cassette de tangos a bien dû être achetée quelque part ? Vous y avez songé ?

— Oui. Elle a été achetée en Espagne.

— Logique. Ensuite on a pu, par une manipulation très simple, sur un appareil tout à fait courant, enregistrer ce message en effaçant une partie de la bande. On peut supposer que l'enregistrement a été effectué sur le bateau, ou à l'une des escales. Par exemple à Edfou. Ou à Esna. N'importe où, il suffisait de pouvoir un peu s'isoler.

— Effectivement, confirma Méndez.

— Donc, la musique de fond, elle aussi, a été enregistrée au cours du voyage, fit observer Galán. Quel genre de musique est-ce ?

— J'ai déjà pensé à cette piste, dit Méndez. C'est une voix humaine. Une chanson arabe.

— Chantée par un professionnel ? De la musique en boîte ?

— Je ne crois pas. Il y a beaucoup de défauts. On dirait plutôt une

chanson spontanée, une chanson de travail. La totalité des maisons d'Espagne a surgi de terre grâce à l'ardeur que procurent le vin rouge, les chansons de ce genre et les culs des passantes. En tout cas, pendant que notre ami enregistrerait son message, on entendait la voix très douce de quelqu'un qui chantait.

— C'est une piste, Méndez !

— J'ai bien l'intention de la suivre.

— Et moi, je vous aiderai autant que je pourrai. Maintenant, détendez-vous un peu, Méndez. Vous vous rendez compte que nous nous trouvons dans les entrailles de l'ancienne Égypte ? Vous avez songé que sous nos pieds se trouve l'antique Thèbes ?

— Nos pieds, dit Méndez, se trouvent actuellement dans un bazar, ce qui n'a rien d'étonnant car nous sommes sur la rive du soleil levant, la rive des vivants. Tandis que sur la rive du soleil couchant se trouve le cimetière appelé Vallée des Rois, autrement dit le monde des défunts.

Galán fit un léger signe d'assentiment ; le mot « défunts » lui rappela qu'il ne pouvait se permettre le luxe de laisser passer la chance de cette nuit-là. Où donc trouverait-il à nouveau Gandaria dans l'obscurité, sans ses gardes du corps, et tout à fait confiant ?... Pareille occasion se représenterait-elle jamais ?

— Je vous aiderai, Méndez, dit-il. Je m'en occuperai ce soir même, dès que je serai de retour au bateau. Pour l'instant, si vous permettez, je vais aller au temple de Karnak, parce que je voudrais voir le spectacle Son et Lumière. Je ne suis pas seulement un garde du corps, mais encore un homme d'une étonnante culture. Je me surprends moi-même, quand je me regarde dans la glace.

*

Le temple de Louxor est relativement proche des quais, celui de Karnak en revanche à un bon bout de chemin. Galán dédaigna les offres des conducteurs de calèches et s'y rendit tout seul, de ses jambes encore souples, tout en regardant les vitrines des innombrables bazars. Il était certain d'avoir assez de temps pour prendre position avant que n'arrive l'autocar qu'avaient pris Gandaria et quelques douzaines d'autres passagers du *Nile Dream*. Il pourrait se placer exactement derrière le dos de sa victime et attendre le moment le plus propice, à la seconde près, pour passer à l'action.

Il savait exactement comment les choses allaient se passer dans le temple de Karnak : Galán ne laissait rien au hasard. Ici, le spectacle Son et Lumière n'était pas une sorte de représentation théâtrale, comme devant les Pyramides, mais plutôt une lente promenade collective, avec des haltes en certains endroits déterminés pour

admirer les parties du temple illuminées, écouter les commentaires et la musique. Entre ces taches de lumière, on avançait en troupeau, dans le silence et les ténèbres. Se débarrasser d'un homme dans ces conditions était si facile que Galán n'était pas loin de ressentir au fond de lui-même une sorte de honte.

Mais au fond, n'importe quel crime, s'il est bien préparé, réfléchit-il tout en marchant, est facile. Galán avait tué des hommes dans des villes où il n'était jamais allé auparavant et où il ne retournerait jamais. Il en avait tué dans des échoppes de coiffeurs, des boutiques de tailleurs, des salons de relaxation, des supermarchés, des garages, des saunas pour homosexuels. Il en avait tué dans des bars, des salles d'attente de médecins, des confessionnaux. Oui, des confessionnaux : une fois, il avait poussé l'ingéniosité et la fourberie, se rappela-t-il, jusqu'à devenir grenouille de bénitier dans une église où sa victime se confessait fréquemment, et il avait fini par trouver cinq minutes magiques, cinq minutes accordées par la bienveillance du Seigneur, pendant lesquelles lui et son pistolet avaient pu remplacer le curé et ses absolutions. Mais Galán n'avait nullement honte de ce travail, qu'il avait effectué pour les Montoneros argentins et, de plus, sans demander d'argent. Galán avait ainsi donné la dernière bénédiction à des mafieux, à des trafiquants de drogue mauvais payeurs, à des membres de la « Triple A », à des violeurs ou des assassins déclarés innocents par la justice officielle. Après avoir travaillé pour les Montoneros gratuitement, il avait fait tout le contraire et travaillé, moyennant finances, pour le Bataillon de la Mort brésilien. Il n'avait pas honte non plus de cette sombre période de sa vie, car il pensait – ou s'efforçait de penser – que tous ceux qui étaient alors morts par ses mains méritaient de mourir. Il lui arrivait en revanche encore de se réveiller la nuit en songeant au citoyen Gómez, au citoyen Lenoir ou au citoyen Ahmed, dont après la mort comme avant il ignorait tout, qu'il n'avait connus que pendant quelques dixièmes de seconde, quand il les avait tenus devant le viseur de son revolver. Mais c'étaient là, tout de même, des repentirs de professionnel arrivé déjà loin dans sa carrière : seule une longue carrière – et glorieuse, évidemment – peut amener à se dire qu'on aurait parfois pu mieux figurer les détails.

Une fois, pourtant, il avait été sur le point – il y repensait maintenant, en passant devant les boutiques les plus sordides et les plus animées du bazar – de tout abandonner (y compris les repentirs), au profit d'une vie simple et scrupuleuse, avec horaires fixes, gagnepain irréprochable, arbre de Noël, fleurs d'anniversaire, appartement loué pour le mois d'août dans une résidence de vacances civilisée, c'est-à-dire où l'on entend la rumeur des vagues et les pets du voisin. Il avait failli apprendre par cœur l'itinéraire de l'autobus qui l'aurait emmené à son travail, à l'autre bout de Madrid, les noms des

comptables qui lui auraient versé sa paye, et jusqu'à ceux des épouses de ses chefs, des dames au cul énorme, et de leurs filles, des étudiantes au cul menu. Galán n'avait pas été loin d'atteindre un point de non-retour, dans sa nouvelle existence de ponctuel employé de banque, jouissant d'une épouse, d'un petit logement dans la banlieue madrilène, du côté de la Carretera de Extremadura, d'un ami au café du coin, d'un téléviseur payé à crédit, d'un complice au club vidéo, d'un carnet d'épargne au Banco Hispano-Americano, d'un extravagant conseiller au centre de pari mutuel. Au sortir de la misère de l'après-guerre, Galán, qui pourtant possédait tout le nécessaire (suite à Bangkok, bureau à Hong Kong, yacht à Acapulco, voiture blindée à Manhattan), avait tout plaqué là pour l'amour simple d'une femme simple. Lui qui avait bénéficié des honneurs les plus secrets (accolades de généraux, avec bruit de sabre et de ceinturon, comptes bancaires à numéros confidentiels, indulgences de cardinaux en ligne directe avec le Très-Haut, larmes de guérilleros qui voulaient même lui prêter leur compagne pour une nuit), oublia tout cela pour un bail d'appartement, une carte de Sécurité sociale, un abonnement d'autobus, une femme allongée sur un lit, un calendrier où les jours fériés figuraient en rouge. Galán, qui avait connu ou pu connaître toutes les variétés de sexualité (secrétaires à Londres, geishas à Tokyo, collégiennes à Asunción, moinillons à Rome), y renonça pour une paire de cuisses ouvertes chaque samedi.

Galán avait voulu abandonner la piste du sang, devenir l'homme normal et rangé qu'avait été son père, qu'étaient aujourd'hui ses amis. Il avait accepté un emploi fastidieux, un salaire fixe, la tendresse d'une femme honnête, des voisins comme tout le monde en a : un maçon, un infirmier, un boulanger, un fonctionnaire, une tapette, un employé au chômage. Il s'était lié d'amitié avec des Cubains qui ne parlaient plus de politique, mais de jeunes métisses, et d'exilés argentins qui se souciaient surtout d'aller au claque.

Il avait cherché – c'est à cela qu'il pensait en s'arrêtant devant les premières colonnes de Karnak – une vie simple, un amour simple, la sincérité d'une femme satisfaite de sa fenêtre, de son quartier, de son lit, et capable de consacrer sa vie à la compagnie d'un homme. Jusqu'au jour où elle avait brisé son rêve, deux ans plus tard, en lui lançant, justement dans la solitude de leur lit : « Espèce de connard, t'es qu'un minable, un raté, sans situation, sans ressources, sans couilles, sans énergie, sans rien de ce qu'ont beaucoup d'autres. Je sais pas c'que tu faisais avant d'me connaître, mais je sais c'que t'es aujourd'hui. T'es le trois millionième passager de ton autobus, le huit millième employé du Banco Central, le deux millions trois cent cinquante millième électeur de c'te foutue *Generalitat de Catalunya*. » Et elle avait ajouté, sautant du lit pour ne pas qu'il la touche, l'air

dégoûté : « Tu crois peut-être qu'une femme peut se contenter indéfiniment de la même fenêtre et du même lit ? Du même foutu bonhomme, ça je dis pas, mais à condition qu'il transforme tout le reste. Je sais pas ce que je t'ai trouvé, morveux, parce que t'es qu'un morveux, mais je me suis trompée. J'ai cru que t'allais me sortir d'ici, du Campo del Moro et de San Antonio de la Florida, et m'emmener je dis pas Puerta de Hierro, mais au moins Calle Orense. » Elle avait poursuivi sa harangue morale tout en rassemblant déjà ses affaires : « Regarde un peu la Chelo. Son mari a farfouillé je sais pas quoi dans une agence immobilière, et maintenant ils ont un appartement sur Hortaleza, Hortaleza, tu m'entends, elle roule en Seat Ibiza et elle a eu son vison. Regarde la Loreto. Son mec, depuis qu'il est représentant de commerce, paye pas d'impôts, il l'emmène dîner à ce truc, là, le Jockey, il lui a acheté un appartement à la montagne, et en plus il se débrouille au lit, parce que des fois je l'entends qui crie. » Cet implacable catalogue de vies exemplaires, entièrement consacrées au bien public, ne s'arrêtait pas là : « Regarde la Julia, comme elle se porte depuis que son mari a pris tous ces contacts. Regarde Pamias et sa boutique vidéo, tous les travaux qu'a fait faire la Betty. Regarde la croisière que vient de faire la Patri, sur cinq mers, ou six, ou sept, je sais pas. Et moi je reste là, sans avoir changé un tableau de place depuis deux ans, sans avoir changé le siège d'une chaise, sans m'être fait faire une robe, et obligée de prendre l'autobus chaque fois que je veux aller quelque part. Et chaque matin je me disais : maintenant il va changer, on va lui donner une promotion, il va en mettre un coup, je vais retrouver chez lui ce quelque chose que j'avais remarqué quand je l'ai connu, parce que tu avais quelque chose, je sais pas quoi mais tu avais quelque chose. Et puis, quand tu reviens à la maison, fils de garce (si je t'appelle comme ça, c'est que je n'ai pas eu le plaisir de rencontrer ta mère), en fait tu gagnes la même chose qu'un an avant, moins les impôts, et tu te mets à lire le journal, tu me donnes même pas de quoi aller au coiffeur, et tu me sautes même pas. Parce que je sais pas comment tu t'es arrangé pour me mettre en cloque, petite lope, ç'a dû être par l'intermédiaire de saint Joseph, ou alors par correspondance. Mais si tu croyais que je m'étais mariée pour rester à ma fenêtre pendant que toutes les autres changent de coin et prennent leur pied, tu t'es gouré, mon chéri, non, je me suis pas mariée pour mourir dans cette cage d'escalier, ni pour faire des prières à sainte Rita jusqu'à ce que tu changes. Alors maintenant, tu peux te chercher une autre nana, une qui adore les ahuris, les mal payés, les passagers d'autobus. Parce que oui, je suis enceinte, mais tu me verras plus. Et même, petit con, que tu connaîtras pas ta fille. Ça serait trop galère pour moi, ça m'empêcherait de repartir à zéro. »

Galán consulta sa montre.

Bon, il était temps d'acheter un billet et de prendre position du côté des cars qui commençaient à arriver. Il voulait apercevoir Gandaria tout de suite.

Ses yeux s'embuèrent un instant. De fait, il n'avait pas connu sa fille (dont il avait su que sa femme l'avait abandonnée à la naissance). Parce que au bout du compte, il n'avait pas réussi à trouver une femme simple et honnête, fût-ce pour la tuer. Et ensuite, il n'était pas redevenu *number one*, il ne s'était plus vu confier de travaux officiels – les mieux payés –, et il avait dû s'entendre dire par ses clients qu'après trois ans au vert, il était hors du coup, que le monde avait changé et que lui avait vieilli.

Il avait dégringolé échelon après échelon. Le temps avait passé et rien n'était plus pareil. Les cliques de la drogue, avec lesquelles il n'avait jamais voulu composer, tenaient le haut du pavé, et l'on voyait surgir de nouvelles « vedettes » du genre de cet imbécile de Fernando Torres, tandis que lui-même devait accepter des clients du genre de Salomon, dont il savait uniquement qu'il était assez dégueulasse pour vouloir tuer son propre frère. Mais il allait remonter ces échelons, l'un après l'autre. L'exécution de Gandaria, un homme que même E.T.A. n'avait pas réussi à abattre, lui servirait de carte de visite pour construire un avenir prometteur.

Cela ne pouvait se faire que pas à pas. Tout comme la recherche de sa fille. Car il savait que c'était une fille, il savait aussi qu'elle avait été abandonnée dans un sac-poubelle. Mais rien de plus. Ou presque rien. Pas à pas, il avait cherché sa fille pour la protéger, et la mère de sa fille pour la tuer. S'il la trouvait, cette salope, il lui ferait se rappeler en une fraction de seconde, en un éclair, ce qu'elle avait remarqué de si spécial dans ses yeux, quand elle l'avait rencontré. Il lui ferait se rappeler en une fraction de seconde, en un éclair, qu'elle avait partagé pendant presque deux ans le lit d'un homme qui avait seulement voulu ne plus être un des assassins les mieux payés du monde. Elle n'aurait pas besoin de plus d'une fraction de seconde, sûrement pas. Juste le temps d'entrevoir la gueule du .38 et d'entendre une question : « Quel nom lui as-tu donné ? À moins que tu ne lui en aies même pas donné, sale pute ? »

Galán baissa la tête. Tout à coup, devant le vieux temple de Karnak, il se sentait vieux et fatigué. Tout à coup redéfila dans sa mémoire sa longue pérégrination dans les commissariats, les maternités, les cliniques. « Oui, dans un sac-poubelle. Je regrette de devoir vous le dire, mais c'est la réalité. Et la petite était vivante. Un miracle, à vrai dire, mais elle était vivante. Nous l'avons confiée à un centre. »

Au-delà, plus rien. Rien d'autre que le silence des bureaux, la complicité des fonctionnaires, l'attitude négative des juges. Rien. Derrière les murs, des rues pleines d'autres sacs-poubelles. Le secret

des nuits errantes. L'ombre d'autres petites filles, mortes, maltraitées, oubliées, dont personne n'entendrait jamais la voix.

Galán tourna la tête.

Il vacilla : le retour au présent lui donnait une impression de vertige.

Mais « le colis » était là. Gandaria venait de descendre du car. Il bavardait avec des amis. Et l'on aurait dit qu'il s'était habillé de manière à faciliter sa mort, la cérémonie de sa mort : il portait un costume clair, qui se détacherait nettement dans la pénombre du temple. Les couleurs criardes de sa cravate italienne signaleraient sa présence aux quatre points cardinaux de Karnak. Comme si cela ne suffisait pas, il portait, collé à l'oreille gauche, un petit sonotone, comme celui que Galán lui avait vu utiliser plus d'une fois, mais bien peu discret, car muni d'une petite boucle métallique étincelante. Si Galán ratait une cible pareille, il n'aurait plus qu'à demander un emploi dans le premier bureau du cadastre venu et à apprendre à coller des timbres.

Personne ne s'étonna de le trouver là : il était du bateau. La salle des colonnes commença à s'illuminer et le troupeau humain y pénétra. Des Anglais studieux, guide en poche, des Américains désespérés par cet univers légèrement plus ancien que le leur, d'hermétiques Japonais faisant le tour du monde, des Italiens qui pour une fois, impressionnés par cette haute Antiquité, restaient silencieux et ne gesticulaient pas. Tous s'avancèrent tandis que la musique retentissait, que les projecteurs embrasaient les colonnes – « *uniques au monde* », selon les meilleurs guides –, que la magie nocturne du temple s'offrait à des milliers de regards stupéfaits.

Galán ne se colla pas tout de suite contre le dos de Gandaria.

Il savait qu'il valait mieux le faire au milieu de l'immense salle, au moment où les lumières s'éteindraient. Il avait bien étudié la disposition du temple et conclu que s'il disparaissait entre les colonnes après avoir frappé, personne ne pourrait le suivre, personne ne pourrait même le voir. Une demi-seconde d'action : un mouvement rapide, un coup précis, un cri tout au plus, et Gandaria tomberait au milieu de la bousculade.

Il serra dans sa main le couteau de douze centimètres de lame qu'il portait dans la poche droite de sa veste.

Le couteau était son arme favorite. Bien souvent, il l'avait préféré au commode .38, au Beretta à silencieux. Celui-là était neuf, car il l'avait acheté au Caire le jour de son arrivée, mais sa présence n'en était pas moins aussi rassurante que celle d'un ami de longue date.

Il s'approcha de sa proie avec la souplesse d'un félin.

Il avait encore la taille svelte et de bonnes jambes.

Personne ne s'aperçut même qu'il avançait.

Et certainement pas Gandaria.

Galán était derrière lui, à un pas seulement.

Les lumières s'éteignirent.

On ne voyait plus que ce costume. Le linceul de Gandaria. Sa silhouette avantageuse d'homme qui ne manque de rien. « *J'irai moi-même me recueillir devant ton cercueil, l'ami. Un cercueil très large.* »

Il y eut un moment de silence.

Puis la musique se fit entendre, crescendo.

Galán empoigna le couteau avec force.

MAINTENANT !

Ce fut comme un cri intérieur, qu'il avait chaque fois entendu au moment de tuer. *Maintenant* ! Alors son cerveau chavirait, alors seul agissait son instinct. La lame meurtrière jaillit dans l'air, comme poussée par un ressort. Il la brandit vers le cœur de sa victime.

Mais deux cris retentirent :

— *Gora E.T.A.* (9) !

— Gandaria, salaud !

Deux hommes s'étaient élancés. Galán ne put distinguer leurs visages, à cause de l'obscurité, mais il comprit ce que signifiait leur présence : ils allaient régler son compte à Gandaria. Là, dans ce dernier recoin du monde, le même cri qui avait ensanglanté l'Espagne annonçait le dernier moment du magnat basque. *Gora E.T.A.* ! Ce fut comme si trois pensées de Galán se croisaient dans l'air pour former une seule étincelle. La première fut : « Absurde. » La seconde : « Alger. » La troisième : « Bangui. » Non, ce n'était pas absurde : en Algérie et en République centrafricaine vivaient des militants d'E.T.A. Pour eux, atteindre Louxor n'était pas bien difficile.

Mais ce ne fut que la première étincelle.

Tout de suite, il y en eut une seconde.

Gandaria avait fait un bond.

Avec une agilité incroyable.

La présence de la foule et l'effet de surprise étaient ses seules ressources. Il tira parti des deux en se collant littéralement derrière Galán, qui se trouvait à côté de lui. Galán s'aperçut alors, avec horreur, qu'il avait perdu ses anciens réflexes. Il s'était laissé surprendre, n'avait pas su pivoter quand l'autre avait brusquement changé de position.

Il entrevit les deux armes.

Des pistolets tchèques ? Ou bien belges ?

Cette curiosité professionnelle lui passa quand il reçut les deux impacts. Les deux tueurs étaient sans doute inexpérimentés, car ce fut lui qu'ils atteignirent. Galán sauta en l'air et lâcha son couteau, cessant de voir la foule autour de lui, n'entendant plus d'elle qu'un seul cri aigu.

Les deux tueurs s'élancèrent vers les colonnes. Exactement le

mouvement que Galán avait projeté de faire. Personne ne les retint : on ne les voyait plus, d'ailleurs tout le monde était resté pétrifié. Les trois mille cinq cents ans de Karnak les engloutirent en une seconde.

Galán tournoya sur lui-même.

Absurdement, il pensa à la mort de Fernando Torres.

Mais les choses ne se passèrent pas comme cela, pas du tout : Gandaria en personne vint s'agenouiller à côté de lui et lui soutint la tête en geignant, des larmes dans les yeux :

— Ne vous inquiétez pas, vous n'allez pas mourir... Je vais vous tirer de là... Ah la la, mon ami...

XXVIII

MANUEL DE BONHEUR À L'USAGE DES MALHEUREUX

Méndez était sur le pont, la petite Olga dans ses bras, quand on lui apprit la nouvelle. La fillette s'était endormie, assise sur ses genoux, pendant que Méndez contemplait les lumières de la ville. Un homme vêtu de blanc, mais dont la veste semblait porter toutes les taches de graisse de toutes les cuisines d'Égypte, se planta devant lui.

— Vous êtes j'inspecteur Méndez, de la police espagnole, fit-il.

Méndez maugréa :

— On ne m'a pas encore mis à la porte.

— Hakim, de la police de Louxor.

— Je m'attendais à vous voir. Je dois témoigner sur la mort d'un homme à Kom-Ombo.

— Je ne suis pas venu pour ça. Il s'agit d'une autre affaire. Le castillan exécrable du policier égyptien n'empêcha pas Méndez de comprendre qu'il venait de se passer quelque chose de nouveau. Maîtrisant sa surprise, il parvint à ne pas réveiller la fillette.

— De quoi voulez-vous parler... ?

— Un passager de ce bateau a été blessé.

— Qui ça... ?

— Il a été reconnu par d'autres passagers. Son nom est Galán.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Où est-ce que ça s'est passé... ?

— Au temple de Karnak, pendant le spectacle Son et Lumière. J'ai déjà rassemblé les principaux éléments d'information, mes collègues poursuivent l'enquête.

Il passa un mouchoir sur son front couvert de sueur ; il était accouru en toute hâte.

— Vous permettez que je m'asseye ?

— Bien sûr. Mais, s'il vous plaît, ne réveillez pas la petite.

— Eh bien...

Le policier continuait à s'éponger le front, tout en s'expliquant dans son mauvais espagnol.

— Un passager nommé Gandaria – il vérifia le nom dans son calepin –, nous a dit avoir déjà été menacé en Espagne par une

organisation indépendantiste de chez vous, quelque chose qui s'appelle E.T.A.

— C'est la vérité, dit Méndez.

— Et lui pensait qu'ici, il serait en sûreté.

— C'est assez logique.

— Mais ça n'a pas été le cas, mon cher Méndez, ça n'a pas été le cas... Pourquoi, d'après vous ?

— Il y a une explication assez simple, c'est que certains membres d'E.T.A. ont résidé, ou résident encore, dans certaines villes d'Afrique. De là, il est facile d'arriver à Louxor, sans aucun contrôle.

— Eh bien, c'est ce qui a dû se passer, monsieur Méndez. Il faisait sombre dans le temple quand deux hommes ont tiré sur ce Gandaria. En lançant un cri étrange, que les Espagnols présents ont reconnu ; est-ce que ça pourrait être « *Gora E.T.A.* » ?

— Oui. Tout à fait. « *Gora E.T.A.* »

— Ils ont aussi entendu le mot « salaud ».

— Ça ne m'étonne pas. C'est le premier qu'on enseigne dans les écoles publiques.

— Tout s'est passé très rapidement, et les gens ont donné plusieurs versions, mais voilà à peu près les faits : M. Gandaria a vu venir les attaquants et a sauté en arrière. Or M. Galán était collé tout contre lui, si près que je ne comprends pas pourquoi. Il s'est retrouvé devant et, du coup, c'est lui qui a pris deux balles.

Les yeux de Méndez se brouillèrent un instant.

Dans sa mémoire passa l'image d'autres attentats mal réalisés, impensables quelques années plus tôt.

— Les temps ont changé, dit-il à voix très basse. Avant, E.T.A. était au moins une machine à tuer fiable, qui ne ratait jamais sa cible. Mais maintenant, ils engagent n'importe qui, j'en ai bien peur, n'importe quel paumé à la recherche de quelques pesetas. C'est ça qui explique ces ratages d'E.T.A. Ils veulent abattre un patron d'usine, et ils tuent le gardien du parking.

— Tout vient peut-être de l'obscurité, suggéra Hakim, et à la réaction rapide de M. Gandaria. À première vue, on pourrait croire qu'un attentat comme ça est facile à réaliser, mais en réalité, sans lumière et au milieu de tant de monde, c'était très difficile.

Méndez avala sa salive.

La fillette se pelotonna entre ses bras.

Elle était comme un petit animal perdu, en quête de protection mais qui se serait trompé de lieu.

Hakim murmura :

— L'attentat n'était pas facile, mais la fuite l'était. La salle des colonnes de Karnak est un labyrinthe, d'où on a vite fait d'atteindre la sortie du temple. Vous pensez bien qu'avec les cris et la bousculade,

les deux hommes d'E.T.A. n'ont pas eu de mal à s'échapper.

— Quelqu'un peut-il les décrire ?

— J'ai cherché.

— Et alors ?

— Personne.

Méndez hocha la tête.

— Je comprends, dit-il. Les blessures de Galán sont graves ? Vous croyez qu'il survivra ?

— On l'a emmené à l'hôpital. En fait, c'est justement M. Gandaria qui l'a emmené. M. Gandaria est très... très... comment dire ça ?

— Affecté... Il est nase, quoi.

— C'est ça, approuva Hakim. Je crois que je vais faire des progrès en espagnol, avec vous pour me souffler le mot juste.

— Oh ! se défendit Méndez, je n'ai aucun mérite.

— Une des balles s'est logée dans la hanche et l'autre dans une cuisse. Je ne dirais pas, moi, que les deux hommes d'E.T.A. ont raté leur coup. C'est surtout qu'ils n'avaient pas beaucoup de temps pour viser, et que M. Gandaria a bougé très rapidement. Tout compte fait, à mon avis, M. Galán a évité le pire.

— Pardonnez-moi de vous poser une question de routine, Hakim. Ces deux types, comment est-ce qu'ils vont pouvoir faire pour quitter Louxor ?

— Si leurs passeports sont en règle, ils n'auront pas de mal à repartir, cher ami. Et j' imagine qu'ils auront pris la précaution d'avoir des passeports en règle. D'ailleurs, ils peuvent aussi bien ne pas se donner cette peine, et préférer faire une croisière sur le Nil. Plus de dix bateaux sont arrivés ici aujourd'hui, et tous transportent sûrement des passagers espagnols. Que voulez-vous que nous fassions ? Les arrêter tous pour les interroger ?

Méndez comprit qu'en effet ça ne mènerait nulle part. À coup sûr, les deux hommes recrutés par E.T.A. n'auraient même pas l'accent basque. Ils se seraient débarrassés de leurs armes. Ils auraient des alibis au moins aussi solides que les autres Espagnols perdus dans ce coin de la vallée du Nil. Il se contenta de hausser les épaules et murmura :

— S'il vous plaît, emmenez-moi voir Galán. Mais il faut d'abord que je ramène la petite dans sa chambre.

Olga se réveilla en sentant Méndez se lever. Machinalement, elle lui donna un baiser, que Méndez lui rendit.

Avec un soin infini, il avança sur le pont en tenant son précieux fardeau dans les bras.

Le policier Hakim s'émerveilla :

— On voit que vous avez des enfants, monsieur Méndez. Ou même des petits-enfants.

Méndez retourna à peine la tête et répondit :

— Tu parles !

*

Gandaria était assis sur un banc du couloir de l'hôpital, si absorbé dans ses pensées que Méndez eut le temps de constater que les deux frères présentaient quand même une ressemblance : Ismael Gandaria, tout comme Salomón, avait des yeux de poisson.

— Ça a été horrible..., balbutia-t-il. Je ne comprends pas encore comment il se fait que je sois en vie.

— Je suppose, répondit Méndez, que c'est un coup de chance.

— J'ai remarqué à temps le mouvement de ces deux hommes. Galán était littéralement collé contre moi, je ne sais pas pourquoi, alors quand je me suis retourné pour leur échapper, c'est lui qui s'est retrouvé au premier rang. Sans cela, je ne serais pas là pour vous en parler.

— En plus, les tireurs n'étaient sans doute pas du même acabit que ceux dont E.T.A. disposait dans le temps...

— C'est sûr, dit Gandaria, à ce niveau-là les choses ont changé.

— Et puis, il y avait l'obscurité.

— C'est évident.

— Est-ce que vous pourriez les reconnaître, monsieur Gandaria ?

— Moi... ?

— J'ai bien conscience que, vu les circonstances, vous n'avez pu prêter attention à personne. Mais c'est le genre de question que pose toujours un policier tel que moi, c'est-à-dire routinier et bureaucrate.

— J'imagine que n'importe quel autre me l'aurait posée également.

— Personne ne connaît encore la nouvelle, je crois. Je veux dire, en dehors d'ici.

Gandaria le regarda sans comprendre.

— Qu'est-ce que vous me chantez ? On essaye de tuer un homme tel que moi au milieu de la foule, sur un des sites les plus célèbres du monde, et vous vous figurez que ça ne va pas se savoir tout de suite ? Dans quel monde est-ce que vous vivez, Méndez ? Louxor est un haut lieu culturel. Il y a déjà une demi-heure qu'un journaliste de l'agence Reuter est venu me voir.

— Et vous lui avez tout raconté ?

— Pourquoi est-ce que j'aurais menti ? D'ailleurs, il avait déjà interrogé une demi-douzaine de gens qui étaient dans le temple en même temps que moi. Autant dire qu'il savait tout.

— Oui, je vois, c'est logique.

— La seule chose qu'il ne savait pas, parce que pour les autres c'est du chinois, c'est que j'étais menacé par E.T.A.

— Vous le lui avez dit ?

— En quoi est-ce que c'est gênant ?

— Bien sûr. Vous avez raison.

— Je n'ai pas donné beaucoup de détails, d'ailleurs, ajouta sèchement Gandaria. L'agence Reuter s'en moque.

— Oui, sans doute... Quand même, ça va faire une sacrée publicité à E.T.A., à travers le monde entier. J'imagine déjà les titres, moi qui pourtant ne lis pas les journaux, sauf bien sûr *Playboy*, « E.T.A. POURCHASSE JUSQU'AU BOUT DU MONDE UN HOMME QU'ELLE MENAÇAIT. » La crainte qu'inspire la bande armée va encore grandir. On la prendra un peu plus au sérieux.

— Je n'ai pas du tout cherché à accroître le douteux prestige d'E.T.A., assura piteusement Gandaria. Vous pensez bien... J'ai seulement dit la vérité.

Méndez lui posa la main sur l'épaule, en songeant que c'était bien la première fois, dans sa fichue existence, qu'il posait une main protectrice sur l'épaule d'un authentique millionnaire.

— Il est évident que vous ne pouviez pas agir autrement, dit-il. Ah, au fait... Je vous remercie de ce que vous faites pour Galán. Il paraît que c'est grâce à vous qu'on s'est occupé de lui tout de suite.

— Il m'a sauvé la vie, même si c'était sans le vouloir... Je suis prêt à couvrir tous les frais médicaux. Je trouve que c'est mon devoir.

— Monsieur Gandaria, vous avez entièrement raison. Et c'est à ce genre de décisions qu'on reconnaît les hommes. Autre chose : votre frère Salomon, il n'a rien dit ?

— Qu'est-ce qu'il aurait dû dire ?

Méndez haussa les épaules.

— Je ne sais pas... Galán voyage avec lui en tant que valet de chambre, ou quelque chose comme ça, mais il n'y a pas besoin d'être bien malin pour comprendre que c'est son garde du corps.

— Peut-être n'est-il même pas au courant de ce qui s'est passé ?

— Ça m'étonnerait... Il serait surprenant que Salomón n'ait pas cherché à savoir pourquoi Galán tardait tellement à revenir. Enfin, bon... Un drôle de bonhomme, ce Salomón Gandaria ! J'espère que vous ne vous sentirez pas blessé si je vous avoue qu'il ne me plaît pas beaucoup.

— Tant que vous ne l'insultez pas, ça m'est égal... Chacun pense ce qu'il veut. D'ailleurs, Salomon et moi ne nous sommes jamais très bien entendus.

— Pourquoi ?

— Il représente, disons, le secteur le plus traditionnel de la famille Gandaria. Pour ma part, je suis plutôt libéral.

— Je vois..., répondit Méndez en lui touchant à nouveau l'épaule d'un geste apaisant. J'aimerais voir Galán, si son état le permet.

— Heureusement, oui, son état le permet.

C'était manifestement exact. Galán, tout à fait conscient, était assis bien droit dans son lit. La chambre était modeste et mal équipée, comme on pouvait s'y attendre dans un hôpital nilotique. L'infirmière qui refaisait silencieusement les bandages du blessé se retira sans un mot lorsque Méndez entra.

Galán le regarda, baissa la tête et dit d'un ton d'excuse :

— Vous avez vu ça ?

— Je suis heureux de ne pas vous retrouver embaumé, Galán. Dans le cas contraire, je vous prie de croire que j'aurais lancé une pétition pour qu'on vous fasse l'honneur de vous enterrer dans la Vallée des Rois.

— Allez vous faire foutre, Méndez !

— Je vois que vous allez mieux que je ne pensais.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Un vieux dicton.

— Qu'est-ce qu'il raconte, ce dicton ?

— « J'emmerde ton père, donc j'existe. »

Il s'assit près du lit de Galán et soudain, comme timidement, cracha sa question :

— Comment se fait-il que vous étiez collé contre lui ?

Galán ne le regarda même pas. De l'air le plus naturel, il dit :

— Tout le monde était collé contre tout le monde.

— Je vois. Les foules n'ont pas que de mauvais côtés. Je frémis à l'idée d'un spectacle Son et Lumière à Karnak qui serait destiné à un seul client. Qu'est-ce que vous portiez comme vêtements ?

— Les mêmes que quand nous parlions ensemble devant la vitrine de la bijouterie. Pourquoi ?

— Comme ça. Et M. Gandaria ?

— Les mêmes qu'en ce moment. Il est entré dans ma chambre il y a un instant.

— Et Salomon, il n'a pas bougé du bateau ?

— Non, je suis sûr que non. Mais pourquoi est-ce que vous me demandez tout ça, Méndez ?

Au lieu de répondre, le vieux policier le rassura :

— Je suis sûr que vous allez vous en tirer.

— C'est exactement ce que m'a dit le médecin. Les balles ont fait des trous nets, en entrant comme en sortant, et il n'y aura pas de complications particulières. Mais sans Gandaria, je serais peut-être mort, parce que je perdais beaucoup de sang. C'est lui qui m'a sorti de là, qui a trouvé un taxi et qui m'a amené ici.

Méndez dit à voix basse :

— Laissez-moi vous dire... Je vais me sentir un peu perdu sans vous. Je comptais vraiment sur votre aide.

— Pour l'affaire de la petite ?

— Franchement, oui.

Galán se mordit la lèvre inférieure.

— J'ai peur de ne plus être qu'un vieux machin inutile. J'ai tout gâché.

— En quoi est-ce que c'est votre faute, Galán ? C'est un coup de malchance.

— Peut-être, oui. Mais vous savez à quoi je pense, Méndez ?

— Ne faites pas ça ! Penser, c'est mauvais pour la santé.

— Je n'arrive pas à m'enlever de la tête qu'avec tout ça, la petite fille est de plus en plus seule. Bientôt, il n'y aura plus personne pour la défendre.

— C'est exact, reconnu Méndez.

Il se rendait compte, non sans angoisse, que ses seules forces seraient bien insuffisantes.

— Et Dieu sait où sont en ce moment celui ou ceux qui veulent la tuer. On a l'impression d'être au bout du monde, mais ce n'est pas vrai. Déjà, on a vu surgir les gens d'E.T.A...

— Oui, bien sûr, Galán, bien sûr... Mais vous devez oublier tout cela, comprenez-vous ? Ne plus y penser. Ici, il ne se passera rien ; et au Caire, la petite sera beaucoup mieux protégée.

— À vrai dire, c'est bien là-dessus que je compte.

Méndez haussa les épaules.

— Ça paraît fou, vous savez ! Deux grands connards comme vous et moi, en train de se faire du souci pour la vie d'une fillette qui ne saura jamais faire une multiplication ! Encore que ça ne serve plus à grand-chose, aujourd'hui : il y a pour ça des petites machines à moins de mille pesetas. Par contre, il n'existe aucune petite machine capable d'exprimer un sentiment sincère. Il est curieux, Galán, que pour obtenir des êtres qui ne mentent pas, la Nature ait dû leur infliger certaines tares... C'est bien affligeant. Vous savez ce que ça me fait craindre ?

— Quoi donc... ?

— Peut-être que vous et moi ne servons à rien du tout. Peut-être que vous et moi sommes, disons... même pas des sales *cons*.

Il fit une grimace et ajouta :

— Toute une vie de travail pour en arriver là...

— Tirez-vous, Méndez.

— C'est ce que je vais faire. Et je vais aussi dire à Gandaria de s'en aller, parce qu'il n'en peut plus. Vous, Galán, reposez-vous, et si l'infirmière vous saute dessus, défendez-vous de toutes vos forces.

Il ferma la porte et revint vers Gandaria, toujours prostré sur le même banc dans le couloir.

Galán, resté seul, poussa un faible gémissement.

Il n'avait pas voulu se laisser aller en présence de Méndez, mais en réalité la douleur le pliait en deux. Ses jambes étaient comme mortes, il avait même l'impression qu'il ne pourrait plus jamais remuer les hanches. Il fut obligé de fermer les yeux, parce que la chambre commençait à tourner autour de lui. Sa fièvre montait.

C'est ainsi, les yeux fermés, qu'il s'avoua confusément qu'il ne serait plus capable, maintenant, de tuer Gandaria.

Il ne pouvait pas abattre un homme qui l'avait utilisé comme bouclier, certes, mais involontairement, et qui ensuite s'était précipité comme un fou pour lui sauver la vie.

Une vie que, fermant les yeux, il revoyait défiler.

Sa femme.

Le petit logement près du Campo del Moro.

Le soleil sur les carrelages.

Le soleil des heures mortes.

Un jour, se dit Galán, quelqu'un saurait expliquer qu'il existe un soleil pour les logements exigus, les chambres en désordre, les carrelages bon marché et les jours sans espoir. Un jour, se dit Galán, quelqu'un saurait expliquer qu'il existe dans les villes un soleil qui putréfie tout, un soleil de dimanche d'emprunt, de rectangle blanc, après le coût inutile, quand la femme est insatisfaite et écoeurée, et la pendule arrêtée dans le silence de la sieste. Galán porta les mains à ses yeux parce qu'il lui semblait avoir encore devant lui ce soleil-là, cette étape de sa vie où il aurait pu devenir un homme si différent – une étape qui avait abouti à un sac-poubelle dans une rue solitaire et, qui sait, peut-être aux pleurs de sa fille disparue.

Il retira les mains de ses yeux et raidit le corps, car la douleur avait disparu. Sans s'en rendre compte, il avait empli ses veines du meilleur anesthésique qui soit : il les avait emplies de haine.

*

Méndez, sur le pont, regarda le paysage et pensa :

— Denderah.

En aval de Louxor – l'antique Thèbes –, le Nil forme une vaste boucle que traversent deux ponts : l'un relie Kena et Denderah, l'autre Dabba et Nab Hammani, sur la route d'Abydos, le merveilleux temple qui depuis trois mille cinq cents ans conserve la prodigieuse mémoire de Seti I^{er}. Denderah, se rappela Méndez sur la base de ses lectures, est un site beaucoup plus récent puisqu'il fut fondé par Cléopâtre et amélioré par Césarion, le fils qu'elle avait eu de Jules César. C'est sans doute pourquoi Denderah plaisait tant à Méndez, qui trouvait beaucoup plus intéressant le temple d'une grande dame à la vie tumultueuse que la cathédrale d'un aumônier militaire repentant. Mais

Kena, qu'il avait visité en calèche (après avoir soigneusement étudié les antécédents des chevaux), l'inspirait davantage encore. Il était fasciné par les anciennes bâtisses coloniales, jadis habitées par de rudes colonels anglais réduits à une demi-solde, et de pieuses dames victoriennes réduites à un demi-plaisir. Aujourd'hui, ces édifices s'écroulaient, ils avaient pris la couleur du désert et exhalaient une nostalgie plus essentielle, aux yeux de Méndez, que celle des déesses égyptiennes : celle des femmes européennes qui avaient vécu là prisonnières, contemplant de leurs fenêtres la mort que le Nil charriait lentement. L'oubli imprégnait les rues de Kena, ses cafés semblables à des cavernes, ses trottoirs où les Égyptiens contemplaient le temps immémorial, dans la plus humaine des positions. « *Pas foétale* », se dit Méndez l'esprit fort, « *mais fécale* ». La nuit, près du port, des hommes enturbannés et silencieux jouaient à des jeux interminables, pendant que le fleuve et la nuit chantaient l'éternité, que le bateau dormait et que Méndez, pour la première fois peut-être, songeait à la vanité de l'existence.

Ils voguaient vers Denderah, avant de revenir à Kena. Méndez scrutait la grande boucle du fleuve, les palmeraies de Disna, les minarets qui se dressaient au milieu des champs, les dos des paysans qui travaillaient de la même façon qu'aux temps bibliques. Il y avait chez eux une dignité magique, pensa-t-il, parce qu'ils étaient reliés aux promesses de la terre et non aux organes d'une machine.

Méndez gardait les yeux mi-clos.

Sa vie lui paraissait courte, vide et absolument inutile. Il n'avait pas cru en Dieu, ni en les femmes, ni même en la grande vérité d'un lopin de terre. Car quelle terre était la sienne ? Celle des trottoirs des villes, pleins de crachats dès le premier jour ? Celle des coins de rue du vieux Barcelone ? Celle des comptoirs de cafés où vous guette le grand temps collectif, le temps qui ne vous appartient même pas, qui appartient seulement à la grande ville qui vous regarde mourir ? Celle des restaurants bon marché où votre cuillère n'est pas celle de jolies bouches maquillées, mais de cent bouches qui n'existent plus ?

Méndez porta la main droite à ses yeux.

Jamais il n'oublierait ce voyage en Égypte. Jamais il n'oublierait cette grande leçon, qui lui avait permis d'effleurer une seconde, par un minuscule orifice, le sentiment du temps.

Il tenait la main droite en l'air ; des doigts d'enfant se posèrent sur sa main gauche.

— Un baiser !

Olga s'agrippait à lui. Olga lui souriait, de sa bouche un peu trop grande, de ses yeux obliques, de toute sa peau de nacre. Oui, c'était Olga, avec sa vérité si ténue, si sincère, si authentique qu'elle n'avait pas même besoin du déguisement des vérités éternelles.

— Un baiser !

Elle continuait à s'agripper. Chaque fois qu'elle arrivait sur le pont, entrait dans la salle à manger, cherchait dans les couloirs ou attendait au bar, sentant bien que cet univers n'était pas le sien, ses yeux s'abritaient dans ceux de Méndez, son corps se serrait contre celui du vieux policier, devinant qu'il ne tenterait pas de lui imposer les vérités d'un monde hostile, des vérités qu'elle n'avait aucune envie de connaître.

Méndez ne tenterait de lui imposer aucune vérité, pressentait la fillette, parce que lui-même ne croyait en aucune. Ou que celles auxquelles il croyait étaient désormais trop usées. La petite fille devinait que Méndez ne tenterait pas de lui détruire son univers.

Il l'embrassa.

— Tu m'aimes ? demanda-t-elle.

Méndez lui détruisit son univers.

— C'est une question très importante, dit-il.

— Hein ?

— C'est peut-être la seule question importante qui existe.

La gamine rit.

— Je ne comprends pas.

— Tu n'as pas besoin de comprendre, petite.

Méndez l'enferma dans ses bras et la posa sur ses genoux, les yeux toujours perdus au-dessus du fleuve.

— Tu n'as pas besoin de comprendre le sens des mots « je t'aime », ni leur signification profonde, pourvu que tu sentes que tu dois les prononcer. Mais il en dit des bêtises, Méndez, pas vrai ? Même si tu pouvais réfléchir à cela, tu ne comprendrais pas. Et la vérité, c'est que c'est inutile, Olga. Il y a beaucoup de choses que, par chance, tu n'auras jamais besoin de comprendre. Et beaucoup de vérités que, par chance, tu n'auras jamais besoin d'oublier, ou de détruire. Tu n'auras jamais, toi, à vendre ton honneur, tes attachements, ton corps pour une promotion, pour quelques pesetas, pour monter d'un degré dans une liste que les mites auront dévorée avant même que tu soies morte. Jamais tu ne connaîtras la méchanceté. Jamais tu ne sauras ce que signifie, dans un beau quartier plein de lumière, de voir un homme vendre sa femme en échange d'une influence. Jamais tu ne sauras ce que signifie, dans un bas quartier tout en ombres, de voir un homme vendre sa fille en échange de quelques pièces. Jamais tu ne connaîtras les rues où se pétrifient la misère, la puanteur et l'oubli. Et, si tu les connaissais, toi tu les trouverais belles. Tu ne passeras pas ta vie à dire ce qui t'arrange, mais ce que tu ressens. Jamais tu n'entreras dans des chambres fermées où un homme venu d'on ne sait où achète à la fois une mère et sa fille, venues d'on ne sait où. Tu ne sauras pas qu'il existe un soleil pour les fenêtres larges et un autre pour les fenêtres

sordides. Tu ne connaîtras pas les couloirs qui ne mènent nulle part, les alignements de portes fermées, les gradations de la lumière dans les escaliers où l'on monte – c'est curieux, oui, où l'on monte – en enfer. Et si jamais tu connaissais tout cela, Olga, si la vie te menait là, tu n'en percevrais pas toute l'horreur, tu y verrais une vaste maison de jouets sur le point d'être détruite. Tu ne t'appuierais pas comme moi aux comptoirs des bars à côté d'hommes heureux, pour lesquels le monde commence et se termine en même temps que la saison de football, et d'hommes accablés qui boivent dans leur verre leur propre regard figé. Tu ne t'assiérais pas comme moi dans un commissariat immonde où se déversent des drogués vomissant, des filles maculées de sperme qui en accusent leurs pères, des pédés frénétiques qui ne peuvent plus s'asseoir, des putains malhonnêtes chargées de médailles de la Vierge. Tu ne connaîtras pas la méchanceté, l'hypocrisie, le mensonge, l'argent et le sexe, qui forment l'histoire de ces rues. C'est pour ça qu'on dit que tu es une malheureuse, Olga, mais moi je crois que c'est là ta chance. Jamais tu n'auras à fréquenter des gens comme moi, ni à étudier mon univers. Jamais, et c'est là ta chance, tu ne seras obligée de parler avec ce salopard de Méndez.

Il l'étreignit encore plus fort.

Son regard était toujours perdu au-dessus de la grande boucle du fleuve.

— Olga...

— Quoi ?

— Tu n'as rien compris, hein ?

— Rien.

— Tu as de la chance.

Il lui caressa les cheveux.

— Pourtant il y a quelque chose que Méndez veut te dire, tu sais. Oui, Méndez veut te dire quelque chose.

— Alors dis-moi.

— Je ne laisserai rien t'arriver, comprends-tu ? Rien. Toi et moi, nous sommes seuls sur le fleuve, à la merci de je ne sais quoi, peut-être du Nil lui-même. Mais personne ne te fera de mal, Olga. Pas à toi, je te le jure. Méndez n'a jamais rien juré de vrai, mais cette fois c'est vrai.

Il la serra encore.

Il sentit alors une étrange présence à côté d'eux.

Comme si quelqu'un les regardait.

Les regardait ?

Méndez tourna la tête et aperçut Clara Alonso, l'aveugle.

Clara Alonso chuchota :

— Ne tenez pas la petite trop fort, Méndez. Elle est très nerveuse.

Et Méndez balbutia :

— Comment savez-vous que je la tiens fort... ?

LE REGARD DE L'AVEUGLE

Clara Alonso avançait encore d'un pas, sans la moindre hésitation. Elle connaissait maintenant aussi bien les distances à bord de ce bateau que naguère les distances, les recoins et même les idéologies à l'hôtel Palace. Regardant – pourquoi est-ce qu'elle donnait l'impression de *regarder* ? – Méndez, elle précisa :

— Peut-être que vous-même ne vous en êtes pas rendu compte, Méndez, mais j'ai su que vous la teniez dans vos bras parce que vous lui tapotiez l'épaule.

— C'est incroyable...

— Qu'est-ce que ça a d'incroyable ? Olga porte une jupe à bretelles, des bretelles qui se croisent dans le dos, avec une boucle métallique. Vous avez touché cette boucle et je l'ai entendu.

— Je ne comprends pas non plus comment vous avez pu l'entendre, mademoiselle Alonso.

Elle se contenta de sourire. Et prit une chaise, sans difficulté, simplement en tendant la main, comme si elle avait deviné où la chaise se trouvait. Elle s'assit en croisant les jambes, avec cette élégance dans les mouvements que lui avaient donnée presque cinquante ans – déjà cinquante, se dit Méndez avec regret – de vie coussue.

— J'ai pu l'entendre parce que mon univers n'est pas le même que le vôtre, dit-elle à voix basse. Pour vous, le monde est fait de lumière. Pour un chien, il est fait d'odeurs. Pour une chienne, si vous permettez, je veux parler de moi, il est fait de sons. Je ne sais si vous pouvez l'imaginer, mais j'entends tout, à n'importe quelle distance.

Méndez fronça les sourcils.

Il craignait qu'elle ne puisse aussi « entendre » ses pensées.

— Pourquoi est-ce que vous vous insultez vous-même ? murmura-t-il. Pourquoi est-ce que vous vous traitez de chienne ?

Clara Alonso sourit.

Son sourire était las, mais superbe.

— Sans doute parce que j'ai besoin d'un maître, répondit-elle. Toute seule, je mourrais.

— Olga a davantage besoin d'être protégée que vous.

— Naturellement. Pourquoi donc croyez-vous que nous sommes partis jusqu'en Égypte ? Mais j'ai bien peur que même cela ne serve à rien. Vous avez vu quelle foule il y a sur le Nil ? Je crois maintenant que nous avons eu tort de venir ici. C'est un endroit où n'importe qui peut se déplacer avec une extraordinaire facilité. Tous les ports, tous les bazars, tous les bateaux amarrés au nôtre, sont pleins d'inconnus.

— Je l'ai constaté aussi, répondit Méndez. C'est un univers cosmopolite, étrange, qui rappelle les romans de Ian Fleming ou, mieux encore, de Paul Morand ou de Cecil Roberts. Si je mentionne Paul Morand et Cecil Roberts, c'est parce que c'est un univers sans âge, merveilleusement passé de mode. Et dans les univers sans âge, sans temporalité ni contours bien définis, il peut se produire n'importe quoi.

— Je n'aurais pas pensé que vous aimiez la lecture, Méndez.

— Eh bien, vous avez tort, parce que je lis énormément. Les gens qu'on garde à vue au commissariat, de braves gens au fond, m'apportent mes livres sur le balcon. Je suis aussi la terreur des bouquinistes de San Antonio : je les dévalise. J'habite une chambre de derrière dans un bar du Barrio Chino ; eh bien, mes livres débordent dans le couloir et dans la remise, parmi les caisses de bière et les bouteilles de limonade. La patronne ne supporte plus de les voir arriver jusqu'à la cuisine ; parfois, il sort de la poêle des calmars à la *Vargas Llosa*. Elle se demande s'il vaut mieux me mettre à la porte ou exiger que je lui fasse un cunnilingus chaque samedi. Je crois que je céderais. Si elle me permet de lire en même temps, je suis prêt à tout.

— Je doute que vous arriviez à lire dans un moment aussi solennel, dit Clara Alonso avec un sourire un peu troublé.

— Bien sûr, si elle choisit les petites folies, j'exigerai que nous essayions d'abord, assura Méndez. Je manque de pratique.

— Quel âge a votre patronne ?

— Je ne sais pas... La cinquantaine.

— Et vous aimez les femmes de quel âge, Méndez ?

— Eh bien... justement de cet âge-là, à peu près, ou peut-être un peu moins. Je souhaite aussi qu'elles portent une lingerie passée de mode, comme celle qu'on trouvait dans les illustrations de *la Vie parisienne*. Et qu'elles aient un minimum de perversité. Tout ça suppose un certain nombre de conditions un peu particulières, par exemple qu'elles aient connu, au moins pendant un certain temps, un oncle curé. On ne naît pas femme, on le devient. Et la majorité des femmes sont déjà abîmées avant de l'être devenues.

Avec un geste résigné, il ajouta :

— Vous ne serez pas étonnée si je vous avoue qu'avec de telles exigences socioculturelles, je n'ai jamais trouvé la femme qui pourrait me convenir ; sauf dans les livres.

Clara Alonso avait les yeux perdus au-dessus du fleuve.

Son sourire trahissait toujours un certain trouble.

Mais elle était magnifique.

Elle murmura :

— Peut-être que vous n'avez pas bien cherché ?

— C'est certain. La vérité, mademoiselle Alonso, c'est que je ne suis pour ainsi dire jamais sorti de Barcelone, ni même du Barrio Chino.

— C'est un tort.

— Tout de même, le Barrio Chino m'a apporté certaines choses. Il m'a appris, en particulier, à garder ma patience quand je suis en faction et à proprement démolir *in situ* les bonshommes qui s'approchent de tel ou tel endroit. Le premier qui cherchera à s'approcher de vous ou de la petite en subira les conséquences. Je ne laisserai pas ça passer, je vous le jure.

— Vous savez que le principal danger n'est pas ici, mais au Caire.

— Oui, je le sais.

— Vous savez aussi que je ne peux plus compter sur la protection de Quílez.

« *Ni sur celle de Galán* », pensa Méndez avant de répondre :

— Oui.

— Et vous savez que je suis disposée à payer.

— Je m'en doute.

— Cela m'interdit de demander de l'aide à l'ambassade espagnole, ou même à la police égyptienne. Le transfert de la somme énorme dont nous avons besoin doit se faire de façon rapide et discrète, c'est-à-dire bien entendu illégale. J'ai déjà échoué une fois et... – sa voix trembla un peu – et je ne veux pas courir le moindre risque d'échouer à nouveau.

— Cela se comprend sans peine, mademoiselle Alonso.

— C'est pourquoi je vais être obligée de vous demander quelque chose.

— Quoi donc ?

— Je suis anéantie. Je ne sais pas où se trouve le danger, d'où peut venir le coup, de quel côté on va nous attaquer. Je ne peux même plus compter sur les protections que j'avais prévues. Alors, puisqu'il faut que je paye, Méndez, je vous demande de n'intervenir en aucune façon, de me laisser faire. Ne jouez pas les policiers efficaces, au risque de... mettre en péril la vie d'une autre petite fille.

Clara Alonso baissa la tête. Ses yeux paraissaient sereins, mais Méndez était assez près d'elle pour y voir briller des larmes.

— D'ailleurs... – ajouta-t-elle à voix très basse, pour achever de convaincre Méndez –, d'ailleurs cet argent ne signifie pas du tout la ruine de notre famille. Je vais payer.

— Vous allez payer l'assassin de Mercedes !

— L'assassin de Mercedes est mort.

— Mais son chef vit toujours.

Clara Alonso se tordit les doigts avec désespoir.

— Au nom de Dieu, ne parlez pas ainsi...

— Je parle ainsi parce que je ne lui pardonne pas.

— Et moi... ? Que croyez-vous que je ressente ? Mais je vous prie de... de comprendre. J'ai beaucoup réfléchi à tout ça et finalement, j'ai décidé de payer. Il n'y a pas d'autre issue.

— Bien sûr que je vous comprends. Et je vous dis : payez, je ne vous dérangerai pas. Mais j'ajoute : si moi, je tue, ne me dérangez pas non plus.

Les traits du visage de Méndez, habituellement paisibles, présentaient soudain des lignes dures, implacables. Un vrai visage de salopard de grand cru, vieilli en fût de chêne. Jamais dans son quartier, même dans les endroits les plus lamentables, on ne l'avait vu dans cet état.

Elle sourit tristement.

— Et qui voulez-vous donc tuer, Méndez ? balbutia-t-elle. Qui... ?

— Je ne sais pas.

Tournant la tête, il aperçut soudain le monocle. Et la silhouette grassouillette, ecclésiastique, sereine. Pour la première fois, il vit se tenir droites des jambes qu'il avait toujours vues repliées. Sur le pont supérieur, tout près d'eux, Salomon Gandaria les contemplait.

Méndez, abasourdi, ouvrit grande la bouche et dit d'un filet de voix :

— Mais quoi, ce type marche, maintenant... ?

*

Salomon Gandaria, cramponné à la rambarde, fit quelques pas maladroits.

— Je viens de faire plus d'efforts que je n'ai jamais faits de ma vie, dit-il.

— Eh bien ! Le résultat est étonnant. Je ne savais pas que vous pouviez marcher, monsieur Salomon Gandaria. Et vous, j'ai l'impression que vous ne saviez pas qu'on a failli tuer votre garde du corps.

— Mon garde du corps... ?

— Votre valet de chambre, votre table de toilette, comme il vous plaira. On a failli descendre Galán. Vraiment, vous l'ignoriez... ?

Salomon s'appuyait maintenant de tout son poids sur la rambarde.

— Je le savais, bien sûr, dit-il. Pourquoi croyez-vous que je fasse en ce moment des efforts que les médecins m'ont interdits ? Je vous cherchais, Méndez. Je veux savoir où est mon frère.

— Je suppose qu'il est toujours auprès de Galán.

Salomon cligna des yeux à deux reprises.

— Avec Galán ? Pourquoi ? demanda-t-il.

— Votre frère Ismael se sent responsable de ce qui s'est passé. L'attentat d'E.T.A. était dirigé contre lui, pas contre Galán. Ah, autre chose... Peut-être qu'Ismael Gandaria n'est pas le personnage dur et insensible que tout le monde croyait. Peut-être qu'il est plus humain que beaucoup de gens ne le pensaient.

Salomon ne répondit pas. Comme si les jambes lui manquaient après cet effort inhabituel, il s'affaissa sur une chaise. Il bredouilla :

— Mais je suppose qu'après Louxor, il prendra l'avion pour Le Caire avec nous tous ?

— Oui, je pense que oui. Savez-vous, Salomon Gandaria ? Il nous reste très peu de temps avant de quitter ce bateau et de retourner à ce qu'on appelle la civilisation urbaine. Est-ce que vous pouvez préparer vos valises sans l'aide de Galán ? Ou voulez-vous que je vous aide ?

— Non merci. Je n'ai besoin de voir personne dans ma cabine.

— C'est bien ce que je pensais.

— Et pourquoi donc ?

Méndez ne répondit pas. Il ramena la petite fille tout contre lui, en murmurant :

— Le Caire...

Au même instant, sur un bateau du Sheraton qui croisait le leur, quelqu'un prenait des photos. Méndez ne s'aperçut pas qu'un téléobjectif était braqué sur lui.

Et sur la gamine.

*

L'hôtel Merriott est un vieux palais, qui fut construit pour héberger les personnalités étrangères venues assister à l'inauguration du canal de Suez. Il est réputé pour être l'un des endroits les plus luxueux du Caire, bien que plusieurs bâtiments neufs et fonctionnels aient été, comme au Mena House, adjoints à la structure primitive. Méndez fut impressionné par le faste des galeries commerciales, l'ampleur des chambres et l'élégance décadente des salons de la partie ancienne, dans lesquels il semblait inévitable, se dit-il, de rencontrer un banquier égyptien, en smoking et en fez, et une danseuse égyptienne voilée, avec un bouchon dans le cul. Il sentit son imagination déborder à la vue de ces salons évoquant toute la fascination de luxes et de dangers oubliés. Mais cela ne l'empêcha pas de tenter de dresser l'inventaire des entrées et sorties de l'hôtel – tâche impossible, car l'hôtel Merriott possède plus de sorties qu'une gare centrale –, ni d'exiger une chambre adjacente à la suite qu'occupaient Manrique, Cañada, Clara Alonso et la fillette.

Il comprit tout de suite qu'ils avaient abouti à l'un des endroits les plus dangereux du Caire. Il aurait été mille fois préférable pour eux d'être logés dans un petit hôtel, au lieu de cet établissement monstre à l'intérieur duquel circulait chaque jour plus de monde que dans un stade de football. Mais existe-t-il de petits hôtels dans la capitale égyptienne ? Tous ceux qui s'alignent sur les rives du fleuve ne sont-ils pas aussi démesurés ? Comment contrôler la multitude de porteurs, de grooms, de serveurs, de caissiers, d'hôteses, de chauffeurs, de guides – et de voyageurs venus des quatre coins du monde ?

Peut-être sur le bateau étaient-ils déjà à la merci de leur mystérieux ennemi, mais à l'hôtel Merriott ils lui étaient entièrement livrés, sans aucune possibilité de fuite. Il y avait cependant plusieurs choses qu'ils pouvaient faire, se dit Méndez. La première était de demander asile à l'ambassade d'Espagne ; mais cela compliquerait énormément les choses s'il fallait finalement payer. La seconde, d'interdire à Clara Alonso et à Olga de quitter leur chambre à aucun moment, même pour les repas. Cependant, l'entretien et le service d'une chambre de haut standing supposent le passage de nombreuses personnes. Et puis, il y avait les fenêtres. Méndez avait constaté qu'elles étaient à portée de fusil – et même d'un bon 9 mm – depuis n'importe laquelle de celles d'en face. Tout cet univers luxueux et animé, où s'abritaient certainement quantité d'amours clandestines, lui parut si impossible à contrôler qu'il se sentit découragé.

L'atmosphère de l'hôtel ne continuait pas moins à le fasciner. Ses factions devant la conciergerie, pour surveiller les entrées et les sorties, lui permirent de voir de véritables nuées de cadres supérieurs en voyage d'affaires, de cheiks à la recherche de gibier, de jeunes mariés en lune de miel, de spécialistes de l'ancienne Égypte qui avaient demandé à être embaumés, d'espions faméliques qui semblaient travailler pour le gouvernement albanais, de dames automnales avides d'un dernier amour, de pédés qui se déhanchaient dans l'attente d'une pénétration posthume. La faune que Méndez était habitué à voir du balcon de son commissariat était si totalement différente de celle qu'il avait maintenant sous les yeux, qu'il en fut extasié. Seuls les pédés en retour d'âge se ressemblaient, parce qu'ils ont la même façon de marcher sous toutes les latitudes.

Après avoir désespérément cherché si vraiment l'hôtel ne permettait pas une meilleure protection, Méndez se livra à une inspection militaire des alentours. Le Merriott est situé sur une île, non loin du Sporting Club de Chezira et du pont du 26 Juillet, qui relie les quartiers chics à l'immense étendue du grand Caire. Un peu plus bas, en remontant le cours du Nil, se trouvent les autres grands hôtels, sûrement encore plus passagers. Il repéra les deux Sheraton, le Méridien, le Nile et le Hilton. Il constata qu'en passant le pont d'El

Tahrir, on arrive à la Garden City, autre quartier de luxe, mais qu'un peu plus bas se trouvent le cimetière chrétien et l'aqueduc : véritable entrée de la vieille ville, mystérieuse, sale, incontrôlable et sans conteste fascinante. Aucune possibilité, nulle part, de monter la garde.

Ces perspectives décourageantes n'empêchèrent pas Méndez de consacrer son attention aux parties anciennes de la ville, du moins les plus proches, au sud de l'aqueduc qui forme une sorte de frontière naturelle. Comme on le pense bien, Méndez, l'amoureux des vieux quartiers de Barcelone, s'était depuis longtemps informé sur les rues infiniment plus sales du vieux Caire, ses bâtiments cent fois plus délabrés, ses hétéaires puissamment blennorragiques. Méndez, en sa brillante jeunesse, avait rêvé de résoudre des mystères en des lieux aussi évocateurs qu'un restaurant de serpent à Hong Kong, une fumerie d'opium à Singapour, un harem au Yémen, une mosquée au Caire, un bordel à Hambourg, une vespasienne à Paris. Ainsi avait-il collecté toutes sortes de données sur la ville où en cet instant il se trouvait dans l'incapacité non pas même de résoudre un mystère, mais simplement de surveiller une chambre d'hôtel. Mais, à l'heure de vérité, tous ses rêves s'écroulaient.

Les informations qu'il avait recueillies dans des bistrots du Barrio Chino où la lumière, la tristesse et la solitude prenaient valeur de catégories universelles, lui avaient toujours parlé d'un Caire où les ordures s'accumulaient dans les rues, jusqu'à former de véritables collines où traînaient des enfants, paissaient des chèvres, se concluaient des affaires entre représentants des forces vives du secteur. Le Caire qu'il avait sous les yeux était tout différent. Il n'y avait pas de tas d'ordures, les rues pouilleuses étaient en voie de démolition, une ambiance occidentale s'emparait des lieux les plus écartés. Le Caire était toujours une ville sale, surtout dans ses quartiers les plus agréables à Méndez, mais restait loin de ressembler à celle dont se souvenaient les informateurs de Méndez. Il se jura, en tout état de cause, d'arriver à connaître à fond la vieille ville, pénétrer ses secrets, découvrir ses gargotes, ses tripots, ses boxons et ses larmes. Méndez, qui aurait pu décrire – sans jamais l'avoir vu – un restaurant de serpent à Hong Kong, ne renonçait pas à ses rêves.

Mais il y avait des choses plus urgentes à résoudre, la première étant la sécurité d'Olga. C'est pourquoi il suggéra à Cañada une mesure élémentaire : engager deux gros bras pour surveiller la porte.

Les deux malabars arrivèrent moins d'une heure plus tard. On aurait dit d'anciens gladiateurs, de ceux qui non contents de massacrer leur rival dans l'arène du Colisée, avaient ensuite encore assez de force – songeait le cultivé Méndez – pour enculer l'empereur avec tout le respect qu'ils lui devaient. Ils portaient des vêtements occidentaux, assez élégants mais qui craquaient aux coutures. On aurait dit le

boxeur Tyson en tenue de soirée. Avec une grande discrétion, ils laissaient entrevoir, chaque fois qu'ils changeaient de position, le manche d'un couteau entre chemise et pantalon, et la crosse d'un Magnum sous un revers de veste. Méndez félicita Cañada de son choix, quand il constata la délicatesse, la retenue, la classe et la distinction des deux gardes du corps.

Avec ces gorilles à la porte, se dit Méndez, rien de mal ne pouvait arriver à Clara Alonso et à la petite, à condition qu'elles ne sortent pas de leur chambre et aussi qu'elles gardent les rideaux fermés, pour ne pas qu'on puisse leur tirer dessus du bâtiment d'en face. Pour faire la chambre ou servir un repas, il suffirait qu'un des gardes du corps entre avec l'employé de l'hôtel ; si celui-ci tentait quoi que ce soit, il serait dûment écorché, puis bouilli et servi comme hors-d'œuvre raffiné à l'heure du dîner.

Il resterait encore un moment dangereux, celui du retour en Espagne, mais là aussi Méndez avait tout prévu. Clara Alonso et Olga sortiraient de l'hôtel entourées de tous côtés, et monteraient immédiatement dans une voiture blindée qui les emmènerait à l'aéroport sans le moindre délai. Une voiture blindée, cela se loue. Une fois à l'aéroport, elles resteraient sous étroite surveillance jusqu'à avoir pris place dans l'avion.

Même un chef d'État, pensait Méndez, ne pouvait espérer meilleure protection.

Tout cela permit au vieux flic de se réconcilier avec le Destin : qui que pût être son mystérieux ennemi, il saurait l'empêcher de faire le moindre mouvement. Malgré toute la difficulté qu'il y avait à surveiller un hôtel comme le Merriott dans une ville aussi abominable que Le Caire, il avait réussi à édifier un bunker qu'aucune arme ne pourrait percer. Clara Alonso n'aurait pas même à redouter de nouvelles menaces.

Cependant, comme Clara Alonso ne pouvait pas constater visuellement ces mesures de sécurité, il fallait les lui expliquer et lui demander de respecter certaines consignes élémentaires, par exemple de ne pas ouvrir les rideaux de la fenêtre. Aussi Méndez entra-t-il dans la chambre, s'assit devant le luxueux secrétaire, prit la petite Olga sur ses genoux, s'assura que personne ne pouvait prendre une photo d'un dur comme lui dans cette indigne position, et exposa à Clara Alonso tout ce que Manrique, Cañada et lui avaient mis en place. Elle l'écouta en silence, impassible, sans le moindre frémissement de son visage, étrangement serein ce matin-là.

— Tout cela semble parfait, dit-elle à la fin. La seule chose qui m'ennuie, c'est que je vais avoir l'affreuse impression d'être prisonnière.

— Ça ne durera pas longtemps, et puis je vous jure qu'il n'y a pas

moyen de faire autrement. J'ai tourné et retourné la question sous toutes les coutures, et j'ai bien sûr fini par me décider pour la solution la plus banale, ce qui démontre que je ferais un excellent chef de gouvernement. Mais le fait est que les solutions de type médiéval, c'est-à-dire avec des portes et des gorilles, sont généralement les plus efficaces.

— Je comprends.

— Quand quelqu'un entrera pour le service, par exemple pour nettoyer la chambre, vous vous tiendrez toujours immobile au même endroit, avec la petite. Un des gardes du corps restera dehors et l'autre, à l'intérieur, surveillera tout, jusqu'à ce que vous soyez seules à nouveau. Bien évidemment, vous ne devrez recevoir aucune visite.

— Ça sera un peu désagréable. Je me suis fait un certain nombre d'amis pendant la croisière et tous sont descendus ici, à l'hôtel Merriott. Ils auront envie de me rendre visite.

— Eh bien, ils attendront. Vous pourrez seulement leur parler au téléphone ; personne, absolument personne ne doit entrer ici. Avec combien de personnes êtes-vous entrée en contact ? Une soixantaine ? Eh bien, les soixante sont suspectes, sans parler de toutes celles avec qui vous n'avez jamais parlé. Je vous ai déjà dit que dans mes plans n'entre aucune part d'imagination. C'est très bien comme ça. C'est le mieux. Rien ne saurait être plus sûr qu'une porte constamment fermée. Au contraire, si j'avais cherché à déployer mon imagination, on aurait sûrement réussi à vous envoyer une bombe, peut-être même par pigeon voyageur.

— Y a-t-il quelqu'un qui vous déplaît particulièrement, Méndez ?

— Tout le monde. Parce que la mort est peut-être entre les mains de quelqu'un que nous n'avons pas rencontré une seule fois. Mais, puisque vous me posez la question, je vous dirai que je n'aime pas Salomón Gandaria. Pourquoi ? Parce que c'est un drôle d'oiseau. Parce que sa présence ici n'a absolument rien de logique. Et parce qu'il est plein de venin par-dedans, ça se voit tout de suite. Dommage que vous ne puissiez le regarder dans les yeux. Je vous jure que ce bonhomme est plein de venin par-dedans. Il y en a un autre qui ne me plaît pas non plus, c'est Galán. En apparence, il est de notre côté, mais il ne me plaît pas parce que c'est un professionnel froid et impénétrable. Et un professionnel froid et impénétrable accepte n'importe quelle mission, pourvu qu'on le paye.

— Vous venez de dire quelque chose d'important, Méndez, dit Clara Alonso qui n'avait pas perdu un mot de sa réponse. Si celui qui fait tout cela agit pour de l'argent, il s'ensuit que ceux qui ont de l'argent en suffisance ne sont absolument pas suspects.

Méndez sembla déconcerté un instant. On aurait dit qu'il n'avait pas envisagé la question sous cet angle.

— C'est vrai..., reconnu-il. Il ne serait pas logique qu'Ismael Gandaria demande mille cent millions de pesetas, vu qu'il les possède déjà, et même beaucoup plus. Je ne sais pas comment vont les affaires de son frère, mais je suppose que lui aussi est très riche. Tout comme vos deux pères, mademoiselle Alonso.

Elle releva brusquement la tête.

— Pourquoi est-ce que vous les mêlez à ça ? demanda-t-elle.

— Non, je ne les mêle à rien du tout... Je dis seulement qu'ils sont très riches.

— Même ça, ça n'aurait pas dû vous venir à l'esprit.

— Veuillez pardonner à un vieux policier attaché aux traditions, mademoiselle Alonso. À mes yeux, tout le monde est suspect. Sauf le caissier de la police, je dois le préciser, pour la bonne raison que si j'arrêtais le caissier, je ne serais pas payé. Mais je reconnais que votre argument est bon : il ne faut pas se méfier de tout le monde au même degré. Bien. Maintenant, j'ai quelque chose à faire : retourner au bateau.

Elle parut un peu déconcertée. Elle secoua la tête.

— Au bateau ? Pour quoi faire ? demanda-t-elle. Vous allez prendre l'avion pour Louxor ?

— Oui. J'ai déjà tout calculé. Je peux faire l'aller-retour en quelques heures seulement, avec de bons horaires. Vous voyez : moi, un rat des villes qui n'était jamais sorti du Barrio Chino de Barcelone, me voilà devenu une sorte de dieu Horus. Horus, c'est celui qui a une tête de faucon, volant, non ?

— Oui, je crois que c'est lui. Mais pourquoi voulez-vous retourner au bateau, Méndez ? Qu'est-ce que vous avez oublié là-bas ?

Méndez sourit.

D'un petit sourire dérisoire.

— Le *Nile Dream* va très bientôt partir pour Assouan, dit-il, ce sera une autre croisière, avec de nouveaux bonshommes et de nouvelles bonnes femmes. Eh bien, voyez-vous, j'ai grande envie d'examiner un peu les cabines. Et je ne pouvais pas le faire tant que les anciens passagers, ceux de notre groupe, étaient encore là.

— Et pourquoi cette fouille ?

Méndez la regardait fixement.

Est-ce que Clara Alonso sentait son regard ? Est-il vrai que les aveugles sentent quand on les regarde fixement, que ça leur fait une mystérieuse chaleur sur la peau ?

— Un de ces passagers a oublié quelque chose, susurra Méndez.

— Et vous pensez que ce quelque chose sera encore là-bas ? Le passager dont vous parlez aura bien dû s'apercevoir de cet oubli ?

— Non, dit Méndez.

— Pourquoi ?

- Parce que ce qu'il a oublié n'est pas un objet matériel.
- Non ? Qu'est-ce que c'était ?
- Quelque chose qui flottait dans l'air, répondit Méndez à voix basse. Et lui ou elle ignore que je l'ai découvert.

LES TOMBEAUX DES MAMELOUKS

Juste au moment où Méndez commençait à dire un mot de l'extraordinaire découverte qu'il espérait faire, le téléphone sonnait.

— Vous attendiez un appel ? demanda Méndez.

— Non. Aucun. Mais c'est forcément un de nos compagnons de voyage.

— Moi aussi, je suis un compagnon de voyage, déclara Méndez, comme on disait au bon temps des années du franquisme. Je vais répondre.

Il décrocha.

Et il entendit la voix.

C'était la même voix que celle de la cassette. Une voix complètement déformée, impossible à reconnaître, abstraite, comme fabriquée de toutes pièces. Pour la déformer plus encore, on avait mis une très douce musique de fond.

« Je sais que vous avez l'intention de partir immédiatement, Clara Alonso, mais écoutez bien ceci : ni votre fille, ni d'ailleurs vous, ne parviendrez à sortir vivantes du Caire si vous n'avez pas d'abord payé la somme exigée. Je répète : mille cent millions de pesetas en dollars, en se fondant sur la cotation d'aujourd'hui à la Bourse de Madrid. Lieu de paiement : sous la tour principale des tombeaux des Mamelouks, au cimetière d'El Khalifa. Heure : onze heures du soir. Procédé : une valise avec tout l'argent dedans. Le poids en pesetas serait énorme, mais en dollars il restera très raisonnable, surtout si vous prenez des grosses coupures. Première condition : aucun policier, aucun piège, cela signifierait irrémédiablement la mort de la petite. Seconde condition : une fois le contenu de la valise vérifié, je vous rappellerai à l'hôtel, au plus tard deux heures à partir de la livraison. À partir de ce moment-là, vous pourrez vous considérer comme libre de toute menace. Je vais maintenant tout répéter, pour que vous puissiez noter. Attention, je répète. »

Manifestement, Méndez ne pouvait répondre à la voix : c'était un enregistrement qu'on passait devant le combiné. On allait maintenant rembobiner la cassette et la repasser. Il était donc inutile de perdre son temps en paroles.

Il raccrocha.

Il dit à Clara Alonso qu'il revenait immédiatement, qu'elle ne bouge pas de la pièce. Avec toute la vitesse que lui permettaient ses vieilles jambes, Méndez gagna le vestibule. Il fallait qu'il sache si quelqu'un était en train de téléphoner à Clara depuis l'hôtel même.

Son anglais, digne d'un cheval de la bataille de Waterloo, ne lui servit à rien, en revanche son français, beaucoup plus académique (*« Escouté moi, je désire saber si quelque personne été téléphonant mademoiselle Alonso dans ce moment juste, juste »*), lui ouvrit toutes les portes. La standardiste lui apprit que dans la chambre de mademoiselle Alonso, on venait de raccrocher.

— Je ya sé ce chose. Le que je voudrais savoir ahora même est si on téléphoné de l'hôtel ou loin de l'hôtel.

— De l'extérieur, monsieur.

— Merci deux fois. Merci.

Méndez repartit comme un somnambule. C'était dommage, même s'il devait reconnaître que ç'aurait été trop facile. Quel plaisir, de choper ce salopard pendant qu'il téléphonait de l'intérieur même de l'hôtel ! En descendant au vestibule, il se doutait bien qu'il n'obtiendrait rien ; mais il fallait essayer.

La situation restait la même, mais avec une menace supplémentaire. Il alluma une cigarette pour se calmer.

Il reconnut plusieurs des passagers de leur bateau parmi les gens qui faisaient la queue pour changer de l'argent. Il aperçut notamment les frères Gandaria, si proches l'un de l'autre qu'on aurait pu croire à un immense amour fraternel, l'un debout, avec un air d'ennui, l'autre dans sa chaise roulante. Il aperçut le notaire. Il aperçut l'éditeur, il aperçut presque toutes les personnes qu'il avait rencontrées sur le bateau. Aucune ne pouvait être l'auteur du coup de téléphone : on voyait bien qu'elles faisaient la queue depuis déjà quelque temps.

D'où venait donc la menace ? Avait-on appelé des environs de l'hôtel ? Ou bien, par exemple, Galán aurait-il pu téléphoner de Louxor ? C'était improbable, mais tout de même possible. Méndez déposa sa cigarette dans le cendrier, parce qu'il trouvait mauvais goût au tabac, ce qui était un symptôme gravissime, et se jura, en retournant à l'antique Thèbes, de contrôler les faits et gestes de Galán. Puis il retourna à la chambre de Clara.

Olga vint à sa rencontre. Elle s'assit à nouveau sur ses genoux, en demandant :

— Amis ?

Méndez susurra :

— Bien sûr, ma petite. Amis.

Une chose était furieusement claire à ses yeux : il n'abandonnerait pas Olga. Il ne la laisserait pas mourir. Il ne permettrait pas à ce petit

cerveau, où jamais ne s'était logée la moindre mauvaise pensée, d'être détruit par un autre cerveau où jamais ne s'était logée la moindre bonne pensée. Peut-être Clara Alonso devina-t-elle tout cela. Et elle semblait avoir déjà compris ce qui se passait, car elle demanda simplement, dans un murmure :

— C'étaient les dernières instructions, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Que veulent-ils ?

— Pas grand-chose, dit Méndez. Faire la bringue à l'œil.

Il lui expliqua ce qu'on exigeait d'elle. Pas un trait ne bougea sur le visage de Clara Alonso pendant qu'elle l'écoutait, totalement silencieuse.

À la fin, elle murmura :

— Nous paierons.

— Sans nous battre ?

— Et contre qui voulez-vous que je me batte, Méndez ? Vous connaissez ma décision. Je ne veux pas qu'Olga coure le moindre danger. D'ailleurs, il y a plusieurs heures que mes pères font les démarches nécessaires pour rassembler l'argent. Je ne les avais jamais vus si... si angoissés qu'aujourd'hui. Mais ils y arriveront.

Méndez caressait les cheveux de la petite fille.

— D'accord, dit-il. On fera comme vous voudrez.

Il retourna jusqu'à la porte. Là, il demanda, sans presque tourner la tête :

— Le délai court jusqu'à demain, onze heures du soir, comme je vous ai dit. Est-ce que je peux vous demander de rester enfermée ici jusqu'à ce que je revienne de Louxor ?

— Vous allez vraiment vous rendre là-bas, Méndez ?

— Oui.

— Pour en ramener ce quelque chose que quelqu'un a oublié dans l'air ?

— Oui.

— Mais qui donc a pu oublier quelque chose ?

— Qui sait, peut-être vous-même !

Il ouvrit la porte et sortit prestement. Les deux gardes du corps le regardèrent de travers, les mains sur leurs couteaux. Une arme pire que les revolvers, se dit Méndez. Personne n'aime beaucoup se faire raser à sec.

Il ne s'aperçut pas que, pendant qu'il se dirigeait vers les ascenseurs, quelqu'un d'autre le regardait.

Il ne se rendit pas compte qu'une des portes du fond s'était ouverte et que Galán le fixait de loin.

Méndez eut de la chance avec les horaires d'avion. Aussi put-il revenir le matin même. Il était épuisé, mais avait pu constater que c'était là une démarche absolument nécessaire, qu'il ne pouvait se dispenser de faire.

Le soleil était déjà très haut sur les minarets du Caire, sur les tentes d'El Jalili, sur les ruelles du quartier copte, quand quelqu'un frappa à la porte et réveilla Méndez. Celui-ci, qui en général observait la pieuse coutume de ne pas se lever avant cinq heures du soir, avait l'impression qu'il venait tout juste de s'allonger. Il alla ouvrir.

C'était Antonio Cañada, un Antonio Cañada définitivement vieux, définitivement effondré, mais dont les yeux cherchaient à faire briller un rayon d'espoir.

— Nous allons sortir de ce cauchemar, Méndez, dit-il avec lassitude.

Méndez, en pyjama rayé, retourna pudiquement dans son lit.

— Cela veut dire que vous et Manrique avez pu vous procurer l'argent ?

— Oui. Et en dollars, en billets de mille. Ça tient parfaitement dans une valise.

— Bien, alors vous savez ce qui vous reste à faire. Le rendez-vous est sous la tour principale des tombeaux des Mamelouks, au cimetière d'El Khalifa. Et, vu que ce soir à onze heures il y aura pleine lune, ce sera peut-être même une agréable promenade. Allons, allons, qu'est-ce que vous attendez ?

— À notre place, vous n'iriez pas, pas vrai, Méndez ?

— Putain non !

— Et pourquoi ?

— D'abord, parce que ça me ferait gerber de donner à un assassin dégueulasse de l'argent pour se laver le cul à l'Eau de Rochas. Ensuite, parce que la petite n'est pas entre ses mains. Il dit que s'il touche l'argent il l'épargnera, mais la vérité est qu'il n'a absolument aucun moyen de la tuer. Enfin, parce qu'il y a un avion qui part cet après-midi. Si vous vouliez, vous pourriez vous retrouver tous à Madrid avant que le délai soit écoulé.

— Vous voulez dire qu'il ne peut pas tuer Olga au Caire, c'est ça ?

— Oui, c'est exactement ça.

— Mais alors, il la tuera à Madrid.

Méndez se gratta l'oreille.

— Ça alors ! Je n'y avais pas du tout pensé, figurez-vous, grogna-t-il.

— Il vaut mieux payer, Méndez. Il vaut mieux payer et sortir de ce cauchemar.

Cañada fit le tour de la chambre. La lumière entraînait à flots depuis les cours ocre de l'hôtel. Un soleil cruel arrachait déjà des reflets métalliques aux sols de marbre.

— Clara m'a dit que vous étiez allé à Louxor, murmura Cañada.

— Oui. L'aller-retour en avion n'est pas bien long, mais je suis quand même crevé. En plus, alors que l'avion était déjà en l'air et qu'on avait attaché les ceintures de sécurité, de sorte que j'étais coincé, et on m'a fait boire du jus d'orange. Vous vous rendez compte ?

— Ç'a dû être horrible, Méndez.

— J'étais sur le point de demander l'extrême-onction, mais je ne sais pas si les Égyptiens connaissent ça.

— J'ai bien peur que non. Et qu'avez-vous fait, à Louxor ?

— Je suis retourné sur le *Nile Dream*, avant son départ pour Assouan. Et j'ai demandé l'autorisation de visiter toutes les cabines.

— Y compris celle où j'avais couché ?

— Y compris la vôtre, monsieur Cañada.

— Et qu'est-ce que vous avez découvert ?

— Peuh !

— Qu'est-ce que ça veut dire, peuh ?

— Chaque cabine a son secret, mon cher Cañada. Elle conserve la présence des vivants et la présence des morts.

— Vous êtes un drôle de type, Méndez. Je ne crois pas qu'on puisse utiliser ce genre de langage dans un rapport de police... Qu'est-ce que vous avez découvert d'autre ?

— Que Galán n'était plus à l'hôpital.

Cañada eut un geste d'étonnement.

— Vous voulez dire qu'il est guéri ? Déjà ?

— Non, il n'est pas guéri. Il s'est échappé.

— Mon Dieu, mais pourquoi donc ?

— Vous demandez ça à un homme qui n'a pas dormi et qu'en plus on a mis au jus d'orange ?

— Écoutez, Méndez, je ne veux rien savoir de tout ça. Tout ce que je veux, c'est sortir de ce cauchemar, je vous l'ai dit. Si je suis venu ici, c'est pour vous demander de me donner un conseil, un seul : qui donc doit aller porter la valise au cimetière ? Moi ? Un des gardes du corps que nous avons engagés ? Vous ? Est-ce que le message parlait de ça ?

— Non, rien du tout.

— Alors, qu'est-ce que vous croyez qu'il faut faire ?

Méndez serra les poings.

— C'est moi qui irai, dit-il soudain.

— Comment... ?

— C'est moi qui irai. Mais je n'aurai pas l'argent. Je veux une valise pleine de morceaux de papier.

— Méndez... !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous savez très bien ce qu'il y a ! Je vous ai dit que j'étais disposé à payer !

— D'accord.

Méndez haussa les épaules.

— Si c'est comme ça, je porterai l'argent, je suivrai les instructions de l'assassin, je le paierai. Mais après, ce n'est plus mon affaire.

— De toute façon, ce n'est pas votre affaire, Méndez. Ni celle de la police. Ni de personne. Je veux en finir avec tout ça une bonne fois pour toutes, vous comprenez ? *Une bonne fois pour toutes.*

— Parfait... En ce cas, je vous garantis que je suivrai les instructions au pied de la lettre.

— Je n'ai pas confiance, Méndez. Je devrais y aller moi-même.

— Vous êtes trop énervé. Ça vous touche de trop près, cher ami. Laissez donc le travail aux mains d'un vrai professionnel, tel que moi.

— Un professionnel, vous avez dit ? Vraiment ?

Méndez préféra ne rien dire. Il se contenta de tapoter les épaules de son pyjama, comme s'il voulait en chasser des poussières. Puis il regarda Cañada dans les yeux.

— Alors... ? demanda-t-il.

— C'est d'accord. J'ai déposé la valise dans un coffre-fort de l'hôtel. Je vous la remettrai à dix heures et demie, ce soir. Voulez-vous que quelqu'un vous accompagne ?

— Personne.

— On pourrait essayer de vous voler, Méndez. À ce qu'on m'a dit, c'est un des endroits les plus sinistres et les plus dangereux du Caire. Et si je perdais cet argent, j'aurais tout perdu, parce qu'il me serait impossible, ici, de réunir une deuxième fois la même somme.

— Je sais. Mais ne craignez rien. J'irai armé. J'ai trouvé au Caire un superbe revolver Python à six balles spéciales, de celles qui éclatent en morceaux dans la cervelle. En plus, je serai accompagné.

— Accompagné ? Par qui... ?

Méndez poussa un soupir béat avant de chuchoter :

— Par la Mort...

LE CIMETIÈRE DES VIVANTS

Méndez avait découvert, au long de son voyage, l'Égypte des premiers Pharaons, l'Égypte des envahisseurs grecs, l'Égypte des envahisseurs romains. Il ne lui manquait que de connaître l'Égypte des Arabes. C'est cette nuit-là, un peu avant onze heures, en se dirigeant vers la forteresse de Saladin, qu'il lui fut donné de l'affronter.

L'impressionnante citadelle, presque à côté de la mosquée du sultan Hassan, donne sur l'avenue de Salah Salem, où se trouve aussi le monument appelé tombeaux des Mamelouks. Entre ceux-ci et le vieil aqueduc s'étend l'immense cimetière d'El Khalifa.

Méndez avait entendu raconter des choses incroyables à propos de cet endroit.

L'endroit le plus extraordinaire au monde.

L'unique cimetière de la planète Terre où séjournent plus de vivants que de morts.

Une lune sinistre illuminait les entrées du cimetière, sur les ruines de l'aqueduc. Sa lumière argentée glissait sur les pierres médiévales, la saleté générale, les corps endormis par terre, les chiens vagabonds, les rats, les misérables troquets où, le jour, une foule en haillons mangeait, buvait, priait et déféquait à côté des défunts.

Mais ce n'était pas de cela que Méndez avait entendu parler.

Parce que tout ça, finalement, c'était normal. Dans sa Barcelone chérie, durant bien des années, les cabanons de Montjuïc avaient été à deux pas des tombes du cimetière. Dans l'antique faubourg de Casa Valero, on buvait, on chantait, on pissait et on baisait, dans la plus belle allégresse méridionale, à côté des niches funéraires. Et à côté du Nouveau cimetière, en face de l'Avenida Icaria, des cahutes étaient construites contre le mur de clôture ; des parois des niches lézardées y parvenaient, outre l'odeur, des mouches, des vers et ce que les voisins appelaient « le suc » des morts. Méndez savait donc fort bien que sur les terres pauvres et ensoleillées, les gens continuent de faire asseoir leurs morts à leur table.

Oui, Méndez savait tout cela, mais le sinistre monde dans lequel il venait d'entrer était totalement différent. Au Caire, du fait de la dramatique pénurie de logements, certaines familles vivent dans les

caveaux mêmes. Près des cercueils sont installés des rideaux, des fourneaux, des lits, des tables et des berceaux. Près des cercueils on naît, on aime, on travaille, on mange et on meurt. Méndez avait entendu raconter une histoire qu'il avait eu peine à croire, mais qui était authentique : tandis qu'on fêtait un mariage dans un de ces caveaux, la famille qui en était propriétaire était venue y enterrer un de ses morts. Il n'y avait pas eu de problème, pas la moindre dispute, pas le moindre éclat de voix. Les deux cérémonies s'étaient déroulées simultanément.

Tel était le monde incroyable, hallucinant, dans lequel Méndez, sous la lumière de la lune, s'apprêtait à pénétrer. Une immense étendue de tombes, de minarets, de monolithes et d'allées s'étendait à l'infini jusqu'au monde des plus profondes ténèbres, tout autour du monument le plus sinistre de tous : le temple de l'imam El Shefi.

Entrer là avec l'équivalent de mille cent millions de pesetas, en coupures de mille dollars, était la plus insigne folie que pût commettre un homme. Mais Méndez n'avait pas besoin de vraiment y entrer. Les tombeaux des Mamelouks se trouvent presque à l'extérieur du cimetière. Et c'était à côté de la tour principale du monument qu'il devait rencontrer l'homme qu'il considérerait comme le plus immonde assassin de la terre.

Méndez grinça des dents.

Il était redevenu un vieux serpent. Il se coula le long des murs aussi silencieusement qu'un cobra.

Jusque-là, il ne courait pas de danger particulier. Bien sûr, on pouvait essayer de le dévaliser, mais ce n'était pas non plus si facile, juste à côté d'une large avenue où il y avait encore pas mal de circulation. Plus loin, s'il était entré dans le cimetière, il n'aurait eu aucune chance, et il le savait. D'entre les tombes aurait surgi une nuée d'attaquants, qui l'auraient sans doute déshabillé, tué, dépecé, avant d'enterrer ses restes dans n'importe quelle fosse de l'immense cimetière. Plus jamais, pas même au jour glorieux du Jugement dernier où tant de couples mariés partageront enfin tous leurs secrets, on ne saurait ce qu'il était advenu de Méndez.

Mais il n'avait pas peur. Il n'avait pas peur, pour plusieurs raisons. La première était que Méndez était malgré tout un professionnel ; il avait beau être le policier le plus pittoresque des effectifs barcelonais, jamais il n'avait reculé devant le danger. Une seconde raison tenait à sa haine ; on n'a pas peur d'être mordu quand on se prépare soi-même à mordre. Il y avait encore deux autres raisons. Qu'en principe il devait rencontrer l'assassin en dehors du cimetière. Et aussi... qu'il attendait de l'aide.

Bien des gens lui auraient demandé : « De l'aide de qui ? »

Jamais Méndez ne leur aurait répondu.

Il s'arrêta à côté de la tour.

Là commençait l'allée rectiligne qui mène jusqu'au fond du cimetière, coupée par Shar Ibn El Cairo et Shar El Tahawiya. La lune pâlisait sur les tombes. L'impression de solitude était absolue, bien que Méndez sentît avec certitude que cent yeux le surveillaient.

Il attendit quelques instants. Il était onze heures précises.

Il avait les nerfs à cran.

Il savait que l'assassin n'avait pas intérêt à le faire entrer dans le cimetière. Car si Méndez se faisait dévaliser, pour l'assassin ce serait comme de s'être fait dévaliser lui-même.

Le rat que Méndez cherchait – ou peut-être la rate – avait besoin d'une opération sûre et rapide.

Aussi fut-il surpris de ne rencontrer personne. Encore qu'en un sens ce fût normal. Il était normal que la personne qui devait venir, quelle qu'elle fût, reste quelques minutes aux aguets, pour s'assurer que personne n'accompagnait Méndez.

Il compta les minutes.

Sa bouche était sèche.

Deux minutes. Trois. Quatre.

Puis une tache noire.

Aussi rapide qu'un rat.

On aurait dit que cette silhouette s'était détachée du mur. En tout cas, Méndez aurait juré qu'une seconde auparavant elle n'était pas là. L'Égyptien se planta devant lui en ondoyant. Il portait une tunique noire qui se fondait dans l'obscurité. Sa voix sonna comme un sifflement.

— Eh, toi...

Il semblait que ces deux simples mots fussent pour lui difficiles à prononcer. Méndez comprit que c'était un véritable Égyptien, qui ne faisait que baragouiner l'espagnol. Il vit aussi que l'autre lui montrait ses mains, qui ne tenaient pas d'arme.

— Eh, toi..., répéta-t-il.

— Quoi ? gronda Méndez.

— Toi entrer cimetière.

Il ne s'attendait pas à ça. L'intérieur du cimetière était un terrain aussi dangereux pour lui que pour ses ennemis. Il demanda.

— Pourquoi ?

— Eux attendre dedans.

— Oui, mais pourquoi ?

— Si toi donner valise dehors, toi voir par où fuite, si toi donner dedans, rien voir.

C'était logique, reconnut Méndez. En outre, la ou les personnes qui l'attendaient dans la lugubre enceinte pourraient ainsi être certains que personne n'arrivait derrière lui. À l'extérieur du cimetière, c'était

plus difficile.

Méndez ne céda pas pour autant à la peur. Simplement, cette nouvelle situation modifiait entièrement la première partie de son plan : il allait se trouver sur le terrain le moins sûr qu'on pût imaginer. Mais il pouvait toujours compter sur la seconde partie du plan : il attendait toujours de l'aide.

L'Arabe insista :

— Toi entrer.

Il lui fit signe de le suivre. Mais Méndez commença par lui demander :

— Qu'est-ce que tu gagnes, dans cette histoire ?

— Argent.

— On t'a payé une avance, et en dollars, pas vrai ?

Le silence de l'Égyptien était une éloquente confirmation. Mais les gestes qu'il faisait pour que Méndez le suive se faisaient de plus en plus pressants, et le vieux policier obéit.

Il pénétra dans l'autre monde.

Des pierres blanchies par la lune. Le silence. Une angoissante impression d'irréalité. Une angoissante impression de vide.

Mais ce n'était pas vraiment le vide, se dit Méndez. Il était certain que cent yeux continuaient de l'épier. Tout comme il était certain qu'il ne courait pas de nouveau danger pour l'instant, tant qu'il ne se risquait pas trop loin à l'intérieur ; notamment parce qu'il était accompagné par un Arabe.

L'Arabe lui indiqua un des mausolées et lui fit signe de s'arrêter. C'était un passage étroit, où l'on voyait à peine à deux pas.

L'Arabe disparut. Sa mission était achevée. Méndez resta seul.

Mais cela ne dura que quelques secondes. D'un des angles du mausolée, entièrement plongé dans l'obscurité, une voix ordonna, dans un castillan parfait :

— Dépose la valise par terre, Méndez.

Il ne voyait personne. Il savait d'où provenait la voix, mais ne pouvait distinguer la personne qui parlait. Il obéit.

— Pousse-la par ici avec le pied. Très lentement. Pousse-la devant toi.

Méndez effleura le couteau à cran d'arrêt qu'il portait dans sa poche de veste. Les instructions de Cañada et Manrique étaient formelles : pas question de résister, alors pas de revolver. Ils avaient même voulu examiner la valise, pour se convaincre que Méndez n'avait manigancé aucun piège. Mais l'homme qui avait trouvé le cadavre de Mercedes ne pouvait laisser les choses se passer comme ça. Et c'était un expert du bon vieil art. La racaille qu'il avait fréquentée tout au long de sa vie lui avait au moins enseigné une chose : à manier le couteau de façon meurtrière.

Méndez avait réussi à en emporter un, sans que les pères de Clara Alonso s'en rendent compte.

Il poussa la valise avec le pied.

Il débordait de rage.

Il était sur le point de bondir.

Il vit la main se tendre vers la valise. Une main gantée de noir, prolongeant une manche noire également. La lumière de la lune éclaira les doigts de l'homme au moment où ils allaient saisir la poignée.

Tout à coup, il y eut comme un coup léger.

Et un gémissement.

Le flot de sang qui jaillit des ténèbres fut si violent qu'il inonda même la manche et le gant.

TU NE ME RECONNAIS PAS, MÉNDEZ ?

La main gantée frétille quelques instants dans l'air. Puis l'homme, jusque-là dissimulé dans l'obscurité, s'affaissa de tout son long.

La lumière de la lune éclaira sa nuque et son cou. On aurait dit qu'une sorte de cimenterie avait fait son œuvre. La tête était presque séparée du tronc et projetait un jet de sang.

Méndez ne bougea pas.

Il avait devant lui le mort. Et la valise. Tout se passait bien : il avait reçu l'aide attendue juste au moment où il en avait le plus besoin. Il savait que cette aide viendrait, il était absolument certain qu'elle viendrait.

— Tu as fait ça très bien, Galán, dit-il. Quand j'ai su que tu t'étais échappé de l'hôpital de Louxor, j'ai compris que tu allais intervenir. Tu as été parfait.

— Galán ? Quel Galán ? demanda une voix sourde, dans l'obscurité. Méndez tressaillit.

Cette voix lui était totalement inconnue.

*

Sa surprise fut si intense qu'il resta paralysé quelques secondes.

La même voix demanda :

— Tu ne me reconnais pas, Méndez ? Ma voix ne te dit rien ? Tu as oublié notre conversation à Madrid ?

Et l'homme surgit des ténèbres. La lune éclaira son visage comme elle avait éclairé la nuque du mort, affreusement tranchée. Alors Méndez se rappela. Bien sûr...

C'était le commissaire adjoint Ceballos, celui qui avait servi d'intermédiaire pour l'emmener au bureau du commissaire Besteiro. Ce bureau si bien situé, au plus bel endroit de Madrid, et d'où l'on voyait les lions du palais des Cortes. Maintenant Ceballos, dans le plus sinistre endroit du Caire, ne pouvait rien voir d'autre que la poussière et le sang – et cette valise, le dernier objet que le mort ait touché.

L'ébahissement de Méndez se dissipa en un instant. Il se rendit compte qu'en fait tout cela était logique. Les hommes qui conduisaient cette opération depuis les hautes, les très hautes sphères, ne pouvaient le laisser agir par lui-même. À bien y regarder, c'était plutôt lui, Méndez, qui ne comptait pour rien dans cette affaire, qui ne faisait qu'agir pour leur compte.

Il demanda :

— Depuis quand me suivez-vous ?

— Depuis le début du voyage.

— Qui ça ?

— Besteiro et moi-même.

— Et comment... comment avez-vous fait ?

— Le plus naturellement du monde, Méndez. Nous nous sommes embarqués comme touristes dans un autre bateau, qui devait croiser le vôtre à plusieurs reprises. Si tu savais comme nous nous sommes échinés à vous photographier depuis le pont de notre bateau, toi et la fillette !

Méndez sentit tous ses muscles se raidir. Ceux qui lui restaient, bien entendu. Il se dit que vraiment ses facultés baissaient de façon dramatique : il ne s'était rendu compte de rien.

— Il y avait plein de gens partout en train de prendre des photos, dit-il comme pour s'excuser vis-à-vis de lui-même.

— Nous avons été surpris de te retrouver dans cette mélasse, Méndez, murmura Ceballos, mais ensuite nous avons vérifié : tu étais venu à titre personnel, comme simple touriste. Pourquoi ? À vrai dire, on s'en fichait. Nous, notre boulot était de suivre Gandaria, parce que nous pensions bien qu'il ne faisait pas ce voyage par hasard. Qu'au bout du compte il serait obligé de payer aux gens d'E.T.A. l'impôt révolutionnaire, et avec des indemnités de retard, encore. Et c'est toi que Gandaria a délégué pour le faire, pas vrai ? Très bien. Cet argent, du moins, ils ne l'auront pas. Passe-moi cette valise.

Et, sans même attendre que Méndez la lui remette, il s'en empara. Méndez en resta quelques secondes stupéfait, incapable de prononcer un mot.

Puis il bredouilla :

— Ceballos, tu es en train de te planter, putain ! Cet argent n'a rien à voir avec Gandaria ni avec E.T.A. Il appartient à deux hommes que tu dois connaître, parce qu'ils font partie des plus grosses fortunes de l'Espagne : Cañada et Manrique. Et ils ne le versent pas du tout au nom de Gandaria, mais pour qu'il n'arrive rien à une gamine anormale, la fille adoptive de Clara Alonso.

— Mais qu'est-ce que tu racontes... ?

— La vérité, Ceballos ! Nom de Dieu, je te dis la vérité !

— Il faudra vérifier. Étant en pays étranger, je n'ai légalement aucun moyen d'action. Mais je suis quand même en mission officielle, alors on va porter la valise à l'ambassade, et là on décidera de ce qu'il convient de faire.

Méndez hésita.

Non, vraiment, il ne s'attendait pas à ça. La situation était bouleversée. Le point de vue de Ceballos était tout à fait raisonnable, mais du coup c'en était fini pour la petite Olga. Car l'assassin, ou les assassins, n'avaient pas touché la rançon.

— Pourquoi as-tu tué cet homme ? demanda-t-il.

— Et pourquoi pas ? Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Je n'allais tout de même pas l'avertir et lui laisser le temps de tourner son Parabellum contre moi. De toute façon, tu crois que dans ce cimetière égyptien dégueulasse, j'allais me soucier du Code pénal espagnol ? Bon, allez, tirons-nous.

— Et le cadavre ?

— Je le laisse là. Tu trouves que l'endroit ne convient pas ? Tu vois quelque chose de mieux qu'un cimetière, et un des meilleurs du monde, encore ? Tu as peur qu'il ne s'y sente pas bien ?

— Ce qui m'embête surtout, c'est que maintenant je ne pourrai plus lui faire cracher ce que je voulais savoir, grogna Méndez. J'ai dans ma poche de veste un très bon couteau, et je sais m'en servir. Je le lui aurais mis dans le cul pour qu'il parle.

— Qu'est-ce que tu voulais lui faire cracher ?

— Un nom. Un seul nom. Je voulais qu'il me confirme ce que je soupçonne.

— Eh bien, laisse tomber. Les choses sont comme elles sont. Et oublie aussi le mort, tu n'en entendras jamais plus parler.

— Ah non ? Et qu'est-ce qui va se passer quand on le découvrira, demain ?

— On ne le découvrira pas, Méndez, c'est comme s'il avait déjà disparu. Tu crois que les misérables qui vivent dans ces tombes prendront le risque d'être accusés d'avoir tué un Européen pour le dévaliser ? Ils voleront tout ce qu'il a sur lui, bien sûr, mais ensuite ils le feront disparaître. Ils le mettront quelque part où un siècle ne suffirait pas à le retrouver, même si on retournait chaque jour ce foutu cimetière de fond en comble.

Méndez comprit que Ceballos avait raison. De plus, ce n'était pas le moment de discuter, il fallait faire vite. Ils pouvaient se faire attaquer à n'importe quel moment, leur vie était en danger.

Tout s'était passé très rapidement et continua de même. Les deux policiers se dirigèrent vers la sortie. Elle n'était pas bien loin, mais ils eurent soudain l'impression que toutes les ombres de l'immense

cimetière se jetaient sur eux. L'aqueduc, qui marquait la frontière et promettait la fin de ce cauchemar, leur apparaissait comme une tache lointaine, aussi impossible à atteindre que la lumière de la lune. Méndez entendait Ceballos respirer bruyamment.

— Tu es encore plus énervé que moi, dit-il. Ou plus fatigué.

— Oui, forcément... Putain, tu crois que ç'a été facile de te suivre ?

— C'est toi qui as payé cet Arabe ?

— Non, c'est l'homme qui vient de mourir. Moi, je suis simplement passé par-derrière, pour lui tomber dessus.

— D'accord. Maintenant, allons tout de suite à l'ambassade. Je veux parler avec l'ambassadeur en personne, tu m'entends, Ceballos ? Je veux régler cette affaire im-mé-dia-te-ment.

— Mais bien sûr, qu'on va à l'ambassade, putain ! Où donc tu voudrais qu'on aille ? Regarder une nana de cent kilos nous danser la danse du ventre ?

Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de l'aqueduc. Ils allaient réussir à s'en sortir vivants. Ceballos le pressait :

— Vite ! Vite !

Mais Méndez n'était pas au bout de ses surprises.

Tout à coup...

L'homme surgit de derrière une tombe.

C'était un Européen. On distinguait, dans l'obscurité presque totale, sa silhouette svelte, athlétique, elle aussi moulée dans un costume noir ; mais on ne pouvait reconnaître son visage car – chose peu commune au Caire – il portait un chapeau de feutre, le bord rabattu sur ses yeux. L'individu bondit avec la vivacité d'un puma.

Dans cette situation ahurissante, Méndez s'aperçut que l'homme n'était pas moins surpris qu'eux. À coup sûr, il s'attendait à tout sauf à les voir apparaître tous les deux. Il bafouilla :

— Où est le... ?

Il n'y eut pas de réponse, il ne pouvait y en avoir. Méndez se rendit compte que le type allait tirer. Il distingua dans sa main droite l'éclat d'un .3.

Mais Ceballos fut plus rapide.

Le commissaire portait un revolver, tout prêt à tirer. Méndez ne s'en rendit compte qu'à ce moment-là. Et il constata à nouveau que leur ennemi inconnu était stupéfait de les voir là, car il ne réagit pas avec la rapidité nécessaire. Le mouvement de son bras droit fut trop lent, sans doute parce qu'il voulait d'abord s'assurer de quelque chose. Méndez ne put savoir de quoi, car Ceballos tira le premier.

Magistralement. Deux détonations sèches emplirent le cimetière d'un fracas assourdissant. Et les deux balles, implacablement, atteignirent l'homme au visage, juste sous le bord du chapeau.

Curieusement, le chapeau ne sauta pas en l'air. Ce fut tout le corps

de l'homme qui fit une pirouette, puis s'effondra de tout son long, les bras au-dessous du corps.

Tout s'était déroulé comme dans une hallucination. Méndez commençait à réfléchir, mais sa surprise l'empêchait de penser rapidement. Son instinct lui criait qu'ils devaient sortir de là, que maintenant, après les coups de feu, ils étaient réellement dans un sacré guêpier, qu'ils risquaient de rester dans ce cimetière à tout jamais.

Il fit demi-tour, en criant à Ceballos :

— Cours !

Mais Ceballos ne courut pas. Tout à coup, c'était lui qui semblait paralysé par la stupeur. Il resta planté comme une statue, dans le dos de Méndez.

C'était peut-être absurde.

Mais Méndez n'eut pas le temps d'y penser.

Il se retourna et bredouilla :

— Tu viens ou quoi... ?

Il ne fut même pas sûr d'avoir prononcé ces mots.

Parce qu'à ce moment-là...

La détonation.

La balle.

Le corps de Ceballos tressauta sous l'impact.

Pendant quelques dixièmes de seconde, il resta comme suspendu en l'air, dans une position absurde, une jambe levée. Puis il s'écroula.

Méndez, malgré sa longue expérience, en eut la respiration coupée.

Sur le visage du mort, comme une main cherchant à le couvrir, avançaient des doigts de sang.

*

Il avait soudain l'impression de se trouver sur une autre planète, dans une autre dimension. Ce n'était plus seulement ce gigantesque cimetière, au centre de la ville, qui paraissait fantomatique, mais tout ce qui venait de se produire. Méndez sentit ses genoux trembler, comme s'ils retrouvaient toutes les arthroses, toutes les douleurs cachées, toutes les imprégnations de sa vieille Calle Nueva.

D'un seul coup, son instinct reprit le dessus. Et son instinct lui dit qu'il devait sortir de là, s'il ne voulait pas finir aussi mort que ces deux types. Il saisit la valise et se mit à courir vers les ruines de l'aqueduc.

Son cerveau recommençait à fonctionner, au moins par à-coups, et il entreprit de dresser une première chronologie des faits. Tout d'abord, l'homme qui devait venir recueillir l'argent n'avait pas trouvé suffisamment sûrs les tombeaux des Mamelouks. Il avait préféré opérer dans l'enceinte du cimetière, quoique non loin de la sortie, afin

que Méndez, dans ce labyrinthe, ne puisse voir par où il s'enfuyait. Et il avait payé un Arabe pour servir de guide au policier.

Ensuite, Ceballos, qui suivait Méndez, avait pu repérer cet homme, le surprendre par derrière et le liquider silencieusement. Pourquoi n'avait-il pas lancé les sommations réglementaires ? Pour deux raisons : d'une part il était en situation illégale, d'autre part il ne pouvait prendre le risque qu'une fusillade éclate en cet endroit.

Les pensées de Méndez continuaient à tourner, tandis que ses yeux cherchaient désespérément un taxi.

Troisième facteur : en apparence, avec la mort du premier individu, tout était résolu ; l'unique souci de Ceballos était désormais de sortir du cimetière pour gagner l'ambassade espagnole. Mais Ceballos, apparemment, ignorait – tout comme Méndez – que l'homme venu recueillir l'argent était flanqué d'un comparse. Celui-ci devait le protéger et le raccompagner jusqu'à la sortie du cimetière. Ne le voyant pas arriver, et déconcerté d'apercevoir au contraire Méndez et un inconnu, il était sorti de sa cachette. À coup sûr, il n'y comprenait rien, ce qui expliquait son interrogation : « Où est le... ? »

Jusque-là, tout cela paraissait clair à Méndez. Il lui semblait même logique, vu les circonstances, que Ceballos ait tiré sur ce type sans lui poser aucune question : on ne pose pas de questions à un homme armé, dans le cimetière le plus sinistre de toute l'Égypte.

Mais, ensuite, quelque chose se coïncitait dans les réflexions de Méndez. Pourquoi Ceballos était-il resté un peu en arrière ? Qu'est-ce qu'il avait vu ? Ou redouté ? Ou imaginé ? Et surtout : qui l'avait descendu ?

Peut-être Méndez aurait-il pu répondre à cette dernière question.

Peut-être.

Mais le reste formait comme un épais brouillard.

Arrivé à l'avenue, il aperçut un taxi et lui adressa des signes désespérés, craignant d'avoir à ses trousses une bande d'authentiques mamelouks. Encore, si ceux-ci ne voulaient que le tuer, ne serait-ce pas le plus grave : ils pouvaient avoir de pires intentions. Méndez risquait bien plus que la mort, il risquait le peu de vertu qu'il lui restait.

Le taxi s'arrêta. Méndez s'y plongeait tête baissée.

— *Where ?* demanda le conducteur.

Méndez, désormais décidé à jouer les polyglottes en toutes circonstances, répondit dans un souffle :

— To the Merriott Hôtel, bordel de merde(10) !

L'ÉVANGILE SELON MÉNDEZ

Méndez avait les yeux fermés, quand le taxi s'arrêta devant l'hôtel. À la vérité, il les avait gardés fermés pendant tout le voyage.

Le fait est qu'il en avait besoin. Il se sentait incapable de rien voir, comme si tous ses sens s'étaient atrophiés, comme s'il était habité par une unique pensée secrète. Quand il rouvrit les yeux, il regarda autour de lui désorienté, semblant ne pas savoir où il était.

Mais c'était cette pensée secrète qui lui donnait des forces. Qui guidait ses pas. Il serra très fort la valise et entra dans l'hôtel.

Maintenant, les yeux grands ouverts, il avait un regard fixe, quasi hypnotique.

Il ne s'arrêta pas à la réception. Il gagna directement les ascenseurs, au-delà de la splendide galerie commerciale. Un des employés, qui parlait correctement l'espagnol, l'appela :

— Eh, monsieur Méndez !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mlle Alonso vous a demandé. Elle vous prie, s'il vous plaît, d'aller la voir dès votre retour.

— Merci. Je le ferai... plus tard.

— Excusez-moi, mais elle m'a dit que c'était urgent.

— Je comprends qu'elle soit impatiente, rétorqua Méndez. J'irai sans tarder. Mais je dois d'abord passer... ailleurs.

— Bien, monsieur.

Méndez ne l'avait pas regardé. Ses yeux étaient perdus dans le vide. Il continua d'avancer.

En sortant de l'ascenseur, la poignée de la valise fermement serrée dans sa main, il avança un peu dans le couloir, s'arrêta devant une des portes et frappa. Il annonça :

— C'est Méndez. Pouvez-vous m'ouvrir, monsieur Gandaria ?

*

Gandaria vint ouvrir lui-même. Il était bien habillé, comme s'il s'appropriait à sortir. Il considéra Méndez des pieds à la tête, sans

parvenir à prononcer un seul mot.

— Vous... ? murmura-t-il enfin.

— Désolé de vous déranger. Vous permettez que j'entre ?

— Mais bien sûr, Méndez... Entrez. À vrai dire, je ne m'attendais pas à cette visite... Qu'est-ce qui vous amène ?

Méndez prit place dans un des fauteuils de la chambre, sans que l'autre ne l'y eût invité. Son regard était placide, son sourire un peu affecté, comme décadent. Il répondit :

— Ce qui m'amène... ? Eh bien, je suis venu vous apporter votre argent, monsieur Gandaria.

*

Et il désigna la valise qu'il venait de déposer par terre. Gandaria se laissa tomber dans l'autre fauteuil, en face de lui, et le regarda quelques instants, avec l'air de ne pas comprendre.

— Mon argent... ? balbutia-t-il enfin.

— Oui, monsieur Gandaria. Mille cent millions de pesetas, en billets de mille dollars, qui ne prennent pas trop de place et ne pèsent pas trop lourd.

— Mais qu'est-ce que vous racontez... ? C'est à moi que vous venez apporter ça ? D'où vient cet argent ?

— C'est la somme exigée pour qu'il n'arrive rien à la fille de Clara Alonso, monsieur Gandaria.

L'industriel, à nouveau, le regarda des pieds à la tête. Il avait toujours l'air de ne pas comprendre. À la fin, il fit une moue dédaigneuse et murmura :

— Vous êtes fou ?

— J'aimerais bien l'être, monsieur Gandaria, cela m'épargnerait de ressentir une telle répugnance, face à ce que je suis bien obligé de voir.

— Et qu'est-ce qui vous inspire une telle répugnance, Méndez, si vous voulez bien me le dire ?

— Les affaires, cher ami, les affaires.

— Ça ne m'étonne pas, Méndez. Vous avez toujours été un crève-la-faim. Mais je vous rappelle que je suis en vacances. Alors dites-moi quelle mouche vous a piqué de venir me déranger, et puis allez-vous-en.

— Je vous l'ai déjà dit : je suis venu vous apporter cet argent, que vous attendiez. Et parler avec vous.

— Parler de quoi ?

— Par exemple, de certaines affaires qui dépérissent, au Pays basque.

— Mais ça ne vous concerne pas, d'ailleurs vous n'êtes sûrement

jamais allé là-bas.

— C'est malheureusement vrai, dit Méndez d'une voix geignarde. Je n'ai jamais été au Pays basque, qui est pourtant une des plus belles régions qui soient. J'ai manqué l'occasion de humer les parfums de ses innombrables restaurants, tavernes, gargotes, sociétés gastronomiques. Jamais une vraie cuisinière, de celles qui en valent vraiment la peine, ne m'a offert sa table et son lit pendant que son mari était à un concours de leveurs de pierres. Je n'ai pas entendu les fanfares basques. Je n'ai pas fait la tournée des bistrots, à des heures plus que nocturnes, dans des rues sentant les eaux du port et le vin en litron. Bien des gens estiment que je suis passé à côté de ce qu'il y a de meilleur dans la vie, et je crois qu'ils ont raison. Ce que c'est que la vie...

Gandaria fit une grimace dégoûtée.

— Ne commencez pas à me raconter vos malheurs d'estomac, Méndez ! Ni ceux de votre service trois-pièces, si vous en avez encore un. Vous parliez d'affaires qui périclitent. À quel genre d'affaires faites-vous allusion ?

— À la vôtre, monsieur Gandaria. Ou plutôt aux vôtres, répondit doucement Méndez, en agitant les mains comme s'il allait lui donner la bénédiction.

— Mes affaires marchent bien, Méndez. Vous n'avez aucun droit d'y faire même la plus petite allusion.

— Mais non, cher ami, elles ne vont pas bien. Jusqu'ici, vous avez réussi à sauver les apparences, parce que le fait est que vous avez beaucoup de rentrées. Mais vous avez encore plus de sorties. Savez-vous que j'ai lu et relu beaucoup de journaux, avant de venir en Égypte ? Pas vraiment le *Financial Times* mais, tout de même, les brèves de Baratech dans *La Vanguardia*, ou encore le supplément économique d'*El Pais*, celui que ses rédacteurs appellent « la rougeole » à cause de la couleur du papier. J'ai ingurgité toutes ces revues super-emmerdantes qui parlent de l'argent des autres. J'ai aussi passé quelques coups de fil, depuis Le Caire. J'ai parlé avec Joaquín Estefanía. Avec Hernández Puértolas. Avec Feliciano Baratech. Avec Enric Tintoré. Avec Jesús Cacho. Avec Enric González. Avec Carlos Bey. Tous nourrissent le même soupçon, bien qu'ils n'osent pas le rendre public avant que ces bien regrettables informations n'aient été entièrement confirmées. Sans doute parce que vous êtes une sorte de symbole, qu'on ne peut pas se permettre d'abattre. Mais putain, tous pensent la même chose, exactement la même chose : vous n'êtes plus qu'une façade, vos affaires ne vous appartiennent plus que sur le papier.

Les lèvres de Gandaria se mirent à trembler, non de peur mais d'indignation. Il s'en fallut de peu qu'il ne tente de gifler Méndez.

Mais celui-ci dit, d'une voix glacée qui aurait pu être celle d'un reptile :

— Pas la peine de s'échauffer les couilles. Restez calme, Gandaria !

— Mais qu'est-ce que vous croyez que... ?

— Je ne vois pas ce qui vous gêne. Je suis en train de vous parler de façon tout à fait civilisée, sur un ton larmoyant et doux, presque un ton de pédale. Qu'est-ce que vous demandez de plus ?

Gandaria bredouilla :

— Je veux que vous m'expliquiez de quoi vous êtes en train de parler.

— Mais d'argent, cher ami. D'argent... Vous n'aimez pas ce sujet de conversation ? Je suis en train de parler de vos affaires, d'affaires qui se sont décapitalisées, c'est bien comme ça qu'on dit ? Au point qu'elles ne sont plus compétitives. Et pourquoi est-ce qu'elles se sont décapitalisées ? Eh bien, parce que vous avez retiré d'énormes quantités d'argent. Parce que vous avez payé d'énormes quantités d'argent à E.T.A.

Gandaria se mordit la lèvre inférieure.

Ses doigts tremblaient et il fut à nouveau sur le point de se lever, mais il finit par reconnaître, à contrecœur :

— Oui. J'ai dû payer d'énormes quantités d'argent à E.T.A. Et alors ? Vous allez me le rendre, peut-être ?

— Je ne demanderais pas mieux... En tout cas, je suis heureux que vous le reconnaissiez, monsieur Gandaria, parce que c'est là un fait que soupçonnaient déjà, pour ne pas dire qu'ils le savaient, plusieurs policiers de haut rang. Par exemple le commissaire Besteiro, qui surveille les finances de ce pays à partir d'un poste bidon au Banco de Crédito Industrial.

— Je regrette que... qu'ils le sachent. Mais, au fond, ce genre de choses ne peut pas rester secret indéfiniment. Et puis, franchement, qu'est-ce que je pouvais faire d'autre que de payer ?

— Pourtant, monsieur Gandaria, il y a une question que je me pose.

— Laquelle ?

— Je me demande pourquoi vous avez choisi de vous poser en symbole de résistance et de jurer que vous ne payeriez jamais un sou à E.T.A.

— Et pourquoi non ?

— Et pourquoi oui, monsieur Gandaria ?

— C'est assez logique. Je ne pouvais qu'accepter d'être arnaqué, mais je n'avais aucune raison de me laisser humilier. En même temps, c'était ma petite vengeance. J'ai redonné le moral à d'autres. Beaucoup de patrons qui s'étaient fait tondre eux aussi ont pu relever la tête, grâce à mes déclarations.

— Admirable apostolat, monsieur Gandaria !

— Méndez, c'est du lait de truie que vous avez pompé au berceau ! Vous vous foutez de moi ?

— Vous n'avez pas tout à fait tort, monsieur Gandaria. J'ai pompé dans ma vie plus d'une chose bizarre. Mais je voulais encore vous parler de deux autres choses bizarres.

— Dites...

— La première, c'est que ce magot que vous avez fait passer en France peu à peu, sous l'œil passif, plus ou moins indulgent, on pourrait même dire curieusement inattentif, de la police, il n'a pas plus abouti dans les caisses d'E.T.A. que dans celles de votre mère, sûrement une bien honnête femme. En fait, vous n'avez rien payé à personne. Vous avez gardé cet argent pour vous.

— Comment... ?

— La seconde chose, c'est que votre personnage de Grand Résistant était superbement calculé. Il vous a été très utile. Je crois même qu'en fait, c'était le seul que vous pouviez jouer. Parce que E.T.A., qui n'a pas touché un centime de vous, trouvait très logique de vous entendre expliquer que vous ne paieriez jamais. C'était cohérent. Au contraire, si E.T.A. avait vraiment palpé, on aurait entendu partout de grands éclats de rire, des tables du restaurant La Merced jusqu'à celles du Las Pocholas, des cuisines de l'Hispania jusqu'aux rôtissoires de l'hôtel Boix. Je parle de restaurants, monsieur Gandaria, pour être sûr de me faire comprendre, vu que vous connaissez la géographie culinaire aussi bien que la géographie culière. Enfin bon, pardonnez ma vulgarité : quand on n'a jamais mangé mieux que Casa Leopoldo, c'est pardonnable. En tout cas, si E.T.A. ne vous a pas tourné en ridicule, c'est parce qu'elle n'avait aucun motif de le faire. Aux yeux de ses chefs, putain de leur mère, vous ne disiez que la vérité.

Et la police ? La police ne savait rien de façon certaine, elle n'avait aucune preuve. Il n'y avait que les huiles flicardes, celles qui dînent aux frais du contribuable au Zalacain ou au Cenador del Prado, pour se douter de quelque chose. Mais elles non plus n'allaient pas vous balancer, monsieur Gandaria, bien sûr que non. D'abord parce qu'il n'y avait pas de preuves, j'insiste sur ce point. Et puis, parce que votre attitude leur paraissait louable et utile. Enfin quelqu'un qui brandissait le drapeau de la dignité : quelle aubaine ! Pourquoi auraient-ils eux-mêmes abaissé ce drapeau... ?

Un lourd silence s'installa.

Méndez leva un doigt mince et onduleux.

Il pointa ce doigt sur Gandaria.

On entendait celui-ci respirer bruyamment.

Méndez insista :

— Donc, nous sommes d'accord, vous avez mis cet argent à gauche. Qu'est-ce que vous avez à dire à ce propos ?

— Seulement trois mots.

— Lesquels ?

— Enfant de putain !

Méndez ne broncha pas.

Son long doigt onduleux resta pointé sur Gandaria.

— Toujours est-il que vos affaires se sont décapitalisées, si c'est bien comme ça qu'on dit. Leur situation était de plus en plus difficile. Cela ne vous gênait absolument pas, bien sûr. Vous, vous continuiez à faire sortir le pognon, c'était un filon du tonnerre. Et, avec votre auréole de dignité, vous pouviez vous payer le luxe de ne donner pratiquement aucune explication aux autres parties concernées : les actionnaires, les banques. À la fin, cela dit, il faut tout de même en donner quelques-unes, d'explications. Dans cette vie, il faut toujours donner des explications à tout le monde, y compris à sa bourgeoise quand elle s'achète un body, qu'elle le porte avec des bas noirs et que ça vous fait si peu d'effet que même un treuil n'y changerait rien. Ce genre d'explications, en tout cas c'est ce que je pense, sont souvent extrêmement dangereuses.

Gandaria grinça des dents.

Cette fois, il se leva.

Les bras crispés, il marmonna :

— Je vais vous mettre dehors, Méndez. Je vais appeler le détective de l'hôtel. Ou bien je vous ficherais dehors moi-même, à coups de pied. Ce que vous dites me dégoûterait, si ce n'était pas de la pure rigolade.

— Eh bien, riez donc !

Avec une moue de mépris, Gandaria se dirigea vers la porte.

Mais la voix de Méndez claqua comme un coup de fouet.

— Vous avez intérêt à rester là, Gandaria. Vous avez intérêt à continuer à rigoler.

Gandaria, la main déjà sur la poignée, s'arrêta. Sa moue s'élargit encore, mais la voix de Méndez continua :

— Je ne suis pas surpris que vous ayez eu besoin d'argent planqué, mon cher ami. Il n'y a pas besoin de se renseigner bien loin pour savoir que vous aimez les nappes d'Arzak quand vous êtes en Espagne, celles de Maxim's quand vous êtes en France et celles de Laurent quand vous êtes à New York. Que vous dégustez volontiers des Vega Sicilia, des Marqués de Riscal, des Château d'Yquem. Cela ne serait encore pas si grave, compte tenu de votre fortune, si vous n'appréciez pas également les Montecristo n° 1. Mais ce n'est pas encore le pire, ce ne serait pas grand-chose, à vrai dire, si vous n'aimiez pas les agrémenter avec les culs des rares vedettes encore en état d'usage, c'est-à-dire celles qui ont encore un cul. C'est justement pour cette raison, parce qu'il en reste peu, qu'elles coûtent les yeux de la tête ; d'autant que beaucoup d'entre elles se consacrent à leur foyer,

pratiquent la chasteté et s'occupent de bonnes œuvres. Que sont devenues, monsieur Gandaria, ces grandes stars que je connaissais, qui avaient un julot pour chaque jour de la semaine et consacraient leurs dimanches aux préfets et aux évêques *in partibus* ? La vérité, c'est que leurs dépenses en rafistolages d'hymens et autres travaux indispensables auraient suffi à déséquilibrer la Chase Manhattan Bank, et ont effectivement déséquilibré certaines entreprises. Comme vous ne vous souciez pas de travailler, et que vous tenez à avoir un avenir assuré, avec encore plus de déflorations et autres plaisirs, il n'est pas étonnant que tout l'argent que vous avez mis de côté vous paraisse encore peu de chose.

— Tout ça n'est pas vrai, Méndez. Et, même si ça l'était, ça ne regarderait que moi, mes banquiers et mes associés.

— Exact !

Et Méndez, pointant à nouveau un doigt sur lui, prit une voix douceuse.

— C'est exact, monsieur Gandaria, et vous me ramenez à la situation telle qu'elle est en réalité. Vos banquiers, vos associés, en étaient venus à ne plus comprendre un certain nombre de cafouillages. Ils demandaient des comptes. Et vous avez compris qu'il vous fallait de l'argent, une dernière rentrée d'argent, pour réaliser deux choses.

— Lesquelles ?

— Je me suis mal exprimé, il faut plutôt dire : une chose ou une autre. Vous pouviez soit couvrir le déficit, rétablir la confiance, revenir au point de départ ; soit prendre le large après avoir tout « ficelé et bien ficelé », comme disait notre regretté caudillo Francisco Franco. Dans un cas comme dans l'autre, il vous fallait une dernière rentrée de fric.

— Qu'est-ce que vous essayez d'insinuer, Méndez ?

— Eh bien, puisque vous me posez la question, j'essaye d'insinuer deux choses, répliqua Méndez avec un haussement d'épaules désinvolte.

Il poursuivit, en regardant Gandaria par-dessous :

— La première était presque inévitable. Pour bien jouer votre rôle, pour continuer d'apparaître comme une victime, pour écarter les soupçons, vous deviez démontrer que vous couriez réellement un grand danger, que vous étiez en danger de mort. Qu'E.T.A. cherchait à vous régler votre compte. Au point que vous aviez besoin d'une protection.

— Et alors ? Beaucoup de gens disposent d'une protection, aujourd'hui. Même les femmes de chambre des ministres, au cas où quelqu'un risquerait de leur transmettre le sida.

— C'est tout à fait exact, monsieur Gandaria. Absolument exact. Beaucoup de gens engagent des gardes du corps. Mais personne, en

principe, ne recrute son propre assassin.

La main droite de Gandaria trembla un peu.

Il bredouilla :

— Qu'est-ce que vous dites... ?

— Ce que j'ai dit, espèce de salopard, et pardonnez-moi de ne pas recourir à des expressions plus mesurées, concernant par exemple la dilatation de votre sphincter. Vous avez embauché Fernando Torres pour qu'il vous abatte. Vous lui avez versé un peu d'argent, en lui en promettant beaucoup plus quand il aurait fini son travail. Bien entendu, vous ne l'avez pas contacté directement, ç'aurait été stupide. L'arrangement s'est fait par téléphone, entre lui et un de vos propres gardes du corps.

Gandaria eut un petit rire.

— Vous êtes fou, Méndez, grinça-t-il. J'aurais moi-même payé pour me mettre en danger de mort ?

— Vous ne risquiez rien.

— Comment ça ?

— On ne risque rien quand on sait qui vous cherche et que deux gardes du corps, connaissant parfaitement vos habitudes, vous surveillent à chaque minute. Logiquement, cela devait précisément aboutir à ce qui s'est produit : tous ensemble, vous avez offert une occasion à Fernando Torres. Et, comme tout était parfaitement calculé, un des gardes du corps l'a finalement abattu. En public, qui plus est, et de manière spectaculaire. C'était parfait pour vous.

— Décidément, vous êtes fou. Qu'est-ce que j'aurais gagné dans l'affaire ?

— Cela vous a permis de montrer que vous étiez vraiment très en danger. Votre idée était qu'une fois Fernando Torres mort, en étudiant ses antécédents on s'apercevrait que ç'avait été un assassin professionnel de grande envergure. Après quoi, Gandaria, vous pourriez poursuivre votre carrière de grand homme sous les applaudissements. Aucun de vos associés n'oserait plus s'en prendre à vous, ne serait-ce que par crainte de l'opinion publique. Ni aucune de vos banques. On ne s'attaque pas à un symbole.

Méndez ajouta :

— Mais j'étais en train de vous parler d'argent, mon cher Gandaria. De gros paquets. Ceux dont vous aviez besoin pour faire une des deux choses dont je parlais à l'instant. Vous avez eu une idée toute simple, pour vous le procurer : faire séquestrer une pauvre gamine.

Il y eut tout à coup un silence. Dans la chambre, on n'entendait plus que l'haleine des deux hommes. Surtout celle de Méndez, dont la gorge était enrouée de liqueurs de bas étage, de pinards d'intendance militaire et de tout un musée de nicotines diverses.

— Cela paraissait simple, continua-t-il, mais ça s'est mal terminé.

L'homme chargé de mener à bien l'affaire, Ángel Martín, a tout fichu en l'air. Bien sûr, vous avez tout de suite réagi, vous avez coupé tous les fils, tous les contacts qui pouvaient vous rattacher à lui, y compris à travers le flic Marquina. J'ai beaucoup admiré la netteté de cette exécution, savez-vous ? Je me souviens de cette fille et j'aimerais bien la connaître, simple curiosité de collègue, mais je me suis résigné à ne jamais la revoir. Ne croyez pas que ce fait-là me gêne, d'ailleurs. Je m'imagine mal haïr quelqu'un pour le meurtre d'une brute comme Marquina.

— Vous divaguez, Méndez. Vous savez très bien vous-même que tout ça n'a aucun sens.

Méndez, comme s'il n'avait pas entendu, poursuivit :

— Toujours est-il que l'affaire s'est mal terminée, même si vous restiez insoupçonnable. Aujourd'hui je me demande si, au cas où les choses se seraient bien passées, vous auriez eu besoin de monter toute cette comédie à l'hôtel Palace. Je ne crois pas, en fait. Une fois en possession de l'argent, ou bien vous auriez remis vos sociétés à flot, ou bien, plus probablement, vous vous seriez tiré avec le magot, au moment le plus opportun. Mais les circonstances vous ont obligé à tenter le coup à nouveau. La victime, vous aviez pu le constater, était incroyablement vulnérable. Elle se trouvait en effet à l'hôtel Palace, où vous pouviez parfaitement descendre vous aussi. Là, vous auriez sa totale confiance, vous seriez pour elle et ses proches l'homme le moins suspect du monde. C'est ainsi que vous avez serré la vis à une pauvre aveugle, et à fond, parce que vous saviez qu'elle céderait.

— Ah oui ? Et comment est-ce que je lui ai serré la vis ?

Méndez cracha par terre, avant de prononcer un nom :

— Rosendo Valle.

— Qui est Rosendo Valle ?

Avec un manque d'éducation bien surprenant de sa part, Méndez cracha encore, ostensiblement, avant de répondre :

— Était. Vous savez parfaitement qu'il est mort. Vous l'avez sans doute appris par les journaux : à l'hôtel Palace, on apporte les journaux avec le café.

Gandaria haussa les épaules.

— Si c'est paru dans les faits divers, Méndez, sachez que je ne les lis jamais. Je laisse ça aux gens de votre espèce, qui risquent d'y trouver leur nom.

— C'est une saine habitude, mon cher Gandaria. Mais, en fait, vous saviez qui était ce porc avant que son nom apparaisse dans les faits divers, ruisselant même pas de sang, mais de merde. Parce que – par l'intermédiaire d'un de vos gardes du corps, naturellement –, vous l'aviez engagé pour violer Clara Alonso, cette pauvre aveugle.

Ce fut au tour de Méndez de se lever. Sa mâchoire tremblait et ses

dents, fidèle tableau historique de la Régie des Tabacs, grinçaient doucement.

— Rosendo Valle était le rat d'égout le plus dégoûtant et syphilitique qui ait jamais couru dans les rues de Madrid, dit-il. Qu'il soit mort est une bonne chose, tant pis pour sa gueule. Le travail que vous lui aviez confié visait à démolir définitivement Clara Alonso, à lui démontrer qu'elle était absolument sans défense. Cette horrible démonstration devait suffire pour qu'elle paye tout ce qu'on lui demanderait. Mais, là aussi, Gandaria, ça s'est mal terminé. Vous parlez d'un truc ! Rosendo Valle s'est fait liquider, et en beauté. De sorte que vous n'avez pu faire autrement que de continuer selon le plan initial. Quel dommage !

Il pointa à nouveau le doigt sur Gandaria.

— C'est pour ça que vous êtes venu en Égypte, que vous avez pris le même bateau que la fillette. Vos deux gardes du corps avaient pris un autre bateau, qui devait croiser le *Nile Dream* un certain nombre de fois. Et, bien évidemment, la première chose qu'ils avaient ordre de faire était de liquider Pepe Quílez, engagé pour protéger la petite Olga. Comme ça, la petite restait complètement sans défense. Ah, oui... Je suis heureux que vous n'ayez pas donné l'ordre qu'on me descende aussi.

— C'est un peu inutile d'écraser les vers de terre, dit Gandaria de façon ambiguë. Ils ne dérangent pas vraiment.

Méndez eut un petit rire sec.

— Vous ne croyez pas un mot de tout ce que je viens de dire, pas vrai, monsieur Gandaria ? demanda-t-il en changeant soudain de ton.

Sa voix s'était faite respectueuse, comme s'il parlait à quelqu'un d'inabordable, par exemple une dame à quinze mille pesetas au moins.

— Comment est-ce que je pourrais croire des choses pareilles ?

— Alors, pourquoi m'écoutez-vous si aimablement, monsieur Gandaria ?

— Pour une raison bien simple.

— Oui ?

— J'ai toujours adoré les histoires de fous, ainsi que les histoires de pédés.

— Vous avez raison. C'est une histoire de fous et aussi une histoire de pédés, reprit Méndez avec amabilité, je veux dire que c'est une histoire civilisée, chargée de culture. Mais peut-être me permettez-vous de vous poser une question, monsieur Gandaria ? Sans vouloir abuser de votre courtoisie.

— Après ce monceau de conneries, une de plus ou de moins... Peut-être même que ce sera drôle ?

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, monsieur Gandaria : pourquoi est-ce que votre frère Salomón cherche à vous

tuer ?

— Qu'est-ce que vous dites ? Mais vous devenez vraiment cinglé, hein ? Vous prétendez que Salomon voudrait me liquider ?

— Ce n'est pas qu'il voudrait, c'est qu'il s'en occupe activement. Pourtant, je ne comprends pas bien pourquoi, voyez-vous, cher et respectable ami. Bien sûr, je finirai par comprendre. En tout cas, vous savez aussi bien que moi que Galán n'est pas son valet de chambre, mais un garde du corps, ou plus exactement un tueur professionnel. Si je dis que vous le savez aussi bien que moi, c'est parce que vous avez toujours pris vos précautions vis-à-vis d'une éventuelle attaque de Galán. Jusqu'au soir au temple de Karnak, où vous avez compris que pour lui c'était la dernière chance et où vous avez décidé d'en tirer parti vous-même.

— En tirer parti ? Comment ça ?

— Vous aviez tout intérêt à continuer d'apparaître comme un citoyen irréprochable, qu'une menace accompagnait partout.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? Est-ce que vous savez comme il faisait sombre à Karnak ? Comment est-ce que j'aurais fait ça ?

— C'est bien d'obscurité que je parle, mon cher Gandaria, répondit calmement Méndez. D'obscurité. Non seulement vous avez prévenu vos gardes du corps d'être vigilants et de surveiller étroitement Galán, mais vous avez mis en œuvre deux procédés tout à fait nouveaux.

— Ah oui ? À savoir ?

— D'une part, vous portiez un costume clair, parfaitement visible même dans une quasi-obscurité. En apparence, c'était une imprudence, puisque cela permettait à Galán de vous suivre facilement. Mais, en réalité, c'était votre meilleure défense, car ainsi vos gardes du corps pouvaient suivre exactement vos mouvements et connaître votre position. N'oublions pas qu'eux aussi étaient mêlés à la foule. Et n'oublions pas non plus, Dieu nous en préserve, une certaine merveille de la technique, d'ailleurs plus si merveilleuse aujourd'hui. Je veux parler du petit sonotone que vous avez utilisé pour la première fois ici, en Égypte. Au fait, pourquoi est-ce qu'ici, dans votre chambre, vous ne le portez plus, monsieur Gandaria ? Vous entendez mieux, ces jours-ci ?

— J'entends comme ça me chante.

— Oui, justement. Vous entendez comme ça vous chante, et ç'a toujours été le cas. En réalité, vous entendez tout à fait bien. Mais vous aviez besoin d'un écouteur pour entendre les avertissements de vos gardes du corps, qui surveillaient tout ce que vous ne pouviez pas voir. C'est pourquoi, par cette nuit magique à Karnak, vous portiez cet écouteur ; c'était un élément essentiel. Vos gorilles devaient vous indiquer à quel moment précis Galán passerait à l'action, afin que vous puissiez esquiver le coup. L'écouteur portait en outre, ce soir-là,

un délicat ornement : un petit fil phosphorescent. Tous les témoins m'ont parlé de ce petit détail. À quoi servait-il ? Selon toute vraisemblance, à permettre à vos gorilles de savoir exactement où vous vous trouviez, si l'obscurité devenait excessive. En tout cas, le léger mouvement que vous avez fait non seulement vous débarrassait de Galán, mais devait leur permettre de le tuer. Que Galán soit en vie, cher ami, c'est un vrai miracle. Ces deux balles auraient dû lui régler son compte.

Méndez eut un geste d'indifférence et ajouta :

— Mais vous ne croyez toujours pas un mot de ce que je raconte, n'est-ce pas ?

— Je continue à en rire.

— Êtes-vous si parfaitement certain qu'on ne pourra jamais rien prouver ?

— J'en suis parfaitement certain, parce que tout ça, Méndez, n'est que le produit d'une imagination délirante. Cela dit, même si c'était vrai, ça ne changerait rien : on ne pourrait jamais rien prouver, en effet.

— À un détail près. Deux peut-être, mais permettez-moi, étant un homme d'esprit rigoureux, qui mériterait d'avoir étudié chez les jésuites, de commencer par le premier.

— Vraiment ? Vous voulez encore me faire rire ? De quoi s'agit-il ?

— De quelque chose qui traînait dans l'air.

— De quoi diable voulez-vous parler ?

— D'une chanson.

Gandaria le dévisagea de l'air d'une personne intelligente face à un véritable fou.

— Je ne savais pas que les chansons pouvaient constituer des preuves, Méndez, finit-il par dire avec mépris.

— Celle-ci en est une.

— Pourquoi.

— Vous avez enregistré votre dernière menace contre Clara Alonso sur une courte plage d'une cassette magnétique. Pour ne pas courir de danger inutile, vous avez soigneusement déguisé votre voix, en y ajoutant même un fond musical, fort bien étudié, qui contribuait à déformer vos paroles. En toute logique, vous avez dû effectuer cela dans votre cabine, sur le *Ni le Dream*.

Méndez marcha jusqu'au fond de la chambre, se retourna tout à coup et, comme l'autre se taisait, poursuivit :

— Ce n'était pas difficile : il suffisait de reprendre le fond musical d'une autre cassette que vous faisiez passer à côté, cela s'enregistrait aussi pendant que vous parliez. Mais il y restait tout de même un petit détail, un tout petit détail. N'importe quel autre bruit un peu fort, parvenant à la cabine, serait aussi enregistré sur la cassette.

— Et alors ?

— Au début, bien sûr, ça ne semblait pas important, pas du tout. J'ai eu du mal à découvrir, sous la musique de fond, une chanson qu'on entendait à peine, une chanson arabe, très mal chantée. Qui donc la chantait ? Un serveur ? Un cuisinier ? Qu'est-ce qu'on pouvait entendre dans votre cabine, monsieur Gandaria ? C'est pour cela que j'ai pris la peine de reprendre l'avion jusqu'à Louxor, avant que le *Nile Dream* reparte pour Assouan, et de passer quelques instants dans toutes les cabines de ce pont-là. Il n'y a que dans celle que vous occupiez que l'on pouvait entendre une chanson venant de la cuisine, mon cher Gandaria. Et j'ai retrouvé l'homme qu'on entend chanter sur la cassette. Il est d'accord pour témoigner.

— Ne me faites pas rire. Cette histoire pourrait peut-être me créer quelques ennuis, mais vous savez parfaitement que ça n'irait pas bien loin.

— C'est qu'il y a encore un autre détail, cher ami.

— Un autre détail ? Oui ?

— Vos gardes du corps.

— Qu'est-ce qu'ils ont ?

— Ils sont morts.

Le visage de Gandaria resta impassible. Ses traits étaient habituellement expressifs, pourtant pas un de ses cils ne remua. Il se contenta de demander avec dédain :

— Ah bon ? Et où ça ?

— Dans le plus grand cimetière du Caire, où vous les aviez envoyés. Près de ce monument si particulier qu'on appelle le tombeau des Mamelouks. Vous en aviez envoyé un pour récupérer la rançon et un autre pour le couvrir jusqu'à la sortie du cimetière. Peut-être avez-vous pensé, en me voyant arriver avec cette valise, qu'elle ne contenait pas de dollars. Eh bien si, monsieur, elle en contient. Ou peut-être avez-vous pensé que je n'étais pas allé au rendez-vous. Eh bien si, j'y suis allé, monsieur. À partir de là, vous pouvez deviner que vos deux gorilles sont bel et bien morts, parce que sinon c'est eux qui auraient l'argent, pas moi. Mais ne croyez pas que je les ai abattus de ma propre main, très respectable monsieur Gandaria. Vous me feriez trop d'honneur. À mon âge, je n'arriverais plus à tuer – et encore, moyennant un long entraînement et avec tout l'armement adéquat – qu'un aveugle, un de ceux qui vendent des billets de loterie.

On entendit grincer les mâchoires de Gandaria.

— Et, si ce n'est pas vous qui les avez tués, Méndez, bredouilla-t-il, qui... ?

— Le premier a été tué par la police. Le second, celui qui devait couvrir la retraite du premier, je ne sais pas exactement qui se l'est farci, encore que j'aie ma petite idée. Mais en fait, il me suffit d'avoir

ces deux cadavres. Quand on aura vérifié leur identité et qu'un juge se demandera ce qu'ils pouvaient bien foutre dans ce coin, et pour le compte de qui ils opéraient, ça sera une vraie petite fête, monsieur Gandaria.

— Ah oui ? Et qui va répondre à toutes ces questions ? Les deux morts ?

— Non, monsieur Gandaria. Pas les deux morts. Deux policiers.

— Qui ça ?

— Celui qui a tué le premier garde du corps, et puis moi. Je sais bien que c'est secondaire mais ce jour-là, avant de faire ma déclaration, je passerai une brosse sur mon costume, pour faire une bonne impression au juge.

Méndez mentait en toute connaissance de cause. Rien de tout ce qu'il venait de dire n'était plausible. Tout d'abord, les cadavres des deux gardes du corps ne seraient pas retrouvés. Il n'était même pas sûr que ce fussent vraiment les gardes du corps de Gandaria : il n'avait pas vu leurs visages. On ne retrouverait pas non plus, bien évidemment, le corps du commissaire adjoint Ceballos. Cet immense cimetière, peuplé de plus de vivants que de morts, engloutirait tout. Mais il lui fallait mentir, il lui fallait convaincre Gandaria qu'il disposait de preuves éclatantes. C'était la seule façon d'abattre cet homme qui pensait toujours à tout, qui avait tout prévu.

Il constata qu'il avait eu raison de procéder ainsi.

Pour la première fois, les paupières de Gandaria tremblèrent.

Son corps se raidit.

C'est là-dessus que comptait Méndez.

De la même voix indifférente qu'il aurait pu employer dans un bar de son arrondissement barcelonais, il menaça :

— Peut-être que vous êtes armé, Gandaria, mais je vous conseille de l'oublier. Une fusillade ici, dans un des plus grands hôtels de la ville, ne vous servirait à rien. En plus, si vraiment il fallait faire du barouf, je vous assure que je suis plus rapide et plus méchant que vous.

Méndez était encore en train de mentir. Il n'avait pas de revolver sur lui, seulement un couteau. Mais Gandaria l'ignorait. Et jamais il n'oserait résister au risque de se faire descendre.

À cet instant...

Méndez ne s'y attendait vraiment pas.

Jamais il n'aurait imaginé une chose pareille.

Il était en train de dire :

— Je vais vous arrêter, Gandaria. Appuyez-vous contre le mur, les mains en l'air. Vous allez regretter d'être né, et je dis merde au jour où on a supprimé la peine de mort en Espagne.

Il n'avait pas fini de prononcer ces mots, qu'une porte s'ouvrit derrière son dos.

La porte de la salle de bains.

Et une voix dit :

— J'ai bien peur que vous n'ayez perdu la partie, Méndez. Laissez Gandaria tranquille.

Méndez se raidit. Le souffle coupé, il sentit sa colonne vertébrale frissonner.

Car il avait fort bien reconnu cette voix.

C'était celle de Clara Alonso.

UNE LOI RIEN QU'À MOI

Il existe une logique de l'horreur. Une logique du malheur. Et même une certaine logique de l'absurde. Mais Méndez comprit, en cet instant-là, qu'il n'existe pas de logique du dégoût.

Ses genoux faillirent lui manquer.

Il ne lui était jamais rien arrivé de tel.

Tout son corps chancela.

Il entendit derrière lui un léger bruit de talons.

Méndez voulut se retourner.

Même cela lui fut impossible.

La voix de Clara Alonso dit doucement :

— C'est moi qui ai votre revolver, Méndez. Vous vous souvenez sans doute que nous vous l'avions fait déposer à l'hôtel. Et vous savez qu'un Python, ça ne pardonne pas.

Bien sûr qu'il le savait. Sa cervelle – ou ce qu'en avaient laissé tant de vins bon marché – irait maculer le plafond. Mais ce n'était pas de la peur qu'il ressentait. C'était autre chose. Il trouva un petit reste de voix pour dire :

— Je sais que vous êtes réellement aveugle, Clara Alonso. Vous ne pourriez pas viser.

Elle continua à avancer. Dans l'effrayant silence de la pièce, le claquement de ses talons résonnait comme un bruit de tambour.

— Vous vous trompez, affirma Méndez.

— Je suis absolument sûr que vous êtes aveugle, Clara. Au début, je vous ai soupçonnée de ne pas l'être, de feindre grossièrement, et j'ai vérifié un tas de détails. Maintenant, je sais que vous ne pouvez pas me voir. Donc, vous ne pouvez pas non plus me viser... et vous n'allez pas me tuer.

— Vous vous trompez encore, Méndez. Vous ne pouvez pas comprendre, parce que vous n'êtes pas né aveugle. Vous ne vous rendez pas compte que je perçois n'importe quelle respiration, aussi faible qu'elle soit. Que j'ai autant d'odorat que les chiens. Que j'entends jusqu'au bruit que fait le tissu d'un costume au moindre mouvement.

Elle avança encore d'un pas.

— Là, tout de suite, je sais que vous êtes à ma gauche.
S'il n'avait pas été en proie à un tel trouble, à un tel dégoût, à une telle nausée, Méndez aurait éclaté d'un rire moqueur.
Parce qu'il n'était pas à sa gauche, mais à sa droite.
Vous parlez d'une aveugle ! se dit-il.
Il choisit de ne pas bouger, et de ne rien dire.
C'était une excellente chose qu'elle se trompe.
Et alors, à nouveau...
Méndez n'aurait jamais cru cela possible.
Mais il n'eut pas même le temps de réaliser.
Elle avait brusquement levé la main qui tenait le revolver. Avec une détermination rageuse. Un Python lourd comme une massue.
Et elle frappa... mais pas vers la gauche !
Vers la droite !
Méndez n'avait pas bougé.
Il reçut le coup de plein fouet. Il crut que son crâne se fendait en deux.

Pendant une fraction de seconde, le temps d'un éclair, il se dit que l'aveugle avait été plus maligne que lui. Beaucoup plus maligne. Elle savait depuis le début où il se trouvait, et par sa ruse elle l'avait cloué sur place.

Il voulut balbutier :

— Et mer... !

Peut-être crut-il seulement l'avoir dit.

Puis plus rien.

Méndez s'effondra comme un sac vide.

Alors, Clara Alonso se tourna un peu. Elle tenait toujours le revolver dans la main droite. Son visage était un masque rigide, glacial, que Méndez aurait admiré s'il avait pu : on aurait cru y voir palpiter l'expression menaçante d'un serpent.

Gandaria se passa la main dans les cheveux. Ses yeux étaient agités d'un tic nerveux.

— Je ne... je ne savais pas que tu étais dans la salle de bains, balbutia-t-il.

— Je n'y étais que depuis quelques minutes.

— Et comment as-tu fait pour entrer ?

— Dans ta chambre ? Avec la clé, bien sûr.

— Quelle clé ?

— Celle du garçon d'étage, évidemment. Il n'y a pas, dans toute l'Égypte, un seul garçon d'hôtel qui refuse d'avoir un moment de « distraction », moyennant un pourboire de deux cents dollars.

Gandaria fronça les sourcils.

— Mais tu aurais pu me trouver dans la chambre...

— Je savais que tu n'y étais pas.

— Et comment le savais-tu ?

— J'avais téléphoné.

— Pour quoi faire ?

— Justement, pour m'assurer que tu n'étais pas là et pouvoir me cacher chez toi. En fait, j'ai appelé tous les voyageurs de notre groupe. Tous étaient dans leurs lits, sauf toi. La réception m'a appris que tu étais sorti quelques minutes plus tôt.

— Quel rapport avec... ?

— Un énorme rapport, Gandaria. Tu sortais justement à cette heure-ci... Pourquoi donc ? Eh bien, parce que tu devais te mettre en contact avec quelqu'un, mais que tu ne pouvais pas le faire à l'hôtel. On n'allait pas t'apporter ici la valise et l'argent. Impossible. Il fallait donc que tu ailles la chercher hors de l'hôtel, avant de la mettre en lieu sûr. Où ça ? C'est sans importance, désormais. En tout cas, tu ne reviendrais à l'hôtel qu'ensuite.

Elle marqua une petite pause.

Sa respiration était bruyante.

Le même tic nerveux apparut deux fois de suite sur un des yeux de Gandaria.

— C'est ainsi que je t'ai soupçonné, reprit Clara Alonso d'une voix sourde. Comme je n'avais aucune preuve, j'ai décidé d'en chercher. Et où donc, sinon dans ta chambre ? J'ai donc soudoyé un employé pour pouvoir entrer, et je me suis cachée. Il a dû penser que je cherchais une aventure avec toi. Mais sais-tu ce que je cherchais en fait ? À t'entendre téléphoner, t'entendre recevoir un message... Au lieu de ça, Méndez est arrivé, et Méndez a tout expliqué. J'ai trouvé ce que je cherchais.

— Tout ça est absurde, Clara... Ça n'a absolument aucun sens. Qu'est-ce que tu aurais fait si j'étais entré dans la salle de bains ?

— Une chose très simple !

— Quoi ?

— Te tuer.

Gandaria sursauta.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? bredouilla-t-il. Alors, pourquoi as-tu assommé Méndez ?

— Parce que la peine de mort a été abolie en Espagne. Que tu aurais été relâché dans cinq ans. C'est pourquoi je suis obligée d'appliquer une loi rien qu'à moi, vois-tu ? Oui, une loi !

Gandaria haletait.

Mais il savait que tout n'était pas perdu.

Au contraire.

L'avantage était de son côté.

Clara Alonso ne pouvait pas le voir, lui si. Il porta la main droite à sa poche de veste.

Il y eut un déclin.

Ce fut instantané.

Gandaria n'avait pas compté avec ça.

Clara Alonso venait de presser le commutateur, la pièce était plongée dans l'obscurité.

Les ténèbres entourèrent Gandaria et cette femme. Des ténèbres où... où elle était la reine !

Clara Alonso pouvait suivre ses mouvements.

Et pas lui !

La voix de l'aveugle siffla depuis un coin de la chambre :

— Tout ce que je regrette, c'est de ne pas pouvoir te tuer à petit feu.

Puis l'éclair du coup de feu.

Et la balle.

C'était la fin.

Mais Gandaria avait bougé, à la dernière fraction de seconde.

La peur donnait à ses muscles une souplesse qu'ils n'avaient jamais eue. Il entendit le claquement de la balle dans le mur, à côté de sa tête.

Il bondit.

Avec la rage du désespoir.

Il sentait sur sa peau la viscosité des ténèbres et le froid de la mort.

La détonation lui avait indiqué où se trouvait Clara Alonso, et il ne lui laissa aucune chance de tirer à nouveau.

Il se précipita sur elle. Sans rien y voir, il lui arracha des mains le revolver qui tomba sur la moquette. Grinçant furieusement des dents, il attrapa Clara Alonso par le cou.

Et il serra. Avec une folle rage...

Il ne se rendait plus compte de rien.

Seulement de son désir de meurtre.

Il ne vit pas la porte s'ouvrir soudain derrière son dos.

Il ne vit pas qu'un rectangle de lumière l'illuminait.

Qu'une silhouette se détachait dans l'encadrement.

L'homme qui avait surgi dit :

— Adieu, Gandaria.

Il n'y eut qu'une détonation.

L'homme ne rata pas son coup.

À vrai dire, il n'avait jamais raté son coup.

La balle pénétra dans la nuque de Gandaria. Courte et peu puissante, elle se planta entre les os du crâne. Gandaria fit un terrible bond, comme si tout son corps allait s'élever dans les airs, puis il tomba sur le côté, à côté de Clara Alonso.

Son pistolet fumant dans la main droite, Galán, que la douleur de ses blessures faisait encore tituber, aida la femme aveugle à se relever.

L'HOMME À LA CHAISE ROULANTE

Malgré les deux détonations, aucun curieux n'avait encore surgi dans le couloir du luxueux hôtel. L'indifférence est une des normes non écrites de la vie moderne. Mais sans doute les occupants de plusieurs chambres appelaient-ils simultanément la réception du Merriott, de sorte que bientôt les lieux grouilleraient d'employés et peut-être même de policiers. Galán ne semblait pas y songer quand, lui qui parvenait à peine à tenir debout, il sortit Clara Alonso de là, en la traînant à moitié.

C'est seulement alors qu'il entendit ce bruit feutré, presque élégant.

L'harmonieux chuintement de la chaise roulante.

Galán se retourna vivement.

Salomón était là.

Au fond de ses yeux mi-clos scintillait quelque chose comme une larme.

— Ne vous en faites pas, murmura Salomón, je dirai la vérité : que vous l'avez tué pour sauver la vie d'une femme aveugle. Ça vaut tous les cas de légitime défense. N'importe quel jury vous absoudrait.

— C'est la vérité, mais seulement une partie de la vérité, marmonna Galán. Pourquoi ne pas parler de l'autre partie, pendant qu'il en est encore temps ? Pourquoi m'aviez-vous chargé de tuer votre frère ? *Pourquoi ?*

Les lèvres de Salomón s'entrouvrirent à peine, pour répondre :

— Parce que je savais tout.

— *Tout ?* C'est-à-dire ? Qu'est-ce que vous saviez ?

— Sa faillite. Ses manigances. La comédie qu'il jouait en se posant en victime. Ça vous paraît peu ? Pour moi, ce n'était pas encore trop grave. C'était mon frère, vous comprenez, Galán ? C'était mon frère. Mais il a cessé de l'être le jour où je lui ai reproché sa conduite et où il m'a répondu que tout allait changer, qu'il allait très vite sortir d'embarras. Qu'alors il me rendrait tout l'argent qu'il me devait, qu'il me remplirait la bouche et le cul avec des billets. C'est ce qu'il m'a dit : qu'il me remplirait la bouche et le cul avec des billets. Là, j'ai soupçonné que ça devenait vraiment sérieux, qu'Ismael ne reculerait plus devant rien.

Il parlait d'une voix très basse, très douce.

Seul Galán pouvait l'entendre.

Et Galán murmura :

— Qu'est-ce que vous avez soupçonné, au juste ?

— Qu'il allait faire quelque chose de répugnant. Mais je n'avais pas d'idée plus précise. La première chose que j'ai faite, pour essayer de l'en empêcher, ç'a été d'engager un détective pour surveiller Ismael jour et nuit. Il n'a pas trouvé grand-chose, sinon qu'Ismael avait eu une entrevue très discrète avec un policier peut-être important, un certain Marquina. À vrai dire, cela semblait une bonne nouvelle. Je me suis senti presque soulagé, mais ce soulagement n'a pas duré longtemps.

— Combien de temps ?

— Jusqu'à ce que j'apprenne que Marquina avait été assassiné, à Barcelone. Et que tout à côté de chez lui, sur le Paralelo, on avait abattu un délinquant nommé Ángel Martín. Je n'ai pas pu éviter de faire le rapprochement entre ces deux faits, d'une part, et d'autre part l'enlèvement et la mort d'une fillette anormale ; car, dans les deux affaires, on retrouvait le même policier, ce maudit Méndez. Je n'avais encore aucune certitude, mais mes soupçons étaient si angoissants que j'ai accusé Ismael de ce crime. À la vérité, je pensais me tromper, je pensais qu'il allait m'insulter ou se moquer de moi. Mais ce n'est pas ce qu'il a fait.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il m'a menacé. Il a juré qu'il me tuerait si je faisais part de mes soupçons à quiconque. J'ai alors compris qu'il était devenu un ignoble assassin, et le monde s'est écroulé sous mes pieds. Il y a eu encore pire : il m'a promis de l'argent dans les meilleurs délais, ce qui voulait dire qu'il avait peut-être échoué lors de son premier crime, mais qu'il allait en tenter un autre.

Galán dut s'appuyer contre le mur.

Il ne tenait plus debout.

D'une voix exténuée, il demanda :

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dénoncé ?

— Ah, vraiment ! Pour salir notre nom ? Ruiner notre famille ? Et m'exposer, de plus, à la vengeance de cet assassin ? Non. Il valait mieux employer sa propre tactique. Payer un vrai professionnel. Comme Ismael ne cessait de répéter qu'on allait le tuer, personne ne s'étonnerait que cela arrive. C'est pour ça que j'ai été vous chercher, Galán. Je voulais régler ce problème sans attirer la honte sur ma famille. Mais c'est alors que vous m'avez appris qu'un autre assassin, que vous connaissiez, Fernando Torres, était déjà aux trousses de mon frère.

— Bien sûr. J'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous le dire.

— J'avoue que je me suis senti soulagé : quelqu'un d'autre s'occupait de faire ce qui me répugnait. Mais, au même moment, Ismael est venu me voir, a réitéré ses menaces et m'a redemandé de l'argent. Tout irait bien, m'a-t-il dit, mais dans l'immédiat il avait beaucoup de frais, parce qu'il avait engagé un certain Fernando Torres. Il m'a même indiqué la somme qu'il lui avait offerte pour un « travail », sans me dire de quel travail il s'agissait. Naturellement, il croyait que je ne pouvais pas comprendre, que je n'avais pas la moindre idée de qui était ce Fernando Torres. Mais après ce que vous m'aviez dit, Galán, au sujet de cet homme, j'ai compris de quoi il s'agissait. Du moins, je m'en suis douté. Connaissant Ismael ce n'était pas si difficile. Bien entendu, je ne vous ai rien raconté de tout cela, et certainement pas que l'homme que vous deviez abattre était mon frère. Mais, en repensant à la somme qu'il m'avait demandée, j'ai sans doute dû vous dire combien demandait quelqu'un comme Torres. Vous avez pensé qu'il devait vraiment tuer Ismael ?

— Oui, admit Galán. J'ai même pensé que c'était aussi vous qui le payiez, pour être assuré du résultat.

— Eh bien non... Je voulais seulement que... Je voulais...

Il ne put en dire plus. Tout son corps s'arqua, sur sa chaise roulante. Il était sur le point de vomir, l'angoisse l'empêchait de prononcer un mot de plus. Tout à coup avaient surgi dans le couloir deux policiers en uniforme. Derrière eux, sans doute pour assurer leurs arrières, marchait un gros homme qui devait être un des gérants de l'hôtel.

Ce fut celui-ci qui bredouilla dans un castillan correct, tandis que commençaient à s'ouvrir quelques portes :

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce qui s'est passé ici ? Qui ose salir l'honneur de l'hôtel Marriott ?

Salomón eut un haut-le-cœur. Au prix d'un terrible effort, il bredouilla :

— Je suis témoin... Cet homme vient de tuer mon frère, mais il l'a fait pour sauver la vie d'une femme aveugle, Mlle Alonso. Elle le confirmera. Mon frère était... il suivait un traitement... J'ai l'impression qu'il est devenu vraiment fou.

— Peut-être que vos déclarations ne suffiront pas..., gémit le gérant. Il faut que d'autres personnes le confirment, il faut que tout soit bien éclairci... ! Je ne tolérerai pas qu'il subsiste le moindre doute sur quelque chose qui s'est passé à l'hôtel Marriott !

L'hôtel Marriott était visiblement l'unique préoccupation de son existence.

Méndez, qui venait de sortir de la chambre en titubant, montra sa plaque, entre ses doigts encore pleins de sang. Cette plaque n'avait aucune valeur officielle en ce lieu, mais le mot « police » est compris partout, même proféré par un type du genre de Méndez.

Le gérant, en particulier, le comprit. Il demanda, d'une voix tendue :

— Et vous, qu'est-ce que vous allez déclarer ?

— La même chose que Salomón Gandaria. Son frère Ismael m'a attaqué par... par surprise, avant d'attaquer cette femme. Parce que, si ça n'avait pas été par surprise, comment est-ce qu'il aurait pu m'envoyer au tapis ? Et laissez-moi vous dire une chose, mon ami.

— Dites...

— Je suis un policier espagnol, bien que l'Espagne, pour des raisons de prestige, cherche par tous les moyens à le dissimuler. Et ces personnes sont des citoyens espagnols. Je sais bien que la police égyptienne devra intervenir, mais il serait bien préférable qu'ils laissent l'affaire entre mes mains. Vous n'imaginez pas le nombre de complications que cela vous épargnera.

— C'est un point de vue à considérer, bien sûr..., dit pensivement le gérant. Je suppose que ce serait mieux pour la réputation de l'hôtel Merriott. Il faudra tout de même que vous restiez tous ici pendant les formalités, surtout vous, monsieur... quel nom m'avez-vous dit ?

— Méndez.

— Bien, monsieur Méndez. On va s'occuper de Mlle Alonso, et quant à M. Salomon Gandaria, c'est bien son nom, n'est-ce pas, il vaudrait mieux qu'il retourne dans sa chambre. Vous, vous restez, parce que vous êtes policier. Et cet homme aussi – il désignait Galán –, parce que ce pourrait être le coupable.

Tout cela parut absolument logique à Méndez. Il fit un signe à Galán et tous deux ils retournèrent dans la chambre, avec les deux policiers égyptiens. L'un d'eux retira son pistolet à Galán.

Celui-ci alluma une cigarette, sans regarder le cadavre de Gandaria. Pour la première fois de sa vie, peut-être, ses doigts tremblaient.

Méndez resta soigneusement à distance de la valise pleine d'argent ; il avait toujours nourri la conviction que toute somme en liquide, supérieure à un million de pesetas, risque d'émettre des rayonnements maléfiques.

— Pourquoi vous êtes-vous échappé de l'hôpital, Galán ? questionna-t-il, profitant de ce que les deux policiers égyptiens ne pouvaient le comprendre. Vous n'avez pas vu que c'était de la folie ?

— J'ai toujours fait des folies.

— Comme d'avoir essayé de tuer Gandaria à Louxor, par exemple.

— J'étais payé pour ça. Mais je n'avais pas compris la véritable situation. J'ai commis plus d'erreurs ici que dans tout le reste de ma vie.

— Vous n'avez pas deviné que c'est parce que vous n'auriez plus dû être vivant, qu'Ismael Gandaria multipliait les attentions à votre égard ? Que c'était un plan, qui lui permettait d'apparaître comme l'homme le plus innocent du monde ?

Galán s'effondra dans un fauteuil. Il ne tenait plus debout.

— Bien sûr que si, j'y ai pensé. C'est même ce qui m'a fait comprendre qu'il allait se passer quelque chose d'encore plus grave, et que je devais être au Caire si je voulais protéger la petite.

— La protéger, mais pourquoi ? demanda Méndez, tendant le menton. *Pourquoi ?*

Galán ferma un instant les yeux. Pas seulement à cause de sa blessure, pas seulement à cause de la fatigue, se dit Méndez. Il y avait autre chose. Méndez, qui s'y connaissait en vieilles histoires, sentit qu'une vieille histoire flottait par là. Quand Galán rouvrit les yeux, Méndez y lut un terrible vide.

— Vous n'allez pas comprendre, Méndez, dit-il d'une voix moribonde.

— Pourquoi pas ?

— Parce que vous, vous n'avez jamais cherché à changer.

— Je ne sais pas, susurra Méndez. Peut-être est-ce la rue qui ne m'a pas laissé changer. Un jour, on écrira l'histoire des rues qui ne laissent pas les gens changer.

— Moi, j'ai voulu changer, continua Galán. Malgré les rues, malgré tout le reste.

— Vous ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Peut-être que j'étais dégoûté de moi-même.

— Et qu'est-ce que vous avez essayé de faire ?

— Ce que font la plupart des gens : je me suis marié. Vous savez bien que tous les hommes croient qu'ils ont besoin de rencontrer une femme, ou de quitter une femme, pour changer d'existence. J'ai été de ceux-là. J'ai accepté un travail routinier et honorable, un logement tranquille et honorable. Nous vivions à Madrid, près du Campo del Moro et de la Carretera de Extremadura. Je pensais que ma femme aussi était honnête et honorable. C'était d'ailleurs vrai.

Il se passa la main sur les yeux. On le sentait en proie à un terrible vertige.

— Mais évidemment, dit-il d'une voix faible après quelques instants, même aux femmes honorables il arrive de rêver. Et elles rêvent généralement de maris entreprenants, puissants et riches, même s'ils ne sont pas très honorables. J'ai compris trop tard que ce n'est pas le plus indispensable à leurs yeux. Un jour, elle m'a dit : « Tas qu'à continuer comme ça, toi et ton abonnement d'autobus. Va te faire foutre ! »

— J'ai toujours recommandé d'aller partout à pied, ponctua Méndez. Les autobus, c'est la barbe.

— Ce que je ne savais pas, dit Galán comme s'il ne l'avait pas

entendu, c'est ce qu'elle comptait faire de la fille qui allait naître. J'ignorais qu'elle était enceinte, jusqu'à ce jour où elle m'a abandonné parce que j'étais un inutile, un minable, une merde... mais surtout un pauvre. Vous venez de dire qu'un jour on écrirait l'histoire des rues qui ne laissent pas les gens changer, c'est ça ? Eh bien, je vais vous dire autre chose, Méndez : un jour, on écrira l'histoire des femmes à qui leurs maris n'ont jamais donné ce dont elles avaient rêvé. Et cette histoire-là, c'est la mienne.

— Elle a déjà été écrite, s'empessa d'observer Méndez. Elle est écrite.

— Où ça ?

— Sur les cornes bien méritées des maris... Dans les bordels... Mais vous parliez de votre fille.

— Oui.

— Qu'est-elle devenue ?

Galán détourna la tête, pour ne pas le regarder. Une sueur glacée coulait sur son visage.

— Elle l'a abandonnée, vivante, dans un sac-poubelle.

Méndez ne sut que dire, d'une voix sourde :

— La garce !

— C'est encore peu dire, Méndez.

— L'infâme salope !

— Je l'ai cherchée partout pour la tuer. Et un jour je la trouverai, je vous le jure. Un jour je la trouverai.

— Mais comment est-ce qu'une mère peut abandonner sa fille de cette façon ? Et pourquoi ? *Pourquoi ?*

— Elle a eu peur.

— De quoi ?

— La petite était mongolienne.

Tout le corps de Méndez s'affaissa. Il parut soudain plus las, plus vieux, plus écrasé encore par le poids des nuits innombrables. Il balbutia, du bout des lèvres :

— Mongolienne... Comme Olga... ?

— Oui, Méndez.

— Mon Dieu...

— Vous comprenez, Méndez ?

— Je ne veux pas comprendre.

— Olga pourrait être ma fille.

Une moue qui aurait pu passer pour un sourire flotta, pendant une seconde seulement, sur le visage de Galán. Puis il fit un effort infini, qui parut faire gémir non seulement ses muscles, mais aussi ses pensées, et il se mit debout. Tout près de s'écrouler, il appuya la tête contre le mur, à côté d'un des policiers égyptiens.

Il ajouta d'une voix presque inaudible :

— C'est pour ça que je me serais fait tuer pour la défendre.

— Je... je vous comprends.

— Vous ne comprenez rien du tout, Méndez. Vous n'avez jamais eu d'enfant. Vous ne pouvez pas comprendre à quel point cette histoire est dégueulasse.

— Galán...

— Quoi ?

Méndez se tordait les doigts nerveusement.

— C'est vous qui ne comprenez pas ! Vous ne voyez pas que c'est aussi une histoire magnifique.

Ils restèrent tous les deux silencieux. On aurait dit soudain que la chambre baignait dans une ambiance irréelle, avec cette lumière mourante, ces deux policiers silencieux et le cadavre de Gandaria replié sur la moquette. Ce fut alors Méndez qui dut fermer les yeux : pour ne pas voir que Galán, un assassin professionnel, était en train de pleurer.

— Je voudrais apprendre des choses à Olga..., dit-il d'une voix entrecoupée. Je voudrais...

— Vous vous trompez, Galán.

— Pourquoi ça ?

— C'est Olga qui va vous apprendre des choses, à vous.

La chambre, vaste et luxueuse, la lumière tamisée, la fenêtre de nuit cairote, le silence discret et accueillant des endroits élégants. La moue de Galán, les larmes de Galán, les années soudain visibles dans ses yeux, dans les mille rides de son front, aux commissures de sa bouche. La toux d'un policier égyptien, un crissement au mur, le regard errant de Méndez, conscient que le temps s'est en partie arrêté.

Et Méndez ajouta :

— Olga vous apprendra que l'innocence existe encore. Vous et moi l'avons oublié, Galán, et nous avons peut-être besoin que quelqu'un nous le rappelle. Vous et moi avons laissé chaque année graver dans nos cœurs une petite tache noire, et nous serions prêts à voir ces petites taches noires s'inscrire aussi dans le cœur de nos enfants. Galán, ce spectacle vous sera épargné.

Il avança pesamment vers la valise, la prit et se dirigea vers la porte. Aucun des deux policiers ne fit mine de l'arrêter. Méndez tournait déjà la poignée quand Galán leva la tête et murmura :

— Méndez...

— Quoi ?

— Où allez-vous ?

— Je vais faire la seule chose positive de toute cette nuit. Cet argent appartient à Clara Alonso et elle n'a plus rien à payer avec, voyez-vous. Je vais le lui rendre.

Il sortit. Le couloir était à nouveau vide, comme s'il ne s'y était

jamais rien passé. Méndez avançait en silence, les traits du visage légèrement contractés. Toutes les portes étaient fermées. Toutes, sauf celle qui s'ouvrit brusquement sur son passage.

Une voix dit doucement, sortant de l'obscurité de la chambre :

— Je vous tiens en joue, Méndez. Entrez.

Méndez connaissait cette voix. Bien sûr ! Il l'avait entendue à une époque qui semblait infiniment lointaine, engloutie dans le passé, dans un bureau d'où l'on voyait le vieux Madrid, où l'on entendait la rumeur de la circulation néo-capitaliste sur la Plaza de Neptuno, où l'on apercevait les lions du palais des Cortes et les boutiques consacrées aux temps révolus.

*

Méndez entra dans cette chambre, sans lâcher la valise.

Sur son visage, pas un muscle n'avait bougé. Ses yeux rétrécis cherchèrent à s'accoutumer à l'obscurité. Il cilla, en sursautant presque, quand la lumière s'alluma brusquement.

Alors il le vit. Effectivement, l'homme le tenait en joue, mais il ne semblait pas avoir l'intention de tirer. Sur ses lèvres reposait un sourire négligent, presque compatissant, légèrement cynique.

— Ça fait un moment qu'on ne s'est pas vu, Méndez, dit d'une voix sourde le commissaire Besteiro. Fermez la porte.

— Oui, ça fait pas mal de temps, commissaire. C'est vrai... Pas mal de temps. C'était dans ce bureau où vous occupiez avec votre bras droit, le commissaire adjoint Ceballos, une haute fonction de banquier, qui n'était en fait qu'une couverture.

— Pas du tout une couverture, Méndez, sur ce point vous vous trompez. J'avais besoin d'occuper une haute fonction, pour pouvoir surveiller les choses d'en haut. Voilà tout.

— Bien sûr, commissaire. Bien sûr. Mais vous avez aussi enquêté dans les bas-fonds, jusqu'au niveau du Nil.

— C'était nécessaire, Méndez. Je voulais m'assurer qu'il ne se passait rien d'illégal.

— D'illégal ? Quoi, par exemple ?

Besteiro désigna négligemment la valise.

— Par exemple, le paiement d'une rançon.

— Illégal, ça ? Vous plaisantez, commissaire ? Que vouliez-vous que la famille fasse ?

— Ce n'est pas à moi d'en décider, Méndez, et vous le savez. Alors, ne me posez pas la question. Mais il n'y a pas que les familles qui peuvent avoir des problèmes, c'est aussi le cas de l'État. Un des problèmes de l'État, que vous ne semblez pas vouloir comprendre, est de faire respecter la loi.

— La loi ? Quelle loi ?

— Celle qui interdit les mouvements de capitaux non autorisés, pour vous donner encore un exemple.

— Vous faites allusion à cet argent ?

— Évidemment. Est-il vraiment nécessaire de le préciser ? Écoutez, Méndez, je ne veux pas vous empoisonner la vie, mais vous avez commis deux très graves imprudences. Tout d'abord, vous vous êtes rendu complice d'une infraction économique. Rien que pour cela, je pourrais vous arrêter, et vous priver de votre arme réglementaire.

— Je n'ai pas d'arme réglementaire.

— Tant mieux, ça nous évitera des problèmes à tous les deux ! Mais, en fait, je n'allais pas vous arrêter, voyez-vous. Il n'est pas du tout nécessaire de pousser les choses aussi loin, bien qu'on puisse vous reprocher deux délits sérieux. Le premier, je vous l'ai dit, est de vous être impliqué dans une opération illégale. Surtout, ne me répondez pas que plus d'un haut responsable de notre pays en fait autant jour après jour : ma réponse est que je m'en fiche, tant que je ne peux pas le prouver. Et puis, il y a encore autre chose : vous ne nous avez pas fait confiance, vous n'avez pas cru à notre détermination, à notre ténacité. Vous n'avez pas voulu croire, vous, un policier, que la loi suffit à tout résoudre.

— Qu'est-ce que vous étiez donc en mesure de résoudre, Besteiro ?

— Comment pouvez-vous poser la question ? Savez-vous ce que représente de vous avoir suivi jusqu'ici ? En heures perdues, en argent dépensé ? Vous vous rendez compte de tout ce que ça suppose, Méndez ?

Méndez ne répondit pas.

Ses yeux s'étaient rétrécis, mais son regard n'était pas même celui du vieux serpent, plutôt un regard perdu.

Il attendit un moment, qui semblait devoir s'éterniser, avant de demander :

— Oui ? Qu'est-ce que ça suppose ?

La question resta là entre eux, comme flottant dans l'air. Ce furent alors les yeux de Besteiro qui rétrécirent. Et ce fut dans les yeux de Besteiro, oui, que surgit la clarté acérée d'un regard de vieux serpent.

— Donnez-moi cette valise, Méndez, ordonna-t-il.

— Vous la donner ? Pourquoi ?

— C'est le corps du délit, donc elle doit être saisie par l'autorité compétente. Vous connaissez la loi, non, Méndez ?

— Je ne connais pas la loi, mais...

— Mais quoi ?

— Je chie dessus.

— Vous feriez mieux de fermer votre sale gueule, Méndez. Il n'y a rien à tirer de types comme vous. Donnez-moi cette valise.

— Et qu'est-ce que vous allez en faire ?

— La remettre aux autorités.

— Les autorités, c'est vous, pas vrai ?

Et Méndez, au lieu d'empêcher le commissaire Besteiro de s'emparer de la valise, la poussa doucement du pied. Le frôlement du cuir sur la moquette de la chambre était tout à fait doux, mais il leur fit à tous deux l'impression d'un grand vacarme.

— D'accord, Méndez. C'est très bien. Je suis heureux que vous vous montriez raisonnable.

— Je peux vous poser une question, Besteiro ?

— Une question raisonnable ?

— Bien sûr, raisonnable... Sensée. Sérieuse.

— En ce cas, allez-y.

— Ceballos avait reçu l'ordre de me suivre jusqu'au cimetière, de passer devant moi et de tuer les rançonneurs, pas vrai ? De n'importe quelle façon, sous n'importe quel prétexte, mais c'est bien ce qu'il devait faire, n'est-ce pas ?

Besteiro ne le regarda même pas.

Avec une totale indifférence, il dit :

— C'était une mission dans le cadre de son service, bien qu'effectuée en pays étranger. J'imagine que vous ne voyez rien à redire à ce que nous ayons empêché le versement de la rançon ?

— Bien sûr que non, Besteiro... Le seul problème, c'est que Ceballos n'a pas pu mener à bien l'intégralité de sa mission. Il n'a pas pu en réaliser la dernière partie, qui consistait à me tuer aussi, moi, et à emporter la valise. Rien de plus facile, dans ce recoin du bout du monde, où jamais l'on ne retrouverait les cadavres. Mais c'est bien dommage, savez-vous ? Ceballos n'a pas pu terminer, parce que quelqu'un m'a sauvé la vie. Vous vous rendez compte ? Sauver la vie à un type comme moi ! On voit de ces choses...

Là, Besteiro leva les yeux vers lui.

Sur ses tempes, on voyait le battement des artères.

Son visage avait tourné à l'écarlate.

« *Tu dois faire au moins trente de tension, espèce de salopard* », se dit Méndez.

Mais il n'ouvrit pas la bouche.

Ce fut Besteiro qui reprit, en traînant les syllabes :

— Je sais parfaitement qui vous a sauvé, Méndez. Quand ce gars-là reviendra en Espagne, nous nous occuperons de lui.

— Il n'y retournera pas, Besteiro. Galán n'est pas encore un homme fini, même s'il lui arrive de penser le contraire. Dès qu'il aura réglé son problème avec la police égyptienne, il pourra trouver du travail à mille endroits. Il n'aura pas besoin de retourner en Espagne.

— Pas même pour revoir cette petite fille qu'il a tout fait pour

défendre ?

— Je m'occuperai de faire en sorte qu'il puisse la voir.

— Vous, Méndez ?

— Vous voyez comme c'est : même un type comme moi peut subir l'influence de certaines pensées qu'on ne trouve que sur le Nil.

Le regard toujours aussi vide, il regarda Besteiro fermer la main sur la poignée de la valise et se diriger vers la porte.

Avant qu'il ne pose la main sur la poignée, Méndez l'interpella :

— Beaucoup de gens ont essayé de mettre la main sur le contenu de cette valise, mais le seul bénéficiaire, finalement, c'est vous, Besteiro.

— Moi ?

— Qu'est-ce que vous allez faire avec tout cet argent ?

Besteiro serrait les mâchoires si fort qu'elles grinçaient. Il demanda :

— Vous allez me dénoncer, Méndez ? Vous allez raconter que vous m'avez remis cet argent... ? Qui donc vous croirait ?

— Personne, à coup sûr.

— Alors, soyez raisonnable, Méndez. Conduisez-vous comme il faut.

— Supposons que je ne sois pas raisonnable, que je ne me conduise pas comme il faut. Supposons que je parle. Qu'est-ce qui se passerait ?

— Deux choses, menaçait Besteiro sans se démonter. La première, je vous l'ai déjà dite, c'est que personne ne vous croirait. La seconde, Méndez, je vous le dis maintenant, c'est que quelqu'un pourrait vous tuer. Un conducteur ivre. Un petit truand en permission. Un tire-laine en arrêt sous un porche. Je ne sais pas. Quelqu'un...

Méndez non plus ne cilla pas.

— Supposons que je tienne pas à la vie, dit-il. Que je ne me soucie pas des conducteurs bourrés, des voyous en permission, des grinches qui fument une cigarette sous un porche. Hein, imaginons... ?

— En ce cas, imaginez aussi autre chose, Méndez.

— Quoi ?

— Quelqu'un pourrait tuer la gamine.

Méndez reçut le choc en pleine poitrine. Un instant, un instant seulement, il parut s'effondrer. Ses paupières s'étaient à moitié fermées, mais il voyait encore le sourire de Besteiro, un sourire large et profond, où deux dents en or brillaient comme une vérité officielle.

— Mais, bien entendu, il n'y a aucune raison de s'en faire, ajouta Besteiro. Un accord est un accord.

— Oui.

— Tout va bien, Méndez.

Besteiro ouvrit la porte et s'en alla. Il disparut avec l'argent, se volatilisa dans le long couloir. Méndez ne bougea même pas.

Il avait la tête baissée, les yeux fermés. Tout à coup, après ce silence qui avait tout englouti, il entendait les mille bruits de l'hôtel : les portes qui se fermaient, les bruits de pas au sortir des ascenseurs, les

voitures qui s'arrêtaient devant la grande entrée XIX^e. Il lui semblait même entendre les murmures des garçons d'étage. Et quelque chose au fond de son cerveau, une sorte de musique étouffée dont les notes exprimaient toute l'inutilité de son existence.

Il fit une grimace décidée, ou plutôt une simple moue, et sortit. Malgré toutes les rumeurs qu'il venait d'entendre, le couloir était vide. Il se dirigea vers la chambre de Clara Alonso et de sa fille, pour la raison bien simple qu'il éprouvait le besoin de les voir. Surtout Olga.

Près de l'ascenseur, il retrouva un des policiers égyptiens, qui lui adressa un regard indifférent, déjà chargé d'oubli.

— Où allez-vous, monsieur Méndez ? demanda-t-il.

— Je vais m'instruire.

— Mais comment ça ? demanda l'autre, dans un castillan approximatif. Vous instruire, vous, avec toute l'expérience que vous avez ? On m'a dit que vous aviez passé votre vie à parcourir les rues. Que vous connaissiez tous les coins de rue. Que vous saviez tout.

Méndez répondit, d'une voix presque inaudible :

— Tout, sauf ce que peut m'apprendre le regard d'une petite fille.

1 Une chanson très connue fait de cette ville (dans la province de Saragosse ; c'est la Bilbilis des Romains) le paradis des amants. (Toutes les notes sont du traducteur.)

2 Le petit linge.

3 Terme péjoratif pour désigner les militants de l'organisation armée E.T.A. : *Euskadi ta Askatasuna* (Patrie basque et Liberté).

4 Plat de tomates, poivrons et aubergines, dans une sauce à base d'oignon, ail et persil revenus dans l'huile d'olive.

5 Le palais des Cortes (c'est-à-dire le Parlement). Il est flanqué de grandes statues de lions.

6 C'est là que se trouvent les locaux de la *Dirección general de Seguridad*, de sinistre mémoire – déjà ancienne ou encore fraîche.

7 Collèges libres de l'époque franquiste.

8 Président de la Generalitat de Catalunya.

9 *Gora* signifie « Vive » en euskera.

10 Le lecteur espagnol peut ici constater le don des langues du policier : exceptionnellement, et sans doute sous le coup de l'émotion, celui-ci prononce *carallo*, déformation galicienne du juron *carajo*. (On notera, sans rien vouloir ôter aux vertus barcelonaises de notre héros, que le patronyme *Méndez* est précisément d'origine galicienne.)